112
Fr. 112

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE.

TOME IX.

112

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE,

avec les commentaires de VOLTAIRE.

NOUVELLE EDITION,

ornée de trente-cinq figures.

TOME NEUVIÈME.

A PARIS,

CHEZ BOSSANGE, MASSON ET BESSON.

1797.

ŒDIPE,

TRAGEDIE

EN CINQ ACTES,

1659.

ÉPITAPHE

Sur la mort de damoiselle Elisabeth Ranquet, *femme de M.* du Chevreul, *écuyer, seigneur d'Esturnville.* 1)

SONNET.

Ne verse point de pleurs sur cette sépulture,
Passant; ce lit funèbre est un lit précieux,
Où gît d'un corps tout pur la cendre toute pure;
Mais le zèle du cœur vit encore en ces lieux.

Avant que de payer le droit à la nature,
Son ame s'élevant au-delà de ses yeux,
Avoit au créateur uni la créature,
Et marchant sur la terre elle étoit dans les cieux.

Les pauvres bien mieux qu'elle ont senti sa richesse.
L'humilité, la peine étoient son alégresse;
Et son dernier soupir fut un soupir d'amour.
Passant, qu'à son exemple un beau feu te transporte,
Et loin de la pleurer d'avoir perdu le jour,
Crois qu'on ne meurt jamais quand on meurt de la sorte.

1) On trouve cette épitaphe dans la vie de cette béate, imprimée à Paris, pour la première fois, en 1655, et pour la seconde fois en 1660, chez *Charles Savreux.*

Ce sonnet fut imprimé avec *OEdipe*, dans la première édition de cette tragédie, je ne sais pas pourquoi.

VERS

Présentés à monseigneur le procureur général Fouquet, *sur-intendant des finances.* 1)

Laisse aller ton essor jusqu'à ce grand génie 2)
Qui te rappelle au jour dont les ans t'ont bannie,
Muse, et n'oppose plus un silence obstiné
A l'ordre surprenant que sa main t'a donné.
De ton âge importun la timide foiblesse 3)
A trop et trop long-tems déguisé ta paresse,

1) Imprimés à la tête de l'*OEdipe*, Paris 1657, *in*-12. Ce fut monsieur *Fouquet* qui engagea *Corneille* à faire cette tragédie. « Si le public, dit ce grand » poëte, a reçu quelque satisfaction de ce poëme, et » s'il en reçoit encore de ceux de cette nature et de » ma façon qui pourront le suivre, c'est à lui qu'il » en doit imputer le tout, puisque sans ses comman- » demens je n'aurois jamais fait l'*OEdipe.* » Dans l'avis au lecteur qui est à la tête de la tragédie, de l'édition que j'ai indiquée au commencement de cette note.

2) *Laisse aller ton essor jusqu'à ce grand génie.* Ce grand génie n'était pas *Nicolas Fouquet*, c'était *Pierre Corneille* malgré *Pertharite*, et malgré quelques pièces assez faibles, et malgré *OEdipe* même.

3) *De ton âge importun la timide foiblesse.* Il avait cinquante-six ans; c'était l'âge où *Milton* faisait son poëme épique.

Et fourni des couleurs à la raison d'état;
Qui mutine ton cœur contre le siècle ingrat. 1)
L'ennui de voir toujours ses louanges frivoles
Rendre à tes grands travaux paroles pour paroles, 2)
Et le stéril honneur d'un éloge impuissant 3)
Terminer son accueil le plus reconnoissant;
Ce légitime ennui qu'au fond de l'ame excite
L'excusable fierté d'un peu de vrai mérite,
Par un juste dégoût, ou par ressentiment,
Lui pouvoit de tes vers envier l'agrément:

1) *Qui mutine ton cœur contre le siècle ingrat.* Il eût dû dire que le peu de justice qu'on lui avait rendu l'avait dégoûté. *Ploravere suis non respondere favorem, speratum meritis*; mais le dégoût d'un poëte n'est pas une raison d'état.

2) . . . . *Paroles pour paroles.* Il se plaint qu'ayant trafiqué de la parole on ne lui a donné que des louanges. *Boileau* a dit bien plus noblement:

Apollon ne promet qu'un nom et des lauriers, etc.

3) *Et le stérile honneur d'un éloge impuissant, etc.* Il se plaint que les éloges du public n'ont pas contribué à sa fortune. « Mais à présent que le grand » *Fouquet*, héros magnanime, répand l'éclat de sa » propre bonté sur l'endurcissement de l'oisiveté de » l'auteur, il lui serait honteux d'affermir son silence » contre cette douce violence. » Que dire sur de tels vers? Plaindre la faiblesse de l'esprit humain, et admirer les beaux morceaux de *Cinna*.

Mais aujourd'hui qu'on voit un héros magnanime
Témoigner pour ton nom une toute autre estime,
Et répandre l'éclat de sa propre bonté
Sur l'endurcissement de ton oiseveté,
Il te seroit honteux d'affermir ton silence
Contre une si pressante et douce violence,
Et tu ferois un crime à lui dissimuler
Que ce qu'il fait pour toi te condamne à parler.

Oui, généreux appui de tout notre Parnasse,
Tu me rends ma vigueur lorsque tu me fais grace;
Et je veux bien apprendre à tout notre avenir
Que tes regards benins 1) ont su me rajeunir.
Je m'élève sans crainte avec de si bons guides :
Depuis que je t'ai vu je ne vois plus mes rides;
Et plein d'une plus claire et noble vision
Je prends mes cheveux gris pour une illusion.
Je sens le même feu, je sens la même audace
Qui fit plaindre le Cid, qui fit combattre Horace;
Et je me trouve encor la main qui crayonna
L'ame du grand Pompée, et l'esprit de Cinna.
Choisis-moi seulement quelque nom dans l'histoire
Pour qui tu veuilles place au temple de la gloire,

1) *Que tes regards benins, etc.* On est fâché des *regards benins*, et de la *claire vision*, et que dans le tems qu'il fait de si étranges vers, il dise qu'il se sent encore la main qui crayonna l'ame du grand *Pompée.*

Quelque nom favori 1) qu'il te plaise arracher
A la nuit de la tombe, aux cendres du bûcher.
Soit qu'il faille ternir ceux d'Enée et d'Achille,
Par un noble attentat sur Homère et Virgile;
Soit qu'il faille obscurcir par un dernier effort
Ceux que j'ai sur la scéne affranchis de la mort;
Tu me verras le même, et je te ferai dire,
Si jamais pleinement ta grande ame m'inspire,
Que dix lustres et plus n'ont pas tout emporté
Cet assemblage heureux de force et de clarté,
Ces prestiges secrets de l'aimable imposture
Qu'à l'envi m'ont prêtée, et l'art, et la nature.
N'attends pas toutefois que j'ose m'enhardir, 2)
Ou jusqu'à te dépeindre, ou jusqu'à t'applaudir;

1) *Quelque nom favori, etc.* Il eût fallu que ces noms favoris eussent été célébrés par des vers tels que ceux des *Horace* et de *Cinna*.

2) *N'attends pas toutefois que j'ose m'enhardir, etc.* On est bien plus fâché encore qu'un homme tel que *Corneille* n'ose s'enhardir *jusqu'à applaudir* un autre homme, et que la *plus vaste étendue* du cœur d'un procureur-général de Paris *ne puisse être vue d'une seule vue.* Il eût mieux valu, à mon avis, pour l'auteur de *Cinna*, vivre à Rouen avec du pain bis et de la gloire, que de recevoir de l'argent d'un sujet du roi, et de lui faire de si mauvais vers pour son argent. On ne peut trop exhorter les hommes de génie à ne jamais prostituer ainsi leurs talens. On n'est pas

Ce seroit présumer que d'une seule vue
J'aurois vu de ton cœur la plus vaste étendue;
Qu'un moment suffiroit à mes débiles yeux
Pour démêler en toi ces dons brillans des cieux,
De qui l'inépuisable et perçante lumière,
Si tôt que tu parois fait baisser la paupière.
J'ai déjà vu beaucoup en ce moment heureux:
Je t'ai vu magnanime, affable, généreux;
Et, ce qu'on voit à peine après dix ans d'excuses,
Je t'ai vu tout d'un coup libéral pour les muses.
Mais pour te voir entier il faudroit un loisir
Que tes délassemens daignassent me choisir.
C'est lors que je verrois la saine politique
Soutenir par tes soins la fortune publique;
Ton zéle infatigable à servir ton grand roi,
Ta force et ta prudence à régir ton emploi;
C'est lors que je verrois ton courage intrépide
Unir la vigilance à la vertu solide;
Je verrois cet illustre et haut discernement
Qui te met au dessus de tant d'accablement;
Et tout ce dont l'aspect d'un astre salutaire
Pour le bonheur des lys t'a fait dépositaire.
Jusque-là ne crains pas que je gâte un portrait,

toujours le maître de sa fortune; mais on l'est toujours de faire respecter sa médiocrité, et même sa pauvreté.

Dont je ne puis encor tracer qu'un premier trait;
Je dois être témoin de toutes ces merveilles,
Avant que d'en permettre une ébauche à mes veilles :
Et ce flatteur espoir fera tous mes plaisirs,
Jusqu'à ce que l'effet succède à mes désirs.
Hâte-toi cependant de rendre un vol sublime
Au génie amorti que ta bonté ranime,
Et dont l'impatience attend pour se borner,
Tout ce que tes faveurs lui voudront ordonner.

PRÉFACE
DE CORNEILLE.

AU LECTEUR.

Ce n'est pas sans raison que je fais marcher ces vers à la tête de l'Œdipe, puisqu'ils sont cause que je vous donne l'Œdipe. Ce fut par eux que je tâchai de témoigner à M. le procureur général quelque sentiment de reconnoissance pour une faveur signalée que j'en venois de recevoir ; et bien qu'ils fussent remplis de cette présomption si naturelle à ceux de notre métier, qui manquent rarement d'amour-propre, il me fit cette nouvelle grace d'accepter les offres qu'ils lui faisoient de ma part, et de me proposer trois sujets pour le théâtre, dont il me laissa le choix. Chacun sait que ce grand ministre n'est pas moins le sur-intendant des belles-lettres que des finances, que sa maison est aussi ouverte aux gens d'esprit qu'aux gens d'affaires, et que, soit à Paris, soit à la campagne, c'est dans les bibliothèques qu'on attend ces précieux monumens qu'il dérobe aux occupations qui l'accablent, pour en gratifier ceux qui ont quelque talent d'écrire avec succès. Ces vérités sont connues de tout le monde ; mais tout le monde ne sait pas que sa bonté s'est étendue jusqu'à ressusciter les muses ensevelies dans un long silence, et qui étoient comme mortes au

monde, puisque le monde les avoit oubliées. C'est donc à moi à le publier après qu'il a daigné m'y faire revivre si avantageusement : non que de là j'ose prendre l'occasion de faire ses éloges. Nos dernières années ont produit peu de livres considérables, ou pour la profondeur de la doctrine, ou pour la pompe et la netteté de l'expression, ou pour les agrémens et la justesse de l'art, dont les auteurs ne se soient mis sous une protection si glorieuse, et ne lui aient rendu les hommages que nous devons à tout ce concert éclatant et merveilleux de rares qualités, et de vertus extraordinaires, qui laissent une admiration continuelle à ceux qui ont le bonheur de l'approcher. Les téméraires efforts que j'y pourrois faire après eux ne serviroient qu'à montrer combien je suis au dessous d'eux : la matière est inépuisable, mais nos esprits sont bornés ; et au lieu de travailler à la gloire de mon protecteur, je ne travaillerois qu'à ma honte. Je me contenterai de vous dire simplement que si le public a reçu quelque satisfaction de ce poëme, et s'il en reçoit encore de cette nature, et de ma façon, qui pourront le suivre, c'est à lui qu'il en doit imputer le tout, puisque sans ses commandemens je n'aurois jamais fait l'Œdipe, et que cette tragédie a plu assez au roi pour me faire recevoir de véritables et solides marques de son approbation ; je veux dire ses libéralités, que j'ose nommer des ordres

tacites, mais pressans, de consacrer aux divertissemens de sa majesté ce que l'âge et les vieux travaux m'ont laissé d'esprit et de vigueur.

Au reste, je ne vous dissimulerai point qu'après avoir arrêté mon choix sur ce sujet, dans la confiance que j'aurois pour moi les suffrages de tous les savans, qui l'ont regardé comme le chef-d'œuvre de l'antiquité, et que les pensées de ces grands génies qui l'ont traité en grec et en latin, me faciliteroient les moyens d'en venir à bout assez tôt pour le faire représenter dans le carnaval, je n'ai pas laissé que de trembler quand je l'ai envisagé de près, et un peu plus à loisir que je n'avois fait en le choisissant. J'ai connu que ce qui avoit passé pour miraculeux dans ces siècles éloignés, pourroit sembler horrible au nôtre, et que 1) cette éloquente et curieuse description de

1) *Cette éloquente description* réussirait sans doute beaucoup, si elle était de ce style mâle et terrible, et en même tems pur et exact, qui caractérise *Sophocle*. Je ne sais même si aujourd'hui que la scène est libre et dégagée de tout ce qui la défigurait, on ne pourrait pas faire paraître *OEdipe* tout sanglant, comme il parut sur le théâtre d'Athènes. La disposition des lumières, OEdipe ne paraissant que dans l'enfoncement pour ne pas trop offenser les yeux, beaucoup de pathétique dans l'acteur, et peu de déclamation dans l'auteur, les cris de Jocaste, et les douleurs de tous les Thébains, pourraient former un spectacle admirable. Les magnifiques tableaux dont *Sophocle* a orné son *OEdipe*, feraient sans

la manière dont ce malheureux prince se crève les yeux, et le spectacle de ces mêmes yeux crevés dont le sang lui distille sur le visage, qui occupe tout le cinquième acte chez ces incomparables originaux, feroit soulever la délicatesse de nos dames qui composent la plus belle partie de notre auditoire, et dont le dégoût attire aisément la censure de ceux qui les accompagnent; et qu'enfin l'amour n'ayant point de part dans ce sujet, ni les femmes d'emploi, il étoit dénué des principaux ornemens qui nous gagnent d'ordinaire la voix publique. J'ai tâché de remédier à ces désordres au moins mal que j'ai pu, en épargnant d'un côté à mes auditeurs ce dangereux spectacle, et y ajoutant de l'autre *l'heureux épisode* des amours de Thésée et de Dircé, que je fais fille de Laïus, et seule héritière de sa couronne, supposé que son frère, qu'on avoit exposé aux bêtes sauvages, en eût été dévoré comme on le croyoit. J'ai retranché le nombre des oracles qui pouvoit être importun, et donner trop de

doute le même effet que les autres parties du poëme firent dans Athènes. Mais du tems de *Corneille*, nos jeux de paume étroits dans lesquels on représentait ses pièces, les vêtemens ridicules des acteurs, la décoration aussi mal entendue que ces vêtemens, excluaient la magnificence d'un spectacle véritable, et réduisaient la tragédie à de simples conversations, que *Corneille* anima quelquefois par le feu de son génie.

jour à OEdipe pour se connoître. J'ai rendu la réponse de Laïus évoqué par Tirésie, assez obscure dans sa clarté pour faire un nouveau nœud, et qui peut-être n'est pas moins beau que celui de nos anciens. J'ai cherché même des raisons pour justifier ce qu'Aristote y trouve sans raison, et qu'il excuse en ce qu'il arrive au commencement de la fable; et j'ai fait en sorte qu'OEdipe, encore qu'il se souvienne d'avoir combattu trois hommes au lieu même où fut tué Laïus, et dans le même tems de sa mort, bien loin de s'en croire l'auteur, la croit avoir vengée sur trois brigands, à qui le bruit commun l'attribue. Cela m'a fait perdre l'avantage que je m'étois promis, de n'être souvent que le traducteur de ces grands hommes qui m'ont précédé. Comme j'ai pris une autre route que la leur, il m'a été impossible de me rencontrer avec eux: mais en récompense j'ai eu l'honneur de faire avouer à la plupart de mes auditeurs, que je n'ai fait aucune pièce de théâtre où se trouve tant d'art qu'en celle-ci, bien que ce ne soit qu'un ouvrage 1) de deux mois, que

1) *Ouvrage de deux mois*. . . . Il eût bien mieux valu que c'eût été l'ouvrage de deux ans, et qu'il ne fût resté presque rien de ce qui fut fait en deux mois.

Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vîtesse.

Il semble que *Fouquet* ait commandé à *Corneille* une

l'impatience françoise m'a fait précipiter, par un juste empressement d'exécuter les ordres favorables que j'avois reçus.

tragédie pour lui être rendue dans deux mois, comme on commande un habit à un tailleur, ou une table à un menuisier. N'oublions pas ici de faire sentir une grande vérité; *Fouquet* n'est plus connu aujourd'hui que par un malheur éclatant, et qui même n'a été célèbre que parce que tout le fut dans le siècle de *Louis XIV*. L'auteur de *Cinna*, au contraire, sera connu à jamais de toutes les nations, et le sera même, malgré ses dernières pièces et malgré ses vers à *Fouquet*, et j'ose dire encore malgré OEdipe. C'est une chose étrange que le difficile et concis La Bruière, dans son parallèle de Corneille et de Racine, ait dit les *Horace et OEdipe*, mais il dit aussi *Phèdre et Penelope*. Voilà comme l'or et le plomb sont confondus souvent.

On disait *Mignard et le Brun*. Le tems seul apprécie, et souvent ce tems est long.

ACTEURS.

ŒDIPE, roi de Thèbes, fils et mari de Jocaste.

THESÉE, prince d'Athènes, et amant de Dircé.

JOCASTE, reine de Thèbes, femme et mère d'OEdipe.

DIRCÉ, princesse de Thèbes, fille de Laïus et de Jocaste, sœur d'Œdipe, et amante de Thésée.

CLEANTE,
DYMAS, } confidens d'Œdipe.

PHORBAS, vieillard Thébain.

IPHICRATE, vieillard de Corinthe.

NERINE, dame d'honneur de la reine.

MEGARE, fille d'honneur de Dircé.

UN PAGE.

La scène est à Thèbes.

ŒDIPE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

THESÉE, DIRCÉ.

THESÉE.

N'ÉCOUTEZ plus, madame, une pitié cruelle,
Qui d'un fidelle amant vous feroit un rebelle :
La gloire d'obéir 1) n'a rien qui me soit doux,
Lorsque vous m'ordonnez de m'éloigner de vous.
Quelque ravage affreux qu'étale ici la peste,
L'absence aux vrais amans 2) est encor plus funeste;
Et d'un si grand péril l'image s'offre en vain,

1) *La gloire d'obéir* &c. Jamais la malheureuse habitude de tous les auteurs français de mettre sur le théâtre des conversations amoureuses, et de rimer les phrases des romans, n'a paru plus condamnable que quand elle force *Corneille* à débuter dans la tragédie d'*OEdipe* par faire dire à *Thésée* qu'il est *un fidelle amant*, mais qu'il sera un rebelle aux ordres de sa maitresse, si elle lui ordonne de se séparer d'elle.

2) *L'absence aux vrais amans*. . . . On ne revient point de sa surprise à cette absence qui est pour les vrais amans pire que la peste. On ne peut concevoir ni comment *Corneille* a fait ces vers, ni comment il n'eut point d'amis pour les lui faire rayer, ni comment les comédiens osèrent les dire.

Quand ce péril douteux 1) épargne un mal certain.

DIRCÉ.

Le trouvez-vous douteux, quand toute votre suite
Par cet affreux ravage à Phædime est réduite,
De qui même le front, déjà pâle et glacé,
Porte empreint le trépas dont il est menacé?
Seigneur, toutes ces morts dont il vous environne
Sont des avis pressans que de grace il vous donne;
Et tant lever le bras avant que de frapper,
C'est vous dire assez haut qu'il est tems d'échapper.

THESÉE.

Je le vois comme vous, mais alors qu'il m'assiége,
Vous laisse-t-il, madame, un plus grand privilége?
Ce palais par la peste est-il plus respecté?
Et l'air auprès du trône est-il moins infecté?

DIRCÉ.

Ah! seigneur, quand l'amour tient une ame alarmée,
Il l'attache aux périls de la personne aimée. 2)

1) .. *Ce péril douteux*, c'est la peste; *ce mal certain*, c'est l'absence de l'objet aimé.

2) .... *De la personne aimée.* C'est assez qu'on débite de ces maximes d'amour, pour bannir tout intérêt d'un ouvrage. Cette scène est une contestation entre deux amans, qui ressemble aux conversations de *Clélie*; rien ne serait plus froid, même dans un sujet galant; à plus forte raison dans le sujet le plus terrible de l'antiquité. Y a-t-il une plus forte preuve de la nécessité où étaient les auteurs d'introduire toujours l'amour dans leurs pièces, que cet épisode de *Thésée* et de *Dircé*,

Je vois aux pieds du roi chaque jour des mourans;
J'y vois tomber du ciel les oiseaux expirans;
Je me vois exposée à ces vastes misères;
J'y vois mes sœurs, la reine et les princes mes fréres.
Je sais qu'en ce moment je puis les perdre tous,
Et mon cœur toutefois ne tremble que pour vous:
Tant de cette frayeur les profondes atteintes
Repoussent fortement toutes les autres craintes.

THESÉE.

Souffrez donc que l'amour me fasse même loi,
Que je tremble pour vous, quand vous tremblez pour moi;
Et ne m'imposez pas cette indigne foiblesse,
De craindre autres périls que ceux de ma princesse:
J'aurois en ma faveur le courage bien bas,
Si je fuyois des maux que vous ne fuyez pas.
Votre exemple est pour moi la seule règle à suivre;
Eviter vos périls c'est vouloir vous survivre;

dont *Corneille* même a le malheur de s'applaudir dans son examen d'*OEdipe* ? Encore si au lieu d'un amour galant et raisonneur, il eût peint une passion aussi funeste que la désolation où Thèbes était plongée ; si cette passion eût été théâtrale, si elle avait été liée au sujet ! mais un amour qui n'est imaginé que pour remplir le vide d'un ouvrage trop long, n'est pas supportable. Racine même y aurait échoué avec ses vers élégans : comment donc put-on supporter une si plate galanterie débitée en si mauvais vers ! et comment reconnaître la même nation qui ayant applaudi aux morceaux admirables du *Cid*, d'*Horace*, de *Cinna* et de *Polyeucte*, n'avait pu souffrir ni *Pertharite*, ni *Théodore* ?

Je n'ai que cette honte à craindre sous les cieux.
Ici je puis mourir, mais mourir à vos yeux;
Et si, malgré la mort de tous côtés errante,
Le destin me réserve à vous y voir mourante,
Mon bras sur moi du moins enfoncera les coups
Qu'aura son insolence élevés jusqu'à vous;
Et saura me soustraire à cette ignominie,
De souffrir après vous quelques momens de vie,
Qui dans le triste état où le ciel nous réduit,
Seroient de mon départ l'infame et le seul fruit.

DIRCÉ.

Quoi! Dircé par sa mort deviendroit criminelle,
Jusqu'à forcer Thésée à mourir après elle!
Et ce cœur intrépide au milieu du danger
Se défendroit si mal d'un malheur si léger!
M'immoler une vie à tous si précieuse,
Ce seroit rendre à tous ma mémoire odieuse,
Et par toute la Grèce animer trop d'horreur
Contre une ombre chérie avec tant de fureur.
Ces infames brigands dont vous l'avez purgée,
Ces ennemis publics dont vous l'avez vengée,
Après votre trépas à l'envi renaissans,
Pilleroient sans frayeur les peuples impuissans;
Et chacun maudiroit, en les voyant paroître,
La cause d'une mort qui les feroit renaître.
    Oserai-je, seigneur, vous dire hautement 1)

1) Jugez quel effet ferait aujourd'hui au théâtre une princesse inutile dissertant sur l'amour, et voulant prou-

Fr. 112.

Qu'un tel excès d'amour n'est pas d'un tel amant?
S'il est vertu pour nous que le ciel n'a formées
Que pour le doux emploi d'aimer et d'être aimées,
Il faut qu'en vos pareils les belles passions
Ne soient que l'ornement des grandes actions.
Ces hauts emportemens qu'un beau feu leur inspire
Doivent les élever, et non pas les détruire;
Et quelque désespoir que leur cause un trépas,
Leur vertu seule a droit de faire agir leurs bras.
Ces bras que craint le crime à l'égal du tonnerre,
Sont des dons que le ciel fait à toute la terre;
Et l'univers en eux perd un trop grand secours,
Pour souffrir que l'amour soit maître de leurs jours.
Faites voir, si je meurs, une entière tendresse;
Mais vivez après moi pour toute notre Grèce;
Et laissez à l'amour conserver par pitié
De ce tout désuni la plus digne moitié.
Vivez, pour faire vivre en tous lieux ma mémoire,
Pour porter en tous lieux vos soupirs et ma gloire,
Et faire par-tout dire : « Un si vaillant héros
» Au malheur de Dircé donne encor des sanglots;
» Il en garde en son ame encor toute l'image,
» Et rend à sa chère ombre encor ce triste hommage.

ver en forme que ce qui serait vertu dans une femme ne le serait pas dans un homme. Je ne parle pas du style et des fautes contre la langue, et de l'*horreur animée par toute la Grèce*, et *des hauts emportemens qu'un beau feu inspire*. Ce galimatias froid et boursouflé est assez condamné aujourd'hui.

Cet espoir est le seul dont j'aime à me flatter,
Et l'unique douceur que je veux emporter.

THESÉE.

Ah! madame, vos yeux combattent vos maximes; 1)
Si j'en crois leur pouvoir, vos conseils sont des crimes.
Je ne vous ferai point ce reproche odieux,
Que si vous aimiez bien, vous conseilleriez mieux :
Je dirai seulement qu'auprès de ma princesse,
Aux seuls devoirs d'amant un héros s'intéresse,
Et que de l'univers fût-il le seul appui,
Aimant un tel objet il ne doit rien qu'à lui.
Mais ne contestons point, et sauvons l'un et l'autre;
L'hymen justifîra ma retraite et la vôtre.
Le roi me pourroit-il en refuser l'aveu,
Si vous en avouez l'audace de mon feu?
Pourroit-il s'opposer à cette illustre envie
D'assurer sur un trône une si belle vie,
Et ne point consentir que des destins meilleurs
Vous exilent d'ici pour commander ailleurs?

DIRCÉ.

Le roi, tout roi qu'il est, seigneur, n'est pas mon maître;
Et le sang de Laïus, dont j'eus l'honneur de naître,

1) Et que dirons-nous de ce Thésée qui lui répond galamment que ses yeux combattent ses maximes, que si elle aimait bien, elle conseillerait mieux, et qu'auprès de sa princesse aux seuls devoirs d'amant un héros s'intéresse! Disons la vérité; cela ne serait pas supporté aujourd'hui dans le plus plat de nos romans.

Dispense trop mon cœur de recevoir la loi
D'un trône que sa mort n'a dû laisser qu'à moi.
Mais comme enfin le peuple et l'hymen de ma mére
Ont mis entre ses mains le sceptre de mon pére,
Et qu'en ayant ici toute l'autorité,
Je ne puis rien pour vous contre sa volonté,
Pourra-t-il trouver bon qu'on parle d'hymenée
Au milieu d'une ville à périr condamnée,
Où le courroux du ciel changeant l'air en poison,
Donne lieu de trembler pour toute sa maison?

SCENE II.

DIRCÉ, THESÉE, MEGARE.

MEGARE, *bas à Dircé.*

Madame.

DIRCÉ.

Adieu, seigneur; la reine qui m'appelle,
M'oblige à vous quitter pour me rendre auprès d'elle;
Et d'ailleurs le roi vient.

THESÉE.

Que ferai-je?

DIRCÉ.

Parlez,
Je ne puis plus vouloir que ce que vous voulez.

SCENE III.

ŒDIPE, THESÉE, CLEANTE.

ŒDIPE.

Au milieu des malheurs que le ciel nous envoie,
Prince, nous croiriez-vous capables d'une joie,
Et que nous voyant tous sur les bords du tombeau,
Nous puissions d'un hymen allumer le flambeau?
C'est choquer la raison, peut-être, et la nature;
Mais mon ame en secret s'en forme un doux augure,
Que Delphes, dont j'attends réponse en ce moment,
M'enverra de nos maux le plein soulagement.

THESÉE.

Seigneur, si j'avois cru que parmi tant de larmes
La douceur d'un hymen pût avoir quelques charmes,
Que vous en eussiez pu supporter le dessein,
Je vous aurois fait voir un beau feu dans mon sein, 1)

1) *Thésée* qui fait voir *un beau feu dans son sein*, et qui s'appelle *amant misérable*; *Œdipe* qui devine qu'un intérêt d'amour retient *Thésée* au milieu de la peste; l'offre d'une fille, la demande d'une autre fille, l'aveu qu'*Antigone* est *parfaite*; *Ismène admirable*, et que *Dircé* n'a rien de *comparable*; en un mot, ce style d'un froid comique qui revient toujours; ces ironies, ces dissertations sur l'amour galant, tant de petitesses grossières dans un sujet si sublime, font voir évidemment que la rouille de notre barbarie n'était pas encore enlevée, malgré tous les efforts que *Corneille* avait faits dans les

Et tâché d'obtenir cet aveu favorable ;
Qui peut faire un heureux d'un amant misérable.

OE D I P E.

Je l'avois bien jugé, qu'un intérêt d'amour
Fermoit ici vos yeux aux périls de ma cour :

belles scènes de *Cinna* et d'*Horace*. Le sujet d'*OEdipe* demandait le style d'*Athalie ;* et celui dont *Corneille* s'est servi n'est pas, à beaucoup près, aussi noble que celui du *Misanthrope*. Cependant *Corneille* avait montré dans plusieurs scènes de *Pompée* qu'il savait orner ses vers de toute la magnificence de la poésie. Le sujet d'*OEdipe* n'est pas moins poétique que celui de *Pompée*. Pourquoi donc le langage est-il dans *OEdipe* si opposé au sujet? *Corneille* s'était trop accoutumé à ce style familier, à ce ton de dissertation. Tous ses personnages, dans presque tous ses ouvrages, raisonnent sur l'amour et sur la politique. C'est non-seulement l'opposé de la tragédie, mais de toute poésie ; car la poésie n'est guère que peinture, sentiment et imagination. Les raisonnemens sont nécessaires dans une tragédie, quand on délibère sur un grand intérêt d'état ; il faut seulement qu'alors celui qui raisonne ne tienne point du sophiste ; mais des raisonnemens sur l'amour sont par-tout hors de saison.

L'abbé d'*Aubignac* écrivit contre l'*OEdipe* de *Corneille ;* il y reprend plusieurs fautes avec lesquelles une pièce pourrait être admirable, fautes de bienséance, duplicité d'action, violation des règles. D'*Aubignac* n'en savait pas assez pour voir que la principale faute est d'être froid dans un sujet intéressant, et rempant dans un sujet sublime. Cette scène dans laquelle il n'est question que de savoir si *Thésée* épousera *Antigone* qui

Mais je croirois me faire à moi-même un outrage,
Si je vous obligeois d'y tarder davantage,
Et si trop de lenteur à seconder vos feux
Hasardoit plus long-tems un cœur si généreux.
Le mien sera ravi que de si nobles chaînes
Unisssent les états de Thébes et d'Athénes.
Vous n'avez qu'à parler, vos feux sont exaucés.
Nommez ce cher objet, grand prince, et c'est assez.
Un gendre tel que vous m'est plus qu'un nouveau trône,
Et vous pouvez choisir d'Isméne ou d'Antingone;
Car je n'ose penser que le fils d'un grand roi,
Un si fameux héros, aime ailleurs que chez moi,
Et qu'il veuille en ma cour, au mépris de mes filles,
Honorer de sa main de communes familles.

THESÉE.

Seigneur, il est tout vrai, j'aime en votre palais :
Chez vous est la beauté qui fait tous mes souhaits;
Vous l'aimez à l'égal d'Antigone et d'Isméne ;
Elle tient même rang chez vous et chez la reine ;
En un mot, c'est leur sœur, la princesse Dircé,
Dont les yeux....

OEDIPE.

Quoi! ses yeux, prince, vous ont blessé?

est parfaite, ou *Ismène* qui est admirable, ou *Dircé* qui n'a rien de comparable, est une vraie scène de comédie, mais de comédie très-froide.

Je ne relève pas les fautes contre la langue, elles sont en trop grand nombre.

Je suis fâché pour vous que la reine sa mère
Ait su vous prévenir pour un fils de son frère.
Ma parole est donnée, et je n'y puis plus rien;
Mais je crois qu'après tout ses sœurs la valent bien.

THESÉE.

Antigone est parfaite, Isméne est admirable,
Dircé, si vous voulez, n'a rien de comparable;
Elles sont l'une et l'autre un chef-d'œuvre des cieux;
Mais où le cœur est pris, on charme en vain les yeux.
Si vous avez aimé, vous avez su connoître
Que l'amour de son choix veut être le seul maître;
Que s'il ne choisit pas toujours le plus parfait,
Il attache du moins les cœurs au choix qu'il fait;
Et qu'entre cent beautés dignes de notre hommage,
Celle qu'il nous choisit plaît toujours davantage.
Ce n'est pas offenser deux si charmantes sœurs,
Que voir en leur aînée aussi quelques douceurs.
J'avoûrai, s'il le faut, que c'est un pur caprice,
Un pur aveuglement qui leur fait injustice;
Mais ce seroit trahir tout ce que je leur dois,
Que leur promettre un cœur quand il n'est plus à moi.

OEDIPE.

Mais c'est m'offenser, moi, prince, que de prétendre
A des honneurs plus hauts que le nom de mon gendre.
Je veux toutefois être encor de vos amis;
Mais ne demandez plus un bien que j'ai promis.
Je vous l'ai déjà dit, que pour cet hymenée
Aux vœux du prince Æmon ma parole est donnée:

Vous avez attendu trop tard à m'en parler ;
Et je vous offre assez de quoi vous consoler.
La parole des rois doit être inviolable.

THESÉE.

Elle est toujours sacrée, et toujours adorable ;
Mais ils ne sont jamais esclaves de leurs voix,
Et le plus puissant roi doit quelque chose aux rois.
Retirer sa parole à leur juste prière,
C'est honorer en eux son propre caractère ;
Et si le prince Æmon ose encor vous parler,
Vous lui pouvez offrir de quoi se consoler.

ŒDIPE.

Quoi! prince, quand les dieux tiennent en main leur foudre,
Qu'ils ont le bras levé pour nous réduire en poudre,
J'oserai violer un serment solemnel,
Dont j'ai pris à témoin leur pouvoir éternel ?

THESÉE.

C'est pour un grand monarque avoir bien du scrupule.

ŒDIPE.

C'est en votre faveur être un peu bien crédule,
De présumer qu'un roi, pour contenter vos yeux,
Veuille pour ennemis les hommes et les dieux.

THESÉE.

Je n'ai qu'un mot à dire après un si grand zèle :
Quand vous donnez Dircé, Dircé se donne-t-elle ?

ŒDIPE.

Elle sait son devoir.

THESÉE.

Savez-vous quel il est ?

OEDIPE.

L'auroit-elle réglé suivant votre intérêt?
A me désobéir l'auriez-vous résolue?

THESÉE.

Non, je respecte trop la puissance absolue;
Mais lorsque vous voudrez sans elle en disposer,
N'aura-t-elle aucun droit, seigneur, de s'excuser?

OEDIPE.

Le tems vous fera voir ce que c'est qu'une excuse.

THESÉE.

Le tems me fera voir jusques où je m'abuse,
Et ce sera lui seul qui saura m'éclaircir
De ce que pour Æmon vous ferez réussir.
Je porte peu d'envie à sa bonne fortune;
Mais je commence à voir que je vous importune.
Adieu; faites, seigneur, de grace, un juste choix,
Et si vous êtes roi, considérez les rois.

SCENE IV.

ŒDIPE, CLEANTE.

OEDIPE.

Si je suis roi, Cléante, et que me croit-il être?
Cet amant de Dircé déjà me parle en maître!
Vois, vois ce qu'il feroit s'il étoit son époux.

CLEANTE.

Seigneur, vous avez lieu d'en être un peu jaloux.
Cette princesse est fière; et comme sa naissance

Croit avoir quelque droit à la toute-puissance,
Tout est au dessous d'elle à moins que de régner,
Et sans doute qu'Æmon s'en verra dédaigner.

OEDIPE.

Le sang a peu de droits sur le sexe imbécille ; 1)
Mais c'est un grand prétexte à troubler une ville ;
Et lorsqu'un tel orgueil se fait un fort appui,
Le roi le plus puissant doit tout craindre de lui.
Toi qui, né dans Argos, et nourri dans Mycènes,
Peux être mal instruit de nos secrettes haines,
Vois-les jusqu'en leur source, et juge entre elle et moi,
Si je règne sans titre, et si j'agis en roi.
On t'a parlé du sphynx, 2) dont l'énigme funeste
Ouvrit plus de tombeaux que n'en ouvre la peste.
Ce monstre à voix humaine, aigle, femme et lion,
Se campoit fièrement sur le mont Cythéron,

1) Que veut dire *le sang a peu de droits sur le sexe imbécille ?* C'est une injure très-déplacée et très-grossière, fort mal exprimée. L'auteur entend-il que les femmes ont peu de droits au trône ? Entend-il que le sang a peu de pouvoir sur leurs cœurs ?

2) *OEdipe* raconte l'histoire du sphynx à un confident qui doit en être instruit : c'est un défaut très-commun et très-difficile à éviter. Ce récit a de la force et des beautés : on l'écoutait avec plaisir, parce que tout ce qui forme un tableau plait toujours plus que les contestations qui ne sont pas sublimes, et que l'amour qui n'est pas attendrissant.

D'où chaque jour ici devoit fondre sa rage,
A moins qu'on n'éclaircît un si sombre nuage.
Ne porter qu'un faux jour dans son obscurité,
C'étoit de ce prodige enfler la cruauté;
Et les membres épars des mauvais interprètes
Ne laissoient dans ces murs que des bouches muettes.
Mais comme aux grands périls le salaire enhardit,
Le peuple offre le sceptre, et la reine son lit;
De cent cruelles morts cette offre est tôt suivie:
J'arrive, je l'apprends, j'y hasarde ma vie.
Au pied du roc affreux semé d'os blanchissans,
Je demande l'énigme, et j'en cherche le sens;
Et, ce qu'aucun mortel n'avoit encor pu faire,
J'en dévoile l'image, et perce le mystère.
Le monstre, furieux de se voir entendu,
Venge aussitôt sur lui tant de sang répandu,
Du roc se lance en bas, et s'écrase lui-même.
La reine tint parole, et j'eus le diadème.
Dircé fournissoit lors à peine un lustre entier,
Et me vit sur le trône avec un œil altier.
J'en vis frémir son cœur, j'en vis couler ses larmes;
J'en pris pour l'avenir dès-lors quelques alarmes;
Et si l'âge en secret a pu la révolter,
Vois ce que mon départ n'en doit point redouter.
La mort du roi mon père à Corinthe m'appelle;
J'en attends aujourd'hui la funeste nouvelle;
Et je hasarde tout à quitter les Thébains,
Sans mettre ce dépôt en de fidelles mains.
Æmon seroit pour moi digne de la princesse;

S'il a de la naissance, il a quelque foiblesse;
Et le peuple du moins pourroit se partager,
Si dans quelque attentat il osoit l'engager :
Mais un prince voisin, tel que tu vois Thésée,
Feroit de ma couronne une conquête aisée,
Si d'un pareil hymen le dangereux lien
Armoit pour lui son peuple, et soulevoit le mien.
Athènes est trop proche, et durant une abscence,
L'occasion qui flatte anime l'espérance;
Et quand tous mes sujets me garderoient leur foi,
Désolés comme ils sont, que pourroient-ils pour moi?
La reine a pris le soin d'en parler à sa fille.
Æmon est de son sang, et chef de sa famille;
Et l'amour d'une mère a souvent plus d'effet
Que n'ont... mais la voici; sachons ce qu'elle a fait.

SCENE V. 1)

JOCASTE, ŒDIPE, CLEANTE, NERINE.

JOCASTE.

J'ai perdu tems, seigneur, et cette ame embrasée
Met trop de différence entre Æmon et Thésée.

1) *Jocaste* raisonne sur l'amour de *Dircé*, sur lequel *Thésée* n'a déjà raisonné que trop. Elle dit que *Dircé* est amante à bon titre, et princesse avisée. Prenez cette scène isolée, on ne devinera jamais que c'est là le sujet d'*Œdipe*.

Aussi je l'avoûrai, bien que l'un soit mon sang,
Leur mérite diffère encor plus que leur rang,
Et l'on a peu d'éclat auprès d'une personne
Qui joint à de hauts faits celui d'une couronne.

OEDIPE.

Thésée est donc, madame, un dangereux rival?

JOCASTE.

Æmon est fort à plaindre, ou je devine mal.
J'ai tout mis en usage auprès de la princesse,
Conseil, autorité, reproche, amour, tendresse;
J'en ai tiré des pleurs, arraché des soupirs,
Et n'ai pu de son cœur ébranler les désirs.
J'ai poussé le dépit de m'en voir séparée
Jusques à la nommer fille dénaturée.
« Le sang royal n'a point ces bas attachemens,
» Qui font les déplaisirs de ces éloignemens;
» Et les ames, dit-elle, au trône destinées,
» Ne doivent aux parens que les jeunes années. »

OEDIPE.

Et ces mots ont soudain calmé votre courroux?

JOCASTE.

Pour les justifier elle ne veut que vous.
Votre exemple lui prête une preuve assez claire
Que le trône est plus doux que le sein d'une mére.
Pour régner en ces lieux vous avez tout quitté.

OEDIPE.

Mon exemple et sa faute ont peu d'égalité.
C'est loin de ses parens qu'un homme apprend à vivre.
Hercule m'a donné ce grand exemple à suivre;

Et c'est pour l'imiter que par tous nos climats
J'ai cherché comme lui la gloire et les combats.
Mais bien que la pudeur par des ordres contraires
Attache de plus près les filles à leurs mères,
La vôtre aime une audace où vous la soutenez.

JOCASTE.

Je la condamnerai si vous la condamnez;
Mais à parler sans fard, si j'étois en sa place,
J'en userois comme elle, et j'aurois même audace.
Et vous-même, seigneur, après tout, dites-moi,
La condamneriez-vous si vous n'étiez son roi?

ŒDIPE.

Si je condamne en roi son amour ou sa haine,
Vous devez comme moi les condamner en reine.

JOCASTE.

Je suis reine, seigneur, mais je suis mère aussi.
Aux miens, comme à l'état, je dois quelque souci.
Je sépare Dircé de la cause publique:
Je vois qu'ainsi que vous elle a sa politique.
Comme vous agissez en monarque prudent,
Elle agit de sa part en cœur indépendant,
En amante à bon titre, en princesse avisée,
Qui mérite ce trône où l'appelle Thésée.
Je ne puis vous flatter, et croirois vous trahir,
Si je vous promettois qu'elle pût obéir.

ŒDIPE.

Pourroit-on mieux défendre un esprit si rebelle?

JOCASTE.

Parlons-en comme il faut; nous nous aimons plus qu'elle;

Et c'est trop nous aimer, que voir d'un œil jaloux
Qu'elle nous rend le change, et s'aime plus que nous.
Un peu trop de lumière à nos désirs s'oppose ;
Peut-être avec le tems nous pourrions quelque chose ;
Mais n'espérons jamais qu'on change en moins d'un jour,
Quand la raison soutient le parti de l'amour.

OEDIPE.

Souscrivons donc, madame, à tout ce qu'elle ordonne ;
Couronnons cet amour de ma propre couronne,
Cédons de bonne grace et d'un esprit content,
Remettons à Dircé tout ce qu'elle prétend.
A mon ambition Corinthe peut suffire,
Et pour les plus grands cœurs c'est assez d'un empire.
Mais vous souvenez-vous que vous avez deux fils,
Que le courroux du ciel a fait naître ennemis,
Et qu'il vous en faut craindre un exemple barbare,
A moins que pour régner leur destin les sépare ?

JOCASTE.

Je ne vois rien encor fort à craindre pour eux :
Dircé les aime en sœur, Thésée est généreux ;
Et si pour un grand cœur c'est assez d'un empire,
A son ambition Athènes doit suffire.

OEDIPE.

Vous mettez une borne à cette ambition !

JOCASTE.

J'en prends, quoi qu'il en soit, peu d'appréhension ;
Et Thèbes et Corinthe ont des bras comme Athènes.
Mais nous touchons peut-être à la fin de nos peines :

Dymas est de retour, et Delphes a parlé.

OEDIPE.

Que son visage montre un esprit désolé !

SCENE VI. 1)

OEDIPE, JOCASTE, DYMAS, CLEANTE, NERINE.

OEDIPE.

Hé bien ! quand verrons-nous finir notre infortune ? Qu'apportez-vous, Dymas ? quelle réponse ?

DYMAS.

Aucune.

OEDIPE.

Quoi ! les dieux sont muets !

1) Cette scène paraît la plus mauvaise de toutes, parce qu'elle détruit le grand intérêt de la pièce ; et cet intérêt est détruit, parce que le malheur et le danger public dont il s'agit ne sont présentés qu'en épisodes, et comme une affaire presque oubliée. C'est qu'il n'a été question jusqu'ici que du mariage de *Dircé;* c'est qu'au lieu de ce tableau si grand et si touchant de *Sophocle*, c'est un confident qui vient apporter froidement des nouvelles ; c'est qu'*Œdipe* cherche une raison du courroux du ciel, laquelle n'est pas la vraie raison ; c'est qu'enfin, dans ce premier acte de tragédie, il n'y a pas quatre vers tragiques, pas quatre vers bien faits.

DYMAS.

Ils sont muets et sourds.
Nous avons par trois fois imploré leur secours,
Par trois fois redoublé nos vœux, et nos offrandes;
Ils n'ont pas daigné même écouter nos demandes.
A peine parlions-nous, qu'un murmure confus
Sortant du fond de l'antre expliquoit leur refus;
Et cent voix tout-à-coup, sans être articulées,
Dans une nuit subite à nos soupirs mêlées,
Faisoient avec horreur soudain connoître à tous
Qu'ils n'avoient plus ni d'yeux, ni d'oreilles pour nous.

ŒDIPE.

Ah madame!

JOCASTE.

Ah! seigneur, que marque un tel silence?

ŒDIPE.

Que pourroit-il marquer qu'une juste vengeance?
Les dieux, qui tôt ou tard savent se ressentir,
Dédaignent de répondre à qui les fait mentir.
Ce fils dont ils avoient prédit les aventures,
Exposé par votre ordre, a trompé leurs augures;
Et ce sang innocent, et ces dieux irrités,
Se vengent maintenant de vos impiétés.

JOCASTE.

Devions-nous l'exposer à son destin funeste,
Pour le voir parricide, et pour le voir inceste;
Et des crimes si noirs étouffés au berceau
Auroient-ils su pour moi faire un crime nouveau?
Non, non, de tant de maux Thèbes n'est assiégée,

Que pour la mort du roi que l'on n'a pas vengée ;
Son ombre incessamment me frappe encor les yeux;
Je l'entends murmurer à toute heure, en tous lieux,
Et se plaindre en mon cœur de cette ignominie
Qu'imprime à son grand nom cette mort impunie.

ŒDIPE.

Pourrions-nous en punir des brigands inconnus,
Que peut-être jamais en ces lieux on n'a vus?
Si vous m'avez dit vrai, peut-être ai-je moi-même
Sur trois de ces brigands vengé le diadême;
Au lieu même, au tems même, attaqué seul par trois,
J'en laissai deux sans vie, et mis l'autre aux abois.
Mais ne négligeons rien, et du royaume sombre
Faisons par Tirésie évoquer sa grande ombre.
Puisque le ciel se tait, consultons les enfers;
Sachons à qui de nous sont dus les maux soufferts;
Sachons-en, s'il se peut, la cause et le remède.
Allons tout de ce pas réclamer tous son aide.
J'irai revoir Corinthe avec moins de souci,
Si je laisse plein calme et pleine joie ici.

Fin du premier acte.

ACTE SECOND.

SCENE I. 1)

ŒDIPE, DIRCÉ, CLEANTE, MEGARE.

ŒDIPE.

Je ne le cèle point, cette hauteur m'étonne.
Æmon a du mérite, on chérit sa personne :

1) Toutes les fois que dans un sujet pathétique et terrible, fondé sur ce que la religion a de plus auguste et de plus effrayant, vous introduisez un intérêt d'état, cet intérêt si puissant ailleurs devient alors petit et faible. Si au milieu d'un intérêt d'état, d'une conspiration, ou d'une grande intrigue politique qui attache l'ame, (supposé qu'une intrigue politique puisse attacher) si, dis-je, vous faites entrer la terreur et le sublime tiré de la religion ou de la fable dans ces sujets, ce sublime déplacé perd toute sa grandeur, et n'est plus qu'une froide déclamation. Il ne faut jamais détourner l'esprit du but principal. Si vous traitez *Iphigénie*, ou *Electre*, ou *Pélope*, n'y mêlez point de petite intrigue de cour. Si votre sujet est un intérêt d'état, un droit au trône disputé, une conjuration découverte, n'allez pas y mêler les dieux, les autels, les oracles, les sacrifices, les prophéties. *Non erat his locus.*

S'agit-il de la guerre et de la paix ? raisonnez.

Il est prince, et de plus étant offert par moi...

DIRCÉ.

Je vous ai déjà dit, seigneur, qu'il n'est pas roi.

ŒDIPE.

Son hymen toutefois ne vous fait point descendre:
S'il n'est pas dans le trône, il a droit d'y prétendre;
Et comme il est sorti de même sang que vous,
Je crois vous faire honneur d'en faire votre époux.

DIRCÉ.

Vous pouvez donc sans honte en faire votre gendre;
Mes sœurs en l'épousant n'auront point à descendre;
Mais pour moi, vous savez qu'il est ailleurs des rois,
Et même en votre cour, dont je puis faire choix.

ŒDIPE.

Vous le pouvez, madame, et n'en voudrez pas faire,

S'agit-il de ces horribles infortunes que la destinée ou la vengeance céleste envoient sur la terre ? effrayez, touchez, pénétrez. Peignez-vous un amour malheureux ? faites répandre des larmes. Ici *Dircé* brave *OEdipe* et l'avilit ; défaut trop ordinaire de toutes nos anciennes tragédies, dans lesquelles on voit presque toujours des femmes parler arrogamment à ceux dont elles dépendent, et traiter les empereurs, les rois, les vainqueurs, comme des domestiques dont on serait mécontent.

Cette longue scène ne finit que par un petit ressouvenir du sujet de la pièce ; *mais il faut aller voir ce qu'a fait Tirésie.* Ce n'est donc que par occasion qu'on dit un mot de la seule chose dont on aurait dû parler.

Sans en prendre mon ordre, et celui d'une mère.

DIRCÉ.

Pour la reine, il est vrai qu'en cette qualité
Le sang peut lui devoir quelque civilité; 1)
Je m'en suis acquittée, et ne puis bien comprendre,
Etant ce que je suis, quel ordre je dois prendre.

OEDIPE.

Celui qu'un vrai devoir prend des fronts couronnés,
Lorsqu'on tient auprès d'eux le rang que vous tenez.
Je pense être ici roi.

DIRCÉ.

Je sais ce que vous êtes;
Mais si vous me comptez au rang de vos sujettes,
Je ne sais si celui qu'on vous a pu donner
Vous asservit un front qu'on a dû couronner.
Seigneur, quoi qu'il en soit, j'ai fait choix de Thésée;
Je me suis à ce choix moi-même autorisée.
J'ai pris l'occasion que m'ont faite les dieux,
De fuir l'aspect d'un trône où vous blessez mes yeux,
Et de vous épargner cet importun ombrage,
Qu'à des rois comme vous peut donner mon visage.

OEDIPE.

Le choix d'un si grand prince est bien digne de vous
Et je l'estime trop pour en être jaloux;
Mais le peuple au milieu des colères célestes
Aime encor de Laïus les adorables restes,

1) . . . . . *Quelque civilité.* Cette princesse est un peu mal apprise.

Et ne pourra souffrir qu'on lui vienne arracher
Ces gages d'un grand roi qu'il tint jadis si cher.

DIRCÉ.

De l'air dont jusqu'ici ce peuple m'a traitée,
Je dois craindre fort peu de m'en voir regrettée.
S'il eût eu pour son roi quelque ombre d'amitié,
Si mon sexe, ou mon âge eût ému sa pitié,
Il n'auroit jamais eu cette lâche foiblesse
De livrer en vos mains l'état, et sa princesse;
Et me verra toujours éloigner sans regret,
Puisque c'est l'affranchir d'un reproche secret.

ŒDIPE.

Quel reproche secret lui fait votre présence?
Et quel crime a commis cette reconnoissance, 1)
Qui par un sentiment, et juste, et relevé,
L'a consacré lui-même à qui l'a conservé?
Si vous aviez du sphynx vu le sanglant ravage...

DIRCÉ.

Je puis dire, seigneur, que j'ai vu davantage:
J'ai vu ce peuple ingrat que l'énigme surprit,
Vous payer assez bien d'avoir eu de l'esprit. 2)
Il pouvoit toutefois avec quelque justice
Prendre sur lui le prix d'un si rare service:

1) La reconnaissance qui n'a point commis de crime, et qui par un sentiment, et juste, et relevé, a consacré le peuple lui-même à qui a conservé le peuple!

2) Elle a vu plus que la mort de tout un peuple; elle a vu un homme élu roi pour avoir eu de l'esprit.

Mais quoi qu'il ait osé vous payer de mon bien,
En vous faisant son roi, vous a-t-il fait le mien ?
En se donnant à vous, eût-il droit de me vendre ?

ŒDIPE.

Ah! c'est trop me forcer, madame, à vous entendre.
La jalouse fierté qui vous enfle le cœur,
Me regarde toujours comme un usurpateur ;
Vous voulez ignorer cette juste maxime,
Que le dernier besoin peut faire un roi sans crime,
Qu'un peuple sans défense, et réduit aux abois...

DIRCÉ.

Le peuple est trop heureux quand il meurt pour ses rois. 1)
Mais, seigneur, la matière est un peu délicate.
Vous pouvez vous flatter, peut-être je me flatte.
Sans rien approfondir, parlons à cœur ouvert.
Vous régnez en ma place, et les dieux l'ont souffert ;
Je dis plus, il vous ont saisi de ma couronne :
Je n'en murmure point, comme eux je vous la donne ;
J'oublîrai qu'à moi seule ils devoient la garder ;
Mais si vous attentez jusqu'à me commander,
Jusqu'à prendre sur moi quelque pouvoir de maître,
Je me souviendrai lors de ce que je dois être ;
Et si je ne le suis pour vous faire la loi,
Je le serai du moins pour me choisir un roi.

1) .. *Trop heureux!...* Ah! madame, la maxime est un peu violente. Il paraît à votre humeur que le peuple a très-bien fait de ne vous pas choisir pour reine.

Après cela, seigneur, je n'ai rien à vous dire;
J'ai fait choix de Thésée, et ce mot doit suffire.

ŒDIPE.

Et je veux à mon tour, madame, à cœur ouvert,
Vous apprendre en deux mots que ce grand choix vous perd,
Qu'il vous remplit le cœur d'une attente frivole,
Qu'au prince Æmon pour vous j'ai donné ma parole,
Que je perdrai le sceptre, ou saurai la tenir.
Puissent, si je la romps, tous les dieux m'en punir!
Puissent de plus de maux m'accabler leur colère,
Qu'Apollon n'en prédit jadis pour votre frère! 1)

DIRCÉ.

N'insultez point au sort d'un enfant malheureux,
Et faites des sermens qui soient plus généreux.
On ne sait pas toujours ce qu'un serment hasarde;
Et vous ne voyez pas ce que le ciel vous garde.

ŒDIPE.

On se hasarde à tout, quand un serment est fait.

DIRCÉ.

Ce n'est pas de vous seul que dépend son effet.

ŒDIPE.

Je suis roi, je puis tout.

1) Quoique cette imprécation soit peu naturelle, et amenée de trop loin, cependant elle fait effet; elle est tragique; elle ramène du moins pour un moment au sujet de la pièce, et montre qu'il ne fallait jamais le perdre de vue.

DIRCÉ.

Je puis fort peu de chose;
Mais enfin de mon cœur moi seule je dispose,
Et jamais sur ce cœur on n'avancera rien,
Qu'en me donnant un sceptre, ou me rendant le mien.

OEDIPE.

Il est quelques moyens de vous faire dédire.

DIRCÉ.

Il en est de braver le plus injuste empire;
Et de quoi qu'on menace en de tels différens,
Qui ne craint point la mort ne craint point les tyrans. 1)
Ce mot m'est échappé, je n'en fais point d'excuse;
J'en ferai, si le tems m'apprend que je m'abuse.
Rendez-vous cependant maître de tout mon sort;
Mais n'offrez à mon choix que Thésée ou la mort.

OEDIPE.

On pourra vous guérir de cette frénésie;
Mais il faut aller voir ce qu'a fait Tirésie:
Nous saurons au retour encor vos volontés.

DIRCÉ.

Allez savoir de lui ce que vous méritez.

1) Le mot de tyran est ici très-mal placé; car si *OEdipe* ne mérite pas ce titre, *Dircé* n'est qu'une impertinente; et s'il le mérite, plus de compassion pour ses malheurs. La pitié et la crainte, les deux pivots de la tragédie, ne subsistent plus. *Corneille* a souvent oublié ces deux ressorts du théâtre tragique. Il a mis à la place des conversations dans lesquelles on trouve souvent des idées fortes, mais qui ne vont point au cœur.

SCENE II.

DIRCÉ, MEGARE.

DIRCÉ.

Megare, 1) que dis-tu de cette violence?
Après s'être emparé des droits de ma naissance,
Sa haine opiniâtre à croître mes malheurs,
M'ose encore envier ce qui me vient d'ailleurs.
Elle empêche le ciel de m'être enfin propice,
De réparer vers moi ce qu'il eut d'injustice,
Et veut lier les mains au destin adouci,
Qui m'offre en d'autres lieux ce qu'on me vole ici.

MEGARE.

Madame, je ne sais ce que je dois vous dire.
La raison vous anime, et l'amour vous inspire:
Mais je crains qu'il n'éclate un peu plus qu'il ne faut,
Et que cette raison ne parle un peu trop haut.
Je crains qu'elle n'irrite un peu trop la colère
D'un roi qui jusqu'ici vous a traitée en père,
Et qui vous a rendu tant de preuves d'amour,
Qu'il espère de vous quelque chose à son tour.

DIRCÉ.

S'il a cru m'éblouir par de fausses caresses,
J'ai vu sa politique en former les tendresses;

1) *Mégare* n'a rien à dire de cette violence, sinon que *Dircé* est un personnage très-étranger et très-insipide dans cette tragédie.

Et ces amusemens de ma captivité
Ne me font rien devoir à qui m'a tout ôté.

MEGARE.

Vous voyez que d'Æmon il a pris la querelle;
Qu'il l'estime, chérit.

DIRCÉ.

Politique nouvelle.

MEGARE.

Mais comment pour Thésée en viendrez-vous à bout?
Il le méprise, hait.

DIRCÉ.

Politique par-tout. 1)
Si la flâme d'Æmon en est favorisée,
Ce n'est pas qu'il l'estime, ou méprise Thésée;
C'est qu'il craint dans son cœur que le droit souverain,
Car enfin il m'est dû, ne tombe en bonne main.
Comme il connoît le mien, sa peur de me voir reine
Dispense à mes amans sa faveur ou sa haine,
Et traiteroit ce prince ainsi que ce héros,
S'il portoit la couronne, ou de Sparte, ou d'Argos.

MEGARE.

Si vous en jugez bien, que vous êtes à plaindre!

DIRCÉ.

Il fera de l'éclat, il voudra me contraindre;

1) *Sa politique, politique nouvelle, politique par-tout.* Je n'insiste pas sur le comique de cette répétition et de ce tour; mais il faut remarquer que toute femme passionnée qui parle de politique, est toujours très-froide et que l'amour de *Dircé*, dans de telles circonstances, est plus froid encore.

Mais quoi qu'il me prépare à souffrir dans sa cour,
Il éteindra ma vie avant que mon amour.

MEGARE.

Espérons que le ciel vous rendra plus heureuse;
Cependant je vous trouve assez peu curieuse.
Tout le peuple accablé de mortelles douleurs,
Court voir ce que Laïus dira de nos malheurs;
Et vous ne suivez point le roi chez Tirésie,
Pour savoir ce qu'en juge une ombre si chérie.

DIRCÉ.

J'ai tant d'autres sujets de me plaindre de lui,
Que je fermois les yeux à ce nouvel ennui.
Il auroit fait trop peu de menacer la fille,
Il faut qu'il soit tyran de toute la famille;
Qu'il porte sa fureur jusqu'aux ames sans corps,
Et trouble insolemment jusqu'aux cendres des morts;
Mais ces manes sacrés qu'il arrache au silence,
Se vengeront sur lui de cette violence;
Et les dieux des enfers justement irrités
Puniront l'attentat de ses impiétés.

MEGARE.

Nous ne savons pas bien comme agit l'autre monde;
Il n'est point d'œil perçant dans cette nuit profonde;
Et quand les dieux vengeurs laissent tomber leur bras,
Il tombe assez souvent sur qui n'y pense pas.

DIRCÉ.

Dût leur décret fatal me choisir pour victime,
Si j'ai part au courroux, je n'en veux point au crime.
Je veux m'offrir sans tache à leur bras tout-puissant,
Et n'avoir à verser que du sang innocent.

SCENE III.

DIRCÉ, NERINE, MEGARE.

NERINE.

AH ! madame, il en faut de la même innocence,
Pour appaiser du ciel l'implacable vengeance :
Il faut une victime, et pure, et d'un tel rang.
Que chacun la voudroit racheter de son sang.

DIRCÉ.

Nérine, que dis-tu ? seroit-ce bien la reine ?
Le ciel feroit-il choix d'Antigone ou d'Isméne ?
Voudroit-il Ethéocle, ou Polinice, ou moi ?
Car tu me dis assez que ce n'est pas le roi ;
Et si le ciel demande une victime pure,
Appréhender pour lui, c'est lui faire une injure. 1)

1) *Appréhender pour lui, c'est lui faire une injure.* Ce vers seul suffirait pour faire un grand tort à la pièce, pour en bannir tout intérêt. Il ne faut jamais tâcher de rendre odieux un personnage qui doit attirer sur lui la compassion ; c'est manquer à la première règle. J'avertis encore que je ne remarque point dans cette pièce les fautes de langage ; elles sont à peu près les mêmes que dans les pièces précédentes. *Corneille* n'écrivit presque jamais purement. La langue française ne se perfectionna que lorsque *Corneille*, ayant déjà donné plusieurs pièces, s'était formé un style dont il ne pouvait plus se défaire.

Mais voici une observation plus importante. *Dircé*

Seroit-ce enfin Thésée ? hélas! si c'étoit lui...
Mais nomme, et dis quel sang le ciel veut aujourd'hui.

NERINE.

L'ombre du grand Laïus, qui lui sert d'interprète,
De honte ou de dépit, sur ce nom est muette;
Je n'ose vous nommer ce qu'elle nous a tû;
Mais préparez, madame, une haute vertu;
Prêtez à ce récit une ame généreuse,
Et vous-même jugez si la chose est douteuse.

DIRCÉ.

Ah! ce sera Thésée ou la reine.

NERINE.

Ecoutez,
Et tâchez d'y trouver quelques obscurités.
Tirésie a long-tems perdu ses sacrifices,
Sans trouver ni les dieux, ni les ombres propices;
Et celle de Laïus évoqué par son nom,
S'obstinoit au silence aussi-bien qu'Apollon.
Mais la reine en la place à peine est arrivée,
Qu'une épaisse vapeur s'est du temple élevée,
D'où cette ombre aussitôt sortant jusqu'en plein jour,
A surpris tous les yeux du peuple et de la cour.

se croit destinée pour victime; elle se prépare généreusement à mourir : c'est une situation très-belle, très-touchante par elle-même. Pourquoi ne fait-elle nul effet ? Pourquoi ennuie-t-elle ? C'est qu'elle n'est point préparée; c'est que *Dircé* a déjà révolté les spectateurs par son caractère; c'est qu'enfin on sent bien que ce péril n'est pas véritable.

L'impérieux orgueil de son regard sévère
Sur son visage pâle avoit peint la colère ;
Tout menaçoit en elle, et des restes de sang
Par un prodige affreux lui dégoûtoient du flanc.
A ce terrible aspect la reine s'est troublée,
La frayeur a couru dans toute l'assemblée ;
Et de vos deux amans j'ai vu les cœurs glacés
A ces funestes mots que l'ombre a prononcés.
« Un grand crime impuni cause votre misère ;
» Par le sang de ma race il se doit effacer ;
» Mais à moins que de le verser,
» Le ciel ne se peut satisfaire :
» Et la fin de vos maux ne se fera point voir,
» Que mon sang n'ait fait son devoir.
Ces mots dans tous les cœurs redoublent les alarmes :
L'ombre qui disparoît laisse la reine en larmes,
Thésée au désespoir, Æmon tout hors de lui ;
Le roi même arrivant partage leur ennui ;
Et d'une voix commune ils refusent une aide,
Qui fait trouver le mal plus doux que le remède.

DIRCÉ.

Peut-être craignent-ils que mon cœur révolté
Ne leur refuse un sang qu'ils n'ont pas mérité ;
Mais ma flâme à la mort m'avoit trop résolue,
Pour ne pas y courir quand les dieux l'ont voulue.
Tu m'as fait sans raison concevoir de l'effroi ;
Je n'ai point dû trembler s'ils ne veulent que moi.
Ils m'ouvrent une porte à sortir d'esclavage,
Que tient trop précieuse un généreux courage :

Mourir pour sa patrie est un sort plein d'appas
Pour quiconque à des fers préfère le trépas.
Admire, peuple ingrat, qui m'as déshéritée,
Quelle vengeance en prend ta princesse irritée,
Et connois dans la fin de tes longs déplaisirs
Ta véritable reine à ses derniers soupirs.
Vois comme à tes malheurs je suis toute asservie :
L'un m'a coûté mon trône, et l'autre veut ma vie.
Tu t'es sauvé du sphynx aux dépens de mon rang,
Sauve-toi de la peste aux dépens de mon sang.
Mais après avoir vu dans la fin de ta peine
Que pour toi le trépas semble doux à ta reine,
Fais-toi de son exemple une adorable loi ;
Il est encor plus doux de mourir pour son roi.

MEGARE.

Madame, auroit-on cru que cette ombre d'un père,
D'un roi dont vous tenez la mémoire si chère,
Dans votre injuste perte eût pris tant d'intérêt,
Qu'elle vînt elle-même en prononcer l'arrêt ?

DIRCÉ.

N'appelle point injuste un trépas légitime :
Si j'ai causé sa mort, puis-je vivre sans crime ?

NERINE.

Vous, madame ?

DIRCÉ.

Oui, Nérine, et tu l'as pu savoir.
L'amour qu'il me portoit eut sur lui tel pouvoir,
Qu'il voulut sur mon sort faire parler l'oracle ;
Mais comme à ce dessein la reine mit obstacle,

De peur que cette voix des destins ennemis
Ne fût aussi funeste à la fille qu'au fils,
Il se déroba d'elle, ou plutôt prit la fuite,
Sans vouloir que Phorbas et Nicandre pour suite.
Hélas! sur le chemin il fut assassiné. 1)
Ainsi se vit pour moi son destin terminé;
Ainsi j'en fus la cause.

MEGARE.

Oui, mais trop innocente
Pour vous faire un supplice où la raison consente;
Et jamais des tyrans les plus barbares lois....

DIRCÉ.

Mégare, tu sais mal ce que l'on doit aux rois.
Un sang si précieux ne sauroit se répandre,
Qu'à l'innocente cause on n'ait droit de s'en prendre;
Et de quelque façon que finisse leur sort,
On n'est point innocent quand on cause leur mort.
C'est ce crime impuni qui demande un supplice;
C'est par là que mon père a part au sacrifice;

1) Voilà une raison bien forcée, bien peu naturelle, et par conséquent nullement intéressante. *Dircé* suppose qu'elle a causé la mort de son père, parce qu'il fut tué en allant consulter l'oracle par amitié pour elle. Jusqu'à présent elle n'en a point encore parlé: elle invente tout d'un coup cette fausse raison pour faire parade d'un sentiment filial et héroïque. Ce sentiment n'est point du tout touchant, parce qu'elle n'a été occupée jusqu'ici que de dire des injures à *OEdipe*.

C'est ainsi qu'un trépas qui me comble d'honneur,
Assure sa vengeance, et fait votre bonheur,
Et que tout l'avenir chérira la mémoire
D'un châtiment si juste où brille tant de gloire.
Mais que vois-je ?

SCENE IV. 1)

THESÉE, DIRCÉ, MEGARE, NERINE.

DIRCÉ.

Ah! seigneur, quels que soient vos ennuis,
Que venez-vous me dire en l'état où je suis ?

1) Cette scène devrait encore échauffer le spectateur, et elle le glace. Rien de plus attendrissant que deux amans dont l'un va mourir ; rien de plus insipide, quand l'auteur n'a pas eu l'art de rendre ces personnages aimables et intéressans. *Dircé* a pris tout d'un coup la résolution de mourir sur un oracle équivoque. *Que mon sang n'ait fait son devoir.* Et il semble qu'elle ne veut mourir que par vanité. Elle avait débité plus haut cette maxime atroce et ridicule :

> Un peuple est trop heureux quand il meurt pour ses rois.

Et elle dit le moment d'après :

> Ne perdez point d'efforts à m'arrêter au jour.
> Ne me ravalez point jusqu'à cette bassesse.
> Les exemples abjects de ces petites ames
> Règlent-ils de leurs rois les glorieuses trames ?

Quels vers ! quel langage ! et la scène dégénère en une

THESÉE.

Je viens prendre de vous l'ordre qu'il me ſaut suivre;
Mourir s'il faut mourir, et vivre s'il faut vivre.

DIRCÉ.

Ne perdez point d'efforts à m'arrêter au jour;
Laissez faire l'honneur.

THESÉE.

Laissez agir l'amour.

DIRCÉ.

Vivez, prince, vivez.

THESÉE.

Vivez donc, ma princesse.

DIRCÉ.

Ne me ravalez point jusqu'à cette bassesse.
Retarder mon trépas c'est faire tout périr;
Tout meurt si je ne meurs.

THESÉE.

Laissez-moi donc mourir.

DIRCÉ.

Hélas! qu'osez-vous dire?

THESÉE.

Hélas! qu'allez-vous faire?

DIRCÉ.

Finir les maux publics, obéir à mon père,
Sauver tous mes sujets.

THESÉE.

Par quelle injuste loi

longue dissertation : *Quæstio in utramque partem*, s'il faut mourir ou non.

Faut-il les sauver tous pour ne perdre que moi ?
Eux, dont le cœur ingrat porte les justes peines
Du rebelle mépris qu'ils ont fait de vos chaînes !
Qui dans les mains d'un autre ont mis tout votre bien !

DIRCÉ.

Leur devoir violé doit-il rompre le mien ?
Les exemples abjects de ces petites ames
Règlent-ils de leurs rois les glorieuses trames ?
Et quel fruit un grand cœur pourroit-il recueillir
A recevoir du peuple un exemple à faillir ?
Non, non, s'il m'en faut un, je ne veux que le vôtre ;
L'amour que j'ai pour vous n'en reçoit aucun autre.
Pour le bonheur public n'avez-vous pas toujours
Prodigué votre sang, et hasardé vos jours ?
Quand vous avez défait le Minotaure en Crète,
Quand vous avez puni Damaste et Périphète,
Sinnis, Phæa, Scirron, que faisiez-vous, seigneur,
Que chercher à périr pour le commun bonheur ?
Souffrez que pour la gloire une chaleur égale
D'une amante aujourd'hui vous fasse une rivale.
Le ciel offre à mon bras par où me signaler ;
S'il ne sait pas combattre, il saura m'immoler ;
Et si cette chaleur ne m'a point abusée,
Je deviendrai par là digne du grand Thésée.
Mon sort en ce point seul du vôtre est différent,
Que je ne puis sauver mon peuple qu'en mourant,
Et qu'au salut du vôtre un bras si nécessaire
A chaque jour pour lui d'autres combats à faire.

THESÉE.

J'en ai fait, et beaucoup, et d'assez généreux;
Mais celui-ci, madame, est le plus dangereux.
J'ai fait trembler par-tout, et devant vous je tremble.
L'amant et le héros s'accordent mal ensemble.
Mais enfin après vous tous deux veulent courir.
Le héros ne peut vivre où l'amant doit mourir;
La fermeté de l'un par l'autre est épuisée,
Et si Dircé n'est plus, il n'est plus de Thésée.

DIRCÉ.

Hélas! c'est maintenant, c'est lorsque je vous voi,
Que ce même combat est dangereux pour moi.
Ma vertu la plus forte à votre aspect chancelle;
Tout mon cœur applaudit à sa flâme rebelle;
Et l'honneur, qui charmoit ses plus noirs déplaisirs,
N'est plus que le tyran de mes plus chers désirs.
Allez, prince, et du moins par pitié de ma gloire,
Gardez-vous d'achever une indigne victoire;
Et si jamais l'honneur a su vous animer....

THESÉE.

Hélas! à votre aspect je ne sais plus qu'aimer.

DIRCÉ.

Par un pressentiment j'ai déjà su vous dire
Ce que ma mort sur vous se réserve d'empire:
Votre bras de la Grèce est le plus ferme appui:
Vivez pour le public, comme je meurs pour lui.

THESÉE.

Périsse l'univers pourvu que Dircé vive!
Périsse le jour même avant qu'elle s'en prive!

Que m'importe la perte ou le salut de tous?
Ai-je rien à sauver, rien à perdre que vous?
Si votre amour, madame, étoit encor le même,
Si vous saviez encore aimer comme on vous aime....

DIRCÉ.

Ah! faites moins d'outrage à ce cœur affligé,
Que pressent les douleurs où vous l'avez plongé.
Laissez vivre du peuple un pitoyable reste
Aux dépens d'un moment que m'a laissé la peste,
Qui peut-être à vos yeux viendra trancher mes jours,
Si mon sang répandu ne lui tranche le cours.
Laissez-moi me flatter de cette triste joie,
Que si je ne mourois vous en seriez la proie,
Et que ce sang aimé que répandront mes mains,
Sera versé pour vous plus que pour les Thébains.
Des dieux mal obéis la majesté suprême
Pourroit en ce moment s'en venger sur vous-même;
Et j'aurois cette honte, en ce funeste sort,
D'avoir prêté mon crime à faire votre mort.

THESÉE.

Et ce cœur généreux me condamne à la honte
De voir que ma princesse en amour me surmonte,
Et de n'obéir pas à cette aimable loi
De mourir avec vous, quand vous mourez pour moi!
Pour moi, comme pour vous, soyez plus magnanime,
Voyez mieux qu'il y va même de votre estime,
Que le choix d'un amant si peu digne de vous
Souilleroit cet honneur qui vous semble si doux;
Et que de ma princesse on diroit d'âge en âge,

Qu'elle eut de mauvais yeux pour un si grand courage.

DIRCÉ.

Mais, seigneur, je vous sauve en courant au trépas;
Et mourant avec moi, vous ne me sauvez pas.

THESÉE.

La gloire de ma mort n'en deviendra pas moindre;
Si ce n'est vous sauver, ce sera vous rejoindre:
Séparer deux amans c'est tous deux les punir;
Et dans le tombeau même il est beau de s'unir.

DIRCÉ.

Que vous m'êtes cruel de jeter dans mon ame
Un si honteux désordre avec des traits de flâme!
Adieu, prince; vivez, je vous l'ordonne ainsi;
La gloire de ma mort est trop douteuse ici;
Et je hasarde trop une si noble envie
A voir l'unique objet pour qui j'aime la vie.

THESÉE.

Vous fuyez, ma princesse, et votre adieu fatal....

DIRCÉ.

Prince, il est tems de fuir quand on se défend mal.
Vivez, encore un coup, c'est moi qui vous l'ordonne.

THESÉE.

Le véritable amour ne prend loi de personne;
Et si ce fier honneur s'obstine à nous trahir,
Je renonce, madame, à vous plus obéir.

Fin du second acte.

ACTE TROISIÈME.

SCENE I.

DIRCÉ.

Impitoyable soif de gloire, 1)
Dont l'aveugle et noble transport
Me fait précipiter ma mort,
Pour faire vivre ma mémoire,
Arrête pour quelques momens
Les impétueux sentimens
De cette inexorable envie,
Et souffre qu'en ce triste et favorable jour,
Avant que te donner ma vie,
Je donne un soupir à l'amour.

Ne crains pas qu'une ardeur si belle
Ose te disputer un cœur,
Qui de ton illustre rigueur
Est l'esclave le plus fidelle.

1) Ces stances de *Dircé* sont bien différentes de celles de *Polyeucte*. Il n'y a que de l'esprit, et encore de l'esprit alambiqué. Si *Dircé* était dans un véritable danger, ces épigrammes déplacées ne toucheraient personne. Jugez quel effet elles doivent produire quand on voit évidemment que *Dircé*, à laquelle personne ne s'intéresse, ne court aucun risque.

Ce regard tremblant et confus
Qu'attire un bien qu'il n'attend plus,
N'empêche pas qu'il ne se dompte.
Il est vrai qu'il murmure, et se dompte à regret;
Mais s'il m'en faut rougir de honte,
Je n'en rougirai qu'en secret.

L'éclat de cette renommée
Qu'assure un si brillant trépas,
Perd la moitié de ses appas,
Quand on aime, et qu'on est aimée.
L'honneur en monarque absolu
Soutient ce qu'il a résolu
Contre les assauts qu'on te livre.
Il est beau de mourir pour en suivre les lois;
Mais il est assez doux de vivre
Quand l'amour a fait un beau choix.

Toi qui faisois toute la joie
Dont sa flâme osoit me flatter,
Prince, que j'ai peine à quitter,
A quelques honneurs qu'on m'envoie,
Accepte ce foible retour,
Que vers toi d'un si juste amour
Fait la douloureuse tendresse.
Sur les bords de la tombe, où tu me vois courir,
Je crains les maux que je te laisse,
Quand je fais gloire de mourir.

J'en fais gloire, mais je me cache

Un comble affreux de déplaisirs ;
Je fais taire tous mes désirs ;
Mon cœur à soi-même s'arrache.
Cher prince, dans un tel aveu,
Si tu peux voir quel est mon feu,
Vois combien il se violente.
Je meurs l'esprit content, l'honneur m'en fait la loi ;
Mais j'aurois vécu plus contente
Si j'avois pu vivre pour toi.

SCENE II.

JOCASTE, DIRCÉ.

DIRCÉ.

Tout est-il prêt, madame, et votre Tirésie
Attend-il aux autels la victime choisie ?

JOCASTE.

Non, ma fille, et du moins nous aurons quelques jours
A demander au ciel un plus heureux secours.
On prépare à demain exprès d'autres victimes.
Le peuple ne veut pas que vous payiez ses crimes ;
Il aime mieux périr qu'être ainsi conservé ;
Et le roi même, encor que vous l'ayez bravé,
Sensible à vos malheurs autant qu'à ma prière,
Vous offre sur ce point liberté toute entière.

DIRCÉ.

C'est assez vainement qu'il m'offre un si grand bien,
Quand le ciel ne veut pas que je lui doive rien ;

Et ce n'est pas à lui de mettre des obstacles
Aux ordres souverains que donnent ses oracles.

JOCASTE.

L'oracle n'a rien dit.

DIRCÉ.

Mais mon père a parlé ;
L'ordre de nos destins par lui s'est révélé ;
Et des morts de son rang les ombres immortelles 1)
Servent souvent aux dieux de truchemens fidelles.

JOCASTE.

Laissez la chose en doute, et du moins hésitez,
Tant qu'on ait par leur bouche appris leurs volontés.

DIRCÉ.

Exiger qu'avec nous ils s'expliquent eux-mêmes,
C'est trop nous asservir ces majestés suprêmes.

JOCASTE.

Ma fille, il est toujours assez tôt de mourir.

DIRCÉ.

Madame, il n'est jamais trop tôt de secourir ;
Et pour un mal si grand qui réclame notre aide,
Il n'est point de trop sûr, ni de trop prompt remède.

1) C'est toujours le même défaut d'intérêt et de chaleur qui règne dans toutes ces scènes. C'est une chose bien singulière que l'obstination de *Dircé* à vouloir mourir de sang-froid, sans nécessité et par vanité. Mon père a parlé obscurément, mais un *mort de son rang* est un truchement des dieux. Cela ressemble à cette dame qui disait que Dieu y regarde à deux fois quand il s'agit de damner une femme de qualité.

Plus nous le différons, plus le mal devient grand.
J'assassine tous ceux que la peste surprend;
Aucun n'en peut mourir qui ne me laisse un crime.
Je viens d'étouffer seule, et Sostrate, et Phædime;
Et durant ce refus des remèdes offerts,
La Parque se prévaut des momens que je perds.
Hélas! si sa fureur dans ces pertes publiques
Enveloppoit Thésée après ses domestiques!
Si nos retardemens....

JOCASTE.

Vivez pour lui, Dircé,
Ne lui dérobez point un cœur si bien placé.
Avec tant de courage ayez quelque tendresse;
Agissez en amante aussi-bien qu'en princesse. 1)
Vous avez liberté toute entière en ces lieux;
Le roi n'y prend pas garde, et je ferme les yeux.
C'est vous en dire assez: l'amour est un doux maître,
Et quand son choix est beau, son ardeur doit paroître.

DIRCÉ.

Je n'ose demander si de pareils avis 2)
Portent des sentimens que vous ayez suivis.

1) *Jocaste* conseille à *Dircé* de s'enfuir avec Thésée, et de s'aller marier où elle voudra. Elle ajoute que l'amour est un doux maître. Le conseil n'est pas mauvais en tems de peste; mais cela tient un peu trop de la farce.

2) La réponse de *Dircé* est d'une insolence révoltante. *Des avis qui portent des sentimens*, bien *juger des choses*, du *sang sucé dans un flanc*, et toutes

Votre second hymen put avoir d'autres causes ;
Mais j'oserai vous dire, à bien juger des choses,
Que pour avoir reçu la vie en votre flanc,
J'y dois avoir sucé fort peu de votre sang.
Celui du grand Laïus, dont je me suis formée,
Trouve bien qu'il est doux d'aimer et d'être aimée ;
Mais il ne peut trouver qu'on soit digne du jour,
Quand aux soins de sa gloire on préfère l'amour.
Je sais sur les grands cœurs ce qu'il se fait d'empire ;
J'avoue, et hautement, que le mien en soupire ;
Mais quoi qu'un si beau choix puisse avoir de douceurs,
Je garde un autre exemple aux princesses mes sœurs.

JOCASTE.

Je souffre tout de vous en l'état où vous êtes.
Si vous ne savez pas même ce que vous faites,
Le chagrin inquiet du trouble où je vous voi,
Vous peut faire oublier que vous parlez à moi ;
Mais quittez ces dehors d'une vertu sévère,
Et souvenez-vous mieux que je suis votre mère.

DIRCÉ.

Ce chagrin inquiet pour se justifier
N'a qu'à prendre chez vous l'exemple d'oublier.
Quand vous mîtes le sceptre en une autre famille,
Vous souvint-il assez que j'étois votre fille ?

ces expressions vicieuses sont de faibles défauts, en comparaison de cette indécence intolérable avec laquelle cette *Dircé* parle à sa mère. Toute cette scène est aussi odieuse et aussi mal faite qu'inutile.

JOCASTE.

Vous n'étiez qu'un enfant.

DIRCÉ.

J'avois déjà des yeux,
Et sentois dans mon cœur le sang de mes aïeux ;
C'étoit ce même sang dont vous m'avez fait naître,
Qui s'indignoit dès-lors qu'on lui donnât un maître,
Et que vers soi Laïus aime mieux rappeler,
Que de voir qu'à vos yeux on l'ose ravaler.
Il oppose ma mort à l'indigne hymenée
Où par raison d'état il me voit destinée ;
Il la fait glorieuse, et je meurs plus pour moi
Que pour ces malheureux qui se sont fait un roi.
Le ciel en ma faveur prend ce cher interprète
Pour m'épargner l'affront de vivre encor sujette;
Et s'il a quelque foudre, il saura le garder
Pour qui m'a fait des lois où j'ai dû commander.

JOCASTE.

Souffrez qu'à ses éclairs votre orgueil se dissipe.
Ce foudre vous menace un peu plutôt qu'Œdipe ;
Et le roi n'a pas lieu d'en redouter les coups,
Quand parmi tout son peuple ils n'ont choisi que vous.

DIRCÉ.

Madame, il se peut faire encor qu'il me prévienne.
S'il sait ma destinée, il ignore la sienne.
Le ciel pourra venger ses ordres retardés :
Craignez ce changement que vous lui demandez.
Souvent on l'entend mal quand on le croit entendre,
L'oracle le plus clair se fait le moins comprendre :

Moi-même je le dis sans comprendre pourquoi,
Et ce discours en l'air m'échappe malgré moi.
Pardonnez cependant à cette humeur hautaine;
Je veux parler en fille, et je m'explique en reine.
Vous qui l'êtes encor, vous savez ce que c'est,
Et jusqu'où nous emporte un si haut intérêt:
Si je n'en ai le rang, j'en garde la teinture.
Le trône a d'autres droits que ceux de la nature;
J'en parle trop peut-être alors qu'il faut mourir:
Hâtons-nous d'empêcher ce peuple de périr;
Et sans considérer quel fut vers moi son crime,
Puisque le ciel le veut, donnons-lui sa victime.

JOCASTE.

Demain ce juste ciel pourra s'expliquer mieux;
Cependant vous laissez bien du trouble en ces lieux:
Et si votre vertu pouvoit croire mes larmes,
Vous nous épargneriez cent mortelles alarmes.

DIRCÉ.

Dussent avec vos pleurs tous vos Thébains s'unir,
Ce que n'a pu l'amour, rien ne doit l'obtenir.

SCENE III. 1)

ŒDIPE, JOCASTE, DIRCÉ.

DIRCÉ.

A quel propos, seigneur, voulez-vous qu'on différe,
Qu'on dédaigne un remède à tous si salutaire ?
Chaque instant que je vis vous enlève un sujet,
Et l'état s'affoiblit par l'affront qu'on me fait.
Cette ombre de pitié n'est qu'un comble d'envie.
Vous m'avez envié le bonheur de ma vie ;
Et je vous vois par là jaloux de tout mon sort,
Jusques à m'envier la gloire de ma mort.

1) Cette scène est encore aussi glaçante, aussi inutile, aussi mal écrite que toutes les précédentes. On parle toujours mal quand on n'a rien à dire. Presque toutes nos tragédies sont trop longues ; le public voulait pour ses dix sous avoir un spectacle de deux heures ; et il y avait trop souvent une heure et demie d'ennui. Ce n'était pas des *Archontes* qui donnaient des jeux aux peuples d'*Athènes*. Ce n'était pas des édiles qui assemblaient le peuple romain. C'était une société d'histrions qui, moyennant quelqu'argent qu'ils donnaient au clerc d'un lieutenant civil, obtenaient la permission de jouer dans un jeu de paume. Les décorations étaient peintes par un barbouilleur ; les habits fournis par un fripier. Le parterre voulait des épisodes d'amour ; et celle qui jouait les amoureuses voulait absolument un rôle. Ce n'est pas ainsi que l'*OEdipe* de *Sophocle* fut représenté sur le théâtre d'Athènes.

OEDIPE.

Qu'on perd de tems, madame, alors qu'on vous fait grace !

DIRCÉ.

Le ciel m'en a trop fait pour souffrir qu'on m'en fasse.

JOCASTE.

Faut-il voir votre esprit obstinément aigri,
Quand ce qu'on fait pour vous doit l'avoir attendri ?

DIRCÉ.

Faut-il voir son envie à mes vœux opposée,
Quand il ne s'agit plus d'Æmon, ni de Thésée ?

OEDIPE.

Il s'agit de répandre un sang si précieux,
Qu'il faut un second ordre, et plus exprès des dieux.

DIRCÉ.

Doutez-vous qu'à mourir je ne sois toute prête,
Quand les dieux par mon père ont demandé ma tête ?

OEDIPE.

Je vous connois, madame, et je n'ai point douté
De cet illustre excès de générosité ;
Mais la chose, après tout, n'est pas encor si claire,
Que cet ordre nouveau ne nous soit nécessaire.

DIRCÉ.

Quoi ! mon père tantôt parloit obscurément ?

OEDIPE.

Je n'en ai rien connu que depuis un moment.
C'est un autre que vous peut-être qu'il menace.

DIRCÉ.

Si l'on ne m'a trompée, il n'en veut qu'à sa race.

ŒDIPE.

Je sais qu'on vous a fait un fidelle rapport;
Mais vous pourriez mourir, et perdre votre mort :
Et la reine sans doute étoit bien inspirée,
Alors que par ses pleurs elle l'a différée.

JOCASTE.

Je ne reçois qu'en trouble un si confus espoir.

ŒDIPE.

Ce trouble augmentera peut-être avant ce soir.

JOCASTE.

Vous avancez des mots que je ne puis comprendre.

ŒDIPE.

Vous vous plaindrez fort peu de ne les point entendre;
Nous devons bientôt voir le mystére éclairci.
Madame, cependant vous êtes libre ici;
La reine vous l'a dit, ou vous a dû le dire;
Et si vous m'entendez, ce mot vous doit suffire.

DIRCÉ.

Quelque motif secret qui vous ait excité
A ce tardif excès de générosité,
Je n'emporterai point de Thèbes dans Athènes
La colère des dieux, et l'amas de leurs haines,
Qui pour premier objet pourroient choisir l'époux
Pour qui j'aurois osé mériter leur courroux.
Vous leur faites demain offrir un sacrifice?

ŒDIPE.

J'en espère pour vous un destin plus propice.

DIRCÉ.

J'y trouverai ma place, et ferai mon devoir.

Quant au reste, seigneur, je n'en veux rien savoir.
J'y prends si peu de part, que sans m'en mettre en peine,
Je vous laisse expliquer votre énigme à la reine :
Mon cœur doit être las d'avoir tant combattu,
Et fuit un piége adroit qu'on tend à sa vertu.

SCENE IV. 1)

JOCASTE, ŒDIPE, suite.

ŒDIPE.

MADAME, quand des dieux la réponse funeste,
De peur d'un parricide et de peur d'un inceste,
Sur le mont Cythéron fit exposer ce fils
Pour qui tant de forfaits avoient été prédits,
Sûtes-vous faire choix d'un ministre fidelle ?

JOCASTE.

Aucun pour le feu roi n'a montré plus de zéle;
Et quand par des voleurs il fut assassiné,
Ce digne favori l'avoit accompagné.
Par lui seul on a su cette noire aventure;
On le trouva percé d'une large blessure,

1) C'est ici que commence la pièce. Le spectateur est remué dès les premiers vers que dit *OEdipe*. Cela seul fait voir combien d'*Aubignac* était mauvais juge de l'art dont il donna des règles. Il soutient que le sujet d'*OEdipe* ne peut intéresser ; et dès les premiers vers où ce sujet est traité, il intéresse malgré le froid de tout ce qui précéde.

Si baigné dans son sang, et si près de mourir,
Qu'il fallut une année, et plus, pour l'en guérir.

ŒDIPE.

Est-il mort?

JOCASTE.

Non, seigneur, la perte de son maître
Fut cause qu'en la cour il cessa de paroître;
Mais il respire encore, assez vieil et cassé,
Et Mégare sa fille est auprès de Dircé.

ŒDIPE.

Où fait-il sa demeure?

JOCASTE.

Au pied de cette roche,
Que de ces tristes murs nous voyons la plus proche.

ŒDIPE.

Tâchez de lui parler.

JOCASTE.

J'y vais tout de ce pas.
Qu'on me prépare un char pour aller chez Phorbas.
Son dégoût de la cour pourroit sur un message
S'excuser par caprice, et prétexter son âge.
Dans une heure au plus tard je saurai vous revoir.
Mais que dois-je lui dire, et qu'en faut-il savoir?

ŒDIPE.

Un bruit court depuis peu 1) qu'il vous a mal servie,
Que ce fils qu'on croit mort est encor plein de vie.

1) *Un bruit court depuis peu. . . . OEdipe* devrait donc en avoir déjà parlé au premier acte; il ne de-

L'oracle de Laïus par là devient douteux,
Et tout ce qu'il a dit peut s'étendre sur deux.

JOCASTE.

Seigneur, ou sur ce bruit je suis fort abusée,
Ou ce n'est qu'un effet de l'amour de Thésée.
Pour sauver ce qu'il aime et vous embarrasser,
Jusques à votre oreille il l'aura fait passer:
Mais Phorbas aisément convaincra d'imposture
Quiconque ose à sa foi faire une telle injure.

ŒDIPE.

L'innocence de l'âge aura pu l'émouvoir.

JOCASTE.

Je l'ai toujours connu ferme dans son devoir;
Mais si déjà ce bruit vous met en jalousie,
Vous pouvez consulter le devin Tirésie, 1)

vait donc pas dire dans ce premier acte que c'était le sang innocent de cet enfant qui était la cause des malheurs de Thèbes.

1) . . . . *Le devin Tirésie.* Quelle différence entre ce froid récit de la consultation, et les terribles prédictions que fait *Tirésie* dans *Sophocle*? Pourquoi n'a-t-on pu faire paraître ce *Tirésie* sur le théâtre de Paris? J'ose croire que si on avait eu du tems de *Corneille* un théâtre tel que nous l'avons depuis peu d'années, grace à la générosité éclairée de M. le comte de *Lauragais*, le grand *Corneille* n'eût pas hésité à produire *Tirésie* sur la scène, à imiter le dialogue admirable de *Sophocle*. On eût connu alors la raison pour laquelle les arrêts des dieux veulent qu'*OEdipe* se prive lui-même de la vue; c'est qu'il a reproché à

Publier sa réponse, et traiter d'imposteur
De cette illusion le téméraire auteur.

ŒDIPE.

Je viens de le quitter, et de là vient ce trouble,
Qu'en mon cœur alarmé chaque moment redouble.
«Ce prince, m'a-t-il dit, respire en votre cour;
» Vous pourrez le connoître avant la fin du jour;
» Mais il pourra vous perdre en se faisant connoître.
» Puisse-t-il ignorer quel sang lui donne l'être!»
Voilà ce qu'il m'a dit d'un ton si plein d'effroi,
Qu'il l'a fait rejaillir jusqu'en l'ame d'un roi.
Ce fils qui devoit être inceste et parricide,
Doit avoir un cœur lâche, un courage perfide;
Et par un sentiment facile à deviner,
Il ne se cache ici que pour m'assassiner:
C'est par là qu'il aspire à devenir monarque,
Et vous le connoîtrez bientôt à cette marque.
Quoi qu'il en soit, madame, allez trouver Phorbas;

l'interprète des dieux son aveuglement. Je sais bien qu'à la farce, dite italienne, on représenterait *Tirésie* habillé en quinze-vingt, une tasse à la main, et que cela divertirait la populace; mais ceux *quibus est equus et pater et res*, applaudiraient à une belle imitation de *Sophocle*. Si ce sujet n'a jamais été traité parmi nous comme il a dû l'être, accusons-en, encore une fois, la construction malheureuse de nos théâtres, autant que notre habitude méprisable d'introduire toujours une intrigue d'amour, ou plutôt de galanterie, dans les sujets qui excluent tout amour.

Tirez-en, s'il se peut, les clartés qu'on n'a pas.
Tâchez en même tems de voir aussi Thésée;
Dites-lui qu'il peut faire une conquête aisée,
Qu'il ose pour Dircé, que je n'en verrai rien.
J'admire un changement si confus que le mien:
Tantôt dans leur hymen je croyois voir ma perte,
J'allois pour l'empêcher jusqu'à la force ouverte;
Et sans savoir pourquoi, je voudrois que tous deux
Fussent loin de ma vue au comble de leurs vœux,
Que les emportemens d'une ardeur mutuelle
M'eussent débarrassé de son amant et d'elle.
Bien que de leur vertu rien ne me soit suspect,
Je ne sais quelle horreur me trouble à leur aspect;
Ma raison la repousse, et ne m'en peut défendre;
Moi-même en cet état je ne puis me comprendre;
Et l'énigme du sphynx fut moins obscur pour moi,
Que le fond de mon cœur ne l'est dans cet effroi.
Plus je le considère et plus je m'en irrite:
Mais ce prince paroît, souffrez que je l'évite;
Et si vous vous sentez l'esprit moins interdit,
Agissez avec lui comme je vous ai dit.

SCENE V. 1)

JOCASTE, THÉSÉE.

JOCASTE.

PRINCE, que faites-vous? Quelle pitié craintive,
Quel faux respect des dieux tient votre flâme oisive?
Avez-vous oublié comme il faut secourir?

THESÉE.

Dircé n'est plus, madame, en état de périr;
Le ciel vous rend un fils, et ce n'est qu'à ce prince
Qu'est dû le triste honneur de sauver sa province.

JOCASTE.

C'est trop vous assurer sur l'éclat d'un faux bruit.

THESÉE.

C'est une vérité dont je suis mieux instruit.

1) Cette scène de *Jocaste* et de *Thésée* détruit l'intérêt qu'*OEdipe* commençait d'inspirer. Le spectateur voit trop bien que *Thésée* n'est pas le fils de *Jocaste.* On connaît trop l'histoire de *Thésée;* on apperçoit trop aisément l'inutilité de cet artifice. De plus, il faut bien observer qu'une méprise est toujours insipide au théâtre, quand ce n'est qu'une méprise, quand elle n'amène pas une catastrophe attendrissante. *Thésée* se croit fils de *Jocaste*, et cela, dit-il, *sans en avoir la preuve manifeste.* Cela ne produit pas le plus petit événement. *Thésée* s'est trompé, et voilà tout. Cette aventure ressemble (s'il est permis d'employer une telle comparaison) à Arlequin qui se dit curé de Domfront; qui en est quitte pour dire, je croyais l'être.

JOCASTE.

Vous le connoissez donc?

THESÉE.

A l'égal de moi-même.

JOCASTE.

De quand?

THESÉE.

De ce moment.

JOCASTE.

Et vous l'aimez?

THESÉE.

Je l'aime,
Jusqu'à mourir du coup dont il sera percé.

JOCASTE.

Mais cette amitié cède à l'amour de Dircé?

THESÉE.

Hélas! cette princesse à mes désirs si chère,
En un fidelle amant trouve un malheureux frère,
Qui mourroit de douleur d'avoir changé de sort,
N'étoit le prompt secours d'une plus digne mort;
Et qu'assez tôt connu pour mourir au lieu d'elle,
Ce frère malheureux meurt en amant fidelle.

JOCASTE.

Quoi! vous seriez mon fils?

THESÉE.

Et celui de Laïus.

JOCASTE.

Qui vous a pu le dire?

THESÉE.

Un témoin qui n'est plus,
Phædime qu'à mes yeux vient de ravir la peste:
Non qu'il m'en ait donné la preuve manifeste;
Mais Phorbas, ce vieillard qui m'exposa jadis,
Répondra mieux que lui de ce que je vous dis,
Et vous éclaircira touchant une aventure
Dont je n'ai pu tirer qu'une lumière obscure.
Ce peu qu'en ont pour moi les soupirs d'un mourant,
Du grand droit de régner serait mauvais garant:
Mais ne permettez pas que le roi me soupçonne,
Comme si ma naissance ébranloit sa couronne;
Quelque honneur, quelques droits qu'elle ait pu m'acquérir,
Je ne viens disputer que celui de mourir.

JOCASTE.

Je ne sais si Phorbas avoûra votre histoire;
Mais qu'il l'avoue, ou non, j'aurai peine à vous croire.
Avec votre mourant Tirésie est d'accord,
A ce que dit le roi, que mon fils n'est point mort;
C'est déjà quelque chose, et toutefois mon ame
Aime à tenir suspecte une si belle flâme.
Je ne sens point pour vous l'émotion du sang,
Je vous trouve en mon cœur toujours en même rang.
J'ai peine à voir un fils où j'ai cru voir un gendre;
La nature avec vous refuse de s'entendre,
Et me dit en secret, sur votre emportement,
Qu'il a bien peu d'un frère, et beaucoup d'un amant;

Qu'un frère a pour des sœurs une ardeur plus remise,
A moins que sous ce titre un amant se déguise,
Et qu'il cherche en mourant la gloire et la douceur
D'arracher à la mort ce qu'il nomme sa sœur.

THESÉE.

Que vous connoissez mal ce que peut la nature!
Quand d'un parfait amour elle a pris la teinture,
Et que le désespoir d'un illustre projet
Se joint aux déplaisirs d'en voir périr l'objet,
Il est doux de mourir pour une sœur si chère.
Je l'aimois en amant, je l'aime encore en frère:
C'est sous un autre nom le même empressement;
Je ne l'aime pas moins, mais je l'aime autrement.
L'ardeur sur la vertu fortement établie,
Par ces retours du sang ne peut être affoiblie;
Et ce sang qui prêtoit la tendresse à l'amour,
A droit d'en emprunter les forces à son tour.

JOCASTE.

Hé bien! soyez mon fils, puisque vous voulez l'être,
Mais donnez-moi la marque où je le dois connoître.
Vous n'êtes point ce fils, si vous n'êtes méchant;
Le ciel sur sa naissance imprima ce penchant:
J'en vois quelque partie en ce désir inceste;
Mais pour ne plus douter, vous chargez-vous du reste?
Etes-vous l'assassin, et d'un pére, et d'un roi?

THESÉE.

Ah! madame, ce mot me fait pâlir d'effroi.

JOCASTE.

C'étoit là de mon fils la noire destinée ;
Sa vie à ces forfaits par le ciel condamnée,
N'a pu se dégager de cet astre ennemi,
Ni de son ascendant s'échapper à demi.
Si ce fils vit encore, il a tué son père ;
C'en est l'indubitable et le seul caractère ;
Et le ciel qui prit soin de nous en avertir,
L'a dit trop hautement pour se voir démentir.
Sa mort seule pouvoit le dérober au crime.
Prince, renoncez donc à toute votre estime ;
Dites que vos vertus sont crimes déguisés ;
Recevez tout le sort que vous vous imposez ;
Et pour remplir un nom dont vous êtes avide,
Acceptez ceux d'inceste et de fils parricide ;
J'en croirai ces témoins que le ciel m'a prescrits,
Et ne vous puis donner mon aveu qu'à ce prix.

THESÉE.

Quoi! la nécessité des vertus et des vices 1)
D'un astre impérieux doit suivre les caprices,

1) *Quoi! la nécessité des vertus et des vices, etc.* Ce morceau contribua beaucoup au succès de la pièce. Les disputes sur le libre arbitre agitaient alors les esprits. Cette tirade de *Thésée*, belle par elle-même, acquit un nouveau prix par les querelles du tems, et plus d'un amateur la sait encore par cœur.

Il y a dans ce beau morceau quelques expressions impropres et vicieuses, comme une nécessité de vertus et de vices qui suit les caprices d'un astre impérieux,

Et l'homme sur soi-même a si peu de crédit,
Qu'il devient scélérat quand Delphes la prédit?
L'ame est donc toute esclave, une loi souveraine
Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne,
Et nous ne recevons ni crainte, ni désir,
De cette liberté qui n'a rien à choisir;
Attachés sans relâche à cet ordre sublime,
Vertueux sans mérite et vicieux sans crime.
Qu'on massacre les rois, qu'on brise les autels,
C'est la faute des dieux et non pas des mortels:
De toute la vertu sur la terre épandue,
Tout le prix à ces dieux, toute la gloire est due;
Ils agissent en nous quand nous pensons agir;
Alors qu'on délibère, on ne fait qu'obéir;
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite,

un bras qui précipite d'en haut une volonté, rendre aux actions leur peine, enfoncer un œil dans un abîme: mais le beau prédomine.

Ce couplet même n'est pas une déclamation étrangère au sujet; au contraire, des réflexions sur la fatalité ne peuvent être mieux placées que dans l'histoire d'*OEdipe*. Il est vrai que *Thésée* condamne ici les dieux qui ont prédestiné *OEdipe* au parricide et à l'inceste.

Il y aurait de plus belles choses à dire pour l'opinion contraire à celle de *Thésée*. Les idées de la toute-puissance divine, l'inflexibilité du destin, le portrait de la faiblesse des vils mortels, auraient fourni des images fortes et terribles. Il y en a quelques-unes dans *Sophocle*.

Que suivant que d'en haut leur bras la précipite.
  D'un tel aveuglement daignez me dispenser.
Le ciel juste à punir, juste à récompenser,
Pour rendre aux actions leur peine ou leur salaire,
Doit nous offrir son aide et puis nous laisser faire.
N'enfonçons toutefois ni votre œil, ni le mien,
Dans ce profond abîme où nous ne voyons rien;
Delphes a pu vous faire une fausse réponse;
L'argent put inspirer la voix qui les prononce;
Cet organe des dieux put se laisser gagner.
A ceux que ma naissance éloignoit de régner;
Et par tous les climats on n'a que trop d'exemples
Qu'il est ainsi qu'ailleurs des méchans dans les temples;
Du moins puis-je assurer que dans tous mes combats
Je n'ai jamais souffert de seconds que mon bras;
Que je n'ai jamais vu ces lieux de la Phocide,
Où fut par des brigands commis ce parricide;
Que la fatalité des plus pressans malheurs
Ne m'auroit pu réduire à suivre des voleurs;
Que j'en ai trop puni pour en croître le nombre....

JOCASTE.

Mais Laïus a parlé, vous en avez vu l'ombre;
De l'oracle avec elle on voit tant de rapport,
Qu'on ne peut qu'à ce fils en imputer la mort;
Et c'est le dire assez, qu'ordonner qu'on efface
Un grand crime impuni par le sang de sa race.
Attendons toutefois ce qu'en dira Phorbas,
Autre que lui n'a vu ce malheureux trépas;
Et de ce témoin seul dépend la connoissance,

Et de ce parricide, et de votre naissance.
Si vous êtes coupable, évitez-en les yeux,
Et de peur d'en rougir, prenez d'autres aïeux.

THESÉE.

Je le verrai, madame, et sans inquiétude.
Ma naissance confuse a quelque incertitude;
Mais pour ce parricide, il est plus que certain
Que ce ne fut jamais un crime de ma main.

Fin du troisième acte.

ACTE QUATRIEME.

SCENE I. 1)

THÉSÉE, DIRCÉ, MÉGARE.

DIRCÉ.

Oui, déjà sur ce bruit l'amour m'avoit flattée;
Mon ame avec plaisir s'étoit inquiétée;

1) Tout retombe ici dans la langueur. Ce n'est plus ce *Thésée* qui croyait être fils de *Laïus*; il avoue que tout cela n'est qu'un stratagème. Ces malheureuses finesses détournent l'esprit de l'objet principal; on ne s'intéresse plus à rien: les grandes idées du salut public, de la découverte du meurtrier de *Laïus*, de la destinée d'*OEdipe*, des crimes involontaires auxquels il ne peut échapper, sont toutes dissipées; à peine a-t-il attiré sur lui l'attention; il ne peut plus se ressaisir du cœur des spectateurs, qui l'ont oublié. *Corneille* a voulu intriguer ce qu'il fallait laisser dans sa simplicité majestueuse: tout est perdu dès ce moment; et *Thésée* n'est plus qu'un personnage intrigant, qu'un valet de comédie, qui a imaginé un très-plat mensonge pour tirer la pièce en longueur. Il est très-inutile de remarquer toutes les fautes de diction, et le style obscur entortillé de toutes ces scènes où *Thésée* joue un si froid et si avilissant personnage. Nous avons déja vu que toutes les scènes qui pèchent par le fond, pèchent aussi par le style.

Et ce jaloux honneur qui ne consentoit pas
Qu'un frère me ravît un glorieux trépas,
Aprés cette douceur fièrement refusée,
Ne me refusoit point de vivre pour Thésée,
Et laissoit doucement corrompre sa fierté
A l'espoir renaissant de ma perplexité.
Mais si je vois en vous ce déplorable frère,
Quelle faveur du ciel voulez-vous que j'espère,
S'il n'est pas en sa main de m'arrêter au jour,
Sans faire soulever, et l'honneur, et l'amour ?
S'il dédaigne mon sang, il accepte le vôtre;
Et si quelque miracle épargne l'un et l'autre,
Pourra-t-il détacher de mon sort le plus doux,
L'amertume de vivre, et n'être point à vous?

THESÉE.

Le ciel choisit souvent de secrettes conduites,
Qu'on ne peut démêler qu'aprés de longues suites;
Et de mon sort douteux l'obscur événement
Ne défend pas l'espoir d'un second changement.
Je chéris ce premier qui vous est salutaire.
Je ne puis en amant ce que je puis en frère;
J'en garderai le nom tant qu'il faudra mourir :
Mais si jamais d'ailleurs on peut vous secourir,
Peut-être que le ciel me faisant mieux connoître,
Si tôt que vous vivrez, je cesserai de l'être;
Car je n'aspire point à calmer son courroux,
Et ne veux ni mourir, ni vivre que pour vous.

DIRCÉ.

Cet amour mal éteint sied mal au cœur d'un frère:

Où le sang doit parler, c'est à lui de se taire;
Et si tôt que sans crime il ne peut plus durer,
Pour ses feux les plus vifs il est tems d'expirer.

THESÉE.

Laissez-lui conserver ces ardeurs empressées,
Qui vous faisoient l'objet de toutes mes pensées,
J'ai mêmes yeux encore, et vous, mêmes appas :
Si mon sort est douteux, mon souhait ne l'est pas.
Mon cœur n'écoute point ce que le sang veut dire,
C'est d'amour qu'il gémit, c'est d'amour qu'il soupire;
Et pour pouvoir sans crime en goûter la douceur,
Il se révolte exprès contre le nom de sœur.
De mes plus chers désirs ce partisan sincère
En faveur de l'amant tyrannise le frère,
Et partage à tous deux le digne empressement
De mourir comme frère, et vivre comme amant.

DIRCÉ.

Oh! du sang de Laïus preuves trop manifestes!
Le ciel vous destinant à des flâmes incestes,
A su de votre esprit déraciner l'horreur
Que doit faire à l'amour le sacré nom de sœur :
Mais si sa flâme y garde une place usurpée,
Dircé dans votre erreur n'est point enveloppée;
Elle se défend mieux de ce trouble intestin,
Et si c'est votre sort, ce n'est pas son destin.
Non qu'enfin sa vertu vous regarde en coupable;
Puisque le ciel vous force, il vous rend excusable;
Et l'amour pour les sens est un si doux poison,
Qu'on ne peut pas toujours écouter la raison.

Moi-même en qui l'honneur n'accepte aucune grace,
J'aime en ce douteux sort tout ce qui m'embarrasse;
Je ne sais quoi m'y plaît qui n'ose s'exprimer,
Et ce confus mélange a de quoi me charmer.
Je n'aime plus qu'en sœur, et malgré moi j'espère.
Ah! prince, s'il se peut, ne soyez point mon frère;
Et laissez-moi mourir avec les sentimens
Que la gloire permet aux illustres amans.

THESÉE.

Je vous ai déjà dit, princesse, que peut-être
Si tôt que vous vivrez, je cesserai de l'être:
Faut-il que je m'explique, et toute votre ardeur
Ne peut-elle sans moi lire au fond de mon cœur?
Puisqu'il est tout à vous, pénétrez-y, madame;
Vous verrez que sans crime il conserve sa flâme.
Si je suis descendu jusqu'à vous abuser,
Un juste désespoir m'auroit fait plus oser;
Et l'amour pour défendre une si chère vie,
Peut faire vanité d'un peu de tromperie.
J'en ai tiré ce fruit que ce nom décevant
A fait connoître ici que ce prince est vivant.
Phorbas l'a confessé; Tirésie a lui-même
Appuyé de sa voix cet heureux stratagême;
C'est par lui qu'on a su qu'il respire en ces lieux.
Souffrez donc qu'un moment je trompe encor leurs yeux;
Et puisque dans ce jour ce frère doit paroître,
Jusqu'à ce qu'on l'ait vu permettez-moi de l'être.

DIRCÉ.

Je pardonne un abus que l'amour a formé,

Et rien ne peut déplaire alors qu'on est aimé.
Mais hasardiez-vous tant sans aucune lumière ?

THESÉE.

Mégare m'avoit dit le secret de son père ;
Il m'a valu l'honneur de m'exposer pour tous ;
Mais je n'en abusois que pour mourir pour vous.
Le succès a passé cette triste espérance ;
Ma flâme en vos périls ne voit plus d'apparence.
Si l'on peut à l'oracle ajouter quelque foi,
Ce fils a de sa main versé le sang du roi ;
Et son ombre, en parlant de punir un grand crime,
Dit assez que c'est lui qu'elle veut pour victime.

DIRCÉ.

Prince, quoi qu'il en soit, n'empêchez plus ma mort,
Si par le sacrifice on n'éclaircit mon sort.
La reine qui paroît fait que je me retire ;
Sachant ce que je sais, j'aurois peur d'en trop dire ;
Et comme enfin ma gloire a d'autres intérêts,
Vous saurez mieux sans moi ménager vos secrets ;
Mais puisque vous voulez que mon esprit revive,
Ne tenez pas long-tems la vérité captive.

SCENE II. 1)

JOCASTE, THÉSÉE, NÉRINE.

JOCASTE.

PRINCE, j'ai vu Phorbas, et tout ce qu'il m'a dit,
A ce que vous croyez peut donner du crédit.
Un passant inconnu, touché de cette enfance,
Dont un astre envieux condamnoit la naissance,
Sur le mont Cythéron reçut de lui mon fils,
Sans qu'il lui demandât son nom, ni son pays,
De crainte qu'à son tour il ne conçût l'envie
D'apprendre de quel sang il conservoit la vie.
Il l'a revu depuis, et presque tous les ans,
Dans le temple d'Elide offrir quelques présens.
Ainsi chacun des deux connoît l'autre au visage,

1) Il semble qu'alors on se fit un mérite de s'écarter de la noble simplicité des anciens, et sur-tout de leur pathétique. *Jocaste* vient ici conter froidement une histoire, sans faire paraître aucune de ces terribles inquiétudes qui devaient l'agiter : elle parle d'un passant inconnu qui se chargea d'élever son fils, sans demander qui était cet enfant, et sans vouloir le savoir ; un Phædime savait qui était cet enfant, mais il est mort de la peste ; *ainsi*, dit-elle, *vous pouvez l'être, et ne le pas être*. Tout cela est discuté comme s'il s'agissait d'un procès ; nulle tendresse de mère, nulle crainte, nul retour sur soi-même. Il ne faut pas s'étonner si on ne peut plus jouer cette pièce.

Sans s'être l'un à l'autre expliqués davantage.
Il a bien su de lui que ce fils conservé
Respire encor le jour dans un rang élevé :
Mais je demande en vain qu'à mes yeux il le montre,
A moins que ce vieillard avec lui se rencontre.
Si Phædime après lui vous eut en son pouvoir,
De cet inconnu même il put vous recevoir ;
Et voyant à Trézène une mère affligée
De la perte du fils qu'elle avoit eu d'Ægée,
Vous offrir en sa place, elle, vous accepter :
Tout ce qui sur ce point pourroit faire douter,
C'est qu'il vous a souffert dans une flâme inceste,
Et n'a parlé de rien qu'en mourant de la peste.
Mais d'ailleurs Tirésie a dit que dans ce jour
Nous pourrons voir ce prince, et qu'il vit dans la cour.
Quelques momens après on vous a vu paroître ;
Ainsi vous pouvez l'être, et pouvez ne pas l'être.
Passons outre. A Phorbas ajouteriez-vous foi ?
S'il n'a pas vu mon fils, il vit la mort du roi ;
Il connoît l'assassin : voulez-vous qu'il vous voie ?

THESÉE.

Je le verrai, madame, et l'attends avec joie,
Sûr, comme je l'ai dit, qu'il n'est point de malheurs
Qui m'eussent pu réduire à suivre des voleurs.

JOCASTE.

Ne vous assurez point sur cette conjecture,
Et souffrez qu'elle cède à la vérité pure.
Honteux qu'un homme seul eût triomphé de trois,
Qu'il en eût tué deux, et mis l'autre aux abois,

Phorbas nous supposa ce qu'il nous en fit croire,
Et parla de brigands pour sauver quelque gloire;
Il me vient d'avouer sa foiblesse à genoux:
« D'un bras seul, m'a-t-il dit, partirent tous les coups,
» Un bras seul à tous trois nous ferma le passage,
» Et d'une seule main ce grand crime est l'ouvrage. »

THESÉE.

Le crime n'est pas grand s'il fut seul contre trois;
Mais jamais sans forfait on ne se prend aux rois;
Et fussent-ils cachés sous un habit champêtre,
Leur propre majesté les doit faire connoître.
L'assassin 1) de Laïus est digne du trépas,
Bien que seul contre trois il ne le connût pas.
Pour moi, je l'avoûrai, que jamais ma vaillance
A mon bras contre trois n'a commis ma défense.

1) Quoique le théâtre permette quelquefois un peu d'exagération, je ne crois pas que de telles maximes soient approuvées des gens sensés. Comment peut-on reconnaître un monarque sous l'habit d'un paysan? Le gascon qui a écrit les mémoires du duc de Guise, prisonnier à Naples, dit que les princes *ont quelque chose entre les deux yeux qui les distingue des autres hommes.* Cela est bon pour un gascon. Mais ce qui n'est bon pour personne, c'est d'assurer qu'on est digne de mort quand on se défend contre trois hommes, dont l'un par hasard se trouve un roi. Cette maxime paraît plus cruelle que raisonnable.

Qu'on se souvienne que *Montgomeri* ne fut pas seulement mis en prison pour avoir tué malheureusement *Henri II*, son maître, dans un tournois.

L'œil de votre Phorbas aura beau me chercher,
Jamais dans la Phocide on ne m'a vu marcher.
Qu'il vienne, à ses regards sans crainte je m'expose;
Et c'est un imposteur, s'il vous dit autre chose.

JOCASTE.

Faites entrer Phorbas. Prince, pensez-y bien.

THESÉE.

S'il est homme d'honneur, je n'en dois craindre rien.

JOCASTE.

Vous voudrez, mais trop tard, en éviter la vue.

THESÉE.

Qu'il vienne; il tarde trop; cette lenteur me tue;
Et si je le pouvois sans perdre le respect,
Je me plaindrois un peu de me voir trop suspect.

SCENE III.

JOCASTE, THÉSÉE, PHORBAS, NÉRINE.

JOCASTE.

Laissez-moi lui parler, et prêtez-nous silence.
Phorbas, envisagez ce prince en ma présence.
Le reconnoissez-vous?

PHORBAS.

Je crois vous avoir dit
Que je ne l'ai point vu depuis qu'on le perdit,
Madame, un si long tems laisse mal reconnoître
Un prince qui pour lors ne faisoit que de naître;

Et si je vois en lui l'effet de mon secours,
Je n'y puis voir les traits d'un enfant de deux jours.

JOCASTE.

Je sais ainsi que vous que les traits de l'enfance
N'ont avec ceux d'un homme aucune ressemblance;
Mais comme ce héros, s'il est sorti de moi,
Doit avoir de sa main versé le sang du roi,
Seize ans n'ont pas changé tellement son visage,
Que vous n'en conserviez quelque imparfaite image.

PHORBAS.

Hélas! j'en garde encor si bien le souvenir,
Que je l'aurai présent durant tout l'avenir.
Si pour connoître un fils il vous faut cette marque,
Ce prince n'est point né de notre grand monarque;
Mais désabusez-vous, et sachez que sa mort
Ne fut jamais d'un fils le parricide effort.

JOCASTE.

Et de qui donc, Phorbas? Avez-vous connoissance
Du nom du meurtrier? savez-vous sa naissance?

PHORBAS.

Et de plus sa demeure et son rang. Est-ce assez?

JOCASTE.

Je saurai le punir si vous le connoissez:
Pourrez-vous le convaincre?

PHORBAS.

Et par sa propre bouche.

JOCASTE.

A nos yeux?

PHORBAS.

A vos yeux. Mais peut-être il vous touche,
Peut-être y prendrez-vous un peu trop d'intérêt,
Pour m'en croire aisément quand j'aurai dit qui c'est.

THESÉE.

Ne nous déguisez rien, parlez en assurance,
Que le fils de Laïus en hâte la vengeance.

JOCASTE.

Il n'est pas assuré, prince, que ce soit vous,
Comme il l'est que Laïus fut jadis mon époux;
Et d'ailleurs si le ciel vous choisit pour victime,
Vous me devez laisser à punir ce grand crime.

THESÉE.

Avant que de mourir, un fils peut le venger.

PHORBAS.

Si vous l'êtes, ou non, je ne le puis juger;
Mais je sais que Thésée est si digne de l'être,
Qu'au seul nom qu'il en prend je l'accepte pour maître,
Seigneur, vengez un père, ou ne soutenez plus
Que nous voyons en vous le vrai sang de Laïus.

JOCASTE.

Phorbas, nommez ce traitre, et nous tirez de doute;
Et j'atteste à vos yeux le ciel qui nous écoute,
Que pour cet assassin il n'est point de tourmens
Qui puissent satisfaire à mes ressentimens.

PHORBAS.

Mais si je vous nommois quelque personne chère, 1)

1) *Mais si je vous nommois quelque personne chère.*

Æmon votre neveu, Créon votre seul frère,
Ou le prince Lycus, ou le roi votre époux,
Me pourriez-vous en croire, ou garder ce courroux?

JOCASTE.

De ceux que vous nommez je sais trop l'innocence.

PHORBAS.

Peut-être qu'un des quatre a fait plus qu'il ne pense;
Et j'ai lieu de juger qu'un trop cuisant ennui....

JOCASTE.

Voici le roi qui vient, dites tout devant lui.

SCENE IV. 1)

ŒDIPE, JOCASTE, THESÉE, PHORBAS, suite.

ŒDIPE.

Si vous trouvez un fils dans le prince Thésée,
Mon ame en son effroi s'étoit bien abusée:

Ce tour que prend *Phorbas* suffirait pour ôter à la pièce tout son tragique. Il semble que *Phorbas* fasse une plaisanterie: *si je vous nommois quelqu'un à qui vous vous intéressez, que diriez-vous?* C'est là le discours d'un homme qui raille, qui veut embarrasser ceux auxquels il parle, et rien n'est plus indécent dans un subalterne.

1) Il n'y a pas moyen de déguiser la vérité. Cette scène qui est si tragique dans *Sophocle*, est tout le contraire dans l'auteur français; non-seulement le langage est bas: *Il y pourroit avoir entre quinze ou vingt*

Il ne choisira point de chemin criminel
Quand il voudra rentrer au trône paternel,
Madame, et ce sera du moins à force ouverte
Qu'un si vaillant guerrier entreprendra ma perte.
Mais dessus ce vieillard plus je porte les yeux,
Plus je crois l'avoir vu jadis en d'autres lieux;
Ses rides me font peine à le bien reconnoître.
Ne m'as-tu jamais vu?

PHORBAS.

Seigneur, cela peut être.

ŒDIPE.

Il pourroit y avoir d'environ quinze et vingt ans.

PHORBAS.

J'ai de confus rapports d'environ même tems.

ŒDIPE.

Environ ce tems-là fis-tu quelque voyage?

PHORBAS.

Oui, seigneur, en Phocide, et là dans un passage....

ŒDIPE.

Ah! je te reconnois, ou je suis fort trompé.
C'est un de mes brigands à la mort échappé,
Madame, et vous pouvez lui choisir des supplices;
S'il n'a tué Laïus, il fut un des complices.

ans : C'est un de mes brigands, ce furent brigands : Un des suivans de *Laïus* qui était louche, *Laïus* chauve sur le devant, et mêlé sur le derrière; mais les discours de *Thésée*, et une espèce de défi entre *OEdipe* et *Thésée*, achèvent de tout gâter.

JOCASTE.

C'est un de vos brigands ! Ah ! que me dites-vous ?

OEDIPE.

Je le laissai pour mort, et tout percé de coups.

PHORBAS.

Quoi ! vous m'auriez blessé ? moi, seigneur ?

OEDIPE.

Oui, perfide.
Tu fis pour ton malheur ma rencontre en Phocide,
Et tu fus un des trois que je sus arrêter
Dans ce passage étroit qu'il fallut disputer ;
Tu marchois le troisième : en faut-il davantage ?

PHORBAS.

Si de mes compagnons vous peigniez le visage,
Je n'aurois rien à dire, et ne pourrois nier.

OEDIPE.

Seize ans, à ton avis, m'ont fait les oublier.
Ne le présume pas : une action si belle
En laisse au fond de l'ame une idée immortelle ;
Et si dans un combat on ne perd point de tems
A bien examiner les traits des combattans,
Après que celui-ci m'eut tout couvert de gloire,
Je sus tout à loisir contempler ma victoire.
Mais tu niras encore, et n'y connoîtras rien.

PHORBAS.

Je serai convaincu si vous les peignez bien :
Les deux que je suivis sont connus de la reine.

OEDIPE.

Madame, jugez donc si sa défense est vaine.

Le premier de ces trois que mon bras sut punir,
A peine méritoit un léger souvenir.
Petit de taille, noir, le regard un peu louche,
Le front cicatrisé, la mine assez farouche,
Mais homme, à dire vrai, de si peu de vertu,
Que dès le premier coup je le vis abattu.
Le second, je l'avoue, avoit un grand courage,
Bien qu'il parût déjà dans le penchant de l'âge:
Le front assez ouvert, l'œil perçant, le teint frais;
On en peut voir en moi la taille et quelques traits;
Chauve sur le devant, mêlé sur le derriére,
Le port majestueux, et la démarche fiére.
Il se défendit bien, et me blessa deux fois;
Et tout mon cœur s'émut de le voir aux abois.
Vous pâlissez, madame!

JOCASTE.

Ah! seigneur, puis-je apprendre
Que vous ayez tué Laïus après Nicandre,
Que vous ayez blessé Phorbas de votre main,
Sans en frémir d'horreur, sans en pâlir soudain?

ŒDIPE.

Quoi! c'est là ce Phorbas qui vit tuer son maître?

JOCASTE.

Vos yeux après seize ans l'ont trop su reconnoître;
Et ses deux compagnons que vous avez dépeints,
De Nicandre et du roi portent les traits empreints.

ŒDIPE.

Mais ce furent brigands, dont le bras....

JOCASTE.

C'est un conte
Dont Phorbas au retour voulut cacher sa honte.
Une main seule, hélas! fit ces funestes coups,
Et par votre rapport ils partirent de vous.

PHORBAS.

J'en fus presque sans vie un peu plus d'une année.
Avant ma guérison on vit votre hymenée.
Je guéris, et mon cœur en secret mutiné
De connoître quel roi vous nous aviez donné,
S'imposa cet exil dans un séjour champêtre,
Attendant que le ciel me fît un autre maître.

THESÉE.

Seigneur, je suis le frère ou l'amant de Dircé,
Et son père ou le mien de votre main percé....

OEDIPE.

Prince, je vous entends, il faut venger ce père;
Et ma perte à l'état semble être nécessaire,
Puisque de nos malheurs la fin ne se peut voir,
Si le sang de Laïus ne remplit son devoir;
C'est ce que Tirésie avoit voulu me dire:
Mais ce reste du jour souffrez que je respire.
Le plus sévère honneur ne sauroit murmurer
De ce peu de momens que j'ose différer;
Et ce coup surprenant permet à votre haine
De faire cette grace aux larmes de la reine.

THESÉE.

Nous nous verrons demain, seigneur, et résoudrons....

ŒDIPE.

Quand il en sera tems, prince, nous répondrons;
Et s'il faut, après tout, qu'un grand crime s'efface
Par le sang que Laïus a transmis à sa race,
Peut-être aurez-vous peine à reprendre son rang,
Qu'il ne vous ait coûté quelque peu de ce sang.

THESÉE.

Demain chacun de nous fera sa destinée.

SCENE V. 1)

ŒDIPE, JOCASTE, suite.

JOCASTE.

Que de maux nous promet cette triste journée!
J'y dois voir, ou ma fille, ou mon fils s'immoler,
Tout le sang de ce fils de votre main couler,

1) La scène précédente, qui devait porter l'effroi et la douleur dans l'ame, étant très-froide, porte sa glace sur celle-ci, qui par elle-même est aussi froide que l'autre. *OEdipe*, au lieu de se livrer à sa douleur et à l'horreur de son état, prodigue des antithèses sur *le vivant* et sur *le mort*. *Jocaste* raisonne au lieu d'être accablée. Quelle est la source d'un si grand défaut? C'est qu'en effet le caractère de *Corneille* unit le portrait à la dissertation; c'est qu'il avait le talent de nouer une intrigue embrouillée, mais non intéressante: il abandonna trop souvent le pathétique, qui doit être l'ame de la tragédie. Je ne parle pas du style; il n'est pas tolérable.

Où de la sienne enfin le vôtre se répandre ;
Et ce qu'oracle aucun n'a fait encore attendre,
Rien ne m'affranchira de voir sans cesse en vous,
Sans cesse en un mari l'assassin d'un époux.
Puis-je plaindre à ce mort la lumière ravie,
Sans haïr le vivant, sans détester ma vie?
Puis-je de ce vivant plaindre l'aveugle sort,
Sans détester ma vie, et sans trahir le mort ?

OEDIPE.

Madame, votre haine est pour moi légitime ;
Et cet aveugle sort m'a fait vers vous un crime,
Dont ce prince demain me punira pour vous,
Ou mon bras vengera ce fils et cet époux ;
Et m'offrant pour victime à votre inquiétude,
Il vous affranchira de toute ingratitude.
Alors sans balancer vous plaindrez tous les deux ;
Vous verrez sans rougir alors vos derniers feux;
Et permettrez sans honte à vos douleurs pressantes
Pour Laïus et pour moi des larmes innocentes.

JOCASTE.

Ah! seigneur, quelque bras qui puisse vous punir,
Il n'effacera rien dedans mon souvenir;
Je vous verrai toujours sa couronne à la tête,
De sa place en mon lit faire votre conquête ;
Je me verrai toujours vous placer en son rang,
Et baiser votre main fumante de son sang.
Mon ombre même un jour dans les royaumes sombres,
Ne recevra des dieux pour bourreaux que vos ombres ;

Et sa confusion l'offrant à toutes deux,
Elle aura pour tourmens tout ce qui fit mes feux.
Oracles décevans, qu'osiez-vous me prédire ?
Si sur notre avenir vos dieux ont quelque empire,
Quelle indigne pitié divise leur courroux ?
Ce qu'elle épargne au fils retombe sur l'époux ;
Et comme si leur haine, impuissante ou timide,
N'osoit le faire ensemble inceste et parricide,
Elle partage à deux un sort si peu commun,
Afin de me donner deux coupables pour un.

ŒDIPE.

O partage inégal de ce courroux céleste !
Je suis le parricide, et ce fils est l'inceste :
Mais mon crime est entier, et le sien imparfait :
Le sien n'est qu'en désirs, et le mien en effet.
Ainsi, quelques raisons qui puissent me défendre,
La veuve de Laïus ne sauroit les entendre ;
Et les plus beaux exploits passent pour trahisons,
Alors qu'il faut du sang, et non pas des raisons.

JOCASTE.

Ah ! je n'en vois que trop qui me déchirent l'ame,
La veuve de Laïus est toujours votre femme,
Et n'oppose que trop, pour vous justifier,
A la moitié du mort celle du meurtrier.
Pour toute autre que moi votre erreur est sans crime ;
Toute autre admireroit votre bras magnanime,
Et toute autre réduite à punir votre erreur,
La puniroit du moins sans trouble et sans horreur.

Mais, hélas! mon devoir aux deux partis m'attache;
Nul espoir d'aucun d'eux, nul effort ne m'arrache;
Et je trouve toujours dans mon esprit confus,
Et tout ce que je suis, et tout ce que je fus.
Je vous dois de l'amour, je vous dois de la haine:
L'un et l'autre me plaît, l'un et l'autre me gêne;
Et mon cœur qui doit tout, et ne voit rien permis,
Souffre tout à la fois deux tyrans ennemis.
La haine auroit l'appui d'un serment qui me lie;
Mais je le romps exprès pour en être punie;
Et pour finir des maux qu'on ne peut soulager,
J'aime à donner aux dieux un parjure à venger.
C'est votre foudre, ô ciel, qu'à mon secours j'appelle:
Œdipe est innocent, je me fais criminelle;
Par un juste supplice osez me désunir
De la nécessité d'aimer et de punir.

OEDIPE.

Quoi! vous ne voyez pas que sa fausse justice
Ne sait plus ce que c'est que d'un juste supplice;
Et que par un désordre à confondre nos sens,
Son injuste rigueur n'en veut qu'aux innocens?
Après avoir choisi ma main pour ce grand crime,
C'est le sang de Laïus qu'il choisit pour victime;
Et le bizarre éclat de son discernement
Sépare le forfait d'avec le châtiment.
C'est un sujet nouveau d'une haine implacable,
De voir sur votre sang la peine du coupable;
Et les dieux vous en font une éternelle loi,
S'ils punissent en lui ce qu'ils ont fait par moi.

Voyez comme les fils de Jocaste et d'Œdipe
D'une si juste haine ont tous deux le principe.
A voir leurs actions, à voir leur entretien,
L'un n'est que votre sang, l'autre n'est que le mien;
Et leur antipathie inspire à leur colère
Des préludes secrets de ce qu'il vous faut faire.

JOCASTE.

Pourrez-vous me haïr jusqu'à cette rigueur,
De souhaiter pour vous même haine en mon cœur?

ŒDIPE.

Toujours de vos vertus j'adorerai les charmes,
Pour ne haïr qu'en moi la source de vos larmes.

JOCASTE.

Et je me forcerai toujours à vous blâmer,
Pour ne haïr qu'en moi ce qui vous fit m'aimer.
Mais finissons, de grace, un discours qui me tue:
L'assassin de Laïus doit me blesser la vue;
Et malgré ce courroux par sa mort allumé,
Je sens qu'Œdipe enfin sera toujours aimé.

ŒDIPE.

Que fera cet amour?

JOCASTE.

Ce qu'il doit à la haine.

ŒDIPE.

Qu'osera ce devoir?

JOCASTE.

Croître toujours ma peine.

OEDIPE.

Faudra-t-il pour jamais me bannir de vos yeux ?

JOCASTE.

Peut-être que demain nous le saurons des dieux.

Fin du quatrième acte.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I. 1)

ŒDIPE, DYMAS.

DYMAS.

SEIGNEUR, il est trop vrai que le peuple murmure,
Qu'il rejette sur vous sa funeste aventure,

1) Quel est le lecteur qui ne sente pas combien ce terrible sujet est affaibli dans toutes les scènes? J'avoue que la diction vicieuse, obscure, sans chaleur, sans pathétique, contribue beaucoup aux vices de la pièce. Mais la malheureuse intrigue de *Thésée* et de *Dircé*, introduite pour remplir les vides, est ce qui tue la pièce. Peut-on souffrir que dans des momens destinés à la plus grande terreur, *OEdipe* parle froidement de se battre en duel demain avec *Thesée?* Un duel chez des Grecs, et dans le sujet d'*OEdipe!* Et ce qu'il y a de pis, c'est qu'*OEdipe* qui se voit l'auteur de la désolation de *Thèbes* et le meurtrier de *Laïus*; *Thésée* qui doit craindre que le reste de l'oracle ne soit accompli; *Thésée* qui doit être saisi d'horreur et l'inspirer, s'occupent tous deux de la crainte d'un soulévement de ces pauvres pestiférés qui pourraient bien devenir mutins.

Si vous ne frappez pas le cœur du spectateur par des coups toujours redoublés au même endroit, ce cœur vous échappe. Si vous mêlez plusieurs intérêts ensemble, il n'y a plus d'intérêt.

Et que de tous côtés on n'entend que mutins,
Qui vous nomment l'auteur de leurs mauvais destin.
« D'un devin suborné les infames prestiges,
» De l'ombre, disent-ils, ont fait tous les prodiges;
» L'or mouvoit ce fantôme, et pour perdre Dircé
» Vos présens lui dictoient ce qu'il a prononcé :»
Tant ils conçoivent mal qu'un si grand roi consente
A venger son trépas sur sa race innocente;
Qu'il assure son sceptre, aux dépens de son sang,
A ce bras impuni qui lui perça le flanc,
Et que par cet injuste et cruel sacrifice
Lui-même de sa mort il se fasse justice.

OE D I P E.

Ils ont quelque raison de tenir pour suspect
Tout ce qui s'est montré tantôt à leur aspect;
Et je n'ose blâmer cette horreur que leur donne
L'assassin de leur roi qui porte sa couronne.
Moi-même au fond du cœur, de même horreur frappé,
Je veux fuir le remords de son trône occupé;
Et je dois cette grace à l'amour de la reine,
D'épargner ma présence aux devoirs de sa haine,
Puisque de notre hymen les liens mal tissus
Par ces mêmes devoirs semblent être rompus.
Je vais donc à Corinthe achever mon supplice;
Mais ce n'est pas au peuple à se faire justice.
L'ordre que tient le ciel à lui choisir des rois,
Ne lui permet jamais d'examiner son choix;
Et le devoir aveugle y doit toujours souscrire,
Jusqu'à ce que d'en haut on veuille s'en dédire.

Pour chercher mon repos je veux bien me bannir;
Mais s'il me bannissoit, je saurois l'en punir;
Ou si je succcombois sous sa troupe mutine,
Je saurois l'accabler du moins sous ma ruine.

DYMAS.

Seigneur, jusques ici ses plus grands déplaisirs
Pour armes contre vous n'ont pris que des soupirs;
Et cet abattement que lui cause la peste,
Ne souffre à son murmure aucun dessein funeste.
Mais il faut redouter que Thésée et Dircé
N'osent pousser plus loin ce qu'il a commencé.
Phorbas même est à craindre, et pourroit le réduire
Jusqu'à se vouloir mettre en état de vous nuire.

ŒDIPE.

Thésée a trop de cœur pour une trahison;
Et d'ailleurs j'ai promis de lui faire raison.
Pour Dircé, son orgueil dédaignera sans doute
L'appui tumultueux que ton zéle redoute.
Phorbas est plus à craindre, étant moins généreux;
Mais il nous est aisé de nous assurer d'eux.
Fais les venir tous trois, que je lise en leur ame
S'ils prêteroient la main à quelque sourde trame.
Commence par Phorbas: je saurois démêler
Quels desseins....

SCENE II.

ŒDIPE, DYMAS, un page.

LE PAGE.

Un vieillard demande à vous parler :
Il se dit de Corinthe, et presse.

ŒDIPE.

Il vient me faire
Le funeste rapport du trépas de mon pére ;
Préparons nos soupirs à ce triste récit.
Qu'il entre. Cependant fais ce que je t'ai dit.

SCENE III. 1)

ŒDIPE, IPHICRATE, suite.

ŒDIPE.

Hé bien ! Polybe est mort ?

IPHICRATE.

Oui, seigneur.

1) Ces scènes sont beaucoup plus intéressantes que les autres, parce qu'elles sont uniquement prises du sujet. On n'y disserte point, on n'y cherche point à étaler des raisons et des traits ingénieux ; tout est naturel ; mais il y manque ces grands mouvemens de terreur et de pitié qu'on attend d'une si affreuse situation. Cette tragédie pèche par toutes les choses qu'on y a introduites, et par celles qui lui manquent.

ŒDIPE.

Mais vous-même
Venir me consoler de ce malheur suprême !
Vous, qui chef du conseil devriez maintenant,
Attendant mon retour, être mon lieutenant !
Vous, à qui tant de soins d'élever mon enfance
Ont acquis justement toute ma confiance !
Ce voyage me trouble autant qu'il me surprend.

IPHICRATE.

Le roi Polybe est mort, ce malheur est bien grand :
Mais comme enfin, seigneur, il est suivi d'un pire,
Pour l'apprendre de moi, faites qu'on se retire.

SCENE IV.

ŒDIPE, IPHICRATE.

ŒDIPE.

Ce jour est donc pour moi le grand jour des malheurs,
Puisque vous apportez un comble à mes douleurs. 1)

1) Je n'examine point si on apporte un *comble* à la douleur, s'il est bien de dire que son épouse *est dans la fureur*. Je dis que je retrouve le véritable esprit de la tragédie dans cette scène d'*Iphicrate*, où l'on ne dit rien qui ne soit nécessaire à la pièce, dans cette simplicité éloignée de la fatigante dissertation, dans cet art théâtral et naturel qui fait naître successivement tous les malheurs d'*OEdipe* les uns des autres. Voilà la vraie tragédie. Le reste est du verbiage ; mais comment faire cinq actes sans verbiage ?

J'ai tué le feu roi jadis sans le connoître ;
Son fils qu'on croyoit mort vient ici de renaître :
Son peuple mutiné me voit avec horreur ;
Sa veuve mon épouse en est dans la fureur.
Le chagrin accablant qui me devore l'ame
Me fait abandonner, et peuple, et sceptre, et femme,
Pour remettre à Corinthe un esprit éperdu,
Et par d'autres malheurs je m'y vois attendu !

IPHICRATE.

Seigneur, il faut ici faire tête à l'orage ;
Il faut faire ici ferme, et montrer du courage.
Le repos à Corinthe en effet seroit doux ;
Mais il n'est plus de sceptre à Corinthe pour vous.

OEDIPE.

Quoi ! l'on s'est emparé de celui de mon père ?

IPHICRATE.

Seigneur, on n'a rien fait que ce qu'on a dû faire :
Et votre amour en moi ne voit plus qu'un banni,
De son amour pour vous trop doucement puni.

OEDIPE.

Quel énigme !

IPHICRATE.

Apprenez avec quelle justice
Ce roi vous a dû rendre un si mauvais office.
Vous n'étiez point son fils.

OEDIPE.

Dieux, qu'entends-je ?

IPHICRATE.

A regret

Ses remords en mourant ont rompu le secret;
Il vous gardoit encore une amitié fort tendre :
Mais le compte qu'aux dieux la mort force de rendre,
A porté dans son cœur un si pressant effroi,
Qu'il a remis Corinthe aux mains de son vrai roi.

OEDIPE.

Je ne suis point son fils ! Et qui suis-je, Iphicrate?

IPHICRATE.

Un enfant exposé, dont le mérite éclate,
Et de qui par pitié j'ai dérobé les jours
Aux ongles des lions, aux griffes des vautours.

OEDIPE.

Et qui m'a fait passer pour le fils de ce prince?

IPHICRATE.

Le manque d'héritiers ébranloit sa province.
Les trois que lui donna le conjugal amour,
Perdirent en naissant la lumière du jour;
Et la mort du dernier me fit prendre l'audace
De vous offrir au roi, qui vous mit en sa place.
Ce que l'on se promit de ce fils supposé
Réunit sous ses lois son état divisé;
Mais comme cet abus finit avec sa vie,
Sa mort de mon supplice auroit été suivie,
S'il n'eût donné cet ordre à son dernier moment,
Qu'un juste et prompt exil fût mon seul châtiment.

OEDIPE.

Ce revers seroit dur pour quelque ame commune;
Mais je me fis toujours maître de ma fortune;

Et puisqu'elle a repris l'avantage du sang,
Je ne dois plus qu'à moi tout ce que j'eus de rang.
Mais n'as-tu point appris de qui j'ai reçu l'être ?

IPHICRATE.

Seigneur, je ne puis seul vous le faire connoître.
Vous fûtes exposé jadis par un Thébain,
Dont la compassion vous remit en ma main,
Et qui, sans m'éclaircir touchant votre naissance,
Me chargea seulement d'éloigner votre enfance.
J'en connois le visage, et l'ai revu souvent,
Sans nous être tous deux expliqués plus avant :
Je lui dis qu'en éclat j'avois mis votre vie,
Et lui cachai toujours mon nom et ma patrie,
De crainte, en les sachant, que son zèle indiscret
Ne vînt mal-à-propos troubler notre secret.
Mais comme de sa part il connoît mon visage,
Si je le trouve ici, nous saurons davantage.

OEDIPE.

Je serois donc Thébain à ce compte ? 1)

IPHICRATE.

Oui, seigneur.

1) Ne prenons point garde *à ce compte* ; ce n'est qu'une expression triviale qui ne diminue rien de l'intérêt de cette situation : un mot familier et même bas, quand il est naturel, est moins répréhensible cent fois que toutes ces pensées alambiquées, ces dissertations froides, ces raisonnemens fatigans et souvent faux, qui ont gâté quelquefois les plus belles scènes de l'auteur.

OEDIPE.

Je ne sais si je dois le tenir à bonheur ;
Mon cœur qui se soulève en forme un noir augure
Sur l'éclaircissement de ma triste aventure.
Où me reçûtes-vous ?

IPHICRATE.

Sur le mont Cythéron.

OEDIPE.

Ah ! que vous me frappez par ce funeste nom !
Le tems, le lieu, l'oracle et l'âge de la reine,
Tout semble concerté pour me mettre à la gêne.
Dieux, seroit-il possible ! Approchez-vous, Phorbas.

SCENE V.

ŒDIPE, IPHICRATE, PHORBAS.

IPHICRATE.

Seigneur, voilà celui qui vous mit en mes bras ;
Permettez qu'à vos yeux je montre un peu de joie.
Se peut-il faire, ami, qu'encor je te revoie ?

PHORBAS.

Que j'ai lieu de bénir ton retour fortuné !
Qu'as-tu fait de l'enfant que je t'avois donné ?
Le généreux Thésée a fait gloire de l'être,
Mais sa preuve est obscure, et tu dois le connoître.
Parle.

IPHICRATE.

Ce n'est point lui, mais il vit en ces lieux.

PHORBAS.

Nomme-le donc, de grace.

IPHICRATE.

Il est devant tes yeux.

PHORBAS.

Je ne vois que le roi.

IPHICRATE.

C'est lui-même.

PHORBAS.

Lui-même !

IPHICRATE.

Oui, le secret n'est plus d'une importance extrême,
Tout Corinthe le sait, nomme-lui ses parens.

PHORBAS.

En fussions-nous tous trois à jamais ignorans !

IPHICRATE.

Seigneur, lui seul enfin peut dire qui vous êtes.

OEDIPE.

Hélas ! je le vois trop, et vos craintes secrettes, 1)
Qui vous ont empêché de vous entr'éclaircir,
Loin de tromper l'oracle, ont fait tout réussir.

1) Ici l'art manque. *OEdipe* exerce trop tôt son autre art de deviner les énigmes. Plus de surprise, plus de terreur, plus d'horreur. L'auteur retombe dans ses malheureuses dissertations, *Voyez où m'a plongé votre fausse prudence*, etc. Il est d'autant plus inexcusable, qu'il avait devant les yeux *Sophocle*, qui a traité ce morceau en maître.

Voyez où m'a plongé votre fausse prudence :
Vous cachiez ma retraite, il cachoit ma naissance :
Vos dangereux secrets, par un commun accord,
M'ont livré tout entier aux rigueurs de mon sort;
Ce sont eux qui m'ont fait l'assassin de mon père ;
Ce sont eux qui m'ont fait le mari de ma mère.
D'une indigne pitié le fatal contre-tems
Confond dans mes vertus ces forfaits éclatans :
Elle fait voir en moi, par un mélange infame,
Le frère de mes fils, et le fils de ma femme.
Le ciel l'avoit prédit, vous avez achevé ;
Et vous avez tout fait quand vous m'avez sauvé.

PHORBAS.

Oui, seigneur, j'ai tout fait, sauvant votre personne ;
M'en punissent les dieux si je me le pardonne !

SCENE VI.

ŒDIPE, IPHICRATE.

ŒDIPE.

Que n'obéissois-tu, perfide ! à mes parens,
Qui se faisoient pour moi d'équitables tyrans ?
Que ne lui disois-tu ma naissance et l'oracle,
Afin qu'à mes destins il pût mettre un obstacle ?
Car, Iphicrate, en vain j'accuserois ta foi ;
Tu fus dans ces destins aveugle comme moi :
Et tu ne m'abusois que pour ceindre ma tête
D'un bandeau dont par là tu faisois ma conquête.

IPHICRATE.

Seigneur, comme Phorbas avoit mal obéi,
Que l'ordre de son roi par là se vit trahi,
Il avoit lieu de craindre, en me disant le reste,
Que son crime par moi devenu manifeste....

OEDIPE.

Cesse de l'excuser. Que m'importe en effet
S'il est coupable ou non de tout ce que j'ai fait?
En ai-je moins de trouble, ou moins d'horreur en l'ame?

SCENE VII. 1)

ŒDIPE, DIRCÉ, IPHICRATE.

OEDIPE.

Votre frère est connu, le savez-vous, madame?

1) Le spectateur qui était ému cesse ici de l'être. *OEdipe* qui raisonne avec *Dircé* de l'amour de cette princesse pour *Thésée*, fait oublier ses malheurs; il rompt le fil de l'intérêt. *Dircé* est si étrangère à l'aventure d'*OEdipe*, que toutes les fois qu'elle paraît, elle fait beaucoup plus de tort à la pièce que l'infante n'en fait à la tragédie du *Cid*, et *Livie* à *Cinna*; car on peut retrancher *Livie* et l'infante, et on ne peut retrancher *Dircé* et *Thésée*, qui sont malheureusement des acteurs principaux.

Il reste une réflexion à faire sur la tragédie d'*OEdipe*. C'est, sans contredit, le chef-d'œuvre de l'antiquité, quoi qu'avec de grands défauts. Toutes les nations éclairées se sont réunies à l'admirer, en convenant des fautes

DIRCÉ.

Oui, seigneur, et Phorbas m'a tout dit en deux mots.

ŒDIPE.

Votre amour pour Thésée est dans un plein repos.

de *Sophocle*. Pourquoi ce sujet n'a-t-il pu être traité avec un plein succès chez aucune de ces nations ? Ce n'est pas certainement qu'il ne soit très-tragique. Quelques personnes ont prétendu qu'on ne peut s'intéresser aux crimes involontaires d'*OEdipe*, et que son châtiment révolte plus qu'il ne touche. Cette opinion est démentie par l'expérience ; car tout ce qui a été imité de *Sophocle*, quoique très-faiblement, dans l'*OEdipe*, a toujours réussi parmi nous, et tout ce qu'on a mêlé d'étranger à ce sujet a été condamné. Il faut donc conclure qu'il fallait traiter *OEdipe* dans toute la simplicité grecque. Pourquoi ne l'avons-nous pas fait ? C'est que nos pièces en cinq actes, dénués de chœurs, ne peuvent être conduites jusqu'au dernier acte sans des secours étrangers au sujet. Nous les chargeons d'épisodes, et nous les étouffons ; cela s'appelle du remplissage. J'ai déjà dit qu'on veut une tragédie qui dure deux heures ; il faudrait qu'elle durât moins, et qu'elle fût meilleure.

C'est le comble du ridicule de parler d'amour dans *OEdipe*, dans *Electre*, dans *Mérope*. Lorsqu'en 1718 il fut question de représenter le seul *OEdipe* qui soit resté depuis au théâtre, les comédiens exigèrent quelques scènes où l'amour ne fût pas oublié ; et l'auteur gâta et avilit ce beau sujet par le froid ressouvenir d'un amour insipide entre *Philoctete* et *Jocaste*.

L'actrice qui représentait *Dircé* dans l'*OEdipe* de *Corneille*, dit au nouvel auteur : « C'est moi qui joue

Vous n'appréhendez plus que le titre de frère
S'oppose à cette ardeur qui vous étoit si chère :
Cette assurance entière a de quoi vous ravir,
Ou plutôt votre haine a de quoi s'assouvir.
Quand le ciel de mon sort l'auroit faite l'arbitre,
Elle ne m'eût choisi rien de pis que ce titre.

DIRCÉ.

Ah! seigneur, pour Æmon j'ai su mal obéir;
Mais je n'ai point été jusques à vous haïr.
La fierté de mon cœur, qui me traitoit de reine,
Vous cédoit en ces lieux la couronne sans peine;
Et cette ambition que me prêtoit l'amour
Ne cherchoit qu'à régner dans un autre séjour.
Cent fois de mon orgueil l'éclat le plus farouche

» l'amoureuse, et si on ne me donne un rôle, la pièce » ne sera pas jouée. » A ces paroles, *je joue l'amoureuse dans OEdipe*, deux étrangers de bon sens éclatèrent de rire ; mais il fallut en passer par ce que les acteurs exigeaient ; il fallut s'asservir à l'abus le plus méprisable ; et si l'auteur indigné de cet abus auquel il cédait, n'avait pas mis dans sa tragédie le moins de conversations amoureuses qu'il put, s'il avait prononcé le mot d'amour dans les trois derniers actes, la pièce ne mériterait pas d'être représentée.

Il y a bien des manières de parvenir au froid et à l'insipide. *Lamotte*, l'un des plus ingénieux auteurs que nous ayons, y est arrivé par une autre route, par une versification lâche, par l'introduction de deux grands enfans d'*OEdipe* sur la scène, par la soustraction entière de la terreur et de la pitié.

Aux termes odieux a refusé ma bouche.
Pour vous nommer tyran il falloit cent efforts ;
Ce mot ne m'a jamais échappé sans remords.
D'un sang respectueux la puissance inconnue
A mes soulèvemens mêloit la retenue ;
Et cet usurpateur dont j'abhorrois la loi,
S'il m'eût donné Thésée, eût eu le nom de roi.

ŒDIPE.

C'étoit ce même sang dont la pitié secrette
De l'ombre de Laïus me faisoit l'interprète.
Il ne pouvoit souffrir qu'un mot mal entendu
Détournât sur ma sœur un sort qui m'étoit dû ;
Et que votre innocence immolée à mon crime,
Se fit de nos malheurs l'inutile victime.

DIRCÉ.

Quel crime avez-vous fait, que d'être malheureux?

ŒDIPE.

Mon souvenir n'est plein que d'exploits généreux;
Cependant je me trouve inceste et parricide,
Sans avoir fait un pas que sur les pas d'Alcide,
Ni recherché par-tout que lois à maintenir,
Que monstres à détruire, et méchans à punir.
Aux crimes malgré moi l'ordre du ciel m'attache,
Pour m'y faire tomber à moi-même il me cache ;
Il offre, en m'aveuglant sur ce qu'il a prédit,
Mon père à mon épée, et ma mère à mon lit.
Hélas! qu'il est bien vrai qu'en vain on s'imagine
Dérober notre vie à ce qu'il nous destine !

Les soins de l'éviter font courir au devant,
Et l'adresse à le fuir y plonge plus avant.
Mais si les dieux m'ont fait la vie abominable,
Ils m'en font par pitié la sortie honorable,
Puisqu'enfin leur faveur mêlée à leur courroux
Me condamne à mourir pour le salut de tous;
Et qu'en ce même tems qu'il faudroit que ma vie
Des crimes qu'ils m'ont faits traînât l'ignominie,
L'éclat de ces vertus que je ne tiens pas d'eux,
Reçoit pour récompense un trépas glorieux.

DIRCÉ.

Ce trépas glorieux comme vous me regarde;
Le juste choix du ciel peut-être me le garde:
Il fit tout votre crime, et le malheur du roi
Ne vous rend pas, seigneur, plus coupable que moi.
D'un voyage fatal qui seul causa sa perte
Je fus l'occasion; elle vous fut offerte:
Votre bras contre trois disputa le chemin;
Mais ce n'étoit qu'un bras qu'empruntoit le destin,
Puisque votre vertu qui servit sa colère,
Ne put voir en Laïus ni de roi, ni de père.
Ainsi j'espère encor que demain par son choix
Le ciel épargnera le plus grand de nos rois.
L'intérêt des Thébains et de votre famille
Tournera son courroux sur l'orgueil d'une fille
Qui n'a rien que l'état doive considérer,
Et qui contre son roi n'a fait que murmurer.

OEDIPE.

Vous voulez que le ciel, pour montrer à la terre

Qu'on peut innocemment mériter le tonnerre,
Me laisse de sa haine étaler en ces lieux
L'exemple le plus noir et le plus odieux !
Non, non, vous le verrez demain au sacrifice,
Par le choix que j'attends couvrir son injustice ;
Et par la peine due à son propre forfait,
Désavouer ma main de tout ce qu'elle a fait.

SCENE VIII.

ŒDIPE, THÉSÉE, DIRCÉ, IPHICRATE.

ŒDIPE.

Est-ce encor votre bras qui doit venger son pére ? 1)
Son amant en a-t-il plus de droit que son frère,
Prince ?

THESÉE.

Je vous en plains, et ne puis concevoir,
Seigneur....

ŒDIPE.

La vérité ne se fait que trop voir ;

1) *Thésée* et *Dircé* viennent achever de répandre leur glace sur cette fin qui devait être si touchante et si terrible. *OEdipe* appelle *Dircé* sa sœur comme si de rien n'était. Il lui parle de l'empire qu'une belle flâme lui fit sur une ame ; il va en consoler la reine ; tout se passe en civilité ; et *Dircé* reste a disserter avec *Thésée* ; et pour comble, l'auteur se félicite dans sa préface de *l'heureux épisode* de *Thésée* et de *Dircé*. Plaignons la faiblesse de l'esprit humain.

Mais nous pourrons demain être tous deux à plaindre,
Si le ciel fait le choix qu'il nous faut tous deux craindre.
S'il me choisit, ma sœur, donnez-lui votre foi.
Je vous en prie en frère, et vous l'ordonne en roi.
Vous, seigneur, si Dircé garde encor sur votre ame
L'empire que lui fit une si belle flâme,
Prenez soin d'appaiser les discords de mes fils,
Qui par les nœuds du sang vous deviendront unis.
Vous voyez où des dieux nous a réduits la haine.
Adieu : laissez-moi seul en consoler la reine,
Et ne m'enviez pas un secret entretien,
Pour affermir son cœur à l'exemple du mien.

SCENE IX.

THÉSÉE, DIRCÉ.

DIRCÉ.

Parmi de tels malheurs que sa constance est rare!
Il ne s'emporte point contre un sort si barbare.
La surprenante horreur de cet accablement
Ne coûte à sa grande ame aucun égarement;
Et sa haute vertu toujours inébranlable
Le soutient au dessus de tout ce qui l'accable.

THESÉE.

Souvent avant le coup qui doit nous accabler,
La nuit qui l'enveloppe a de quoi nous troubler.
L'obscur pressentiment d'une injuste disgrace
Combat avec effroi sa confuse menace;

Mais quand ce coup tombé vient d'épuiser le sort,
Jusqu'à n'en pouvoir craindre un plus barbare effort,
Ce trouble se dissipe, et cette ame innocente,
Qui brave impunément la fortune impuissante,
Regarde avec dédain ce qu'elle a combattu,
Et se rend toute entière à toute sa vertu.

SCENE X.

THÉSÉE, DIRCÉ, NÉRINE.

NERINE.

MADAME....

DIRCÉ.

Que veux-tu, Nérine?

NERINE.

Hélas! la reine....

DIRCÉ.

Que fait-elle?

NERINE.

Elle est morte, et l'excès de sa peine
Par un prompt désespoir....

DIRCÉ.

Jusques où portez-vous,
Impitoyables dieux, votre injuste courroux!

THESÉE.

Quoi! même aux yeux du roi son désespoir la tue?
Ce monarque n'a pu....

NERINE.

Le roi ne l'a point vue;

Et quant à son trépas, ses pressantes douleurs
L'ont cru devoir sur l'heure à de si grands malheurs.
Phorbas l'a commencé, sa main a fait le reste.

DIRCÉ.

Quoi! Phorbas....

NERINE.

Oui, Phorbas, par son récit funeste,
Et par son propre exemple, a su l'assassiner.
Ce malheureux vieillard n'a pu se pardonner;
Il s'est jeté d'abord aux genoux de la reine,
Où détestant l'effet de sa prudence vaine:
« Si j'ai sauvé ce fils pour être votre époux,
» Et voir le roi son père expirer sous ses coups,
» A-t-il dit, la pitié qui me fit le ministre
» De tout ce que le ciel eut pour vous de sinistre,
» Fait place au désespoir d'avoir si mal servi,
» Pour venger sur mon sang votre ordre mal suivi.
» L'inceste où malgré vous tous deux je vous abîme,
» Recevra de ma main sa première victime:
» J'en dois le sacrifice à l'innocente erreur
» Qui vous rend l'un pour l'autre un objet plein d'horreur.
Cet arrêt qu'à nos yeux lui-même il se prononce,
Est suivi d'un poignard qu'en ses flancs il enfonce.
La reine, à ce malheur si peu prémédité,
Semble le recevoir avec stupidité.
L'excès de sa douleur la fait croire insensible;
Rien n'échappe au dehors qui la rende visible;
Et tous ses sentimens enfermés dans son cœur
Ramassent en secret leur dernière vigueur.

Nous autres cependant autour d'elle rangées,
Stupides ainsi qu'elle, ainsi qu'elle affligées,
Nous n'osons rien permettre à nos fiers déplaisirs,
Et nos pleurs par respect attendent ses soupirs.
Mais enfin tout à coup sans changer de visage,
Du mort qu'elle contemple elle imite la rage,
Se saisit du poignard, et de sa propre main
A nos yeux comme lui s'en traverse le sein.
On diroit que du ciel l'implacable colère
Nous arrête les bras pour lui laisser tout faire.
Elle tombe, elle expire avec ces derniers mots :
« Allez dire à Dircé qu'elle vive en repos,
» Que de ces lieux maudits en hâte elle s'exile ;
» Athénes a pour elle un glorieux asile,
» Si toutefois Thésée est assez généreux
» Pour n'avoir point d'horreur d'un sang si malheureux.

THESÉE.

Ah! ce doute m'outrage, et si jamais vos charmes...

DIRCÉ.

Seigneur, il n'est saison que de verser des larmes.
La reine en expirant a donc pris soin de moi?
Mais tu ne me dis point ce qu'elle a dit du roi.

NERINE.

Son ame en s'envolant, jalouse de sa gloire,
Craignoit d'en emporter la honteuse mémoire;
Et n'osant le nommer son fils, ni son époux,
Sa dernière tendresse a toute été pour vous.

DIRCÉ.

Et je puis vivre encore aprés l'avoir perdue!

SCENE XI.

THESÉE, DIRCÉ, CLEANTE, NERINE.

CLEANTE.

La santé dans ces murs tout d'un coup répandue
Fait crier au miracle, et bénir hautement
La bonté de nos dieux d'un si prompt changement.
Tous ces mourans, madame, à qui déjà la peste
Ne laissoit qu'un soupir, qu'un seul moment de reste,
En cet heureux moment rappelés des abois,
Rendent graces au ciel d'une commune voix,
Et l'on ne comprend point quel remède il applique
A rétablir si tôt l'alégresse publique.

DIRCÉ.

Que m'importe qu'il montre un visage plus doux,
Quand il fait des malheurs qui ne sont que pour nous ?

SCENE DERNIERE.

THESÉE, DIRCÉ, NERINE, CLEANTE, DYMAS.

DIRCÉ.

Avez-vous vu le roi, Dymas?

DYMAS.

Hélas! princesse,
On ne doit qu'à son sang la publique alégresse.
Ce n'est plus que pour lui qu'il faut verser des pleurs:
Ses crimes inconnus avoient fait nos malheurs;
Et sa vertu souillée à peine s'est punie,
Qu'aussitôt de ces lieux la peste s'est bannie.

THESÉE.

L'effort de son courage à su nous éblouir:
D'un si grand désespoir il cherchoit à jouir,
Et de sa fermeté n'empruntoit les miracles,
Que pour mieux éviter toutes sortes d'obstacles.

DIRCÉ.

Il s'est rendu par là maître de tout son sort.
Mais achève, Dymas, le récit de sa mort;
Achève d'accabler une ame désolée.

DYMAS.

Il n'est point mort, madame, et la sienne ébranlée
Par les confus remords d'un innocent forfait,
Attend l'ordre des dieux pour sortir tout-à-fait.

DIRCÉ.

Que nous disois-tu donc ?

DYMAS.

Ce que j'ose encor dire,
Qu'il vit et ne vit plus, qu'il est mort et respire,
Et que son sort douteux qui seul reste à pleurer,
Des morts et des vivans semble le séparer.
J'étois auprès de lui sans aucunes alarmes ;
Son cœur sembloit calmé, je le voyois sans armes,
Quand soudain attachant ses deux mains sur ses yeux,
« Prévenons, a-t-il dit, l'injustice des dieux ;
» Commençons à mourir avant qu'ils nous l'ordonnent;
» Qu'ainsi que mes forfaits, mes supplices étonnent.
» Ne voyons plus le ciel après sa cruauté ;
» Pour nous venger de lui dédaignons sa clarté ;
» Refusons-lui nos yeux, et gardons quelque vie
» Qui montre encore à tous quelle est sa tyrannie. »
Là, ses yeux arrachés par ses barbares mains,
Font distiller un sang qui rend l'ame aux Thébains.
Ce sang si précieux touche à peine la terre,
Que le courroux du ciel ne leur fait plus la guerre;
Et trois mourans guéris au milieu du palais,
De sa part tout d'un coup nous annoncent la paix.
Cléante vous a dit que par toute la ville....

THESÉE.

Cessons de nous gêner d'une crainte inutile.
A force de malheurs le ciel fait assez voir
Que le sang de Laïus a rempli son devoir ;

Son ombre est satisfaite, et ce malheureux crime
Ne laisse plus douter du choix de sa victime.

DIRCÉ.

Un autre ordre demain peut nous être donné.
Allons voir cependant ce prince infortuné,
Pleurer auprès de lui notre destin funeste,
Et remettons aux dieux à disposer du reste.

Fin du cinquième et dernier acte.

DÉCLARATION

DU COMMENTATEUR.

Mon respect pour l'auteur des admirables morceaux du *Cid*, de *Cinna*, et de tant de chef-d'œuvres, mon amitié constante pour l'unique héritière du nom de ce grand homme ne m'ont pas empêché de voir et de dire la vérité, quand j'ai examiné son *OEdipe* et ses autres pièces indignes de lui : et je crois avoir prouvé tout ce que j'ai dit. Le souvenir même que j'ai fait autrefois une tragédie d'*OEdipe* ne m'a point retenu. Je ne me suis point cru égal à *Corneille :* je me suis mis hors d'intérêt ; je n'ai eu devant les yeux que l'intérêt du public, l'instruction des jeunes auteurs, l'amour du vrai qui l'emporte dans mon esprit sur toutes les autres considérations. Mon admiration sincère pour le beau est égale à ma haine pour le mauvais. Je ne connais ni l'envie, ni l'esprit de parti : je n'ai jamais songé qu'à la perfection de l'art, et je dirai hardiment la vérité en tout genre jusqu'au dernier moment de ma vie.

EXAMEN

D'ŒDIPE.

La mauvaise fortune de Pertharite m'avoit assez dégoûté du théâtre pour m'obliger à faire retraite, et à m'imposer un silence que je garderois encore si M. le procureur général Fouquet ne me l'eût permis. Comme il n'étoit pas moins sur-intendant des belles-lettres que des finances, je ne pus me défendre des ordres qu'il daigna me donner de mettre sur notre scène un des trois sujets qu'il me proposa. Il m'en laissa le choix, et je m'arrêtai à celui-ci, dont le bonheur me vengea bien de la déroute de l'autre, puisque le roi s'en satisfit assez pour me faire recevoir des marques solides de son approbation par ses libéralités, que je pris pour des commandemens tacites de consacrer aux divertissemens de sa majesté ce que l'âge et les vieux travaux m'avoient laissé d'esprit et de vigueur.

Je ne déguiserai point qu'après avoir fait le choix de ce sujet, sur cette confiance que j'aurois pour moi les suffrages de tous les savans, qui le regardent encore comme le chef-d'œuvre

de l'antiquité, et que les pensées de Sophocle et de Sénèque, qui l'ont traité en leurs langues, me faciliteroient les moyens d'en venir à bout, je tremblai quand je l'envisageai de près : je reconnus que ce qui avoit passé pour merveilleux en leurs siècles, pourroit sembler horrible au nôtre ; que cette éloquente et sérieuse description de la manière dont ce malheureux prince se crève les yeux, qui occupe tout leur cinquième acte, feroit soulever la délicatesse de nos dames, dont le goût attire aisément celui du reste de l'auditoire ; et qu'enfin l'amour n'ayant point de part en cette tragédie, elle étoit dénuée des principaux agrémens qui sont en possession de gagner la voix publique.

Ces considérations m'ont fait cacher aux yeux un si dangereux spectacle, et introduire l'heureux épisode de Thésée et de Dircé. J'ai retranché le nombre des oracles, qui pouvoit être importun, et donner à OEdipe trop de soupçons de sa naissance : j'ai rendu la réponse de Laïus, évoqué par Tirésie, assez obscure dans sa clarté apparente pour en faire une fausse application à cette princesse : j'ai rectifié ce qu'Aristote y trouve sans

raison, et qu'il n'excuse que parce qu'il arrive avant le commencement de la pièce; et j'ai fait en sorte qu'Œdipe, loin de se croire l'auteur de la mort du roi son prédécesseur, s'imagine l'avoir vengée sur trois brigands, à qui le bruit commun l'attribue; et ce n'est pas un petit artifice qu'il s'en convainque lui-même, lorsqu'il en veut convaincre Phorbas.

Ces changemens m'ont ſait perdre l'avantage que je m'étois promis de n'être souvent que le traducteur de ces grands génies qui m'ont précédé. La différente route que j'ai prise m'a empêché de me rencontrer avec eux, et de me parer de leur travail; mais, en récompense, j'ai eu le bonheur de faire avouer qu'il n'est point sorti de pièce de ma main où il se trouve tant d'art qu'en celle-ci. On m'y a fait deux objections: l'une, que Dircé, au troisième acte, manque de respect envers sa mère; ce qui ne peut être une faute de théâtre, puisque nous ne sommes pas obligés de rendre parfaits ceux que nous y faisons voir; outre que cette princesse considère encore tellement ces devoirs de la nature, que, bien qu'elle ait lieu de regarder cette mère comme

une personne qui s'est emparée d'un trône qui lui appartient, elle lui demande pardon de cette échappée, et la condamne aussi-bien que les plus rigoureux de mes juges. L'autre objection regarde la guérison publique, si tôt qu'Œdipe s'est puni. La narration s'en fait par Cléante et par Dymas, et l'on veut qu'il eût pu suffire de l'un des deux pour la faire. A quoi je réponds que ce miracle s'étant fait tout d'un coup, un seul homme n'en pouvoit savoir assez tôt tout l'effet, et qu'il a fallu donner à l'un le récit de ce qui s'étoit passé dans la ville, et à l'autre, de ce qu'il avoit vu dans le palais. Je trouve plus à dire à Dircé, qui les écoute, et devroit avoir couru auprès de sa mère, si tôt qu'on lui en a dit la mort; mais on peut répondre que si les devoirs de la nature nous appellent auprès de nos parens quand ils meurent, nous nous retirons d'ordinaire d'auprès d'eux quand ils sont morts, afin de nous épargner ce funeste spectacle, et qu'ainsi Dircé a pu n'avoir aucun empressement de voir sa mère, à qui son secours ne pouvoit plus être utile, puisqu'elle étoit morte; outre que si elle y eût couru, Thésée l'auroit suivie, et il ne me seroit demeuré

personne pour entendre ces récits : c'est une incommodité de la représentation, qui doit faire souffrir quelque manquement à l'exacte vraisemblance. Les anciens avoient leurs chœurs qui ne sortoient point du théâtre, et étoient toujours prêts d'écouter tout ce qu'on leur vouloit apprendre ; mais cette facilité étoit compensée par tant d'autres importunités de leur part, que nous ne devons point nous repentir du retranchement que nous en avons fait.

LA TOISON D'OR,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

1661.

PRÉFACE
DU COMMENTATEUR.

L'HISTOIRE de la *Toison d'or* est bien moins fabuleuse et moins frivole qu'on ne pense. C'est de toutes les époques de l'ancienne Gréce la plus brillante et la plus constatée. Il s'agissait d'ouvrir un commerce de la Gréce aux extrémités de la mer noire. Ce commerce consistait principalement en fourrures, et c'est de là qu'est venue la fable de la *Toison*. Le voyages des Argonautes servit à faire connaître aux Grecs le ciel et la terre. *Chiron* qui était de cette expédition observa que l'équinoxe du printems était au milieu de la constellation du bélier; et cette observation, faite il y a environ 4300 années, fut la base sur laquelle on s'est fondé depuis pour constater l'étonnante révolution de ving-cinq mille neuf cents années que l'axe de la terre fait autour du pôle.

Les habitans de Colchos, voisins d'une peuplade de Huns, étaient des barbares, comme ils le sont encore aujourd'hui. Leurs femmes ont toujours eu de la beauté. Il est vraisemblable que les Argonautes enlevèrent quelques Mingréliennes, puisque nous avons vu de nos jours un homme envoyé à Torno pour mesurer un degré du méridien, enlever une fille de ce pays-là. L'enlévement de *Médée* fut la source de toutes les aventures attri-

buées à cette femme, qui probablement ne méritait pas d'être connue. Elle passa pour une magicienne. Cette prétendue magie était l'usage de quelques poisons qu'on prétend être assez communs dans la Mingrélie. Il est à croire que ces malheureux secrets furent une des sources de cette croyance à la magie qui a inondé la terre dans tous les tems. L'autre source fut la fourberie : les hommes ayant été toujours divisés en deux classes, celle des charlatans et celle des sots. Le premier qui employa des herbes au hasard, pour guérir une maladie que la nature guérit toute seule, voulut faire croire qu'il en savait plus que les autres, et on le crut : bientôt tout fut prestige et miracle.

C'était la coutume de tous les Grecs et de tous les peuples, excepté peut-être des Chinois, de tourner toute l'histoire en fable; la poésie seule célébrait les grands évènemens; on voulait les orner, et on les défigurait. L'expédition des Argonautes fut chantée en vers; et quoiqu'elle méritât d'être célèbre par le fond qui était très-vrai et très-utile, elle ne fut connue que par des mensonges poétiques.

La partie fabuleuse de cette histoire semble beaucoup plus convenable à l'opéra qu'à la tragédie. Une Toison d'or gardée par des taureaux qui jettent des flammes, et par un grand dragon; ces taureaux attachés à une charue de diamans, les dents du dragon qui font naître des hommes armés;

toutes ces imaginations ne ressemblent guère à la vraie tragédie, qui après tout doit être la peinture fidelle des mœurs. Aussi *Corneille* voulut en faire une espèce d'opéra, ou du moins une pièce en machines, avec un peu de musique. C'était ainsi qu'il en avait usé en traitant le sujet d'*Andromède*. Les opéra français ne parurent qu'en 1671, et la *Toison d'or* est de 1660. Cependant un an avant la représentation de la pièce de *Corneille*, c'est-à-dire en 1659, on avait exécuté à Yssi, chez le cardinal *Mazarin*, une pastorale en musique; mais il n'y avait que peu de scènes, nulles machines, point de danses; et l'opéra s'établit ensuite en réunissant tous ces avantages.

Il y a plus de machines et de changemens de décoration dans la *Toison d'or* que de musique; on y fait seulement chanter les Sirènes dans un endroit, et *Orphée* dans un autre; mais il n'y avait point dans ce tems-là de musicien capable de faire des airs qui répondissent à l'idée qu'on s'est faite du chant d'*Orphée* et des Sirènes. La mélodie, jusqu'à *Lulli*, ne consista que dans un chant froid, traînant et lugubre, ou dans quelques vaudevilles, tels que les airs de nos Noëls; et l'harmonie n'était qu'un contre-point assez grossier.

En général, les tragédies dans lesquelles la musique interrompt la déclaration, font rarement un grand effet, parce que l'une étouffe l'autre. Si la

pièce est intéressante, on est fâché de voir cet intérêt détruit par des instrumens qui détournent toute l'attention. Si la musique est belle, l'oreille du spectateur retombe avec peine et avec dégoût de cette harmonie au récit simple.

Il n'en était pas de même chez les anciens, dont la déclamation, appelée *mélopée*, était une espèce de chant; le passage de cette mélopée à la symphonie des chœurs n'étonnait point l'oreille, et ne la rebutait pas.

Ce qui surprit le plus dans la représentation de la *Toison d'Or*, ce fut la nouveauté des machines et des décorations, auxquelles on n'était point accoutumé. Un marquis de *Sourdéac*, grand mécanicien, et passionné pour les spectacles, fit représenter la pièce en 1660, dans le château de Neufbourg en Normandie, avec beaucoup de magnificence. C'est ce même marquis de *Sourdéac* à qui on dut depuis en France l'établissement de l'opéra; il s'y ruina entièrement, et mourut pauvre et malheureux, pour avoir trop aimé les arts.

Les prologues d'*Andromède* et de la *Toison d'or*, où *Louis XIV* était loué, servirent ensuite de modéle à tous les prologues de *Quinault*; et ce fut une coutume indispensable de faire l'éloge du roi à la tête de tous les opéra, comme dans les discours à l'académie française.

Il y a de grandes beautés dans le prologue de la

Toison d'or. Ces vers sur-tout, que dit la France personnifiée, plurent à tout le monde :

A vaincre tant de fois mes forces s'affaiblissent ;
L'état est florissant, mais les peuples gémissent ;
Leurs membres décharnés courbent sous mes hauts faits,
Et la gloire du trône accable les sujets.

Long-tems après il arriva, sur la fin du régne de *Louis XIV*, que cette pièce ayant disparu du théâtre, et n'étant lue tout au plus que par un petit nombre de gens de lettres, un de nos poëtes, dans une tragédie nouvelle, mit ces quatre vers dans la bouche d'un de ces personnages. Ils furent défendus par la police. C'est une chose singulière, qu'ayant été bien reçus en 1660, ils déplurent trente ans après; et qu'après avoir été regardés comme la noble expression d'une vérité importante, ils furent pris dans un autre auteur pour un trait de satire; ils ne devaient être regardés que comme un plagiat.

De même que les opéra de *Quinault* faisaient oublier *Andromède* et la *Toison d'or*, ses prologues faisaient oublier aussi ceux de *Corneille*. Les uns et les autres sont composés de personnages, ou allégoriques, ou tirés de l'ancienne fable, c'est *Mars* et *Vénus*, c'est la *Victoire* et la *Paix*. Le seul moyen de faire supporter ces êtres fantastiques est de les faire peu parler, et de soutenir leurs vains discours par une belle mu-

sique et par l'appareil du spectacle. La *France* et la *Victoire* qui raisonnent ensemble, qui s'appellent toutes deux par leurs noms, qui récitent de longues tirades, et qui poussent des argumens, sont de vraies amplifications de collége.

Le prologue d'*Amadis* est un modéle en ce genre ; ce sont les personnages mêmes de la pièce qui paroissent dans ce prologue, et qui se réveillent à la lueur des éclairs et au bruit du tonnerre ; et dans tous les prologues de *Quinault* les couplets sont courts et harmonieux.

A l'égard de la tragédie de la *Toison d'or*, on ne la supporteroit pas aujourd'hui telle que *Corneille* l'a traitée ; on ne souffriroit pas *Junon sous le visage de Chalciope*, parlant et agissant comme une femme ordinaire, donnant à *Jason* des conseils de confidente, et lui disant :

C'est à vous d'achever un si doux changement ;
Un soupir poussé juste ensuite d'une excuse,
Perce un cœur bien avant quand lui-même il s'accuse.

JASON *lui répond :*

Déesse, quel encens....

JUNON.

Traitez moi de princesse,
Jason, et laissez là l'encens et la déesse.
Mais cette passion est-elle en vous si forte,
Qu'à tous autres objets elle ferme la porte ?
Un soupir poussé juste ensuite d'une excuse,
Perce un cœur bien avant quand lui-même il s'accuse.

C'est dans cette tragédie qu'on retrouve encore ce goût des pointes et des jeux de mots qui étoit à la mode dans presque toutes les cours, et qui mêloit quelquefois du ridicule à la politesse introduite par la mère de *Louis XIV*, et par les hôtels de *Longueville*, de la *Rochefoucault*, et de *Rambouillet*; c'est ce mauvais goût justement frondé par *Boileau* dans ces vers :

Toutefois à la cour les turlupins restèrent
Insipides plaisans : bouffons infortunés,
D'un jeu de mots grossier partisans surannés.

Il nous apprend que la tragédie elle-même fut infectée de ce défaut :

Le madrigal d'abord en fut enveloppé ;
La tragédie en fit ses plus chères délices.

Ce dernier vers exagère un peu trop. Il y a en effet quelques jeux de mots dans *Corneille*, mais ils sont rares ; le plus remarquable est celui d'*Hypsipile* qui, dans la quatrième scène du troisième acte, dit à *Médée* sa rivale, en faisant allusion à sa magie :

Je n'ai que des attraits, et vous avez des charmes.

Médée lui répond :

C'est beaucoup en amour, que de savoir charmer.

Médée se livre encore au goût des pointes dans

son monologue, où elle s'adresse à la Raison contre l'Amour, en lui disant :

Donne encor quelques lois à qui te fait la loi ;
Tyrannise un tyran qui triomphe de toi ;
Et par un faux trophée usurpe sa victoire.
Sauve tout le dehors d'un honteux esclavage
Qui t'enlève tout le dedans.

Le style de la *Toison d'or* est fort au dessous de celui d'*OEdipe;* il n'y a aucun trait brillant qu'on y puisse remarquer ; ainsi le lecteur permettra qu'on ne fasse aucune note sur cet ouvrage.

ARGUMENT
DE
LA TOISON D'OR.

Représentée par la troupe royale du marais, chez M. le marquis de Sourdéac, *en son château de Neufbourg, pour réjouissance publique du mariage du roi, et de la paix avec l'Espagne, et ensuite sur le théâtre royal du marais.*

L'antiquité n'a rien fait passer jusqu'à nous qui soit si généralement connu que le voyage des Argonautes ; mais comme les historiens qui en ont voulu démêler la vérité dans la fable qui l'enveloppe, ne s'accordent pas en tout, et que les poëtes qui l'ont embelli de leurs fictions n'ont pas pris la même route, j'ai cru que pour faciliter au spectateur l'intelligence entière de ce sujet, il étoit à propos de l'avertir de quelques particularités où je me suis attaché, qui peut-être ne sont pas connues de tout le monde. Elles sont pour la plupart tirées de Valerius Flaccus, qui en a fait un poëme épique en latin.

Phryxus étoit fils d'Athamas, roi de Thèbes, et de Nephelé, qu'il répudia pour épouser Ino. Cette seconde femme persécuta si bien ce jeune

prince, qu'il fut obligé de s'enfuir sur un mouton dont la laine étoit d'or, que sa mère lui donna après l'avoir reçu de Mercure : il le sacrifia à Mars, si tôt qu'il fut abordé à Colchos, et lui en appendit la dépouille dans une forêt qui lui étoit consacrée. Aæte, fils du Soleil, et roi de cette province, lui donna pour femme Chalciope sa fille aînée, dont il eut quatre fils, et mourut quelque tems après. Son ombre apparut ensuite à ce monarque, et lui révéla que le destin de son état dépendoit de cette toison; qu'en même tems qu'il la perdroit, il perdroit aussi son royaume; et qu'il étoit résolu dans le ciel que Médée son autre fille auroit un époux étranger. Cette prédiction fit deux effets. D'un côté Aæte, pour conserver cette toison, qu'il voyoit si nécessaire à sa propre conservation, voulut en rendre la conquête impossible par le moyen des charmes de Circé sa sœur, et de Médée sa fille. Ces deux savantes magiciennes firent en sorte qu'on ne pouvoit s'en rendre maître qu'après avoir dompté deux taureaux dont l'haleine étoit toute de feu, et leur avoir fait labourer le champ de Mars, où ensuite il falloit semer des dents de serpens, dont naissoient aussitôt autant de gens-d'armes, qui tous ensemble attaquoient le téméraire qui se hasardoit à une si dangereuse entreprise; et pour dernier péril, il falloit combattre un dragon qui ne dormoit jamais, et qui étoit

le plus fidelle et le plus redoutable gardien de ce trésor. D'autre côté les rois voisins, jaloux de la grandeur d'Aæte, s'armèrent pour cette conquète, et entr'autres Persès son frère, roi de la Chersonèse Taurique, et fils du Soleil comme lui. Comme il s'appuya du secours des Scythes, Aæte emprunta celui de Styrus, roi d'Albanie, à qui il promit Médée, pour satisfaire à l'ordre qu'il croyoit en avoir reçu du ciel par cette ombre de Phryxus : ils donnèrent bataille, et la victoire penchoit du côté de Persès, lorsque Jason arriva suivi de ses Argonautes, dont la valeur la fit tourner du parti contraire, et en moins d'un mois ces héros firent remporter tant d'avantages au roi de Colchos sur ses ennemis, qu'ils furent contraints de prendre la fuite, et d'abandonner leur camp. C'est ici que commence la pièce ; mais avant que d'en venir au détail, il faut dire un mot de Jason, et du dessein qui l'amenoit à Colchos.

Il étoit fils d'Æson, roi de Thessalie, sur qui Pelias son frère avoit usurpé le royaume. Ce tyran étoit fils de Neptune et de Tyro, fille de Salmonée, qui épousa ensuite Chreteus, père d'Æson, que je viens de nommer. Cette usurpation lui donnant la défiance ordinaire à ceux de sa sorte, lui rendit suspect le courage de Jason son neveu, et légitime héritier de ce royaume. Un oracle qu'il reçut le confirma dans ses soupçons,

si bien que pour l'éloigner, ou plutôt pour le perdre, il lui commanda d'aller conquérir la Toison d'or, dans la croyance que ce prince y périroit, et le laisseroit par sa mort paisible possesseur de l'état dont il s'étoit emparé. Jason, par le conseil de Pallas, fit bâtir pour ce fameux voyage le navire Argo, où s'embarquèrent avec lui quarante des plus vaillans de toute la Grèce. Orphée fut du nombre, avec Zethès et Calaïs, fils du vent Borée et d'Orithie, princesse de Thrace, qui étoient nés avec des ailes comme leur père, et qui par ce moyen délivrèrent en passant Phinée des harpies qui fondoient sur ses viandes si tôt que sa table étoit servie, et leur donnèrent la chasse par le milieu de l'air. Ces héros, durant leur voyage, reçurent beaucoup de faveurs de Junon et de Pallas, et prirent terre à Lemnos, dont étoit reine Hypsipile, et où ils restèrent deux ans, pendant lesquels Jason fit l'amour à cette reine, et lui donna parole de l'épouser à son retour; ce qui ne l'empêcha pas de s'attacher auprès de Médée, et de lui faire les mêmes protestations si tôt qu'il fut arrivé à Colchos, et qu'il eut vu le besoin qu'il en avoit. Ce nouvel amour lui réussit si heureusement, qu'il eut d'elle des charmes pour surmonter tous les périls, et enlever la Toison d'or malgré le dragon qui la gardoit, et qu'elle assoupit. Un auteur que cite le mythologiste Noël le Comte, et qu'il appelle

Denys le Milésien, dit qu'elle lui porta la Toison jusque dans son navire ; et c'est sur son rapport que je me suis autorisé à changer la fin ordinaire de cette fable, pour la rendre surprenante et plus merveilleuse. Je l'aurois été assez par la liberté qu'en donne la poésie en de pareilles rencontres; mais j'ai cru en avoir plus de droit en marchant sur les pas d'un autre, que si j'avois inventé ce changement.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LA FRANCE.
LA VICTOIRE.
MARS.
LA PAIX.
L'HYMENÉE.
LA DISCORDE.
L'ENVIE.
QUATRE AMOURS.

ACTEURS DE LA TRAGÉDIE.

JUPITER.
JUNON.
PALLAS.
IRIS.
L'AMOUR.
LE SOLEIL.
AÆTE, roi de Colchos, fils du Soleil.
ABSYRTE, fils d'Aæte.
CHALCIOPE, fille d'Aæte, veuve de Phryxus.
MÉDÉE, fille d'Aæte, amante de Jason.
HYPSIPILE, reine de Lemnos.
JASON, prince de Thessalie, chef des Argonautes.
PÉLÉE, IPHITE, ORPHÉE, Argonautes.
ZÉTHÈS, CALAIS, Argonautes ailés, fils de Borée et d'Orithie.
GLAUQUE, dieu marin.
DEUX TRITONS.
DEUX SIRÈNES.
QUATRE VENTS.

La scène est à Colchos.

PROLOGUE.

L'heureux mariage de sa majesté, et la paix qu'il lui a plu donner à ses peuples, ayant été les motifs de la réjouissance publique, pour laquelle cette tragédie a été préparée, non-seulement il étoit juste qu'ils servissent de sujet au prologue qui la précède, mais il étoit même absolument impossible d'en choisir une plus illustre matière.

L'ouverture du théâtre fait voir un pays ruiné par les guerres, et terminé dans son enfoncement par une ville, qui n'en est pas mieux traitée; ce qui marque le pitoyable état où la France étoit réduite avant cette faveur du ciel qu'elle a si long-tems souhaitée, et dont la bonté de son généreux monarque la fait jouir à présent.

SCENE I.

LA FRANCE, LA VICTOIRE.

LA FRANCE.

Doux charme des héros, immortelle Victoire,
Ame de leur vaillance, et source de leur gloire,
Vous qu'on fait si volage, et qu'on voit toutefois

Si constante à me suivre, et si ferme en ce choix,
Ne vous offensez pas si j'arrose de larmes
Cette illustre union qu'ont avec vous mes armes,
Et si vos faveurs même obstinent mes soupirs
A pousser vers la paix mes plus ardens désirs.
Vous faites qu'on m'estime aux deux bouts de la terre,
Vous faites qu'on m'y craint, mais il vous faut la guerre;
Et quand je vois quel prix me coûtent vos lauriers,
J'en vois avec chagrin couronner mes guerriers.

LA VICTOIRE.

Je ne me repens point, incomparable France,
De vous avoir suivie avec tant de constance.
Je vous prépare encor mêmes attachemens;
Mais j'attendois de vous d'autres remercîmens.
Vous lassez-vous de moi qui vous comble de gloire,
De moi qui de vos fils assure la mémoire,
Qui fais marcher par-tout l'effroi devant leurs pas?

LA FRANCE.

Ah! Victoire, pour fils n'ai-je que des soldats?
La gloire qui les couvre à moi-même funeste,
Sous mes plus beaux succès fait trembler tout le reste;
Ils ne vont aux combats que pour me protéger,
Et n'en sortent vainqueurs que pour me ravager.
S'ils renversent des murs, s'ils gagnent des batailles,
Ils prennent droit par là de ronger mes entrailles;
Leur retour me punit de mon trop de bonheur,
Et mes bras triomphans me déchirent le cœur.
A vaincre tant de fois mes forces s'affoiblissent;

L'état est florissant, mais les peuples gémissent :
Leurs membres décharnés courbent sous mes hauts faits;
Et la gloire du trône accable les sujets.
Voyez autour de moi que de tristes spectacles!
Voilà ce qu'en mon sein enfantent vos miracles.
Quelque encens que je doive à cette fermeté,
Qui vous fait en tous lieux marcher à mon côté,
Je me lasse de voir mes villes désolées,
Mes habitans pillés, mes campagnes brûlées ;
Mon roi, que vous rendez le plus puissant des rois,
En goûte moins le fruit de ses propres exploits;
Du même œil dont il voit ses plus nobles conquêtes,
Il voit ce qu'il leur faut sacrifier de têtes ;
De ce glorieux trône où brille sa vertu,
Il tend sa main auguste à son peuple abattu;
Et comme à tout moment la commune misère
Rappelle en son grand cœur les tendresses de père,
Ce cœur se laisse vaincre aux vœux que j'ai formés,
Pour faire respirer ce que vous opprimez.

LA VICTOIRE.

France, j'opprime donc ce que je favorise ?
A ce nouveau reproche excusez ma surprise :
J'avois cru jusqu'ici qu'à vos seuls ennemis
Ces termes odieux pouvoient être permis,
Qu'eux seuls de ma conduite avoient droit de se plaindre.

LA FRANCE.

Vos dons sont à chérir, mais leur suite est à craindre:
Pour faire deux héros ils font cent malheureux;

Et ce dehors brillant que mon nom reçoit d'eux,
M'éclaire à voir les maux qu'à ma gloire il attache,
Le sang dont il m'épuise, et les nerfs qu'il m'arrache.

LA VICTOIRE.

Je n'ose condamner de si justes ennuis,
Quand je vois quels malheurs malgré moi je produis;
Mais ce dieu dont la main m'a chez vous affermie,
Vous pardonnera-t-il d'aimer son ennemie?
Le voilà qui paroît; c'est lui-même, c'est Mars,
Qui vous lance du ciel de farouches regards:
Il menace, il descend; appaisez sa colère
Par le prompt désaveu d'un souhait téméraire.

(*Le ciel s'ouvre, et fait voir Mars en posture menaçante, un pied en l'air, et l'autre porté sur son étoile. Il descend ainsi à un des côtés du théâtre, qu'il traverse en parlant; et si tôt qu'il a parlé, il remonte au même lieu dont il est parti.*)

SCENE II.

MARS, LA FRANCE, LA VICTOIRE.

MARS.

France ingrate, tu veux la paix,
Et pour toute reconnoissance
D'avoir en tant de lieux étendu ta puissance,
Tu murmures de mes bienfaits.

Encore un lustre ou deux, et sous tes destinées
J'aurois rangé le sort des têtes couronnées;
Ton état n'auroit eu pour bornes que ton choix;
Et tu devois tenir pour assuré présage,
Voyant toute l'Europe apprendre ton langage,
Que toute cette Europe alloit prendre tes lois.

Tu renonces à cette gloire,
La Paix a pour toi plus d'appas,
Et tu dédaignes la Victoire
Que j'ai de ma main propre attachée à tes pas.
Vois dans quels fers sous moi la Discorde et l'Envie
Tiennent cette Paix asservie.
La Victoire t'a dit comme on peut m'appaiser;
J'en veux bien faire encor ta compagne éternelle;
Mais sache que je la rappelle,
Si tu manques d'en bien user.

(*Avant que de disparoître, ce dieu en colère contre la France lui fait voir la Paix qu'elle demande avec tant d'ardeur, prisonnière dans son palais, entre les mains de la Discorde et de l'Envie, qu'il lui a données pour gardes. Ce palais a pour colonnes des canons qui ont pour bases des mortiers, et des boulets pour chapitaux; le tout accompagné, pour ornemens, de trompettes, de tambours et autres instrumens de guerre entrelacés en-*

semble, et découpés à jour, qui font comme un second rang de colonnes. Le lambris est composé de trophées d'armes, et de tout ce qui peut désigner et embellir la demeure de ce dieu des batailles.)

SCENE III.

LA PAIX, LA DISCORDE, L'ENVIE, LA FRANCE, LA VICTOIRE.

LA PAIX.

En vain à tes soupirs il est inexorable ;
Un dieu plus fort que lui me va rejoindre à toi ;
Et tu devras bientôt ce succès adorable
A cette reine incomparable,
Dont les soins et l'exemple ont formé ton grand roi.
Ses tendresses de sœur, ses tendresses de mère,
Peuvent tout sur un fils, peuvent tout sur un frère.
Bénis, France, bénis ce pouvoir fortuné ;
Bénis le choix qu'il fait d'une reine comme elle :
Cent rois en sortiront, dont la gloire immortelle
Fera trembler sous toi l'univers étonné ;
Et dans tout l'avenir sur leur front couronné
Portera l'image fidelle
De celui qu'elle t'a donné.

Ce dieu dont le pouvoir suprême

Etouffe d'un coup-d'œil les plus vieux différens,
Ce dieu par qui l'amour plaît à la vertu même,
Et qui borne souvent l'espoir des conquérans;
Le blond et pompeux Hymenée
Prépare en ta faveur l'éclatante journée,
Où sa main doit briser mes fers.
Ces monstres insolens dont je suis prisonnière,
Prisonniers à leur tour au fond de leurs enfers,
Ne pourront mêler d'ombre à sa vive lumière.
A tes cantons les plus déserts
Je rendrai leur beauté premiére;
Et dans les doux torrens d'une alégresse entière,
Tu verras s'abîmer tes maux les plus amers.

Tu vois comme déjà ces deux hautes puissances,
Que Mars sembloit plonger en d'immortels discords,
Ont malgré ses fureurs assemblé sur tes bords
Les sublimes intelligences
Qui de leurs grands états meuvent les vastes corps.
Les surprenantes harmonies
De ces miraculeux génies,
Savent tout balancer, savent tout soutenir:
Leur prudence étoit due à cet illustre ouvrage;
Et jamais on n'eût pu fournir
Aux intérêts divers de la Seine et du Tage,
Ni zèle plus savant en l'art de réunir,
Ni savoir mieux instruit du commun avantage.

Par ces organes seuls ces dignes potentats

Se font eux-mêmes leurs arbitres;
Aux conquêtes par eux ils donnent d'autres titres,
Et des bornes à leurs états.
Ce dieu même qu'attend ma longue impatience,
N'a droit de m'affranchir que par leur conférence;
Sans elle son pouvoir seroit mal reconnu.
Mais enfin je le vois, leur accord me l'envoie.
France, ouvre ton cœur à la joie,
Et vous, monstres, fuyez, ce grand jour est venu.

(*L'Hymenée paroît couronné de fleurs, portant en sa main droite un dard semé de lys et de roses, et en la gauche, le portrait de la reine peint sur son bouclier.*)

SCENE IV.

L'HYMENÉE, LA PAIX, LA DISCORDE, L'ENVIE, LA FRANCE, LA VICTOIRE, chœur de musique.

LA DISCORDE.

En vain tu le veux croire, orgueilleuse captive:
Pourrions-nous fuir le secours qui t'arrive?

L'ENVIE.

Pourrions-nous craindre un dieu qui contre nos fureurs
Ne prend pour armes que des fleurs?

L'HYMENÉE.

Oui, monstres, oui, craignez cette main vengeresse,
Mais craignez encor plus cette grande princesse,
Pour qui je viens allumer mon flambeau :
Pourriez-vous soutenir les traits de son visage ?
Fuyez, monstres, à son image,
Fuyez, et que l'enfer qui fut votre berceau,
Vous serve à jamais de tombeau.
Et vous, noirs instrumens d'un indigne esclavage,
Tombez, fers odieux, à ce divin aspect,
Et pour lui rendre un prompt hommage,
Anéantissez-vous de honte ou de respect.

(*Il présente ce portrait aux yeux de la Discorde et de l'Envie, qui trébuchent aussitôt aux enfers; et ensuite il le présente aux chaines qui tiennent la Paix prisonnière, qui tombent et se brisent tout à l'heure.*)

LA PAIX.

Dieu des sacrés plaisirs, vous venez de me rendre
Un bien dont les dieux même ont lieu d'être jaloux;
Mais ce n'est pas assez, il est tems de descendre,
Et de remplir les vœux qu'en terre on fait pour nous.

L'HYMENÉE.

Il en est tems, déesse, et c'est trop faire attendre
Les effets d'un espoir si doux.
Vous donc, mes ministres fidelles,
Venez, amours, et prêtez-nous vos ailes.

(*Quatre amours descendent du ciel, deux de chaque côté, et s'attachent à l'Hymenée et à la Paix pour les apporter en terre.*)

LA FRANCE.

Peuple, fais voir ta joie à ces divinités,
Qui vont tarir le cours de tes calamités.

CHŒUR DE MUSIQUE.

(*L'Hymenée, la Paix et les quatre amours descendent pendant qu'il chante.*)

Descends, Hymen, et ramène sur terre
Les délices avec la paix.
Descends, objet divin de nos plus doux souhaits,
Et par tes feux éteins ceux de la guerre.

(*Après que l'Hymenée et la Paix sont descendus, les quatre amours remontent au ciel, premièrement de droit fil tous quatre ensemble, et puis se séparant deux à deux, et croisant leur vol, en sorte que ceux qui sont au côté droit se retirent à gauche dans les nues, et ceux qui sont à gauche se perdent dans celles du côté droit.*)

SCENE V.

L'HYMENÉE, LA PAIX, LA FRANCE, LA VICTOIRE.

LA FRANCE, *à la Paix.*

Adorable souhait des peuples gémissans,
Féconde sureté des travaux innocens,
Infatigable appui du pouvoir légitime,
Qui dissipez le trouble et détruisez le crime,
Protectrice des arts, mère des beaux loisirs,
Est-ce une illusion qui flatte mes désirs?
Puis-je en croire mes yeux, et dans chaque province
De votre heureux retour faire bénir mon prince?

LA PAIX.

France, apprends que lui-même il aime à le devoir
A ces yeux dont tu vois le souverain pouvoir.
Par un effort d'amour réponds à leurs miracles;
Fais éclater ta joie en de pompeux spectacles.
Ton théâtre a souvent d'assez riches couleurs,
Pour n'avoir pas besoin d'emprunter rien ailleurs.
Ose donc, et fais voir que ta reconnoissance....

LA FRANCE.

De grace, voyez mieux quelle est mon impuissance:
Est-il effort humain qui jamais ait tiré
Des spectacles pompeux d'un sein si déchiré?
Il faudroit que vos soins par le cours des années....

L'HYMENÉE.

Ces traits divins n'ont pas des forces si bornées.
Mes roses et mes lys par eux en un moment,
A ces lieux désolés vont servir d'ornement.
Promets, et tu verras l'effet de ma parole.

LA FRANCE.

J'entreprendrai beaucoup, mais ce qui m'en console,
C'est que sous votre aveu....

L'HYMENÉE.

Va, n'appréhende rien;
Nous serons à l'envi nous-mêmes ton soutien.
Porte sur ton théâtre une chaleur si belle,
Que des plus heureux tems l'éclat s'y renouvelle:
Nous en partagerons la gloire et le souci.

LA VICTOIRE.

Cependant la Victoire est inutile ici;
Puisque la Paix y règne, il faut qu'elle s'exile.

LA PAIX.

Non, Victoire, avec moi tu n'es pas inutile;
Si la France en repos n'a plus où t'employer,
Du moins à ses amis elle peut t'envoyer.
D'ailleurs, mon plus grand calme aime l'inquiétude
Des combats de prudence et des combats d'étude;
Il ouvre un champ plus large à ces guerres d'esprits;
Tous les peuples sans cesse en disputent le prix;
Et comme il fait monter à la plus haute gloire,
Il est bon que la France ait toujours la Victoire.

Fais-lui donc cette grace, et prends part comme nous
A ce qu'auront d'heureux des spectacles si doux.

LA VICTOIRE.

J'y consens, et m'arrête aux rives de la Seine,
Pour rendre un long hommage à l'une et l'autre reine,
Pour y prendre à jamais les ordres de son roi.
Puissé-je en obtenir pour mon premier emploi,
Ceux d'aller jusqu'aux bouts de ce vaste hémisphère
Arborer les drapeaux de son généreux frère!
D'aller d'un si grand prince, en mille et mille lieux,
Egaler le grand nom au nom de ses aïeux!
Le conduire au-delà de leurs fameuses traces,
Faire un appui de Mars du favori des Graces,
Et sous d'autres climats couronner ses hauts faits
Des lauriers qu'en ceux-ci lui dérobe la Paix!

L'HYMENÉE.

Tu vas voir davantage, et les dieux qui m'ordonnent
Qu'attendant tes lauriers mes myrtes le couronnent,
Lui vont donner un prix de toute autre valeur
Que ceux que tu promets avec tant de chaleur.
Cette illustre conquête a pour lui plus de charmes
Que celles que tu veux assurer à ses armes;
Et son œil éclairé par mon sacré flambeau,
Ne voit point de trophée, ou si noble, ou si beau.
Ainsi, France, à l'envi l'Espagne et l'Angleterre
Aiment à t'enrichir quand tu finis la guerre:
Et la Paix qui succède à ses tristes efforts,
Te livre par ma main leurs plus rares trésors.

LA PAIX.

Allons sans plus tarder mettre ordre à tes spectacles;
Et pour les commencer par de nouveaux miracles,
Toi que rend tout-puissant ce chef-d'œuvre des cieux,
Hymen, fait lui changer la face de ces lieux.

L'HYMENÉE, *seul.*

Naissez à cet aspect, fontaines, fleurs, bocages,
Chassez de ces débris les funestes images,
Et formez des jardins, tels qu'avec quatre mots
Le grand art de Médée en fit naître à Colchos.

(*Tout le théâtre se change en un jardin magnifique, à la vue du portrait de la reine, que l'Hymenée lui présente.*)

Fin du Prologue.

LA TOISON D'OR.

ACTE PREMIER.

Ce grand jardin qui en fait la scène, est composé de trois rangs de cyprès, à côté desquels on voit alternativement en chaque châssis, des statues de marbre blanc à l'antique, qui versent de gros jets d'eau dans de grands bassins, soutenus par des Tritons qui leur servent de piédestal, ou trois vases qui portent, l'un des orangers, et les deux autres diverses fleurs en confusion, champtournées et découpées à jour. Les ornemens de ces vases et de ces bassins sont rehaussés d'or, et ces statues portent sur leurs têtes des corbeilles d'or treillissées, et remplies de pareilles fleurs. Le théâtre est fermé par une grande arcade de verdure, ornée de festons de fleurs, avec une grande corbeille d'or sur le milieu, qui en est remplie comme les autres. Quatre autres arcades qui la suivent composent avec elle un berceau, qui laisse voir plus loin un autre jardin de cyprès mêlés de quantité d'autres statues à l'antique, et la perspective du fond borne la vue par un parterre encore plus éloigné,

au milieu duquel s'élève une fontaine avec divers autres jets d'eau qui ne font pas le moindre agrément de ce spectacle.

SCENE I.

CHALCIOPE, MEDÉE.

MEDÉE.

Parmi ces grands sujets d'alégresse publique
Vous portez sur le front un air mélancolique ;
Votre humeur paroît sombre, et vous semblez, ma sœur,
Murmurer en secret contre notre bonheur.
La veuve de Phryxus et la fille d'Aæte
Plaint-elle de Persès la honte et la défaite ?
Vous faut-il consoler de ces illustres coups,
Qui partent d'un héros parent de votre époux ?
Et le vaillant Jason pourroit-il vous déplaire,
Alors que dans son trône il rétablit mon pére ?

CHALCIOPE.

Vous m'offensez, ma sœur; celles de notre rang
Ne savent point trahir leur pays ni leur sang;
Et j'ai vu les combats de Persès et d'Aæte
Toujours avec des yeux de fille et de sujette.
Si mon front porte empreints quelques troubles secrets,
Sachez que je n'en ai que pour vos intérêts.
J'aime autant que je dois cette haute victoire;
Je veux bien que Jason en ait toute la gloire;

Mais à tout dire, enfin, je crains que ce vainqueur
N'en étende les droits jusque sur votre cœur.
Je sais que sa brigade à peine descendue
Rétablit à nos yeux la bataille perdue,
Que Persès triomphoit, que Styrus étoit mort,
Styrus que pour époux vous envoyoit le sort.
Jason de tant de maux borna soudain la course;
Il en dompta la force, il en tarit la source:
Mais avouez aussi qu'un héros si charmant
Vous console bientôt de la mort d'un amant.
L'éclat qu'a répandu le bonheur de ses armes
A vos yeux éblouis ne permet plus de larmes:
Il sait les détourner des horreurs d'un cercueil;
Et la peur d'être ingrate étouffe votre deuil.
Non que je blâme en vous quelques soins de lui plaire,
Tant que la guerre ici l'a rendu nécessaire;
Mais je ne voudrois pas que cet empressement
D'un soin étudié fît un attachement.
Car enfin aujourd'hui que la guerre est finie,
Votre facilité se trouveroit punie.
Et son départ subit ne vous laisseroit plus
Qu'un cœur embarrassé de soucis superflus.

MEDÉE.

La remontrance est douce, obligeante, civile;
Mais, à parler sans feinte, elle est fort inutile:
Si je n'ai point d'amour, je n'y prends point de part;
Et si j'aime Jason, l'avis vient un peu tard.
Quoi qu'il en soit, ma sœur, nommeriez-vous un crime,
Un vertueux amour qui suivroit tant d'estime?

Alors que ses hauts faits lui gagnent tous les cœurs,
Faut-il que ses soupirs excitent mes rigueurs,
Que contre ses exploits moi seule je m'irrite,
Et fonde mes dédains sur son trop de mérite?
Mais s'il m'en doit bientôt coûter un repentir,
D'où pouvez-vous savoir qu'il soit prêt à partir?

CHALCIOPE.

Je le sais de mes fils, qu'une ardeur de jeunesse
Emporte malgré moi jusqu'à le suivre en Grèce,
Pour voir en ces beaux lieux la source de leur sang,
Et de Phryxus leur père y reprendre le rang.
Déjà tous ces héros au départ se disposent;
Ils ont peine à souffrir que leurs bras se reposent;
Comme la gloire à tous fait leur plus cher souci,
N'ayant plus à combattre, ils n'en ont plus ici;
Ils brûlent d'en chercher dessus quelqu'autre rive,
Tant leur valeur rougit si tôt qu'elle est oisive.
Jason veut seulement une grace du roi.....

MÉDÉE.

Cette grace, ma sœur, n'est sans doute que moi.
Ce n'est plus avec vous qu'il faut que je déguise.
Du chef de ces héros j'asservis la franchise;
De tout ce qu'il a fait de grand, de glorieux,
Il rend un plein hommage au pouvoir de mes yeux;
Il a vaincu Persès, il a servi mon père,
Il a sauvé l'état, sans chercher qu'à me plaire.
Vous l'avez vu peut-être, et vos yeux sont témoins
De combien chaque jour il y donne de soins,
Avec combien d'ardeur....

CHALCIOPE.

Oui, je l'ai vu moi-même,
Que pour plaire à vos yeux il prend un soin extrême:
Mais je n'ai pas moins vu combien il vous est doux
De vous montrer sensible aux soins qu'il prend pour vous.
Je vous vois chaque jour avec inquiétude
Chercher, ou sa présence, ou quelque solitude,
Et dans ces grands jardins sans cesse repasser
Le souvenir des traits qui vous ont su blesser.
En un mot, vous l'aimez, et ce que j'appréhende....

MEDÉE.

Je suis prête à l'aimer, si le roi le commande:
Mais jusque-là, ma sœur, je ne fais que souffrir
Les soupirs et les vœux qu'il prend soin de m'offrir.

CHALCIOPE.

Quittez ce faux devoir dont l'ombre vous amuse.
Vous irez plus avant si le roi le refuse;
Et quoi que votre erreur vous fasse présumer,
Vous obéirez mal, s'il vous défend d'aimer.
Je sais.... Mais le voici que le prince accompagne.

SCENE II.

AÆTE, ABSYRTE, CHALCIOPE, MEDÉE.

AÆTE.

Enfin nos ennemis nous cèdent la campagne,
Et des Scythes défaits le camp abandonné,
Nous est de leur déroute un gage fortuné,
Un fidelle témoin d'une victoire entière :
Mais comme la fortune est souvent journalière,
Il en faut redouter de funestes retours,
Ou se mettre en état de triompher toujours.
Vous savez de quel poids et de quelle importance
De ce peu d'étrangers s'est fait voir l'assistance.
Quarante, qui l'eût cru? quarante à leur abord
D'une armée abattue ont relevé le sort,
Du côté des vaincus rappelé la victoire,
Et fait d'un jour fatal un jour brillant de gloire.
Depuis cet heureux jour que n'ont point fait leurs bras?
Leur chef nous a paru le démon des combats,
Et trois fois sa valeur d'un noble effet suivie,
Au péril de son sang a dégagé ma vie.
Que ne lui dois-je point? et que ne dois-je à tous?
Ah! si nous les pouvions arrêter parmi nous,
Que ma couronne alors se verroit assurée!
Qu'il faudroit craindre peu pour la Toison dorée,
Ce trésor où les dieux attachent nos destins,

Et que veulent ravir tant de jaloux voisins!
N'y peux-tu rien, Médée, et n'as-tu point de charmes
Qui fixent en ces lieux le bonheur de leurs armes?
N'est-il herbes, parfums, ni chants mystérieux
Qui puissent nous unir ces bras victorieux?

ABSYRTE.

Seigneur, il est en vous d'avoir cet avantage;
Le charme qu'il y faut est tout sur son visage:
Jason l'aime, et je crois que l'offre de son cœur
N'en seroit pas reçue avec trop de rigueur.
Un favorable aveu pour ce digne hymenée
Rendroit ici sa course heureusement bornée;
Son exemple auroit force, et feroit qu'à l'envi
Tous voudroient imiter le chef qu'ils ont suivi;
Tous sauroient comme lui, pour faire une maîtresse,
Perdre le souvenir des beautés de leur Grèce;
Et tous ainsi que lui permettroient à l'amour
D'obstiner des héros à grossir votre cour.

AÆTE.

Le refus d'un tel heur auroit trop d'injustice.
Puis-je d'un moindre prix payer un tel service?
Le ciel qui veut pour elle un époux étranger,
Sous un plus digne joug ne sauroit l'engager.
Oui, j'y consens, Absyrte, et tiendrai même à grace
Que du roi d'Albanie il remplisse la place,
Que la mort de Styrus permette à votre sœur
L'incomparable choix d'un si grand successeur.
Ma fille, si jamais les droits de la naissance....

CHALCIOPE.

Seigneur, je vous réponds de son obéissance;
Mais je ne réponds pas que vous trouviez les Grecs
Dans la même pensée et les mêmes respects.
Je les connois un peu, veuve d'un de leurs princes,
Ils ont avertion pour toutes nos provinces;
Et leur pays natal leur imprime un amour
Qui par-tout les rappelle et presse leur retour.
Ainsi n'espérez pas qu'il soit des hymenées
Qui puissent à la vôtre unir leurs destinées:
Ils les accepteront, si leur sort rigoureux
A fait de leur patrie un lieu mal sûr pour eux;
Mais le péril passé, leur soudaine retraite
Vous fera bientôt voir que rien ne les arrête;
Et qu'il n'est point de nœud qui les puisse obliger
A vivre sous les lois d'un monarque étranger.
Bien que Phryxus m'aimât avec quelque tendresse,
Je l'ai vu mille fois soupirer pour sa Grèce;
Et quelque illustre rang qu'il tînt dans vos états,
S'il eût eu l'accès libre en ces heureux climats,
Malgré ces beaux dehors d'une ardeur empressée,
Il m'eût fallu l'y suivre, ou m'en voir délaissée.
Il semble après sa mort qu'il revive en ses fils:
Comme ils ont même sang, ils ont mêmes esprits;
La Grèce en leur idée est un séjour céleste,
Un lieu seul digne d'eux: par là jugez du reste.

AÆTE.

Faites-les moi venir, que de leur propre voix
J'apprenne les raisons de cet injuste choix.

Et quant à ces guerriers que nos dieux tutélaires
Au salut de l'état rendent si nécessaires,
Si pour les obliger à vivre mes sujets,
Il n'est point dans ma cour d'assez dignes objets,
Si ce nom sur leur front jette tant d'infamie,
Que leur gloire en devienne implacable ennemie,
Subornons cette gloire, et voyons dès demain
Ce que pourra sur eux le nom de souverain.
Le trône a ses liens ainsi que l'hymenée;
Et quand ce double nœud tient une ame enchaînée;
Quand l'ambition marche au secours de l'amour,
Elle étouffe aisément tous ces soins du retour.
Elle triomphera de cette idolâtrie,
Que tous ces grands guerriers gardent pour leur patrie,
Leur Grèce a des climats, et plus doux, et meilleurs;
Mais commander ici vaut bien servir ailleurs.
Partageons avec eux l'éclat d'une couronne,
Que la bonté du ciel par leurs mains nous redonne.
D'un bien qu'ils ont sauvé je leur dois quelque part,
Je le perdois sans eux, sans eux il court hasard;
Et c'est toujours prudence, en un péril funeste,
D'offrir une moitié pour conserver le reste.

ABSYRTE.

Vous les connoissez mal; ils sont trop généreux,
Pour vous vendre à ce prix le besoin qu'on a d'eux.
Après ce grand secours, ce seroit pour salaire
Prendre une part du vol qu'on tâchoit à vous faire,
Vous piller un peu moins sous couleur d'amitié,
Et vous laisser enfin ce reste par pitié.

C'est là, seigneur, c'est là cette haute infamie
Dont vous verriez leur gloire implacable ennemie.
Le trône a des splendeurs dont les yeux éblouis
Peuvent réduire une ame à l'oubli du pays;
Mais aussi la Scythie ouverte à nos conquêtes
Offre assez de matière à couronner leurs têtes.
Qu'ils règnent, mais par nous, et sur nos ennemis,
C'est là qu'il faut trouver un sceptre à nos amis;
Et lors d'un sacré nœud l'inviolable étreinte
Tirera notre appui d'où partoit notre crainte;
Et l'hymen unira par des liens si doux,
Des rois sauvés par eux, à des rois faits par nous.

AÆTE.

Vous regardez trop tôt comme votre héritage
Un trône dont en vain vous craignez le partage.
J'ai d'autres yeux, Absyrte, et vois un peu plus loin.
Je veux bien réserver ce remède au besoin,
Ne faire point cette offre à moins que nécessaire;
Mais s'il y faut venir, rien ne m'en peut distraire.
Les voici, parlons-leur; et pour les arrêter,
Ne leur refusons rien qu'ils daignent souhaiter.

SCENE III.

AÆTE, ABSYRTE, MEDÉE, JASON, PELÉE, IPHITE, ORPHÉE, ARGONAUTES.

A Æ T E.

Guerriers par qui mon sort devient digne d'envie,
Héros à qui je dois, et le sceptre, et la vie,
Aprés tant de bienfaits, et d'un si haut éclat,
Voulez-vous me laisser la honte d'être ingrat?
Je ne vous fais point d'offre, et dans ces lieux sauvages,
Je ne découvre rien digne de vos courages;
Mais si dans mes états, mais si dans mon palais,
Quelque chose avoit pu mériter vos souhaits,
Le choix qu'en auroit fait cette valeur extrême
Lui donneroit un prix qu'il n'a pas de lui-même;
Et je croirois devoir à ce précieux choix
L'heur de vous rendre un peu de ce que je vous dois.

J A S O N.

Si nos bras animés par vos destins propices
Vous ont rendu, seigneur, quelques foibles services,
Et s'il en est encore aprés un sort si doux,
Que vos commandemens puissent vouloir de nous,
Vous avez en vos mains un trop digne salaire,
Et pour ce qu'on a fait, et pour ce qu'on peut faire;
Et s'il nous est permis de vous le demander...

AÆTE.

Attendez tout d'un roi qui veut tout accorder :
J'en jure le dieu Mars et le Soleil mon père ;
Et me puisse à vos yeux accabler leur colère,
Si mes sermens pour vous n'ont de si prompts effets,
Que vos vœux dès ce jour se verront satisfaits !

JASON.

Seigneur, j'ose vous dire, après cette promesse,
Que vous voyez la fleur des princes de la Grèce
Qui vous demandent tous d'une commune voix
Un trésor qui jadis fut celui de ses rois.
La Toison d'or, seigneur, que Phryxus votre gendre,
Phryxus notre parent....

AÆTE.

Ah ! que viens-je d'entendre !

MEDÉE, *à part.*

Ah perfide !

JASON.

A ce mot vous paroissez surpris !
Notre peu de secours se met à trop haut prix ;
Mais enfin, je l'avoue, un si précieux gage
Est l'unique motif de tout notre voyage.
Telle est la dure loi que nous font nos tyrans,
Que lui seul nous peut rendre au sein de nos parens;
Et telle est leur rigueur, que sans cette conquête,
Le retour au pays nous coûteroit la tête.

AÆTE.

Ah ! si vous ne pouvez y rentrer autrement,
Dure, dure à jamais votre bannissement !

Prince, tel est mon sort, que la Toison ravie
Me doit coûter le sceptre, et peut-être la vie.
De sa perte dépend celle de tout l'état;
En former un désir c'est faire un attentat;
Et si jusqu'à l'effet vous pouvez le réduire,
Vous ne m'avez sauvé que pour mieux me détruire.

JASON.

Qui vous l'a dit, seigneur? quel tyrannique effroi
Fait cette illusion aux destins d'un grand roi?

AÆTE.

Votre Phryxus lui-même a servi d'interprète
A ces ordres des dieux dont l'effet m'inquiète.
Son ombre en mots exprès nous les a fait savoir.

JASON.

A des fantômes vains donnez moins de pouvoir:
Une ombre est toujours ombre, et des nuits éternelles
Il ne sort point de jours qui ne soient infidelles.
Ce n'est point à l'enfer à disposer des rois;
Et les ordres du ciel n'empruntent point sa voix:
Mais vos bontés par là cherchent à faire grace
Au trop d'ambition dont vous voyez l'audace;
Et c'est pour colorer un trop juste refus,
Que vous faites parler cette ombre de Phryxus.

AÆTE.

Quoi! de mon noir destin la triste certitude
Ne seroit qu'un prétexte à mon ingratitude?
Et quand je vous dois tout, je voudrois essayer
Un mauvais artifice à ne vous rien payer?

Quoi que vous en croyiez, quoi que vous puissiez dire,
Pour vous désabuser partageons mon empire.
Cette offre peut-elle être un refus coloré ?
Et répond-elle mal à ce que j'ai juré ?

JASON.

D'autres l'accepteroient avec pleine alégresse ;
Mais elle n'ouvre pas les chemins de la Grèce ;
Et ces héros sortis, ou des dieux, ou des rois,
Ne sont pas mes sujets pour vivre sous mes lois :
C'est à l'heur du retour que leur courage aspire,
Et non pas à l'honneur de me faire un empire.

AÆTE.

Rien ne peut donc changer ce rigoureux désir ?

JASON.

Seigneur, nous n'avons pas le pouvoir de choisir ;
Ce n'est que perdre tems qu'en parler davantage ;
Et vous savez à quoi le serment vous engage.

AÆTE.

Téméraire serment qui me fait une loi,
Dangereuse pour vous, ou funeste pour moi !
La Toison est à vous si vous pouvez la prendre ;
Car ce n'est pas de moi qu'il vous la faut attendre.
Comme votre Phryxus l'a consacrée à Mars,
Ce dieu même lui fait d'effroyables remparts,
Contre qui tout l'effort de la valeur humaine
Ne peut être suivi que d'une mort certaine.
Il faut pour l'emporter quelque chose au dessus.
J'ouvrirai la carrière, et ne puis rien de plus :

Il y va de ma vie ou de mon diadême ;
Mais je tremble pour vous autant que pour moi-même.
Je croirois faire un crime à vous le déguiser ;
Il est en votre choix d'en bien ou mal user :
Ma parole est donnée, il faut que je la tienne ;
Mais votre perte est sure à moins que de la mienne.
Adieu, pensez-y bien. Toi, ma fille, dis-lui
A quels affreux périls il se livre aujourd'hui.

SCENE IV.

MEDÉE, JASON, ARGONAUTES.

MEDÉE.

Ces périls sont légers.

JASON.

Ah! divine princesse!

MEDÉE.

Il n'y faut que du cœur, des forces, de l'adresse :
Vous en avez, Jason ; mais peut-être, après tout,
Ce que vous en avez n'en viendra pas à bout.

JASON.

Madame, si jamais....

MEDÉE.

Ne dis rien, téméraire ;
Tu ne savois que trop quel choix pouvoit me plaire.
Celui de la Toison m'a fait voir tes mépris :
Tu la veux, tu l'auras ; mais apprends à quel prix.

Pour voir cette dépouille au dieu Mars consacrée,
A tous dans sa forêt il permet libre entrée ;
Mais pour la conquérir qui s'ose hasarder,
Trouve un affreux dragon commis à la garder :
Rien n'échappe à sa vue, et le sommeil sans force
Fait avec sa paupière un éternel divorce.
Le combat contre lui ne te sera permis
Qu'aprés deux fiers taureaux par ta valeur soumis :
Leurs yeux sont tous de flâme, et leur brûlante haleine
D'un long embrasement couvre toute la plaine.
Va leur faire souffrir le joug et l'aiguillon,
Ouvrir du champ de Mars le funeste sillon ;
C'est ce qu'il te faut faire, et dans ce champ horrible
Jeter une semence encore plus terrible,
Qui soudain produira des escadrons armés
Contre la même main qui les aura semés.
Tous, si tôt qu'ils naîtront, en voudront à ta vie :
Je vais moi-même à tous redoubler leur furie.
Juge par là, Jason, de la gloire où tu cours,
Et cherche où tu pourras des bras et du secours.

SCENE V.

JASON, PELÉE, IPHITE, ORPHÉE, ARGONAUTES.

JASON.

Amis, voilà l'effet de votre impatience.
Si j'avois eu sur vous un peu plus de croyance,

L'amour m'auroit livré ce précieux dépôt,
Et vous l'avez perdu pour le vouloir trop tôt.

PELÉE.

L'amour vous est bien doux, et votre espoir tranquille,
Qui vous fit consumer deux ans chez Hypsipile,
En consumeroit quatre avec plus de raison
A cajoler Médée, et gagner la Toison.
Après que nos exploits l'ont si bien méritée,
Un mot seul, un souhait dût l'avoir emportée;
Mais puisqu'on la refuse au service rendu,
Il faut avoir de force un bien qui nous est dû.

JASON.

De Médée en courroux dissipez donc les charmes;
Combattez ce dragon, ces taureaux, ces gens-d'armes.

IPHITE.

Les dieux nous ont sauvés de mille autres dangers,
Et sont les mêmes dieux en ces bords étrangers.
Pallas nous a conduits, et Junon de nos têtes
A parmi tant de mers écarté les tempêtes.
Ces grands secours unis auront leur plein effet,
Et ne laisseront point leur ouvrage imparfait.
Voyez si je m'abuse, amis, quand je l'espére;
Regardez de Junon briller la messagère;
Iris nous vient du ciel dire ses volontés.
En attendant son ordre adorons ses bontés.
Prends ton luth, cher Orphée, et montre à la déesse
Combien ce doux espoir charme notre tristesse.

SCENE VI.

IRIS *est sur l'arc-en-ciel*, JUNON ET PALLAS *chacune dans son char*, JASON, ORPHÉE, ARGONAUTES.

ORPHÉE *chante :*

Femme et sœur du maître des dieux,
De qui le seul regard fait nos destins propices,
Nous as-tu jusqu'ici guidés sous tes auspices
Pour nous voir périr en ces lieux ?
Contre des bras mortels tout ce qu'ont pu nos armes,
Nous l'avons fait dans les combats ;
Contre les monstres et les charmes
C'est à toi maintenant de nous prêter ton bras.

IRIS.

Princes, ne perdez pas courage,
Les deux mêmes divinités
Qui vous ont garantis sur les flots irrités,
Prennent votre défense en ce climat sauvage.
(Ici Junon et Pallas se montrent dans leurs chars.)
Les voici toutes deux, qui de leur propre voix
Vous apprendront sous quelles lois
Le destin vous promet cette illustre conquête :
Elles sauront vous la faciliter :
Ecoutez leurs conseils, et tenez l'ame prête
A les exécuter.

JUNON.

Tous vos bras et toutes vos armes
Ne peuvent rien contre les charmes
Que Médée en fureur verse sur la Toison ;
L'amour seul aujourd'hui peut faire ce miracle,
Et dragon, ni taureaux ne vous feront obstacle,
Pourvu qu'elle s'appaise en faveur de Jason.
Prête à descendre en terre afin de l'y réduire,
J'ai pris, et le visage, et l'habit de sa sœur.
Rien ne vous peut servir si vous n'avez son cœur;
Et si vous le gagnez, rien ne vous sauroit nuire.

PALLAS.

Pour vous secourir en ces lieux,
Junon change de forme, et va descendre en terre;
Et pour vous protéger Pallas remonte aux cieux,
Où Mars et quelques autres dieux
Vont presser contre vous le maître du tonnerre.
Le soleil de son fils embrassant l'intérêt,
Voudra faire changer l'arrêt
Qui vous laisse espérer la Toison demandée ;
Mais quoi qu'il puisse faire, assurez-vous qu'enfin
L'amour fera votre destin,
Et vous donnera tout s'il vous donne Médée.

(*Ici tout d'un tems Iris disparoît ; Pallas remonte au ciel, et Junon descend en terre, en traversant toutes deux le théâtre, et faisant croiser leurs chars.*

JASON.

Hé bien ! si mes conseils....

PELÉE.

N'en parlons plus, Jason;
Cet oracle l'emporte, et vous aviez raison.
Aimez, le ciel l'ordonne, et c'est l'unique voie
Qu'après tant de travaux il ouvre à notre joie.
N'y perdons point de tems, et sans plus de séjour,
Allons sacrifier au tout-puissant amour.

Fin du premier acte.

ACTE SECOND.

La rivière du Phase et le paysage qu'elle traverse succèdent à ce grand jardin qui disparoît tout d'un coup. On voit tomber de gros torrens des rochers qui servent de rivage à ce fleuve, et l'éloignement qui borne la vue, présente aux yeux divers côteaux dont cette campagne est enfermée.

SCENE I.

JASON, JUNON,
sous le visage de Chalciope.

JUNON.

Nous pouvons à l'écart, sur ces rives du Phase,
Parler en sureté du feu qui vous embrase.
Souvent votre Médée y vient prendre le frais,
Et pour mieux y rêver s'échappe du palais.
Il faut venir à bout de cette humeur altière.
De sa sœur tout exprès j'ai pris l'image entière :
Mon visage a même air, ma voix a même ton ;
Vous m'en voyez la taille, et l'habit, et le nom ;
Et je la cache à tous sous un épais nuage,
De peur que son abord ne trouble mon ouvrage.

Sous ces déguisemens j'ai déjà rétabli
Presqu'en toute sa force un amour affoibli.
L'horreur de vos périls que redoublent les charmes,
Dans cette ame inquiète excite mille alarmes.
Elle blâme déjà son trop d'emportement;
C'est à vous d'achever un si doux changement:
Un soupir poussé juste ensuite d'une excuse,
Perce un cœur bien avant quand lui-même il s'accuse,
Et qu'un secret retour le force à ressentir
De sa fureur trop prompte un tendre repentir.

JASON.

Déesse, quel encens....

JUNON.

Traitez-moi de princesse,
Jason, et laissez là l'encens et la déesse.
Quand vous serez en Grèce il y faudra penser;
Mais ici vos devoirs s'en doivent dispenser.
Par ce respect suprême il m'y feroient connoître:
Laissez-y-moi passer pour ce que je feins d'être
Jusqu'à ce que le cœur de Médée adouci....

JASON.

Madame, puisqu'il faut ne vous nommer qu'ainsi,
Vos ordres me seront des lois inviolables;
J'aurai pour les remplir des soins infatigables;
Et mon amour plus fort....

JUNON.

Je sais que vous aimez,
Que Médée a des traits dont vos sens sont charmés;

Mais cette passion est-elle en vous si forte,
Qu'à tous autres objets elle ferme la porte ?
Ne souffre-t-elle plus l'image du passé ?
Le portrait d'Hypsipile est-il tout effacé ?

JASON.

Ah !

JUNON.

Vous en soupirez !

JASON.

Un reste de tendresse
M'échappe encore au nom d'une belle princesse :
Mais comme assez souvent la distance des lieux
Affoiblit dans le cœur ce qu'elle cache aux yeux,
Les charmes de Médée ont aisément la gloire
D'abattre dans le mien l'effet de sa mémoire.

JUNON.

Peut-être elle n'est pas si loin que vous pensez.
Ses vœux de vous attendre enfin se sont lassés,
Et n'ont pu résister à cette impatience
Dont tous les vrais amans ont trop d'expérience.
L'ardeur de vous revoir l'a hasardée aux flots ;
Elle a pris après vous la route de Colchos :
Et moi, pour empêcher que sa flâme importune
Ne rompît sur ces bords toute votre fortune,
J'ai soulevé les vents, qui brisant son vaisseau,
Dans les flots mutinés ont ouvert son tombeau.

JASON.

Hélas !

JUNON.

N'en craignez point une funeste issue;
Dans son propre palais Neptune l'a reçue.
Comme il craint pour Pélie, à qui votre retour
Doit coûter la couronne, et peut-être le jour,
Il va tâcher d'y mettre un obstacle par elle,
Et vous la renverra plus pompeuse et plus belle,
Rattacher votre cœur à des liens si doux,
Ou du moins exciter des sentimens jaloux,
Qui vous rendent Médée à tel point inflexible,
Que le pouvoir du charme en demeure invincible,
Et que vous périssiez en le voulant forcer,
Ou qu'à votre conquête il faille renoncer.
Dès son premier abord une soudaine flâme
D'Absyrte à ses beautés livrera toute l'ame;
L'Amour me l'a promis, il en sera charmé;
Mais vous serez sans doute encor le plus aimé.
Il faut donc prévenir ce dieu qui l'a sauvée,
Emporter la Toison avant son arrivée.
Votre amante paroît, agissez en amant
Qui veut en effet vaincre, et vaincre promptement.

SCENE II.

JUNON, MÉDÉE, JASON.

MEDÉE.

Que faites-vous ma sœur, avec ce téméraire?
Quand son orgueil m'outrage, a-t-il de quoi vous plaire,

Et vous a-t-il réduite à lui servir d'appui,
Vous qui parliez tantôt, et si haut, contre lui?

JUNON.

Je suis toujours sincère, et dans l'idolâtrie
Qu'en tous ces héros grecs je vois pour leur patrie,
Si votre cœur étoit encore à se donner,
Je ferois mes efforts à vous en détourner.
Je vous dirois encor ce que j'ai su vous dire;
Mais l'amour sur tous deux a déjà trop d'empire.
Il vous aime, et je vois qu'avec les mêmes traits...

MEDÉE.

Que dites-vous, ma sœur? Il ne m'aima jamais.
A quelque complaisance il a pu se contraindre;
Mais s'il feignit d'aimer, il a cessé de feindre,
Et me l'a bien fait voir, en demandant au roi,
En ma présence même, un autre prix que moi.

JUNON.

Ne condamnons personne avant que de l'entendre.
Savez-vous les raisons dont il se peut défendre?
Il m'en a dit quelqu'une, et je ne puis nier,
Non pas qu'elle suffise à le justifier,
Il est trop criminel, mais que du moins son crime
N'est pas du tout si noir qu'il l'est dans votre estime;
Et si vous la saviez, peut-être à votre tour
Vous trouveriez moins lieu d'accuser son amour.

MEDÉE.

Quoi! ce lâche tantôt ne m'a pas regardée;
Il n'a montré qu'orgueil, que mépris pour Médée;
Et je pourrois encor l'entendre discourir!

JASON.

Le discours siéroit mal à qui cherche à mourir.
J'ai mérité la mort, si j'ai pu vous déplaire ;
Mais cessez contre moi d'armer votre colère :
Vos taureaux, vos dragons sont ici superflus ;
Dites-moi seulement que vous ne m'aimez plus ;
Ces deux mots suffiront pour réduire en poussière...

MEDÉE.

Va, quand il me plaira, j'en sais bien la manière ;
Et si ma bouche encor n'en fulmine l'arrêt,
Rends graces à ma sœur qui prend ton intérêt.
Par quel art, par quel charme as-tu pu la séduire,
Elle qui ne cherchoit tantôt qu'à te détruire ?
D'où vient que mon cœur même à demi-révolté
Semble vouloir s'entendre avec ta lâcheté,
Et de tes actions favorable interprète,
Ne te peint à mes yeux que tel qu'il te souhaite ?
Par quelle illusion lui fais-tu cette loi ?
Serois-tu dans mon art plus grand maître que moi ?
Tu mets dans tous mes sens le trouble et le divorce :
Je veux ne t'aimer plus, et n'en ai pas la force.
Achève d'éblouir un si juste courroux,
Qu'offusquent malgré moi des sentimens trop doux :
Car enfin, et ma sœur l'a bien pu reconnoître,
Tout violent qu'il est, l'amour seul l'a fait naître ;
Il va jusqu'à la haine, et toutefois, hélas !
Je te haïrois peu, si je ne t'aimois pas.
Mais parle, et si tu peux, montre quelque innocence.

JASON.

Je renonce, madame, à toute autre défense.
Si vous m'aimez encore, et si l'amour en vous
Fait naître cette haine, anime ce courroux,
Puisque de tous les deux sa flâme est triomphante,
Le courroux est propice, et la haine obligeante.
Oui, puisque cet amour vous parle encor pour moi,
Il ne vous permet pas de douter de ma foi;
Et pour vous faire voir mon innocence entière,
Il éclaire vos yeux de toute sa lumière;
De ses rayons divins le vif discernement
Du chef de ces héros sépare votre amant.
Ces princes, qui pour vous ont exposé leur vie,
Sans qui votre province alloit être asservie,
Eux qui de vos destins rompant le cours fatal,
Tous mes égaux qu'ils sont, m'ont fait leur général,
Eux qui de leurs exploits, eux qui de leur victoire
Ont répandu sur moi la plus brillante gloire,
Eux tous ont par ma voix demandé la Toison:
C'étoient eux qui parloient, ce n'étoit pas Jason;
Il ne vouloit que vous, mais pouvoit-il dédire
Ces guerriers dont le bras a sauvé votre empire?
Et par une bassesse indigne de son rang,
Demander pour lui seul tout le prix de leur sang?
Pouvois-je les trahir, moi, qui de leurs suffrages
De ce rang où je suis tiens tous les avantages?
Pouvois-je avec honneur à ce qu'il a d'éclat
Joindre le nom de lâche, et le titre d'ingrat?
Auriez-vous pu m'aimer couvert de cette honte?

JUNON.

Ma sœur, dites le vrai, n'étiez-vous point trop prompte ?
Qu'a-t-il fait qu'un cœur noble, et vraiment généreux...

MEDÉE.

Ma sœur, je le voulois seulement amoureux.
En qui sauroit aimer seroit-ce donc un crime,
Pour montrer plus d'amour, de perdre un peu d'estime ?
Et malgré les douceurs d'un espoir si charmant,
Faut-il que le héros fasse taire l'amant ?
Quel que soit ce devoir ou ce noble caprice,
Tu me devois, Jason, en faire un sacrifice.
Peut-être j'aurois pu t'en entendre blâmer,
Mais non pas t'en haïr, non pas t'en moins aimer ;
Tout oblige en amour, quand l'amour en est cause.

JUNON.

Voyez à quoi pour vous cet amour la dispose.
N'abusez point, Jason, des bontés de ma sœur,
Qui semble se résoudre à vous rendre son cœur ;
Et laissez à vos Grecs au péril de leur vie
Chercher cette Toison si chère à leur envie.

JASON.

Quoi ! les abandonner en ce pas dangereux ?

MEDÉE.

N'as-tu point assez fait d'avoir parlé pour eux ?

JASON.

Je suis leur chef, madame, et pour cette conquête
Mon honneur me condamne à marcher à leur tête :
J'y dois périr comme eux, s'il leur faut y périr ;
Et bientôt à leur tête on m'y verroit courir,

Si j'aimois assez mal pour assayer mes armes
A forcer des périls qu'ont préparés vos charmes ;
Et si le moindre espoir de vaincre malgré vous
N'étoit un attentat contre votre courroux.
Oui, ce que nos destins m'ordonnent que j'obtienne,
Je le veux de vos mains, et non pas de la mienne.
Si ce trésor par vous ne m'est point accordé,
Mon bras me punira d'avoir trop demandé ;
Et mon sang à vos yeux sur ce triste rivage,
De vos justes refus étalera l'ouvrage.
Vous m'en verrez, madame, accepter la rigueur,
Votre nom en la bouche, et votre image au cœur ;
Et mon dernier soupir, par un pur sacrifice,
Sauver toute ma gloire, et vous rendre justice.
Quel heur de pouvoir dire en terminant mon sort,
« Un respect amoureux a seul causé ma mort ! »
Quel heur de voir ma mort charmer la renommée
De tout ce digne excès dont vous êtes aimée,
Et dans tout l'avenir....

MEDÉE.

Va, ne me dis plus rien ;
Je ferois mon devoir, comme tu fais le tien.
L'honneur doit m'être cher, si la gloire t'est chère.
Je ne trahirois point mon pays et mon père.
Le destin de l'état dépend de la Toison ;
Et je commence enfin à connoître Jason.
Ces paniques terreurs pour ta gloire flétrie,
Nous déguisent en vain l'amour de ta patrie.
L'impatiente ardeur d'en voir le doux climat,

Sous ces fausses couleurs ne fait que trop d'éclat;
Mais s'il faut la Toison pour t'en ouvrir l'entrée,
Va traîner ton exil de contrée en contrée,
Et ne présume pas, pour te voir trop aimé,
Abuser en tyran de mon cœur enflammé.
Puisque le tien s'obstine à braver ma colère,
Que tu me fais des lois, à moi qui t'en dois faire,
Je reprends cette foi que tu crains d'accepter,
Et préviens un ingrat qui cherche à me quitter.

JASON.

Moi, vous quitter, madame! ah! que c'est mal connoître
Le pouvoir du beau feu que vos yeux ont fait naître!
Que nos héros en Grèce emportent leur butin,
Jason auprès de vous attache son destin.
Donnez leur la Toison qu'ils ont presque achetée;
Ou si leur sang versé l'a trop peu méritée,
Joignez-y tout le mien, et laissez-moi l'honneur
De leur voir de ma main tenir tout leur bonheur.
Que si le souvenir de vous avoir servie
Me réserve pour vous quelque reste de vie,
Soit qu'il faille à Colchos borner notre séjour,
Soit qu'il vous plaise ailleurs éprouver mon amour,
Sous les climats brûlans, sous les zones glacées,
Les routes me plairont que vous m'aurez tracées;
J'y baiserai par-tout les marques de vos pas.
Point pour moi de patrie où vous ne serez pas:
Point pour moi...

MEDÉE.

Quoi! Jason, tu pourrois pour Médée

Etouffer de ta Grèce et l'amour et l'idée?

JASON.

Je le pourrai, madame, et de plus...

SCENE III.

ABSYRTE, JUNON, JASON, MÉDÉE.

ABSYRTE.

Ah! mes sœurs,
Quel miracle nouveau va ravir tous nos cœurs!
Sur ce fleuve mes yeux ont vu de cette roche
Comme un trône flottant qui de nos bords s'approche.
Quatre monstres marins courbent sous ce fardeau;
Quatre nains emplumés le soutiennent sur l'eau;
Et découpant les airs par un battement d'ailes,
Lui servent de rameurs et de guides fidelles.
Sur cet amas brillant de nacre et de coral,
Qui sillonne les flots de ce mouvant cristal,
L'opale étincelante à la perle mêlée
Renvoie un jour pompeux vers la voûte étoilée.
Les nymphes de la mer, les tritons tout autour,
Semblent au dieu caché faire à l'envi leur cour;
Et sur ces flots heureux qui tressaillent de joie,
Par mille bonds divers ils lui tracent la voie.
Voyez du fond des eaux s'élever à nos yeux,
Par un commun accord, ces moites demi-dieux.
Puissent-ils sur ces bords arrêter ce miracle!
Admirez avec moi ce merveilleux spectacle.

Le voilà qui les suit, voyez-le s'avancer.

JASON, *à Junon.*

Ah madame!

JUNON.

Voyez sans vous embarrasser.

(*Ici l'on voit sortir du milieu du Phase le dieu Glauque avec deux tritons et deux sirènes qui chantent, pendant qu'une grande conque de nacre, semée de branches de corail et de pierres précieuses, portée par quatre dauphins, et soutenue par quatre vents en l'air, vient insensiblement s'arrêter au milieu de ce même fleuve. Tandis qu'elles chantent, le devant de cette conque merveilleuse fond dans l'eau, et laisse voir la reine Hypsipile assise comme dans un trône; et soudain Glauque commande aux vents de s'envoler, aux tritons et aux sirènes de disparoître, et au fleuve de retirer une partie de ses eaux, pour laisser prendre terre à Hypsipile. Les tritons, le fleuve, les vents et les sirènes obéissent, et Glauque se perd lui-même au fond de l'eau si tôt qu'il a parlé. Ensuite de quoi Absyrte donne la main à Hypsipile pour sortir de cette conque, qui s'abîme aussitôt dans le fleuve.*)

SCENE IV.

ABSYRTE, JUNON, MÉDÉE, JASON, GLAUQUE, SIRENES, TRITONS, HYPSIPILE.

LES SIRENES *chantent.*

Telle Vénus sortit du sein de l'onde
Pour faire régner dans le monde
Les jeux et les plaisirs, les graces et l'amour;
Telle tous les matins l'Aurore
Sur le sein émaillé de Flore
Verse la rosée et le jour,
Objet divin qui va de ce rivage
Bannir ce qu'il a de sauvage,
Pour y faire régner les graces et l'amour;
Telle et plus adorable encore,
Que n'est Vénus, que n'est l'Aurore,
Tu vas y faire un nouveau jour.

ABSYRTE.

Quelle beauté, mes sœurs, dans ce trône enfermée,
De son premier coup-d'œil a mon ame charmée?
Quel cœur pourroit tenir contre de tels appas?

HYPSIPILE.

Juste ciel, il me voit, et ne s'avance pas!

GLAUQUE.

Allez, tritons, allez, sirènes,
Allez, vents, et rompez vos chaînes;

Neptune est satisfait,
Et l'ordre qu'il vous donne a son entier effet.
Jason, vois les bontés de ce même Neptune,
Qui pour achever ta fortune
A sauvé du naufrage, et renvoie à tes vœux
La princesse qui seule est digne de ta flâme :
A son aspect rallume tous tes feux;
Et pour répondre aux siens rends-lui toute ton ame.
Et toi, qui jusques à Colchos
Dois à tant de beautés un assuré passage,
Fleuve, pour un moment, retire un peu tes flots,
Et laisse approcher ton rivage.

ABSYRTE, *à Hypsipile.*

Princesse, en qui du ciel les merveilleux efforts
Se sont plus d'animer ses plus rares trésors,
Souffrez qu'au nom du roi dont je tiens la naissance
Je vous offre en ces lieux une entière puissance.
Régnez dans ses états, régnez dans son palais;
Et pour premier hommage à vos divins attraits....

HYPSIPILE.

Faites moins d'honneur, prince, à mon peu de mérite;
Je ne cherche en ces lieux qu'un ingrat qui m'évite.
Au lieu de m'aborder, Jason, vous pâlissez !
Dites-moi pour le moins si vous me connoissez.

JASON.

Je sais bien qu'à Lemnos vous étiez Hypsipile,
Mais ici....

HYPSIPILE.

Qui vous rend de la sorte immobile?

Ne suis-je plus la même arrivant à Colchos ?

JASON.

Oui ; mais je ne suis pas le même qu'à Lemnos.

HYPSIPILE.

Dieux! que viens-je d'ouir ?

JASON.

J'ai d'autres yeux, madame ;
Voyez cette princesse, elle a toute mon ame ;
Et pour vous épargner des discours superflus,
Ici je ne connois, et ne vois rien de plus.

HYPSIPILE.

O faveurs de Neptune, où m'avez-vous conduite ?
Et s'il commence ainsi, quelle sera la suite ?

MEDÉE.

Non, non, madame, non, je ne veux rien d'autrui.
Reprenez votre amant, je vous laisse avec lui.

(*à Jason.*)

Ne m'offre plus un cœur dont une autre est maîtresse,
Volage, et reçois mieux cette grande princesse.
Adieu. Des yeux si beaux valent bien la Toison.

JASON, *à Junon.*

Ah ! madame, voyez qu'avec peu de raison....

JUNON.

Suivez sans perdre tems, je saurai vous rejoindre.
Madame, on vous trahit, mais votre heur n'est pas moindre:
Mon frère qui s'apprête à vous conduire au roi,
N'a pas moins de mérite, et tiendra mieux sa foi.
Si je le connois bien, vous avez qui vous venge,
Et si vous m'en croyez, vous gagnerez au change.

Je vous laisse en résoudre, et prends quelques momens
Pour rétablir le calme entre ces deux amans.

SCENE V.

ABSYRTE, HYPSIPILE.

ABSYRTE.

Madame, si j'osois, dans le trouble où vous êtes,
Montrer à vos beaux yeux des peines plus secrettes,
Si j'osois faire voir à ces divins tyrans
Ce qu'ont déjà soumis de si doux conquérans,
Je mettrois à vos pieds le trône et la couronne
Où le ciel me destine, et que le sang me donne.
Mais puisque vos douleurs font taire mes désirs,
Ne vous offensez pas du moins de mes soupirs;
Et tant que le respect m'imposera silence,
Expliquez-vous pour eux toute leur violence.

HYPSIPILE.

Prince, que voulez-vous d'un cœur préoccupé,
Sur qui domine encor l'ingrat qui l'a trompé ?
Si c'est à mon amour une peine cruelle
Où je cherche un amant de voir un infidelle,
C'est un nouveau supplice à mes tristes appas,
De faire une conquête où je n'en cherche pas.
Non que je vous méprise, et que votre personne
N'eût de quoi me toucher plus que votre couronne;
Le ciel me donne un sceptre en des climats plus doux,
Et de tous vos états je ne voudrois que vous.

Mais ne vous flattez point sur ces marques d'estime,
Qu'en mon cœur, tel qu'il est, votre présence imprime,
Quand l'univers entier vous connoîtroit pour roi,
Que pourrois-je pour vous, si je ne suis à moi ?

ABSYRTE.

Vous y serez, madame, et pourrez toute chose.
Le change de Jason déjà vous y dispose ;
Et pour peu qu'il soutienne encor cette rigueur,
Le dépit, malgré vous, vous rendra votre cœur.
D'un si volage amant que pourriez-vous attendre ?

HYPSIPILE.

L'inconstance me l'ôte, elle peut me le rendre.

ABSYRTE.

Quoi! vous pourriez l'aimer, s'il rentroit sous vos lois,
En devenant perfide une seconde fois ?

HYPSIPILE.

Prince, vous savez mal combien charme un courage
Le plus frivole espoir de reprendre un volage,
De le voir malgré lui dans nos fers retombé
Echapper à l'objet qui nous l'a dérobé,
Et sur une rivale, et confuse, et trompée,
Ressaisir avec gloire une place usurpée.
Si le ciel en courroux m'en refuse l'honneur,
Du moins je servirai d'obstacle à son bonheur.
Cependant éteignez une flâme inutile ;
Aimez en d'autres lieux, et plaignez Hypsipile ;
Et s'il vous reste encor quelque bonté pour moi,
Aidez contre un ingrat ma plainte auprès du roi.

ABSYRTE.

Votre plainte, madame, auroit pour toute issue
Un nouveau déplaisir de la voir mal reçue.
Le roi le veut pour gendre, et ma sœur pour époux.

HYPSIPILE.

Il me rendra justice, un roi la doit à tous ;
Et qui la sacrifie aux tendresses de père,
Est d'un pouvoir si saint mauvais dépositaire.

ABSYRTE.

A quelle rude épreuve engagez-vous ma foi,
De me forcer d'agir contre ma sœur et moi ?
Mais n'importe, le tems, et quelque heureux service,
Pourront à mon amour vous rendre plus propice ;
Tandis, souvenez-vous que jusqu'à se trahir
Ce prince malheureux cherche à vous obéir.

Fin du second acte.

ACTE TROISIÈME.

Nos théâtres n'ont encore rien fait paroître de si brillant que le palais du roi Aœte, qui sert de décoration à cet acte. On y voit de chaque côté deux rangs de colonnes de jaspe torses, et environnées de pampres d'or à grands feuillages, chantournées et découpées à jour, au milieu desquelles sont des statues d'or à l'antique, de grandeur naturelle. Les frises, les festons, les corniches et les chapiteaux sont pareillement d'or, et portent pour finissement des vases de porcelaine, d'où sortent de gros bouquets de fleurs aussi au naturel. Les bases et les piédestaux sont enrichis de basses-tailles, où sont peintes diverses fables de l'antiquité. Un grand portique doré, soutenu par quatre autres colonnes dans le même ordre, fait la face du théâtre, et est suivi de cinq ou six autres de même manière, qui forment par le moyen de ces colonnes comme cinq galeries, où la vue s'enfonçant découvre ce

même jardin de cyprès qui a paru au premier acte.

SCENE I.

AÆTE, JASON.

AÆTE.

Je vous devois assez pour vous donner Médée,
Jason; et si tantôt vous l'aviez demandée,
Si vous m'aviez parlé comme vous me parlez,
Vous auriez obtenu le bien que vous voulez.
Mais en est-il saison au jour d'une conquête,
Qui doit faire tomber mon trône ou votre tête?
Et vous puis-je accepter pour gendre, et vous chérir,
S'il vous faut dans une heure, ou me perdre ou périr?
Prétendre à la Toison par l'hymen de ma fille,
C'est pour m'assassiner s'unir à ma famille;
Et si vous abusez de ce que j'ai promis,
Vous êtes le plus grand de tous mes ennemis.
Je ne m'en puis dédire, et le serment me lie:
Mais si tant de périls vous laissent quelque vie,
Après avoir perdu ce roi que vous bravez,
Allez porter vos vœux à qui vous les devez:
Hypsipile vous aime; elle est reine, elle est belle;
Fuyez notre vengeance, et régnez avec elle.

JASON.

Quoi! parler de vengeance, et d'un œil de courroux
Voir l'immuable ardeur de m'attacher à vous!

Vous présumer perdu sur la foi d'un scrupule
Qu'embrasse aveuglément votre ame trop crédule,
Comme si sur la peau d'un chétif animal
Le ciel avoit écrit tout votre sort fatal!
Ce que l'ombre a prédit, si vous daignez l'entendre,
Ne met aucun obstacle aux prières d'un gendre.
Me donner la princesse, et pour dot la Toison,
Ce n'est que l'assurer dedans votre maison;
Puisque par les doux nœuds de ce bonheur suprême,
Je deviendrai soudain une part de vous-même;
Et que ce même bras qui vous a pu sauver,
Sera toujours armé pour vous la conserver.

AÆTE.

Vous prenez un peu tard une mauvaise adresse.
Nos esprits sont plus lourds que ceux de votre Grèce;
Mais j'ai d'assez bons yeux, dans un si juste effroi,
Pour démêler sans peine un gendre d'avec moi.
Je sais que l'union d'un époux à ma fille,
De mon sang et du sien forme une autre famille;
Et que si de moi-même elle fait quelque part,
Cette part de moi-même a ses destins à part.
Ce que l'ombre a prédit se fait assez entendre.
Cessez de vous forcer à devenir mon gendre;
Ce seroit un honneur qui ne vous plairoit pas,
Puisque la Toison seule a pour vous des appas,
Et que si mon malheur vous l'avoit accordée,
Vous n'auriez jamais fait aucuns vœux pour Médée.

JASON.

C'est faire trop d'outrage à mon cœur enflammé.

Dès l'abord je la vis, dès l'abord je l'aimai;
Et mon amour n'est pas un amour politique,
Que le besoin colore, et que la crainte explique.
Mais n'ayant que moi-même à vous parler pour moi,
Je n'osois espérer d'être écouté d'un roi,
Ni que sur ma parole il me crût de naissance
A porter mes désirs jusqu'à son alliance.
Maintenant qu'une reine a fait voir que mon sang
N'est pas fort au-dessous de cet illustre rang,
Qu'un refus de son sceptre après votre victoire
Montre qu'on peut m'aimer sans hasarder sa gloire,
J'ose, un peu moins timide, offrir avec ma foi,
Ce que veut une reine à la fille d'un roi.

AÆTE.

Et cette même reine est un exemple illustre,
Qui met tous vos hauts faits en leur plus digne lustre.
L'état où la réduit votre fidélité,
Nous instruit hautement de cette vérité,
Que ma fille avec vous seroit fort assurée,
Sur les gages douteux d'une foi parjurée.
Ce trône refusé dont vous faites le vain,
Nous doit donner à tous horreur de votre main.
Il ne faut pas ainsi se jouer des couronnes;
On doit toujours respect au sceptre, à nos personnes.
Mépriser cette reine en présence d'un roi,
C'est manquer de prudence aussi-bien que de foi.
Le ciel nous unit tous en ce grand caractère:
Je ne puis être roi, sans être aussi son frère;
Et si vous étiez né mon sujet ou mon fils,

J'aurois déjà puni l'orgueil d'un tel mépris:
Mais l'unique pouvoir que sur vous je puis prendre,
C'est de vous ordonner de la voir, de l'entendre.
La voilà; pensez bien que tel est votre sort,
Que vous n'avez qu'un choix, Hypsipile ou la mort.
Car à vous en parler avec pleine franchise,
Ma perte dépend bien de la Toison conquise;
Mais je ne dois pas craindre en ces périls nouveaux,
Que votre vie échappe aux feux de nos taureaux.

SCENE II.

AÆTE, HYPSIPILE, JASON.

AÆTE.

Madame, j'ai parlé, mais toutes mes paroles
Ne sont auprès de lui que des discours frivoles.
C'est à vous d'essayer ce que pourront vos yeux;
Comme ils ont plus de force, ils réussiront mieux.
Arrachez-lui du sein cette funeste envie,
Qui dans ce même jour lui va coûter la vie;
Je vous devrai beaucoup, si vous touchez son cœur,
Jusques à le sauver de sa propre fureur:
Devant ce que je dois au secours de ses armes,
Rompre son mauvais sort c'est épargner nos larmes.

SCENE III.

HYPSIPILE, JASON.

HYPSIPILE.

Hé bien! Jason, la mort a-t-elle de tels biens,
Qu'elle soit plus aimable à vos yeux que les miens?
Et sa douceur pour vous seroit-elle moins pure,
Si vous n'y joigniez l'heur de mourir en parjure?
Oui, ce glorieux titre est si doux à porter,
Que de tout votre sang il le faut acheter.
Le mépris qui succède à l'amitié passée,
D'une seule douleur m'auroit trop peu blessée;
Pour mieux punir ce cœur d'avoir su vous chérir,
Il faut vous voir ensemble, et changer, et périr.
Il faut que le tourment d'être trop tôt vengée
Se mêle aux déplaisirs de me voir outragée;
Que l'amour au dépit ne cédant qu'à moitié,
Si tôt qu'il est banni, rentre par la pitié;
Et que ce même feu, que je devrois éteindre,
M'oblige à vous haïr, et me force à vous plaindre.
Je ne t'empêche pas, volage, de changer;
Mais du moins, en changeant, laisse-moi me venger.
C'est être trop cruel, c'est trop croître l'offense,
Que m'ôter à la fois ton cœur et ma vengeance.
Le supplice où tu cours le va trop tôt finir;
Ce n'est pas me venger, ce n'est que te punir;
Et toute sa rigueur n'a rien qui me soulage,

S'il n'est de mon souhait, et le choix, et l'ouvrage.
Hélas! si tu pouvois le laisser à mon choix,
Ton supplice, il seroit de rentrer sous mes lois,
De m'attacher à toi d'une chaîne plus forte,
Et de prendre en ta main le sceptre que je porte.
Tu n'as qu'à dire un mot, ton crime est effacé.
J'ai déjà, si tu veux, oublié le passé :
Mais qu'inutilement je me montre si bonne,
Quand tu cours à la mort de peur qu'on te pardonne!
Quoi! tu ne réponds rien, et mes plaintes en l'air
N'ont rien d'assez puissant pour te faire parler?

JASON.

Que voulez-vous, madame, ici que je vous die,
Je ne connois que trop quelle est ma perfidie;
Et l'état où je suis ne sauroit consentir
Que j'en fasse une excuse, ou montre un repentir.
Après ce que j'ai fait, après ce qui se passe,
Tout ce que je dirois auroit mauvaise grace.
Laissez dans le silence un coupable obstiné,
Qui se plaît dans son crime, et n'en est est point gêné.

HYPSIPILE.

Parle toutefois, parle, et non plus pour me plaire,
Mais pour rendre la force à ma juste colére:
Parle pour m'arracher ces tendres sentimens,
Que l'amour enracine au cœur des vrais amans;
Repasse mes bontés et tes ingratitudes,
Joins-y, si tu le peux, des coups encor plus rudes;
Ce sera m'obliger, ce sera m'obéir.
Je te devrai beaucoup si je te puis haïr,

Et si de tes forfaits la peinture étendue
Ne laisse plus flotter ma haine suspendue.

JASON.

Que dirai-je aprés tout que ce que vous savez?
Madame, rendez-vous ce que vous vous devez.
Il n'est pas glorieux pour une grande reine
De montrer de l'amour et devoir de la haine;
Et le sexe et le rang se doivent souvenir
Qu'il leur sied bien d'attendre, et non de prévenir;
Et que c'est profaner la dignité suprême,
Que de lui laisser dire, « On me trahit, et j'aime. »

HYPSIPILE.

Je le puis dire, ingrat, sans blesser mon devoir;
C'est mon époux en toi que le ciel me fait voir,
Du moins si la parole, et reçue, et donnée,
A des nœuds assez forts pour faire un hymenée.
Ressouvien-t-en, volage, et des chastes douceurs
Qu'un mutuel amour répandit dans nos cœurs.
Je te laissai partir, afin que ta conquête
Remît sous mon empire une plus digne tête,
Et qu'une reine eût droit d'honorer de son choix
Un héros que son bras eût fait égal aux rois.
J'attendois ton retour pour pouvoir avec gloire
Récompenser ta flâme, et payer ta victoire;
Et quand jusques ici je t'apporte ma foi,
Je trouve en arrivant que tu n'es plus à moi.
Hélas! je ne craignois que tes beautés de Gréce,
Et je vois qu'une Scythe a rompu ta promesse,

Et qu'un climat barbare a des traits assez doux,
Pour m'avoir de mes bras enlevé mon époux.
Mais dis-moi, ta Médée est-elle si parfaite?
Ce que cherche Jason vaut-il ce qu'il rejette?
Malgré ton cœur changé, j'en fais juge tes yeux.
Tu soupires en vain, il faut t'expliquer mieux;
Ce soupir échappé me dit bien quelque chose,
Tout autre l'entendroit, mais sans toi je ne l'ose.
Parle donc, et sans feinte, où porte-t-il ta foi?
Va-t-il vers ma rivale, ou revient-il vers moi?

JASON.

Osez autant qu'une autre, entendez-le, madame!
Ce soupir qui vers vous pousse toute mon ame;
Et concevez par là jusqu'où vont mes malheurs,
De soupirer pour vous, et de prétendre ailleurs.
Il me faut la Toison, il y va de la vie
De tous ces demi-dieux que brûle même envie;
Il y va de ma gloire, et j'ai beau soupirer,
Sous cette tyrannie il me faut expirer.
J'en perds tout mon bonheur, j'en perds toute ma joie,
Mais pour sortir d'ici je n'ai que cette voie;
Et le même intérêt qui vous fit consentir,
Malgré tout votre amour, à me laisser partir,
Le même me dérobe ici votre couronne;
Pour faire ma conquête il faut que je me donne,
Que pour l'objet aimé j'affecte des mépris,
Que je m'offre en esclave, et me vende à ce prix.
Voilà ce que mon cœur vous dit quand il soupire.
Ne me condamnez plus, madame, à le redire.

Si vous m'aimez encor, de pareils entretiens
Peuvent aigrir vos maux, et redoublent les miens;
Et cet aveu d'un crime où le destin m'attache,
Grossit l'indignité des remords que je cache.
Pour me les épargner, vous voyez qu'en ces lieux
Je fuis votre présence, et j'évite vos yeux.
L'amour vous montre aux miens toujours charmante
et belle ;
Chaque moment allume une flamme nouvelle;
Mais ce qui de mon cœur fait les plus chers désirs,
De mon change forcé fait tous les déplaisirs;
Et dans l'affreux supplice où me tient votre vue,
Chaque coup d'œil me perce, et chaque instant me tue.
Vos bontés n'ont pour moi que des traits rigoureux:
Plus je me vois aimé, plus je suis malheureux;
Plus vous me faites voir d'amour et de mérite,
Plus vous haussez le prix des trésors que je quitte;
Et l'excès de ma perte allume une fureur
Qui me donne moi-même à moi-même en horreur.
Laissez-moi m'affranchir de la secrette rage
D'être en dépit de moi déloyal et volage;
Et puisqu'ici le ciel vous offre un autre époux,
D'un rang pareil au vôtre, et plus digne de vous,
Ne vous obstinez point à gêner une vie
Que de tant de malheurs vous voyez poursuivie;
Oubliez un ingrat qui jusques au trépas,
Tout ingrat qu'il paroît, ne vous oublîra pas.
Apprenez à quitter un lâche qui vous quitte.

HYPSIPILE.

Tu te confesses lâche, et veux que je t'imite ;
Et quand tu fais effort pour te justifier,
Tu veux que je t'oublie, et ne peux m'oublier!
Je vois ton artifice, et ce que tu médites;
Tu veux me conserver, alors que tu me quittes ;
Et par les attentats d'un flatteur entretien,
Me dérober ton cœur, et retenir le mien :
Tu veux que je te perde, et que je te regrette,
Que j'approuve en pleurant la perte que j'ai faite,
Que je t'estime, et t'aime avec ta lâcheté,
Et me prenne de tout à la fatalité.
Le ciel l'ordonne ainsi, ton change est légitime ;
Ton innocence est sure au milieu de ton crime ;
Et quand tes trahisons pressent leur noir effet,
Ta gloire, ton devoir, ton destin a tout fait.
Reprends, reprends, Jason, tes premières rudesses,
Leur coup m'est bien plus doux que tes fausses tendresses ;
Tes remords impuissans aigrissent mes douleurs.
Ne me rends point ton cœur, quand tu te vends ailleurs,
D'un cœur qu'on ne voit pas l'offre est lâche et barbare,
Quand de tout ce qu'on voit un autre objet s'empare ;
Et c'est faire un hommage, et ridicule, et vain,
De présenter le cœur, et retirer la main.

JASON.

L'un et l'autre est à vous, si....

HYPSIPILE.

N'achève pas, traître ;
Ce que tu veux cacher se feroit trop paroître :

Un véritable amour ne parle point ainsi.

JASON.

Trouvez donc les moyens de nous tirer d'ici.
La Toison emportée, il agira, madame,
Ce véritable amour qui vous donne mon ame;
Sinon.... Mais dieux, que vois-je? O ciel! je suis perdu.
Si j'ai tant de malheur qu'elle m'ait entendu.

SCENE IV.

MEDÉE, HYPSIPILE.

MEDÉE.

Vous l'avez vu, madame, êtes-vous satisfaite?

HYPSIPILE.

Vous en pouvez juger par sa prompte retraite.

MEDÉE.

Elle marque le trouble où son cœur est réduit;
Mais j'ignore, après tout, s'il vous quitte, ou me fuit.

HYPSIPILE.

Vous pouvez donc, madame, ignorer quelque chose?

MEDÉE.

Je sais que s'il me fuit, vous en êtes la cause.

HYPSIPILE.

Moi, je n'en sais pas tant, mais j'avoue entre nous,
Que s'il faut qu'il me quitte, il a besoin de vous.

MEDÉE.

Ce que vous en pensez me donne peu d'alarmes.

HYPSIPILE.

Je n'ai que des attraits, et vous avez des charmes.

MEDÉE.

C'est beaucoup en amour que de savoir charmer.

HYPSIPILE.

Et c'est beaucoup aussi que de se faire aimer.

MEDÉE.

Si vous en avez l'art, j'ai celui d'y contraindre.

HYPSIPILE.

A faute d'être aimée on peut se faire craindre.

MEDÉE.

Il vous aima jadis ?

HYPSIPILE.

Peut-être il m'aime encor,
Moins que vous toutefois, ou que la Toison d'or.

MEDÉE.

Du moins, quand je voudrai flatter son espérance,
Il saura de nous deux faire la différence.

HYPSIPILE.

J'en vois la différence assez grande à Colchos,
Mais elle seroit autre, et plus grande à Lemnos.
Les lieux aident au choix, et peut-être qu'en Grèce
Quelque troisième objet surprendroit sa tendresse.

MEDÉE.

J'appréhende assez peu qu'il me manque de foi.

HYPSIPILE.

Vous êtes plus adroite et plus belle que moi.
Tant qu'il aura des yeux, vous n'avez rien à craindre.

MEDÉE.

J'allume peu de feux qu'une autre puisse éteindre;
Et puisqu'il me promet un cœur ferme et constant...

HYPSIPILE.

Autrefois à Lemnos il m'en promit autant.

MEDÉE.

D'un amant qui s'en va de quoi sert la parole?

HYPSIPILE.

A montrer qu'on vous peut voler ce qu'on me vole.
Ces beaux feux qu'en mon île il n'osoit démentir...

MEDÉE.

Eurent un peu de tort de le laisser partir.

HYPSIPILE.

Comme vous en aurez, si jamais ce volage
Porte à quelque autre objet ce qu'il vous rend d'hommage.

MEDÉE.

Les captifs mal gardés ont droit de nous quitter.

HYPSIPILE.

J'avois quelque mérite, et n'ai pu l'arrêter.

MEDÉE.

J'en ai peu, mais enfin s'il fait plus que le vôtre?

HYPSIPILE.

Vous aurez lieu de croire en valoir bien une autre:
Mais prenez moins d'appui sur un cœur usurpé;
Il peut vous échapper, puisqu'il m'est échappé.

MEDÉE.

Votre esprit n'est rempli que de mauvais augures.

HYPSIPILE.

On peut sur le passé former ses conjectures.

MEDÉE.

Le passé mal conduit n'est qu'un miroir trompeur,
Où l'œil bien éclairé ne fonde espoir, ni peur.

HYPSIPILE.

Si j'ai conçu pour vous des craintes mal fondées...

MEDÉE.

Laissons faire Jason, et gardons nos idées.

HYPSIPILE.

Avec sincérité je dois vous avouer,
Que j'ai quelque sujet encor de m'en louer.

MEDÉE.

Avec sincérité je dois aussi vous dire
Qu'assez mal-aisément on sort de mon empire;
Et que quand jusqu'à moi j'ai permis d'aspirer,
On ne s'abaisse plus à vous considérer.
Profitez des avis que ma pitié vous donne.

HYPSIPILE.

A vous dire le vrai, cette hauteur m'étonne.
Je suis reine, madame, et les fronts couronnés...

MEDÉE.

Et moi je suis Médée, et vous m'importunez.

HYPSIPILE.

Cet indigne mépris que de mon rang vous faites...

MEDÉE.

Connoissez moi madame, et voyez où vous êtes.
Si Jason pour vos yeux ose encor soupirer,
Il peut chercher des bras à vous en retirer.
Adieu. Souvenez-vous, au lieu de vous en plaindre,
Qu'à faute d'être aimée on peut se faire craindre.

(Ce palais doré se change en un palais d'horreur, si tôt que Médée a dit le premier de ces cinq derniers vers, et qu'elle a donné un coup de baquette. Tout ce qu'il y a d'épouvantable en la nature y sert de termes. L'éléphant, le rhinoceros, le lion, l'once, les tigres, les léopards, les panthères, les dragons, les serpens, tous avec leurs antipathies à leurs pieds, y lancent des regards menaçans. Une grotte obscure borne la vue, au travers de laquelle l'œil ne laisse pas de découvrir un éloignement merveilleux que fait la perspective. Quatre monstres ailés et quatre rempans enferment Hypsipile, et semblent prêts à la dévorer.)

SCENE V.

HYPSIPILE, *seule.*

Que vois-je? où suis-je? ô dieux, quels abîmes ouverts
Exhalent jusqu'à moi les vapeurs des enfers!
Que d'yeux étincelans, sous d'horribles paupières,
Mêlent au jour qui fuit d'effroyables lumières!
O toi, qui crois par là te faire redouter,
Si tu l'as espéré, cesse de t'en flatter.
Tu perds de ton grand art la force ou l'imposture,
A t'armer contre moi de toute la nature.
L'amour au désespoir ne peut craindre la mort:
Dans un pareil naufrage elle ouvre un heureux port.
Hâtez, monstres, hâtez votre approche fatale.

Mais immoler ainsi ma vie à ma rivale !
Cette honte est pour moi pire que le trépas.
Je ne veux plus mourir, monstres, n'avancez pas.

SCENE VI.

HYPSIPILE, une voix.

UNE VOIX *derrière le théâtre.*

Monstres, n'avancez pas, une reine l'ordonne ;
Respectez ses appas ;
Suivez les lois qu'elle vous donne.
Monstres, n'avancez pas.

(*Les monstres s'arrêtent si tôt que cette voix chante.*)

HYPSIPILE.

Quel favorable écho pendant que je soupire,
Répète mes frayeurs avec un tel empire ?
Et d'où vient que frappés par ces divins accens,
Ces monstres tout-à-coup deviennent impuissans ?

LA VOIX.

C'est l'amour qui fait ce miracle,
Et veut plus faire en ta faveur ;
N'y mets donc point d'obstacle ;
Aime qui t'aime, et donne cœur pour cœur.

HYPSIPILE.

Quel prodige nouveau ! cet amas de nuages
Vient-il dessus ma tête éclater en orages ?

Vous qui nous gouvernez, dieux, quel est votre but?
M'annoncez-vous par là ma perte ou mon salut?
Le nuage descend, il s'arrête, il s'entr'ouvre,
Et je vois... Mais, ô dieux, qu'est-ce que j'y découvre?
Seroit-ce bien le prince?

(*Un nuage descend jusqu'à terre, et s'y séparant en deux moitiés, qui se perdent chacune de son côté, il laisse sur le théâtre le prince Absyrte.*)

SCENE VII.

ABSYRTE, HYPSIPILE.

ABSYRTE.

Oui, madame, c'est lui,
Dont l'amour vous apporte un ferme et sûr appui.
Le même qui pour vous courant à son supplice,
Contre un ingrat trop cher a demandé justice,
Le même vient encor dissiper votre peur.
J'ai parlé contre moi, j'agis contre ma sœur;
Et si tôt que je vois quelque espoir de vous plaire,
Je ne me connois plus, je cesse d'être frére.
Monstres, disparoissez, fuyez de ces beaux yeux,
Que vous avez en vain obsédés en ces lieux.

(*Tous les monstres s'envolent, ou fondent sous terre, et Absyrte continue.*)

Et vous, divin objet, n'en ayez plus d'alarmes;
Pour détruire le reste il faudroit d'autres charmes:

Contre ceux qu'on pressoit de vous faire périr,
Je n'avois que les airs par où vous secourir;
Et d'un art tout-puissant les forces inconnues
Ne me laissoient ouvert que le milieu des nues:
Mais le mien, quoique moindre, a pleine autorité
De nous faire sortir d'un séjour enchanté.
Allons, madame.

HYPSIPILE.

Allons, prince trop magnanime,
Prince, digne en effet de toute mon estime.

ABSYRTE.

N'aurez-vous rien de plus pour des vœux si constans?
Et ne pourrai-je...

HYPSIPILE.

Allons, et laissez faire au tems.

Fin du troisième acte.

ACTE QUATRIEME.

Ce théâtre horrible fait place à un plus agréable. C'est le désert où Médée a coutume de se retirer pour faire ses enchantemens. Il est tout de rochers, qui laissent sortir de leurs fentes quelques filamens d'herbes rampantes, et quelques arbres moitié verds et moitié secs. Ces rochers sont d'une pierre blanche et luisante, de sorte que comme l'autre théâtre étoit fort chargé d'ombres, le changement subit de l'un à l'autre fait qu'il semble qu'on passe de la nuit au jour.

SCENE I.

ABSYRTE, MEDÉE.

MEDÉE.

Qui donne cette audace à votre inquiétude,
Prince, de me troubler jusqu'en ma solitude?
Avez-vous oublié que dans ces tristes lieux
Je ne souffre que moi, les ombres et les dieux?
Et qu'étant par mon art consacrés au silence,
Aucun ne peut sans crime y mêler sa présence?

ABSYRTE.

De vos bontés, ma sœur, c'est sans doute abuser,
Mais l'ardeur d'un amant a droit de tout oser.

C'est elle qui m'amène en ces lieux solitaires,
Où votre art fait agir ses plus secrets mystères,
Vous demander un charme à détacher un cœur,
A dérober une ame à son premier vainqueur.

MEDÉE.

Hélas! cet art, mon frère, impuissant sur les armes,
Ne sait que c'est d'éteindre, ou d'allumer des flâmes;
Et s'il a sur le reste un absolu pouvoir,
Loin de charmer les cœurs, il n'y sauroit rien voir.
Mais n'avancez-vous rien sur celui d'Hypsipile?
Son péril, son effroi vous est-il inutile?
Après ce stratagême entre nous concerté,
Elle vous croit devoir, et vie, et liberté;
Et son ingratitude au dernier point éclate,
Si d'une ombre d'espoir cet effroi ne vous flatte.

ABSYRTE.

Elle croit qu'en votre art aussi savant que vous,
Je prends plaisir pour elle à rabattre vos coups;
Et sans rien soupçonner de tout notre artifice,
Elle doit tout, dit-elle, à ce rare service:
Mais à moins toutefois que de perdre l'espoir,
Du côté de l'amour rien ne peut l'émouvoir.

MEDÉE.

L'espoir qu'elle conserve aura peu de durée,
Puisque Jason en veut à la Toison dorée;
Et qu'à la conquérir faire le moindre effort,
C'est se livrer soi-même, et courir à la mort.
Oui, mon frère, prenez un esprit plus tranquille,

Si la mort d'un rival vous assure Hypsipile ;
Et croyez....

ABSYRTE.

Ah ! ma sœur, ce seroit me trahir,
Que de perdre Jason sans le faire haïr.
L'ame de cette reine, à la douleur ouverte,
A toute la famille imputeroit sa perte,
Et m'envelopperoit dans le juste courroux
Qu'elle auroit pour le roi, qu'elle prendroit pour vous.
Faites donc qu'il vous aime, afin qu'on le haïsse.
Qu'on regarde sa mort comme un digne supplice.
Non que je la souhaite, il s'est vu trop aimé
Pour n'en présumer pas votre esprit alarmé ;
Je ne veux pas non plus chercher jusqu'en votre ame
Les sentimens qu'y laisse une si belle flâme :
Arrêtez seulement ce héros sous vos lois,
Et disposez sans moi du reste à votre choix.
S'il doit mourir, qu'il meure en amant infidelle;
S'il doit vivre, qu'il vive en esclave rebelle ;
Et qu'on n'ait aucun lieu dans l'un ni l'autre sort,
Ni de l'aimer vivant, ni de le plaindre mort.
C'est ce que je demande à cette amitié pure,
Qu'avec le jour pour moi vous donna la nature.

MÉDÉE.

Puis-je m'en faire aimer, sans l'aimer à mon tour,
Et pour un cœur sans foi me souffrir de l'amour ?
Puis-je l'aimer, mon frère, au moment qu'il n'aspire
Qu'à ce trésor fatal dont dépend votre empire ?

Où si par nos taureaux il se fait déchirer,
Voulez-vous que je l'aime, afin de le pleurer?

ABSYRTE.

Aimez, ou n'aimez pas, il suffit qu'il vous aime;
Et quant à ces périls pour notre diadême,
Je ne suis pas de ceux dont le crédule esprit
S'attache avec scrupule à ce qu'on leur prédit.
Je sais qu'on n'entend point de telles prophéties
Qu'après que par l'effet elles sont éclaircies;
Et que, quoi qu'il en soit, le sceptre de Lemnos
A de quoi réparer la perte de Colchos.
Ces climats désolés où même la nature
Ne tient que de votre art ce qu'elle a de verdure,
Où nos plus beaux jardins n'ont ni roses, ni lys,
Dont par votre savoir ils ne soient embellis,
Sont-ils à comparer à ces charmantes îles
Où nos maux trouveroient de glorieux asiles?
Tomber à bas d'un trône est un sort rigoureux,
Mais quitter l'un pour l'autre est un échange heureux.

MEDÉE.

Un amant tel que vous pour gagner ce qu'il aime,
Changeroit sans remords d'air et de diadême....
Comme j'ai d'autres yeux, j'ai d'autres sentimens,
Et ne me règle pas sur vos attachemens.
Envoyez-moi, ma sœur, que je puisse avec elle
Pourvoir au doux succès d'une flâme si belle.
Ménagez cependant un si cher intérêt;
Faites effort à plaire autant comme on vous plaît.

Pour Jason, je saurai de sorte m'y conduire,
Que soit qu'il vive, ou meure, il ne pourra vous nuire.
Allez sans perdre tems, et laissez moi rêver
Aux beaux commencemens que je veux achever.

SCENE II.

MEDÉE, *seule.*

Tranquille et vaste solitude,
Qu'à votre calme heureux j'ose en vain recourir,
Et que la rêverie est mal propre à guérir
D'une peine qui plaît la flatteuse habitude !
J'en viens soupirer seule au pied de vos rochers,
Et j'y porte avec moi dans mes vœux les plus chers
Mes ennemis les plus à craindre :
Plus je crois les dompter, plus je leur obéis ;
Ma flâme s'en redouble, et plus je veux l'éteindre,
Plus moi-même je m'y trahis.

C'est en vain que toute alarmée
J'envisage à quels maux expose un inconstant :
L'amour tremble à regret dans mon esprit flottant ;
Et timide à l'aimer, je meurs d'en être aimée.
Ainsi j'adore et crains son manquement de foi :
Je m'offre et me refuse à ce que je prévoi.
Son change me plaît et m'étonne :
Dans l'espoir le plus doux j'ai tout à soupçonner ;
Et bien que tout mon cœur obstinément se donne,
Ma raison n'ose me donner.

Silence, raison importune;
Est-il tems de parler quand mon cœur s'est donné?
Du bien que tu lui veux ce lâche est si gêné,
Que ton meilleur avis lui tient lieu d'infortune.
Ce que tu mets d'obstacle à ses désirs mutins
Anime leur révolte, et le livre aux destins
Contre qui tu prends sa défense:
Ton effort odieux ne sert qu'à les hâter;
Et ton cruel secours lui porte par avance
Tous les maux qu'il doit redouter.

Parle toutefois pour sa gloire,
Donne encor quelques lois à qui te fait la loi;
Tyrannise un tyran qui triomphe de toi,
Et par un faux trophée usurpe sa victoire.
S'il est vrai que l'amour te vole tout mon cœur,
Exile de mes yeux cet insolent vainqueur,
Dérobe-lui tout mon visage;
Et si mon ame cède à des feux trop ardens,
Sauve tout le dehors du honteux esclavage
Qui t'enlève tout le dedans.

SCENE III.

JUNON, *sous le même déguisement,* MEDÉE.

MEDÉE.

L'avez-vous vu, ma sœur, cet amant infidelle?
Que répond-il aux pleurs d'une reine si belle?

Souffre-t-il par pitié qu'ils en fassent un roi ?
A-t-il encor le front de vous parler de moi ?
Croit-il qu'un tel exemple ait su si peu m'instruire,
Qu'il lui laisse encor lieu de me pouvoir séduire ?

JUNON.

Modérez ces chaleurs de votre esprit jaloux ;
Prenez des sentimens plus justes et plus doux ;
Et sans vous emporter souffrez que je vous die.....

MEDÉE.

Qu'il pense m'acquérir par cette perfidie,
Et que ce qu'il fait voir de tendresse et d'amour,
Si j'ose l'accepter, m'en garde une à mon tour ?
Un volage, ma sœur, a beau faire et beau dire,
On peut toujours douter pour qui son cœur soupire ;
Sa flâme à tous momens peut prendre un autre cours ;
Et qui change une fois, peut changer tous les jours.
Vous qui vous préparez à prendre sa défense,
Savez-vous, après tout, s'il m'aime ou s'il m'offense ?
Lisez-vous dans son cœur pour voir ce qui s'y fait,
Et si j'ai de ses feux l'apparence ou l'effet ?

JUNON.

Quoi ! vous vous offensez d'Hypsipile quittée !
D'Hypsipile pour vous à vos yeux maltraitée !
Vous, son plus cher objet ! vous de qui hautement
En sa présence même il s'est nommé l'amant !
C'est mal vous acquitter de la reconnoissance
Qu'une autre croiroit due à cette préférence.
Vo ez mieux qu'un héros si grand, si renommé,
Auroit peu fait pour vous, s'il n'avoit rien aimé.

En ces tristes climats qui n'ont que vous d'aimable,
Où rien ne s'offre aux yeux qui vous soit comparable,
Un cœur qu'un autre objet ne peut vous disputer,
Vous porte peu de gloire à se laisser dompter.
Mais Hypsipile est belle, et joint au diadême
Un amour assez fort pour mériter qu'on l'aime;
Et quand malgré son trône, et malgré sa beauté,
Et malgré son amour, vous l'avez emporté,
Que ne devez-vous point à l'illustre victoire
Dont ce choix obligeant vous assure la gloire?
Peut-il de vos attraits faire mieux voir le prix
Que par le don d'un cœur qu'Hypsipile avoit pris?
Pouvez-vous sans chagrin refuser un hommage
Qu'un autre lui demande avec tant d'avantage?
Pouvez-vous d'un tel don faire si peu d'état,
Sans vouloir être ingrate, et l'être avec éclat?
Si c'est votre dessein, en faisant la cruelle,
D'obliger ce héros à retourner vers elle,
Vous en pourrez avoir un succès assez prompt;
Sinon....

MEDÉE.

Plutôt la mort qu'un si honteux affront!
Je ne souffrirai point qu'Hypsipile me brave,
Et m'enlève ce cœur que j'ai vu mon esclave.
Je voudrois avec vous en vain le déguiser;
Quand je l'ai vu pour moi tantôt la mépriser,
Qu'à ses yeux, sans nous mettre un moment en balance,
Il m'a si hautement donné la préférence,
J'ai senti des transports que mon esprit discret

Par un soudain adieu n'a cachés qu'à regret.
Je ne croirai jamais qu'il soit douceur égale
A celle de se voir immoler sa rivale,
Qu'il soit pareille joie ; et je mourrois, ma sœur,
S'il falloit qu'à son tour elle eût même douceur.

JUNON.

Quoi ! pour vous cette honte est un malheur extrême ?
Ah ! vous l'aimez encor.

MEDÉE.

Non, mais je veux qu'il m'aime ;
Je veux pour éviter un si mortel ennui,
Le conserver à moi sans me donner à lui,
L'arrêter sous mes lois jusqu'à ce qu'Hypsipile
Lui rende de son cœur la conquête inutile,
Et que le prince Absyrte ayant reçu sa foi,
L'ait mise hors d'état de triompher de moi.
Lors par un juste exil punissant l'infidelle,
Je n'aurai plus de peur qu'il me traite comme elle ;
Et je saurai sur lui nous venger toutes deux,
Si tôt qu'il n'aura plus à qui porter ses vœux.

JUNON.

Vous vous promettez plus que vous ne voudrez faire,
Et vous ne croirez pas toute cette colère.

MEDÉE.

Je ferai plus encor que je ne me promets,
Si vous pouvez, ma sœur, quitter ses intérêts.

JUNON.

Quelque chers qu'ils me soient, je veux bien m'y contraindre ;

Et pour mieux vous ôter tout sujet de me craindre,
Le voilà qui paroît, je vous laisse avec lui :
Vous me rappellerez s'il a besoin d'appui.

SCENE IV.

JASON, MEDÉE.

MEDÉE.

Etes-vous prêt, Jason, d'entrer dans la carrière ?
Faut-il du champ de Mars vous ouvrir la barrière,
Vous donner nos taureaux pour tracer des sillons
D'où naîtront contre vous de soudains bataillons ?
Pour dompter ces taureaux et vaincre ces gendarmes,
Avez-vous d'Hypsipile emprunté quelques charmes ?
Je ne demande point quel est votre souci ;
Mais si vous la cherchez, elle n'est pas ici ;
Et tandis qu'en ces lieux vous perdez votre peine,
Mon frère vous pourroit enlever cette reine.
Jason, prenez-y garde, il faut moins s'éloigner
D'un objet qu'un rival s'efforce de gagner,
Et prêter un peu moins les faveurs de l'absence
A ce qui peut entre eux naître d'intelligence.
Mais j'ai tort, je l'avoue, et je raisonne mal ;
Vous êtes trop aimé pour craindre un tel rival :
Vous n'avez qu'à paroître, et sans autre artifice,
Un coup-d'œil détruira ce qu'il rend de service.

JASON.

Qu'un si cruel reproche à mon cœur seroit doux,

S'il avoit pu partir d'un sentiment jaloux,
Et si par cette injuste et douteuse colère,
Je pouvois m'assurer de ne vous pas déplaire !
Sans raison toutefois j'ose m'en défier ;
Il ne me faut que vous pour me justifier.
Vous avez trop bien vu l'effet de vos mérites,
Pour garder un soupçon de ce que vous me dites ;
Et du change nouveau que vous me supposez,
Vous me défendez mieux que vous ne m'accusez.
Si vous avez pour moi vu l'amour d'Hypsipile,
Vous n'avez pas moins vu sa constance inutile ;
Que ses plus doux attraits, pour qui j'avois brûlé,
N'ont rien que mon amour ne vous ait immolé ;
Que toute sa beauté rehausse votre gloire,
Et que son sceptre même enfle votre victoire :
Ce sont des vérités que vous vous dites mieux,
Et j'ai tort de parler où vous avez des yeux.

MEDÉE.

Oui, j'ai des yeux, ingrat, meilleurs que tu ne penses,
Et vois jusqu'en ton cœur tes fausses préférences.
Hypsipile à ma vue a reçu des mépris ;
Mais quand je n'y suis plus, qu'est-ce que tu lui dis ?
Explique, explique encor ce soupir tout de flâme,
Qui vers ce cher objet poussoit toute ton ame ;
Et fais-moi concevoir jusqu'où vont tes malheurs,
De soupirer pour elle, et de prétendre ailleurs.
Redis-moi les raisons dont tu l'as appaisée,
Dont jusqu'à me braver tu l'as autorisée ;

Qu'il te faut la Toison pour revoir tes parens,
Qu'à ce prix je te plais, qu'à ce prix tu te vends.
Je tenois cher le don d'une amour si parfaite ;
Mais puisque tu te vends, va chercher qui t'achète,
Perfide, et porte ailleurs cette vénale foi,
Qu'obtiendroit ma rivale à même prix que moi.
Il est, il est encor des ames toutes prêtes
A recevoir mes lois, et grossir mes conquêtes ;
Il est encor des rois dont je fais le désir ;
Et si parmi tes Grecs il me plaît de choisir,
Il en est d'attachés à ma seule personne,
Qui n'ont jamais su l'art d'être à qui plus leur donne,
Qui trop contens d'un cœur dont tu fais peu de cas,
Méritent la Toison qu'ils ne demandent pas,
Et que pour toi mon ame, hélas! trop enflammée,
Auroit pu te donner si tu m'avois aimée.

JASON.

Ah! si le pur amour peut mériter ce don,
A qui peut-il, madame, être dû qu'à Jason?
Ce refus surprenant que vous m'avez vu faire,
D'une vénale ardeur n'est pas le caractère.
Le trône qu'à vos yeux j'ai traité de mépris,
En seroit pour tout autre un assez digne prix ;
Et rejeter pour vous l'offre d'un diadême,
Si ce n'est vous aimer, j'ignore comme on aime.
Je ne me défends point d'une civilité
Que du bandeau royal vouloit la majesté.
Abandonnant pour vous une reine si belle,
J'ai poussé par pitié quelques soupirs vers elle ;

J'ai voulu qu'elle eût lieu de se dire en secret
Que je change par force, et la quitte à regret;
Que satisfaite ainsi de son propre mérite,
Elle se consolât de tout ce qui l'irrite,
Et que l'appât flatteur de cette illusion
La vengeât un moment de sa confusion.
Mais quel crime ont commis ces complimens frivoles,
Des paroles enfin ne sont que des paroles;
Et quiconque possède un cœur comme le mien,
Doit se mettre au dessus d'un pareil entretien.
Je n'examine point, après votre menace,
Quelle foule d'amans brigue chez vous ma place.
Cent rois, si vous voulez, vous consacrent leurs vœux,
Je le crois; mais aussi je suis roi si je veux,
Et je n'avance rien touchant le diadême,
Dont il faille chercher de témoins que vous-même.
Si par le choix d'un roi vous pouvez me punir,
Je puis vous imiter, je puis vous prévenir;
Et si je me bannis par là de ma patrie,
Un exil couronné peut faire aimer la vie.
Mille autres en ma place, au lieu de s'alarmer.....

MEDÉE.

Hé bien! je t'aimerai s'il ne faut que t'aimer.
Malgré tous ces héros, malgré tous ces monarques
Qui m'ont de leur amour donné d'illustres marques,
Malgré tout ce qu'ils ont, et de cœur, et de foi,
Je te préfère à tous, si tu ne veux que moi.
Fais voir, en renonçant à ta chère patrie,
Qu'un exil avec moi peut faire aimer la vie;

Ose prendre à ce prix le nom de mon époux.

JASON.

Oui, madame, à ce prix tout exil m'est trop doux;
Mais je veux être aimé, je veux pouvoir le croire;
Et vous ne m'aimez pas si vous n'aimez ma gloire:
L'ordre de mon destin l'attache à la Toison;
C'est d'elle que dépend tout l'honneur de Jason.
Ah! si le ciel l'eût mise au pouvoir d'Hypsipile,
Que j'en aurois trouvé la conquête facile!
Ma passion pour vous a beau l'abandonner,
Elle m'offre encor tout ce qu'elle peut donner;
Malgré mon inconstance elle aime sans réserve.

MEDÉE.

Et moi, je n'aime point, à moins que je te serve.
Cherche un autre prétexte à lui rendre ta foi,
J'aurai soin de ta gloire aussi-bien que de toi.
Si ce noble intérêt te donne tant d'alarmes,
Tiens, voilà de quoi vaincre, et taureaux, et gendarmes,
Laisse à tes compagnons combattre le dragon;
Ils veulent comme toi leur part à la Toison;
Et comme ainsi qu'à toi la gloire leur est chère,
Ils ne sont pas ici pour te regarder faire.
Zéthès et Calaïs, ces héros emplumés,
Qu'aux routes des oiseaux leur naissance a formés,
Y préparent déjà leurs ailes enhardies
D'avoir pour coup d'essai triomphé des harpies;
Orphée avec ses chants se promet le bonheur
D'assoupir....

JASON.

Ah ! madame, ils auront tout l'honneur,
Ou du moins j'aurai part moi-même à leur défaite,
Si je laisse comme eux la conquête imparfaite.
Il me la faut entière, et je veux vous devoir....

MEDÉE.

Va, laisse quelque chose, ingrat, en mon pouvoir;
J'en ai déjà trop fait pour une ame infidelle.
Adieu. Je vois ma sœur, délibère avec elle,
Et songe qu'après tout, ce cœur que je te rends,
S'il accepte un vainqueur, ne veut point de tyrans;
Que s'il aime ses fers, il hait tout esclavage;
Qu'on perd souvent l'acquis à vouloir davantage;
Qu'il faut subir la loi de qui peut obliger;
Et que qui veut un don ne doit pas l'exiger.
Je ne te dis plus rien : va rejoindre Hypsipile,
Va reprendre auprès d'elle un destin plus tranquille;
Ou si tu peux, volage, encor la dédaigner,
Choisis en d'autres lieux qui te fasse régner.
Je n'ai pour t'acheter, sceptres, ni diadèmes;
Mais telle que je suis, crains-moi si tu ne m'aimes.

SCENE V.

JUNON, JASON, L'AMOUR.

(*L'Amour est dans le ciel de Vénus.*)

JUNON.

A bien examiner l'éclat de ce grand bruit,
Hypsipile vous sert plus qu'elle ne vous nuit.

Ce n'est pas qu'après tout ce courroux ne m'étonne :
Médée un peu trop à sa fureur s'abandonne,
L'Amour tient assez mal ce qu'il m'avoit promis ;
Et peut-être avez-vous trop de dieux ennemis.
Tous veulent à l'envi faire la destinée
Dont se doit signaler cette grande journée ;
Tous se sont assemblés exprès chez Jupiter,
Pour en résoudre l'ordre, ou pour le contester ;
Et je vous plains, si ceux qui daignoient vous défendre,
Au plus nombreux parti sont forcés de se rendre.
Le ciel s'ouvre, et pourra nous donner quelque jour ;
C'est celui de Vénus, j'y vois encor l'Amour ;
Et puisqu'il n'en est pas, toute cette assemblée
Par sa rebellion pourra se voir troublée.
Il veut parler à nous ; écoutez quel appui
Le trouble où je vous vois peut espérer de lui.

(*Le ciel s'ouvre et fait voir le palais de Vénus, composé de termes à face humaine, et revêtus de gaze d'or, qui lui servent de colonnes. Le lambris n'en est pas moins riche. L'Amour y paroît seul, et si tôt qu'il a parlé, il s'élance en l'air, et traverse le théâtre en volant, non pas d'un côté à l'autre, comme se font les vols ordinaires, mais d'un bout à l'autre, en tirant vers les spectateurs, ce qui n'a point encore été pratiqué en France de cette manière.*

L'AMOUR.

Cessez de m'accuser, soupçonneuse déesse,

Je sais tenir promesse :
C'est en vain que les dieux s'assemblent chez leur roi ;
Je vais bien leur faire connoître
Que je suis, quand je veux, leur véritable maître,
Et que de ce grand jour le destin est à moi.
Toi, si tu sais aimer, ne crains rien de funeste ;
Obéis à Médée, et j'aurai soin du reste.

JUNON.

Ces favorables mots vous ont rendu le cœur.

JASON.

Mon espoir abattu reprend d'eux sa vigueur.
Allons, déesse, allons, et surs de l'entreprise,
Reportons à Médée une ame plus soumise.

JUNON.

Allons, je veux encor seconder vos projets,
Sans remonter au ciel qu'après leurs pleins effets.

Fin du quatrième acte.

ACTE CINQUIÈME.

Ce dernier spectacle présente à la vue une forêt épaisse, composée de divers arbres entrelassés ensemble, et si touffus qu'il est aisé de juger que le respect qu'on porte au dieu Mars à qui elle est consacrée, fait qu'on n'ose en couper aucune branche, ni même brosser au travers. Les trophées d'armes appendus au haut de la plupart de ces arbres marquent encore plus particulièrement qu'elle appartient à ce dieu. La Toison d'or est sur le plus élevé, qu'on voit seul de son rang au milieu de cette forêt; et la perspective du fond fait paroître en éloignement la rivière du Phase, avec le navire Argo qui semble n'attendre plus que Jason et sa conquête pour partir.

SCENE I.

ABSYRTE, HYPSIPILE.

ABSYRTE.

Voila ce prix fameux où votre ingrat aspire,
Ce gage où les destins attachent notre empire,
Cette Toison enfin dont Mars est si jaloux :
Chacun impunément la peut voir comme nous;

Ce monstrueux dragon dont les fureurs la gardent,
Semble exprès se cacher aux yeux qui la regardent;
Il laisse agir sans crainte un curieux désir,
Et ne fond que sur ceux qui s'en veulent saisir.
Lors d'un cri qui suffit à punir tout leur crime,
Sous leur pied téméraire il ouvre un noir abîme,
A moins qu'on n'ait déjà mis au joug nos taureaux,
Et fait mordre la terre aux escadrons nouveaux,
Que des dents d'un serpent la semence animée
Doit opposer sur l'heure à qui l'aura semée.
Sa voix perdant alors cet effroyable éclat,
Contre les ravisseurs le réduit au combat.
Telles furent les lois que Circé par ses charmes
Sut faire à ce dragon, aux taureaux, aux gendarmes,
Circé, sœur de mon père, et fille du Soleil,
Circé, de qui ma sœur tient cet art sans pareil,
Dont tantôt à vous perdre eût abusé sa rage,
Si ce peu que du ciel j'en eus pour mon partage,
Et que je vous consacre aussi-bien que mes jours,
Par le milieu des airs n'eût porté du secours.

HYPSIPILE.

Je n'oublîrai jamais que sa jalouse envie
Se fût sans vos bontés sacrifié ma vie;
Et pour dire encor plus, ce penser m'est si doux,
Que si j'étois à moi, je voudrois être à vous:
Mais un reste d'amour retient dans l'impuissance
Ces sentimens d'estime et de reconnoissance.
J'ai peine, je l'avoue, à me le pardonner;
Mais enfin je dois tout, et n'ai rien à donner.

Ce qu'à vos yeux surpris Jason m'a fait d'outrage
N'a pas encor rompu cette foi qui m'engage ;
Et malgré les mépris qu'il en montre aujourd'hui,
Tant qu'il peut être à moi, je suis encore à lui.
Mon espoir chancelant dans mon ame inquiète
Ne veut pas lui prêter l'exemple qu'il souhaite,
Ni que cet infidelle ait de quoi se vanter
Qu'il ne se donne ailleurs qu'afin de m'imiter.
Pour changer avec gloire il faut qu'il me prévienne,
Que sa foi violée ait dégagé la mienne,
Et que l'hymen ait joint aux mépris qu'il en fait
D'un entier changement l'irrévocable effet.
Alors, par son parjure à moi-même rendue,
Mes sentimens d'estime auront plus d'étendue ;
Et dans la liberté de faire un second choix,
Je saurai mieux penser à ce que je vous dois.

ABSYRTE.

Je ne sais si ma sœur voudra prendre assurance
Sur des sermens trompeurs que rompt son inconstance :
Mais je suis sûr qu'à moins qu'elle rompe son sort,
Ce que feroit l'hymen, vous l'aurez par sa mort.
Il combat nos taureaux ; et telle est leur furie,
Qu'il faut qu'il y périsse, ou lui doive la vie.

HYPSIPILE.

Il combat vos taureaux ! Ah ! que me dites-vous ?

ABSYRTE.

Qu'il n'en peut plus sortir que mort ou son époux.

HYPSIPILE.

Ah ! prince, votre sœur peut croire encor qu'il m'aime ;

Et sur ce faux soupçon se venger elle-même.
Pour bien rompre le coup d'un malheur si pressant
Peut-être que son art n'est pas assez puissant;
De grace, en ma faveur, joignez-y tout le vôtre;
Et si....

ABSYRTE.

Quoi! vous voulez qu'il vive pour une autre!

HYPSIPILE.

Oui, qu'il vive, et laissons tout le reste au hasard.

ABSYRTE.

Ah! reine, en votre cœur il garde trop de part;
Et s'il faut vous parler avec une ame ouverte,
Vous montrez trop d'amour pour empêcher sa perte.
Votre rivale et moi nous en sommes d'accord:
A moins que vous m'aimiez, votre Jason est mort.
Ma sœur n'a pas pour vous un sentiment si tendre,
Qu'elle aime à le sauver afin de vous le rendre;
Et je ne suis pas homme à servir mon rival
Quand vous rendez pour moi mon secours si fatal.
Je ne le vois que trop, pour prix de mes services,
Vous destinez mon ame à de nouveaux supplices.
C'est m'immoler à lui que de le secourir;
Et lui sauver le jour c'est me faire périr.
Puisqu'il faut qu'un des deux cesse aujourd'hui de vivre,
Je vais hâter sa perte où lui-même il se livre:
Je veux bien qu'on l'impute à mon dépit jaloux,
Mais vous qui m'y forcez, ne l'imputez qu'à vous.

HYPSIPILE.

Ce reste d'intérêt que je prends en sa vie

Donne trop d'aigreur, prince, à votre jalousie :
Ce qu'on a bien aimé, l'on ne peut le haïr
Jusqu'à le vouloir perdre, ou jusqu'à le trahir.
Ce vif ressentiment qu'excite l'inconstance
N'emporte pas toujours jusques à la vengeance ;
Et quand même on la cherche, il arrive souvent
Qu'on plaint mort un ingrat qu'on détestoit vivant.
  Quand je me défendois sur la foi qui m'engage,
Je voulois à vos feux épargner cet ombrage ;
Mais puisque le péril a fait parler l'amour,
Je veux bien qu'il éclate et se montre en plein jour.
Oui, j'aime encor Jason, et l'aimerai sans doute
Jusqu'à l'hymen fatal que ma flâme redoute.
Je regarde son cœur encor comme mon bien,
Et donnerois encor tout mon sang pour le sien.
Vous m'aimez, et j'en suis assez persuadée,
Pour me donner à vous s'il se donne à Médée :
Mais si par jalousie ou par raison d'état,
Vous le laissez tous deux périr dans ce combat,
N'attendez rien de moi que ce qu'ose la rage
Quand elle est une fois maîtresse d'un courage,
Que les pleines fureurs d'un désespoir d'amour.
Vous me faites trembler, tremblez à votre tour ;
Prenez soin de sa vie, ou perdez cette reine ;
Et si je crains sa mort, craignez aussi ma haine.

SCENE II.

AÆTE, ABSYRTE, HYPSIPILE.

AÆTE.

Ah ! madame, est-ce là cette fidélité,
Que vous gardez aux droits de l'hospitalité ?
Quand pour vous je m'oppose aux destins de ma fille,
A l'espoir de mon fils, aux vœux de ma famille,
Quand je presse un héros de vous rendre sa foi,
Vous prêtez à son bras des charmes contre moi ;
De sa témérité vous vous faites complice,
Pour renverser un trône où je vous fais justice :
Comme si c'étoit peu de posséder Jason,
Si pour don nuptial il n'avoit la Toison ;
Et que sa foi vous fût indignement offerte,
A moins que son destin éclatât par ma perte.

HYPSIPILE.

Je ne sais pas, seigneur, à quel point vous réduit
Cette témérité de l'ingrat qui me fuit ;
Mais je sais que mon cœur ne joint à son envie
Qu'un timide souhait en faveur de sa vie ;
Et que si je savois ce grand art de charmer,
Je ne m'en servirois que pour m'en faire aimer.

AÆTE.

Ah ! je n'ai que trop cru vos plaintes ajustées
A des illusions entre vous concertées ;
Et les dehors trompeurs d'un dédain préparé
N'ont que trop ébloui mon œil mal éclairé.

Oui, trop d'ardeur pour vous, et trop peu de lumière,
M'ont conduit en aveugle à ma ruine entière.
Ce pompeux appareil que soutenoient les vents,
Ces Tritons tout autour rangés comme suivans,
Montroient bien qu'en ces lieux vous n'étiez abordée
Que par un art plus fort que celui de Médée.
D'un naufrage affecté l'histoire sans raison
Déguisoit le secours amené par Jason;
Et vos pleurs ne sembloient en demander vengeance,
Que pour mieux faire place à votre intelligence.

HYPSIPILE

Que ne sont vos soupçons autant de vérités!
Et que ne puis-je ici ce que vous m'imputez!

ABSYRTE.

Qu'a fait Jason, seigneur, et quel mal vous menace,
Quand nous voyons encor la Toison en sa place?

AÆTE.

Nos taureaux sont domptés, nos gendarmes défaits;
Absyrte, après cela, crains les derniers effets.

ABSYRTE.

Quoi! son bras...

AÆTE.

Oui, son bras secondé par ses charmes
A dompté nos taureaux, et défait nos gendarmes;
Juge si le dragon pourra faire plus qu'eux.
Ils ont poussé d'abord de gros torrens de feux,
Ils l'ont enveloppé d'une épaisse fumée,
Dont sur toute la plaine une nuit s'est formée:

Mais après ce nuage en l'air évaporé,
On les a vus au joug, et le champ labouré:
Lui, sans aucun effroi, comme maître paisible,
Jetoit dans les sillons cette semence horrible,
D'où s'élève aussitôt un escadron armé,
Par qui de tous côtés il se trouve enfermé.
Tous n'en veulent qu'à lui, mais son ame plus fière
Ne daigne contr'eux tous s'armer que de poussière.
A peine il la répand, qu'une commune erreur
D'eux tous l'un contre l'autre anime la fureur;
Ils s'entr'immolent tous au commun adversaire;
Tous pensent le percer quand ils percent leur frère;
Leur sang par-tout regorge, et Jason au milieu
Reçoit ce sacrifice en posture d'un dieu;
Et la terre en courroux de n'avoir pu lui nuire,
Rengloutit l'escadron qu'elle vient de produire.
On va bientôt, madame, achever à vos yeux
Ce qu'ébauche par là votre abord en ces lieux.
Soit Jason, soit Orphée, ou les fils de Borée,
Ou par eux, ou par lui, ma perte est assurée;
Et l'on va faire hommage à votre heureux secours
Du destin de mon sceptre, et de mes tristes jours.

HYPSIPILE.

Connoissez mieux, seigneur, la main qui vous offense,
Et lorsque je perds tout, laissez-moi l'innocence.
L'ingrat qui me trahit est secouru d'ailleurs.
Ce n'est que de chez vous que partent vos malheurs,
Chez vous en est la source, et Médée elle-même
Rompt son art par son art, pour plaire à ce qu'elle aime.

ABSYRTE.

Ne l'en accusez point, elle hait trop Jason.
De sa haine, seigneur, vous savez la raison.
La Toison préférée aigrit trop son courage,
Pour craindre qu'il en tienne un si grand avantage ;
Et si contre son art ce prince a réussi,
C'est qu'on le sait en Grèce autant ou plus qu'ici.

AÆTE.

Ah! que tu connois mal jusqu'à quelle manie
D'un amour déréglé passe la tyrannie !
Il n'est rang, ni pays, ni père, ni pudeur,
Qu'épargne de ses feux l'impérieuse ardeur.
Jason plut à Médée, et peut encor lui plaire.
Peut-être es-tu toi-même ennemi de ton père,
Et consens que ta sœur, par ce present fatal,
S'assure d'un amant qui seroit ton rival.
Tout mon sang révolté trahit mon espérance.
Je trouve ma ruine où fut mon assurance.
Le destin ne me perd que par l'ordre des miens ;
Et mon trône est brisé par ses propres soutiens.

ABSYRTE.

Quoi! seigneur, vous croiriez qu'une action si noire....

AÆTE.

Je sais ce qu'il faut craindre, et non ce qu'il faut croire.
Dans cette obscurité tout me devient suspect.
L'amour aux droits du sang garde peu de respect:
Ce même amour d'ailleurs peut forcer cette reine
A répondre à nos soins par des effets de haine ;

Et Jason peut avoir lui-même en ce grand art,
Des secrets dont le ciel ne nous fit point de part.
Ainsi, dans les rigueurs de mon sort déplorable,
Tout peut être innocent, tout peut être coupable :
Je ne cherche qu'en vain à qui les imputer ;
Et ne discernant rien, j'ai tout à redouter.

HYPSIPILE.

La vérité, seigneur, se va faire connoître :
A travers ces rameaux je vois venir mon traître.

SCENE III.

AÆTE, ABSYRTE, HYPSIPILE, JASON, ORPHÉE, ZÉTHÈS, CALAIS.

HYPSIPILE.

PARLEZ, parlez, Jason, dites sans feinte au roi
Qui vous seconde ici de Médée ou de moi ?
Dites, est-ce elle ou moi qui contre lui conspire ?
Est-ce pour elle ou moi que votre cœur soupire ?

JASON.

La demande est, madame, un peu hors de saison ;
Je vous y répondrai, quand j'aurai la Toison.
Seigneur, sans différer, permettez que j'achève ;
La gloire où je prétends ne souffre point de trève ;
Elle veut que du ciel je presse le secours,
Et ce qu'il m'en promet ne descend pas toujours.

AÆTE.

Hâtez à votre gré ce secours de descendre;
Mais, encore une fois, gardez de vous méprendre.

JASON.

Par ce qu'ont vu vos yeux jugez ce que je puis;
Tout me paroît facile en l'état où je suis;
Et si la force enfin répond mal au courage,
Il en est parmi nous qui peuvent davantage:
Souffrez donc que l'ardeur dont je me sens brûler...

SCENE IV.

AÆTE, ARSYRTE, HYPSIPILE, MEDÉE, JASON, ORPHÉE, ZÉTHÈS, CALAIS.

MÉDÉE, *sur le dragon, élevée en l'air, à la hauteur d'un homme.*

Arrête, déloyal, et laisse-moi parler,
Que je rende un plein lustre à ma gloire ternie
Par l'outrageux éclat que fait la calomnie.
Qui vous l'a dit, madame, et sur quoi fondez-vous
Ces dignes visions de votre esprit jaloux?
Si Jason entre nous met quelque différence,
Qui flatte malgré moi sa crédule espérance,
Faut-il sur votre exemple aussitôt présumer
Qu'on en peut être aimée, et ne le pas aimer?
Connoissez mieux Médée, et croyez-la trop vaine
Pour vouloir d'un captif marqué d'une autre chaîne.

Je ne puis empêcher qu'on vous manque de foi,
Mais je veux bien un cœur qui n'ait aimé que moi;
Et j'aurai soutenu des revers bien funestes,
Avant que je me daigne enrichir de vos restes.

HYPSIPILE

Puissiez-vous conserver ces nobles sentimens!

MEDÉE.

N'en croyez plus, seigneur, que les événemens:
Ce ne sont plus ici ces taureaux, ces gendarmes,
Contre qui son audace a pu trouver des charmes;
Ce n'est point le dragon dont il est menacé,
C'est Médée elle-même, et tout l'art de Circé.
Fidelle gardien des destins de ton maître,
Arbre que tout exprès mon charme avoit fait naître,
Tu nous défendrois mal contre ceux de Jason;
Retourne en ton néant, et rends-moi la Toison.

(*Elle prend la Toison en sa main et la met sur le cou du dragon. L'arbre où elle étoit suspendue disparoît et se retire derrière le théâtre; après quoi Médée continue en parlant à Jason.*)

Ce n'est qu'avec le jour qu'elle peut m'être ôtée:
Viens donc, viens, téméraire, elle est à ta portée;
Viens teindre de mon sang cet or qui t'est si cher,
Qu'à travers tant de mers on te force à chercher.
Approche, il n'est plus tems que l'amour te retienne,
Viens m'arracher la vie, ou m'apporter la tienne;
Et sans perdre un moment en de vains entretiens,
Voyons qui peut le plus de tes dieux ou des miens...

AÆTE.

A ce digne courroux je reconnois ma fille ;
C'est mon sang dans ses yeux, c'est son aïeul qui brille,
C'est le Soleil mon père. Avancez donc, Jason,
Et sur cette ennemie emportez la Toison.

JASON.

Seigneur, contre ses yeux qui voudroit se défendre?
Il ne faut point combattre où l'on aime à se rendre.
Oui, madame, à vos pieds je mets les armes bas,
J'en fais un prompt hommage à vos divins appas,
Et renonce avec joie à ma plus haute gloire,
S'il faut par ce combat acheter la victoire.
Je l'abandonne, Orphée, aux charmes de ta voix,
Qui traîne les rochers, qui fait marcher les bois :
Assoupis le dragon, enchante la princesse.
Et vous, héros ailés, ménagez votre adresse ;
Si pour cette conquête il vous reste du cœur,
Tournez sur le dragon toute votre vigueur.
Je vais dans le navire attendre une défaite
Qui vous fera bientôt imiter ma retraite.

ZÉTHÈS.

Montrez plus d'espérance, et souvenez-vous mieux
Que nous avons dompté des monstres à vos yeux.

SCENE V.

AÆTE, ABSYRTE, HYPSIPILE, MEDÉE, ZÉTHÈS, CALAIS, ORPHÉE.

CALAÏS.

Elevons-nous, mon frère, au-dessus des nuages.
Du sang dont nous sortons prenons les avantages.
Sur-tout obéissons aux ordres de Jason.
Respectons la princesse, et donnons au dragon.

(*Ici Zéthès et Calaïs s'élèvent au plus haut des nuages en croisant leur vol.*)

MEDÉE, *en s'élevant aussi.*

Donnez où vous pourrez; ce vain respect m'outrage;
Du sang dont vous sortez prenez tout l'avantage.
Je vais voler moi-même au-devant ne vos coups,
Et n'avois que Jason à craindre parmi vous.
Et toi, de qui la voix inspire l'ame aux arbres,
Enchaine les lions, et déplace les marbres;
D'un pouvoir si divin fais un meilleur emploi,
N'en détruis point la force à l'essayer sur moi.
Mais je n'en parle ainsi, que de peur que ses charmes
Ne prêtent un miracle à l'effort de leurs armes.
Ne m'en crois pas, Orphée, et prends l'occasion
De partager leur gloire, ou leur confusion.

ORPHÉE *chante.*

Hâtez-vous, enfans de Borée,
Demi-dieux, hâtez-vous,
Et faites voir qu'en tous lieux, contre tous,
A vos exploits la victoire assurée
Suit l'effort de vos moindres coups.

MEDÉE, *voyant qu'aucun des dieux ne descend pour la combattre.*

Vos demi-dieux, Orphée, ont peine à vous entendre,
Ils ont volé si haut, qu'ils n'en peuvent descendre,
De ce nuage épais sachez les dégager,
Et pratiquez mieux l'art de les encourager.

ORPHÉE.

(*Il chante ce second couplet pendant que Zéthès et Calaïs fondent l'un après l'autre sur le dragon, et le combattent au milieu de l'air. Ils se relèvent aussitôt qu'ils ont tâché de lui donner une atteinte, et tournent face en même tems pour revenir à la charge. Médée est au milieu des deux, qui pare leurs coups, et fait tourner le dragon vers l'un et vers l'autre, suivant qu'ils se présentent.*)

Combattez, race d'Orithie,
Demi-dieux, combattez,
Et faites voir que vos bras indomptés
Se font par-tout une heureuse sortie
Des périls les plus redoutés.

ZETHÈS.

Fuyons sans plus tarder la vapeur infernale
Que ce dragon affreux de son gosier exhale:
La valeur ne peut rien contre un air empesté.
Fais comme nous, Orphée, et fuis de ton côté.

(Zéthès, Calaïs et Orphée s'enfuient.)

MEDÉE.

Allez, vaillans gnerriers, envoyez-moi Pélée,
Mopse, Iphite, Echion, Euridamas, Oilée,
Et tout ce reste enfin pour qui votre Jason
Avec tant de chaleur demandoit la Toison.
Aucun d'eux ne paroît! Ces armes intrépides
Règlent sur mes vaincus leurs démarches timides;
Et malgré leur ardeur pour un exploit si beau,
Leur effroi les renferme au fond de leur vaisseau.
Ne laissons pas ainsi la victoire imparfaite;
Par le milieu des airs courons à leur défaite;
Et nous-mêmes portons à leur témérité
Jusques dans ce vaisseau ce qu'elle a mérité.

(Médée s'élève encore plus haut sur le dragon.)

AÆTE.

Que fais-tu? la Toison ainsi que toi s'envole!
Ah! perfide, est-ce ainsi que tu me tiens parole!
Toi qui me promettois, même aux yeux de Jason,
Qu'on t'ôteroit le jour avant que la Toison?

MEDÉE, *en s'envolant.*

Encor tout de nouveau je vous en fais promesse,
Et vais vous la garder au milieu de la Grèce.

Du pays et du sang l'amour rompt les liens,
Et les dieux de Jason sont plus forts que les miens.
Ma sœur avec ses fils m'attend dans le navire,
Je la suis, et ne fais que ce qu'elle m'inspire:
De toutes deux, madame, ici vous tiendra lieu.
Consolez-vous, seigneur, et pour jamais adieu.

(*Elle s'envole avec la Toison.*)

SCENE VI.

AÆTE, ABSYRTE, HYPSIPILE, JUNON.

AÆTE.

Ah madame! ah mon fils! ah sort inexorable!
Est-il sur terre un père, un roi plus déplorable?
Mes filles toutes deux contre moi se ranger!
Toutes deux à ma perte à l'envi s'engager!

JUNON, *dans son char.*

On vous abuse, Aæte, et Médée elle-même,
Dans l'amour qui la force à suivre ce qu'elle aime,
S'abuse comme vous.
Chalciope n'a point de part en cet ouvrage:
Dans un coin du jardin, sous un épais nuage,
Je l'enveloppe encor d'un sommeil assez doux,
Cependant qu'en sa place ayant pris son visage,
Dans l'esprit de sa sœur j'ai porté les grands coups,
Qui donnent à Jason ce dernier avantage.

Junon a tout fait seule, et je remonte aux cieux,
Presser le souverain des dieux
D'approuver ce qu'il m'a plu faire.
Mettez votre esprit en repos;
Si le destin vous est contraire,
Lemnos peut réparer la perte de Colchos.
(*Junon remonte au ciel dans le même char.*)

AÆTE.

Qu'ai-je fait que le ciel contre moi s'intéresse,
Jusqu'à faire descendre en terre une déesse?

ABSYRTE.

La désavoûrez-vous, madame, et votre cœur
Dédira-t-il sa voix qui parle en ma faveur?

AÆTE.

Absyrte, il n'est plus tems de parler de ta flâme.
Qu'as-tu pour mériter quelque part en son ame?
Et que lui peut offrir ton ridicule espoir,
Qu'un sceptre qui m'échappe, un trône prêt à choir?
Ne songeons qu'à punir le traître et sa complice.
Nous aurons dieux pour dieux à nous faire justice;
Et déjà le soleil, pour nous prêter secours,
Fait ouvrir son palais, et détourne son cours.
(*Le ciel s'ouvre, et fait paroître le palais du Soleil, où on le voit dans son char tout brillant de lumière, s'avancer vers les spectateurs, et, sortant de ce palais, s'élever en haut pour parler à Jupiter, dont le palais s'ouvre aussi quelques momens après. Ce maître des dieux y paroît sur son trône, avec*

Junon à son côté. Ces trois théâtres qu'on voit tout à la fois, font un spectacle tout à fait agréable et majestueux. La sombre verdure de la forêt épaisse, qui occupe le premier, relève d'autant plus la clarté des deux autres, par l'opposition de ses ombres. Le palais du Soleil, qui fait le second, a ses colonnes toutes d'oripeau, et son lambris doré, avec divers grands feuillages à l'arabesque. Le rejaillissement des lumières qui portent sur ces dorures, produit un jour merveilleux, qu'augmente celui qui sort du trône de Jupiter, qui n'a pas moins d'ornemens. Ses marches ont aux deux bouts et au milieu des aigles d'or, entre lesquelles on voit peintes en basse-taille toutes les amours de ce dieu. Les deux côtés font voir chacun un rang de piliers enrichis de diverses pierres précieuses, environnées chacune d'un cercle, ou d'un quarré d'or, Au haut de ces piliers sont d'autres grands aigles d'or, qui soutiennent de leur bec le plafond de ce palais, composé de riches étoffes de diverses couleurs, qui font comme autant de courtines, dont les aigles laissent pendre les bouts en forme d'écharpe. Jupiter a un autre grand aigle à ses pieds, qui porte son foudre; et Junon est à sa gauche, avec un paon aussi à ses pieds, de grandeur et de couleur naturelle.)

SCENE DERNIERE.

LE SOLEIL, JUPITER, JUNON, AÆTE, HYPSIPILE, ABSYRTE.

AÆTE.

Ame de l'univers, auteur de ma naissance,
Dont nous voyons par-tout éclater la puissance,
Souffriras-tu qu'un roi qui tient de toi le jour,
Soit lâchement trahi par un indigne amour?
A ces Grecs vagabonds refuse ta lumière,
De leurs climats chéris détourne ta carrière,
N'éclaire point leur fuite après qu'ils m'ont détruit,
Et répands sur leur route une éternelle nuit.
Fais plus, montre-toi père, et pour venger ta race,
Donne-moi tes chevaux à conduire en ta place;
Prête-moi de tes feux l'éclat étincelant,
Que j'embrase leur Grèce avec ton char brûlant,
Que d'un de tes rayons lançant sur eux le foudre,
Je les réduise en cendre, et leur butin en poudre,
Et que par mon courroux leur pays désolé
Ait horreur à jamais du bras qui m'a volé.
Je vois que tu m'entends, et ce coup d'œil m'annonce
Que ta bonté m'apprête une heureuse réponse.
Parle donc, et fais voir aux destins ennemis
De quelle ardeur tu prends les intérêts d'un fils.

LE SOLEIL.

Je plains ton infortune, et ne puis davantage:

Un noir destin s'oppose à tes justes desseins;
Et depuis Phaëton, ce brillant attelage
Ne peut passer en d'autres mains.
Sous un ordre éternel qui gouverne ma route,
Je dispense en esclave, et les nuits, et les jours;
Mais enfin ton père t'écoute,
Et joint ses vœux aux tiens, pour un plus fort secours.
(Ici s'ouvre le ciel de Jupiter, et le Soleil continue en lui adressant la parole.
Maître absolu des destinées,
Change leurs dures lois en faveur de mon sang,
Et laisse-lui garder son rang
Parmi les têtes couronnées.
C'est toi qui régles les états,
C'est toi qui dépars les couronnes;
Et quand le sort jaloux met un monarque à bas,
Il détruit ton ouvrage, et fait des attentats,
Qui dérobent ce que tu donnes.

JUNON.

Je ne mets point d'obstacle à de si justes vœux;
Mais laissez ma puissance entière;
Et si l'ordre du sort se rompt à sa prière,
D'un hymen que j'ai fait ne rompez pas les nœuds.
Comme je ne veux point détruire son Aæte,
Ne détruisez pas mes héros,
Assurez à ses jours, gloire, sceptre, repos,
Assurez-lui tous les biens qu'il souhaite;
Mais de la même main assurez à Jason
Medée et la Toison.

JUPITER.

Des arrêts du destin l'ordre est invariable ;
Rien ne sauroit le rompre en faveur de ton fils,
Soleil, et ce trésor surpris
Lui rend de ses états la perte inévitable.
Mais la même légéreté,
Qui donne Jason à Médée,
Servira de supplice à l'infidélité
Où pour lui contre un père elle s'est hasardée.
Persés dans la Scythie arme un bras souverain ;
Si tôt qu'il paroîtra, quittez ces lieux, Aæte,
Et par une prompte retraite
Epargnez tout le sang qui couleroit en vain.
De Lemnos faites votre asile ;
Le ciel veut qu'Hypsipile
Réponde aux vœux d'Absyrte, et qu'un sceptre dotal
Adoucisse le cours d'un peu de tems fatal.
Car enfin de votre perfide
Doit sortir un Médus qui vous doit rétablir :
A rentrer dans Colchos il sera votre guide ;
Et mille grands exploits qui doivent l'ennoblir,
Feront de tous vos maux les assurés remèdes,
Et donneront naissance à l'empire des Médes.

(*Le palais de Jupiter, et celui du Soleil se referment.*)

LE SOLEIL.

Ne vous permettez plus d'inutiles soupirs,
Puisque le ciel répare et venge votre perte,
Et qu'une autre couronne offerte

Ne peut plus vous souffrir de justes déplaisirs.
Adieu. J'ai trop long-tems détourné ma carrière,
Et trop perdu pour vous en ces lieux de momens
Qui devoient ailleurs ma lumière.
Allez, heureux amans,
Pour qui Jupiter montre une faveur entière ;
Hâtez-vous d'obéir à ses commandemens.

(*Il disparoît en baissant, comme pour fondre dans la mer.*)

HYPSIPILE.

J'obéis avec joie à tout ce qu'il m'ordonne.
Un prince si bien né vaut mieux qu'une couronne.
Si tôt que je le vis, il en eut mon aveu;
Et ma foi pour Jason nuisoit seule à son feu.
Mais à présent, seigneur, cette foi dégagée...

AÆTE.

Ah! madame, ma perte est déjà trop vengée;
Et vous faites trop voir comme un cœur généreux
Se plaît à relever un destin malheureux.
Allons ensemble, allons, sous de si doux auspices,
Préparer à demain de pompeux sacrifices,
Et par nos vœux unis répondre au doux espoir
Que daigne un dieu si grand nous faire concevoir.

Fin du cinquième et dernier acte.

EXAMEN
DE
LA TOISON D'OR.

L'ANTIQUITÉ n'a rien fait passer jusqu'à nous qui soit si généralement connu que le voyage des Argonautes ; mais comme les historiens qui en ont voulu démêler la vérité d'avec la fable qui l'enveloppe, ne s'accordent pas en tout, et que les poëtes qui l'ont embellie de leurs fictions n'ont pas pris la même route, j'ai cru que pour en faciliter l'intelligence entière, il étoit à propos d'avertir le lecteur de quelques particularités où je me suis attaché, qui peut-être ne sont pas connues de tout le monde. Elles sont pour la plupart tirées de Valerius Flaccus, qui en a fait un poëme épique en latin, et de qui entr'autres choses j'ai emprunté la métamorphose de Junon en Chalciope.

Phryxus étoit fils d'Athamas, roi de Thèbes, et de Nephelé, qu'il répudia pour épouser Ino. Cette seconde femme persécuta si bien ce jeune prince, qu'il fut obligé de s'enfuir sur un mouton dont la laine étoit d'or, que sa mère lui donna après l'avoir reçu de Mercure : il le sacrifia à Mars, si tôt qu'il fut abordé à Colchos, et lui en appendit la dépouille dans une forêt qui lui étoit consacrée. Aæte, fils du Soleil, et roi de cette province, lui donna pour femme Chalciope sa fille aînée, dont il eut quatre fils, et mourut quelque tems après. Son ombre apparut ensuite

à ce monarque, et lui révéla que le destin de son état dépendoit de cette toison; qu'en même tems qu'il la perdroit, il perdroit aussi son royaume; et qu'il étoit résolu dans le ciel que Médée son autre fille auroit un époux étranger. Cette prédiction fit deux effets. D'un côté Aæte, pour conserver cette toison, qu'il voyoit si nécessaire à sa propre conservation, voulut en rendre la conquête impossible par le moyen des charmes de Circé sa sœur, et de Médée sa fille. Ces deux savantes magiciennes firent en sorte qu'on ne pouvoit s'en rendre maître qu'après avoir dompté deux taureaux dont l'haleine étoit toute de feu, et leur avoir fait labourer le champ de Mars, où ensuite il falloit semer des dents de serpens, dont naissoient aussitôt autant de gendarmes, qui tous ensemble attaquoient le téméraire qui se hasardoit à une si dangereuse entreprise; et pour dernier péril, il falloit combattre un dragon qui ne dormoit jamais, et qui étoit le plus fidelle et le plus redoutable gardien de ce trésor. D'autre côté les rois voisins, jaloux de la grandeur d'Aæte, s'armèrent pour cette conquête, et entr'autres Persés son frère, roi de la Chersonèse Taurique, et fils du Soleil comme lui. Comme il s'appuya du secours des Scythes, Aæte emprunta celui de Styrus, roi d'Albanie, à qui il promit Médée, pour satisfaire à l'ordre qu'il croyoit en avoir reçu du ciel par cette ombre de Phryxus: ils donnoient bataille, et la victoire penchoit du côté de Persés, lorsque Jason arriva suivi de ses Argonautes, dont la

valeur la fit tourner du parti contraire, et en moins d'un mois ces héros firent remporter tant d'avantages au roi de Colchos sur ses ennemis, qu'ils furent contraints de prendre la fuite, et d'abandonner leur camp. C'est ici que commence la piéce ; mais avant que d'en venir au détail, il faut dire un mot de Jason, et du dessein qui l'amenoit à Colchos.

Il étoit fils d'Æson, roi de Thessalie, sur qui Pelias son frére avoit usurpé ce royaume. Ce tyran étoit fils de Neptune et de Tyro, fille de Salmonée, qui épousa ensuite Chreteus, pére d'Æson, que je viens de nommer. Cette usurpation lui donnant la défiance ordinaire à ceux de sa sorte, lui rendit suspect le courage de Jason son neveu, et légitime héritier de ce royaume. Un oracle qu'il reçut le confirma dans ses soupçons, si bien que pour l'éloigner, ou plutôt pour le perdre, il lui commanda d'aller conquérir la Toison d'or, dans la croyance que ce prince y périroit, et le laisseroit par sa mort paisible possesseur de l'état dont il s'étoit emparé. Jason, par le conseil de Pallas, fit bâtir pour ce fameux voyage le navire Argo, où s'embarquérent avec lui quarante des plus vaillans de toute la Gréce. Orphée fut du nombre, avec Zethés et Calaïs, fils du vent Borée et d'Orithie, princesse de Thrace, qui étoient nés avec des ailes comme leur pére, et qui par ce moyen délivrérent en passant Phinée des harpies qui fondoient sur ses viandes si tôt que sa table étoit servie, et leur donnérent la chasse par le milieu de l'air. Ces héros, durant

leur voyage, reçurent beaucoup de faveurs de Junon et de Pallas, et prirent terre à Lemnos, dont étoit reine Hypsipile, et où ils restèrent deux ans, pendant lesquels Jason fit l'amour à cette reine, et lui donna parole de l'épouser à son retour; ce qui ne l'empêcha pas de s'attacher auprès de Médée, et de lui faire les mêmes protestations si tôt qu'il fut arrivé à Colchos, et qu'il eut vu le besoin qu'il en avoit. Ce nouvel amour lui réussit si heureusement, qu'il eut d'elle des charmes pour surmonter tous ces périls, et enlever la Toison d'or malgré le dragon qui la gardoit, et qu'elle assoupit. Un auteur que cite le mythologiste Noël le Comte, et qu'il appelle Denys le Milésien, dit qu'elle lui porta la Toison jusque dans son navire; et c'est sur son rapport que je me suis autorisé à changer la fin ordinaire de cette fable, pour la rendre plus surprenante et plus merveilleuse. Je l'aurois été assez par la liberté qu'en donne la poésie en de pareilles rencontres; mais j'ai cru en avoir plus de droit en marchant sur les pas d'un autre, que si j'avois inventé ce changement.

C'est avec un fondement semblable que j'ai introduit Absyrte en âge d'homme, bien que la commune opinion n'en fasse qu'un enfant, que Médée déchira par morceaux. Ovide et Sénèque le disent; mais Apollonius Rhodius le fait son aîné; et si nous voulons l'en croire, Aæte l'avoit eu d'Astérodie, avant qu'il épousât la mère de cette princesse, qu'il nomme Idie, fille de l'Océan. Il dit de plus, qu'après la fuite des Argonautes,

la vieillesse d'Aæte ne lui permettant pas de les poursuivre, ce prince monta sur mer et les joignit autour d'une île située à l'embouchure du Danube, et qu'il appelle Peucé. Ce fut là que Médée se voyant perdue avec tous ses Grecs, qu'elle voyoit trop foibles pour lui résister, feignit de les vouloir trahir; et ayant attiré ce frère trop crédule à conférer avec elle de nuit dans le temple de Diane, elle le fit tomber dans une embuscade de Jason, où il fut tué. Valérius Flaccus dit les mêmes choses d'Absyrte que cet auteur grec; et c'est sur l'autorité de l'un et de l'autre que je me suis enhardi à quitter l'opinion commune, aprés l'avoir suivie, quand j'ai mis Médée sur le théâtre. C'est me contredire moi-même en quelque sorte; mais Sénèque, dont je l'ai tiré, m'en donne l'exemple, lorsqu'après avoir fait mourir Jocaste dans l'OEdipe, il la fait revivre dans la Thébaïde, pour se trouver au milieu de ses deux fils, comme ils sont prêts de commencer le funeste duel où ils s'entre-tuent, si toutefois ces deux pièces sont véritablement d'un même auteur.

SERTORIUS,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES,

1662.

PRÉFACE
DU COMMENTATEUR.

Après tant de tragédies peu dignes de *Corneille,* en voici une où vous retrouvez souvent l'auteur de *Cinna;* elle mérite plus d'attention et de remarques que les autres. L'entrevue de *Pompée* et de *Sertorius* eut le succès qu'elle méritait, et ce succès réveilla tous ses ennemis. Le plus implacable étoit alors l'abbé d'*Aubignac,* homme célèbre en son tems, et que sa *Pratique du théâtre,* toute médiocre qu'elle est, faisait regarder comme un législateur en littérature : cet abbé, qui avait été long-tems prédicateur, s'était acquis beaucoup de crédit dans les plus grandes maisons de Paris. Il était bien douloureux sans doute à l'auteur de *Cinna* de voir un prédicateur et un homme de lettres considérable écrire à madame la duchesse de *Retz,* à l'abri d'un privilége du roi, des choses qui auroient flétri un homme moins connu et moins estimé que *Corneille.*

« Vous êtes poëte, et poëte de théâtre, dit-il à » ce grand homme, dans sa quatrième disserta- » tion adressée à madame de *Retz;* vous êtes » abandonné à une vile dépendance des histrions; » votre commerce ordinaire n'est qu'avec leurs

» portiers; vos amis ne sont que des libraires du » Palais. Il faudroit avoir perdu les sens aussi-bien » que vous pour être en mauvaise humeur du gain » que vous pouvez tirer de vos veilles, et de vos » empressemens auprès des histrions et des li- » braires..... Il vous arrive assez souvent, lorsqu'on » vous loue, que vous n'êtes plus affamé de gloire, » mais d'argent.... Défaites-vous, M. *de Cor-* » *neille,* de ces mauvaises façons de parler qui » sont encore plus mauvaises que vos vers..... » J'avois cru, comme plusieurs, que vous étiez le » poëte de la critique de l'*Ecole des femmes,* et » que *Licidas* étoit un nom déguisé comme celui » de M. *de Corneille;* car vous êtes sans doute » le marquis de *Mascarille,* qui piaille toujours, » qui ricane toujours, qui parle toujours, et ne » dit jamais rien qui vaille, etc. » Ces horribles platitudes trouvaient alors des protecteurs, parce que *Corneille* était vivant. Jamais les *Zoïles,* les *Gacons,* les *Frérons* n'ont vomi de plus grandes indignités. Il attaqua *Corneille* sur sa famille, sur sa personne; il examina jusqu'à sa voix, sa démarche, toutes ses actions, toute sa conduite dans son domestique; et dans ces torrens d'injures il fut secondé par les mauvais auteurs, ce que l'on croira sans peine.

J'épargne à la délicatesse des honnêtes gens et à des yeux accoutumés à ne lire que ce qui peut instruire et plaire, toutes ces personnalités, toutes ces calomnies que répandirent contre ce grand homme ces faiseurs de brochures et de feuilles, qui déshonorent la nation, et que l'appât du plus léger et du plus vil gain engage encore plus que l'envie à décrier tout ce qui peut faire honneur à leur pays, à insulter le mérite et la vertu, à vomir imposture sur imposture, dans le vain espoir que quelqu'un de leurs mensonges pourra venir enfin aux oreilles des hommes en place, et servir à perdre ceux qu'ils ne peuvent rabaisser. On alla jusqu'à lui imputer des vers qu'il n'avoit point faits; ressource ordinaire de la basse envie, mais ressource inutile; car ceux qui ont assez de lâcheté pour faire courir un ouvrage sous le nom d'un grand homme, n'ayant jamais assez de génie pour l'imiter, l'imposture est bientôt reconnue.

Mais enfin rien ne put obscurcir la gloire de *Corneille,* la seule chose presque qui lui restât. Le public de tous les tems et de toutes les nations, toujours juste à la longue, ne juge les grands hommes que par leurs bons ouvrages, et

non par ce qu'ils ont fait de médiocre ou de mauvais.

Les belles scènes du *Cid*, les admirables morceaux des *Horace*, les beautés nobles et sages de *Cinna*, le sublime de *Cornélie*, les rôles de *Sévère* et de *Pauline*, le cinquième acte de *Rodogune*, la conférence de *Sertorius* et de *Pompée*, tant de beaux morceaux, tous produits dans un tems où l'on sortait à peine de la barbarie, assureront à *Corneille* une place parmi les plus grands hommes, jusqu'à la dernière postérité.

Ainsi l'excellent *Racine* a triomphé des injustes dégoûts de madame de *Sévigné*, des farces de *Subligni*, des méprisables critiques de *Visé*, des cabales des *Boyer* et des *Pradon*. Ainsi *Molière* se soutiendra toujours, et sera le père de la vraie comédie, quoique ses pièces ne soient pas suivies comme autrefois par la foule. Ainsi les charmans opéra de *Quinault* feront toujours les délices de quiconque est sensible à la douce harmonie de la poésie, au naturel et à la vérité de l'expression, aux graces faciles du style; quoique ces mêmes opéra aient toujours été en bute aux satires de *Boileau*, son ennemi personnel, et quoiqu'on les représente moins souvent qu'autrefois.

Il est des chefs-d'œuvres de *Corneille* qu'on joue

rarement. Il y en a, je crois, deux raisons. La première, c'est que notre nation n'est plus ce qu'elle était du tems des *Horace* et de *Cinna*. Les premiers de l'état alors, soit dans l'épée, soit dans la robe, soit dans l'église, se faisaient un honneur, ainsi que le sénat de Rome, d'assister à un spectacle où l'on trouvait une instruction et un plaisir si noble.

Quels furent les premiers auditeurs de *Corneille?* Un *Condé*, un *Turenne*, un cardinal de *Retz*, un duc de la *Rochefoucault*, un *Molé*, un *Lamoignon*, des évêques gens de lettres, pour lesquels il y avait toujours un banc particulier à la cour, aussi-bien que pour messieurs de l'académie. Le prédicateur venait y apprendre l'éloquence et l'art de prononcer : ce fut l'école de *Bossuet*. L'homme destiné aux premiers emplois de la robe venait s'instruire à parler dignement. Aujourd'hui, qui fréquente nos spectacles? un certain nombre de jeunes gens et de jeunes femmes.

La seconde raison est qu'on a rarement des acteurs dignes de représenter *Cinna* et les *Horace*. On n'encourage peut-être pas assez cette profession, qui demande de l'esprit, de l'éducation, une connaissance assez grande de la langue, et tous les talens extérieurs de l'art oratoire. Mais quand il se

trouve des artistes qui réunissent tous ces mérites; c'est alors que *Corneille* paraît dans toute sa grandeur.

Mon admiration pour ce rare génie ne m'empêchera point de suivre ici le devoir que je me suis prescrit, de marquer avec autant de franchise que d'impartialité, ce qui me paraît défectueux, aussi-bien que ce qui me semble sublime. Autant les injures des *d'Aubignac* et de ceux qui leur ressemblent sont méprisables, autant on doit aimer un examen réfléchi, dans lequel on respecte toujours la vérité que l'on cherche, le goût des connaisseurs qu'on a consultés, et l'auteur illustre que l'on commente. La critique s'exerce sur l'ouvrage, et non sur la personne: elle ne doit ménager aucun défaut, si elle veut être utile.

PRÉFACE

DE CORNEILLE.

AU LECTEUR.

Ne cherchez point dans cette tragédie les agrémens qui sont en possession de faire réussir au théâtre les poëmes de cette nature ; vous n'y trouverez ni tendresses d'amour, ni emportemens de passions, ni descriptions pompeuses, ni narrations pathétiques. Je puis dire toutefois qu'elle n'a point déplu, et que la dignité des noms illustres, la grandeur de leurs intérêts, et la nouveauté de quelques caractères, ont suppléé au manque de ces graces. Le sujet est simple, et du nombre de ces événemens connus, où il ne nous est pas permis de rien changer, qu'autant que la nécessité indispensable de les réduire dans la régle nous force d'en resserrer les tems et les lieux. Comme il ne m'a fourni aucune femme, j'ai été obligé de recourir à l'invention pour en introduire deux, assez compatibles l'une et l'autre avec les vérités historiques auxquelles je me suis attaché. L'une a vécu de ce tems-là : c'est la première femme de Pompée, qu'il répudia pour entrer dans l'alliance de Sylla, par le

mariage d'Emilie, fille de sa femme. Ce divorce est constant par le rapport de tous ceux qui ont écrit la vie de Pompée, mais aucun d'eux ne nous apprend ce que devient cette malheureuse, qu'ils appellent tous Antistie, à la réserve d'un Espagnol évêque de Gironne, qui lui donne le nom d'Aristie, que j'ai préféré, comme plus doux à l'oreille. Leur silence m'ayant laissé liberté entière de lui faire un refuge, j'ai cru ne lui en pouvoir choisir un avec plus de vraisemblance que chez les ennemis de ceux qui l'avoient outragée. Cette retraite en a d'autant plus, qu'elle produit un effet véritable, par les lettres des principaux de Rome que je lui fais porter à Sertorius, et que Perpenna remit entre les mains de Pompée, qui en usa comme je le marque. L'autre femme est une pure idée de mon esprit, mais qui ne laisse pas d'avoir aussi quelque fondement dans l'histoire. Elle nous apprend que les Lusitaniens appellèrent Sertorius d'Afrique, pour être leur chef contre le parti de Sylla; mais elle ne nous dit point s'ils étoient en république, ou sous une monarchie. Il n'y a donc rien qui répugne à leur donner une reine; et je ne la pouvois faire sortir d'un sang plus considérable, que de

celui de Viriatus dont je lui fais porter le nom, le plus grand homme que l'Espagne ait opposé aux Romains, et le dernier qui leur a fait tête dans ces provinces avant Sertorius. Il n'étoit pas roi en effet, mais il en avoit toute l'autorité; et les préteurs et consuls que Rome envoya pour le combattre, et qu'il défit souvent, l'estimèrent assez pour faire des traités de paix avec lui, comme avec un souverain et juste ennemi. Sa mort arriva soixante-huit ans avant celle que je traite; de sorte qu'il auroit pu être aïeul ou bisaïeul de cette reine que je fais parler ici.

Il fut défait par le consul Q. Servilius, et non par Brutus, comme je l'ai fait dire à cette princesse, sur la foi de cet évêque espagnol que je viens de citer, et qui m'a jeté dans l'erreur après lui. Elle est aisée à corriger par le changement d'un mot dans ce vers unique qui en parle, et qu'il faut rétablir ainsi:

> Et de Servilius l'astre prédominant.

Je sais bien que Sylla dont je parle tant dans ce poëme, étoit mort six ans avant Sertorius; mais à le prendre à la rigueur, il est permis de presser les tems pour faire l'unité de jour; et pourvu qu'il

n'y ait point d'impossibilité formelle, je puis faire arriver en six jours, voir en six heures, ce qui s'est passé en six ans. Cela posé, rien n'empêche que Sylla ne meure avant Sertorius, sans rien détruire de ce que je dis ici ; puisqu'il a pu mourir depuis qu'Arcas est parti de Rome pour apporter la nouvelle de la démission de sa dictature ; ce qu'il fait en même tems que Sertorius est assassiné. Je dis de plus, que, bien que nous devions être assez scrupuleux observateurs de l'ordre des tems, néanmoins, pourvu que ceux que nous faisons parler se soient connus, et aient eu ensemble quelques intérêts à démêler, nous ne sommes pas obligés de nous attacher si précisément à la durée de leur vie. Sylla étoit mort quand Sertorius fut tué, mais il pouvoit vivre encore sans miracle ; et l'auditeur, qui communément n'a qu'une teinture superficielle de l'histoire, s'offense rarement d'une pareille prolongation qui ne sort point de la vraisemblance. Je ne voudrois pas toutefois faire une règle générale de cette licence sans y mettre quelque distinction. La mort de Sylla n'apporta aucun changement aux affaires de Sertorius en Espagne, et lui fut de si peu d'impor-

tance, qu'il est mal-aisé, en lisant la vie de ce héros chez Plutarque, de remarquer lequel des deux est mort le premier, si l'on n'en ést instruit d'ailleurs. Autre chose est de celles qui renversent les états, détruisent les partis, et donnent une autre face aux affaires, comme a été celle de Pompée, qui feroit révolter tout l'auditoire contre un auteur, s'il avoit l'imprudence de la mettre après celle de César. D'ailleurs, il falloit colorer et excuser en quelque sorte la guerre que Pompée et les autres chefs Romains continuoient contre Sertorius; car il est assez mal-aisé de comprendre pourquoi l'on s'y obstinoit, aprés que la république sembloit être rétablie par la démission volontaire et la mort de son tyran. Sans doute que son esprit de souveraineté qu'il avoit fait revivre dans Rome, n'y étoit pas mort avec lui, et que Pompée et beaucoup d'autres, aspirant dans l'ame à prendre sa place, craignoient que Sertorius ne leur fût un puissant obstacle, ou par l'amour qu'il avoit toujours pour sa patrie, ou par la grandeur de sa réputation et le mérite de ses actions, qui lui eussent fait donner la préférence, si ce grand ébranlement de la république l'eût mise en état

de ne se pouvoir passer de maître. Pour ne pas déshonorer Pompée par cette jalousie secrette de son ambition, qui semoit dès-lors ce qu'on a vu depuis éclater si hautement, et qui peut-être étoit le véritable motif de cette guerre, je me suis persuadé qu'il étoit plus à propos de faire vivre Sylla, afin d'en attribuer l'injustice à la violence de sa domination. Cela m'a servi de plus à arrêter l'effet de ce puissant amour que je lui fais conserver pour son Aristie, avec qui il n'eût pu se défendre de renouer, s'il n'eût eu rien à craindre du côté de Sylla, dont le nom odieux, mais illustre, donne un grand poids aux raisonnemens de la politique, qui fait l'ame de toute cette tragédie.

Le même Pompée semble s'écarter un peu de la prudence d'un général d'armée, lorsque, sur la foi de Sertorius, il vient conférer avec lui dans une ville dont le chef du parti contraire est maître absolu; mais c'est une confiance de généreux à généreux, et de Romain à Romain, qui lui donne quelque droit de ne craindre aucune supercherie de la part d'un si grand homme. Ce n'est pas que je ne veuille bien accorder aux critiques qu'il n'a pas assez pourvu à sa propre sureté : mais il m'est

impossible de garder l'unité de lieu, sans lui faire faire cette échappée, qu'il faut imputer à l'incommodité de la règle plus qu'à moi qui l'ai bien vue. Si vous ne voulez la pardonner à l'impatience qu'il avoit de voir sa femme, dont je le fais encore si passionné, et à la peur qu'elle ne prît un autre mari, faute de savoir ses intentions pour elle, vous la pardonnerez au plaisir qu'on a pris à cette conférence, que quelques-uns des premiers de la cour, et pour la naissance, et pour l'esprit, ont estimée autant qu'une pièce entière. Vous n'en serez pas désavoué par Aristote, qui souffre qu'on mette quelquefois des choses sans raison sur le théatre, quand il y a apparence qu'elles seront bien reçues, et qu'on a lieu d'espérer que les avantages que le poëme en retirera, pourront mériter cette grace.

ACTEURS.

SERTORIUS, général du parti de Marius en Espagne.

PERPENNA, lieutenant de Sertorius.

AUFIDE, tribun de l'armée de Sertorius.

POMPÉE, général du parti de Sylla.

ARISTIE, femme de Pompée.

VIRIATE, reine de Lusitanie, à présent Portugal.

THAMIRE, dame d'honneur de Viriate.

CELSUS, tribun du parti de Pompée.

ARCAS, affranchi d'Aristius, frère d'Aristie.

La scène est Nertobrige, ville d'Arragon, conquise par Sertorius, à présent Catalayud.

SERTORIUS.

ACTE PREMIER.

SCENE I. 1)

PERPENNA, AUFIDE.

PERPENNA.

D'ou me vient ce désordre, Aufide, et que veut dire
Que mon cœur sur mes vœux garde si peu d'empire? 2)

1) On doit être plus scrupuleux sur *Sertorius* que sur les quatre ou cinq pièces précédentes, parce que celle-ci vaut mieux. Cette première scène paraît intéressante ; les remords d'un homme qui veut assassiner son général font d'abord impression.

2) *Que veut dire que mon cœur garde si peu d'empire?* L'abbé d'*Aubignac*, malgré l'aveuglement de sa haine pour *Corneille*, a raison de reprendre ces expressions : *Que veut dire qu'un cœur garde peu d'empire sur des vœux?* Il traite ces vers de galimatias ; mais il devait ajouter que cette manière de parler, *Que veut dire*, au lieu de, *Pourquoi*, *est-il possible*, *comment se peut-il*, etc., était d'usage avant *Corneille*. *Malherbe* dit en parlant du mariage de *Louis XIII* avec l'infante d'Espagne :

Son Louis soupire
Après ses appas.
Que veut-elle dire
De ne venir pas?

Cette ridicule stance de *Malherbe* n'excuse pas *Cor-*

L'horreur que malgré moi me fait la trahison,
Contre tout mon espoir révolte ma raison; 1)

neille; mais elle fait voir combien il a fallu de tems pour épurer la langue, pour la rendre toujours naturelle et toujours noble, pour s'élever au dessus du langage du peuple, sans être guindé.

1) *L'horreur que malgré moi me fait la trahison, contre tout mon espoir révolte ma raison.* Le premier vers est bien, le second semble pouvoir passer à l'aide des autres; mais il ne peut soutenir l'examen. On voit d'abord que le mot *raison* n'est pas le mot propre; un crime révolte le cœur, l'humanité, la vertu; un systême faux et dangereux révolte la raison. Cette raison ne peut être révoltée contre *tout un espoir:* le mot de *tout* mis avec *espoir* est inutile et faible; et cela seul suffirait pour défigurer le plus beau vers. Examinez encore cette phrase, et vous verrez que le sens en est faux. *L'horreur que me fait la trahison, révolte ma raison contre mon espoir,* signifie précisément, empêche ma raison d'espérer; mais que *Perpenna* ait des remords ou non, que l'action qu'il médite lui paraisse pardonnable ou horrible, cela n'empêchera pas la raison de *Perpenna* d'espérer la place de *Sertorius.* Si on examinait ainsi tous les vers, on en trouverait beaucoup plus qu'on ne pense, de défectueux et chargés de mots impropres. Que le lecteur applique cette remarque à tous les vers qui lui feront de la peine, qu'il tourne le vers en prose, qu'il voie si les paroles de cette prose sont précises, si le sens est clair, s'il est vrai, s'il n'y a rien de trop, ni de trop peu, et qu'il soit sûr que tout vers qui n'a pas la netteté et la précision de la prose la plus exacte,

Et de cette grandeur sur le crime fondée,
Dont jusqu'à ce moment m'a trop flatté l'idée,
L'image toute affreuse au point d'exécuter,
Ne trouve plus en moi de bras à lui prêter.
En vain l'ambition qui presse mon courage,
D'un faux brillant d'honneur pare son noir ouvrage;
En vain, pour me soumettre à ses lâches efforts,
Mon ame a secoué le joug de cent remords.
Cette ame d'avec soi tout-à-coup divisée 1)
Reprend de ses remords la chaîne mal brisée;
Et de Sertorius le surprenant bonheur
Arrête une main prête à lui percer le cœur.

AUFIDE.

Quel honteux contre-tems de vertu délicate 2)

ne vaut rien. Les vers, pour être bons, doivent avoir tout le mérite d'une prose parfaite, en s'élevant au dessus d'elle par le rhythme, la cadence, la mélodie, et par la sage hardiesse des figures.

Contre tout mon espoir, etc. Une raison révoltée contre un espoir, une image qui ne trouve point de bras à lui prêter au point d'exécuter, méritent le même reproche que l'abbé d'*Aubignac* fait aux premiers vers; et *exécuter* ne peut être employé comme un verbe neutre.

1) *Cette ame divisée d'avec soi.* C'est une faute contre la langue : on est séparé de quelque chose, mais non pas divisé de quelque chose. Cette première scène est déjà intéressante.

2) *Quel honteux contre-tems de vertu délicate.* Cela n'est pas français. Un contre-tems de vertu, est im-

S'oppose au beau succès de l'espoir qui vous flatte?
Et depuis quand, seigneur, la soif du premier rang
Craint-elle de répandre un peu de mauvais sang?
Avez-vous oublié cette grande maxime,
Que la guerre civile est le règne du crime?
Et qu'aux lieux où le crime a plein droit de régner,
L'innocence timide est seule à dédaigner?
L'honneur et la vertu sont des noms ridicules. 1)
Marius, ni Carbon n'eurent point de scrupules:
Jamais Sylla, jamais....

propre; et comment un contre-tems peut-il être honteux? Le beau succès, et le crime qui a plein droit de régner, révolte le lecteur.

1) *L'honneur et la vertu sont des noms ridicules.* Cette maxime abominable est ici exprimée assez ridiculement. Nous avons déjà remarqué dans la première scène de la mort de *Pompée*, qu'il ne faut jamais étaler ces dogmes du crime; que ces sentences triviales, qui enseignent la scélératesse, ressemblent trop à des lieux communs d'un rhéteur qui ne connaît pas le monde. Non-seulement de telles maximes ne doivent jamais être débitées, mais jamais personne ne les a prononcées, même en faisant un crime, ou en le conseillant. C'est manquer aux lois de l'honnêteté publique, et aux règles de l'art; c'est ne pas connaître les hommes, que de proposer le crime comme crime. Voyez avec quelle adresse le scélérat Narcisse presse Néron de faire empoisonner Britannicus: il se garde bien de révolter Néron par l'étalage odieux de ces horribles lieux communs, qu'un empereur doit être empoisonneur et parricide, dès qu'il y va de son intérêt. Il

PERPENNA.

Sylla, ni Marius
N'ont jamais épargné le sang de leurs vaincus : 1)
Tour à tour la victoire autour d'eux en furie,
A poussé leur courroux jusqu'à la barbarie ;

échauffe la colère de Néron par degrés, et le dispose petit à petit à se défaire de son frère, sans que Néron s'apperçoive même de l'adresse de Narcisse : et si ce Narcisse avait un grand intérêt à la mort de Britannicus, la scène en serait incomparablement meilleure. Voyez encore comme Acomat, dans la tragédie de Bajazet, s'exprime, en ne conseillant qu'un simple manquement de parole à une femme ambitieuse et criminelle :

Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée
Que sur la foi promise, et rarement gardée.
Je m'emporte, seigneur. . . . .

Il corrige la dureté de cette maxime, par ce mot si naturel et si adroit, *je m'emporte.*

Le reste de cette première scène est beau et bien écrit. On ne peut, ce me semble, y reprendre qu'une seule chose ; c'est qu'on ne sait point que c'est Perpenna qui parle ; le spectateur ne peut le deviner : ce défaut vient en partie de la mauvaise habitude où nous avons toujours été d'appeler nos personnages de tragédies, *seigneurs.* C'est un nom que les Romains ne se donnèrent jamais : les autres nations sont en cela plus sages que nous. Shakespear et Adisson appellent César, Brutus, Caton, par leurs noms propres.

1) On ne dit point mon vaincu, comme on dit mon esclave, mon ennemi.

Tour à tour le carnage et les proscriptions
Ont sacrifié Rome à leurs dissensions : 1)
Mais leurs sanglans discords qui nous donnent des maîtres,
Ont fait des meurtriers, et n'ont point fait de traîtres ;
Leurs plus vastes fureurs jamais n'ont consenti
Qu'aucun versât le sang de son propre parti ;
Et dans l'un, ni dans l'autre, aucun n'a pris l'audace
D'assassiner son chef pour monter en sa place.

AUFIDE.

Vous y renoncez donc, et n'êtes plus jaloux 2)
De suivre les drapeaux d'un chef moindre que vous?
Ah ! s'il faut obéir, ne faisons plus la guerre ;
Prenons le même joug qu'a pris toute la terre.
Pourquoi tant de périls ? pourquoi tant de combats?
Si nous voulons servir, Sylla nous tend les bras.
C'est mal vivre en Romain, que prendre loi d'un homme ;
Mais, tyran pour tyran, il vaut mieux vivre à Rome.

PERPENNA.

Vois mieux ce que tu dis quand tu parles ainsi.
Du moins la liberté respire encore ici ;

1) *Le carnage qui a sacrifié Rome aux dissensions.* Quelle incorrection ! quelle impropriété ! et que ce défaut revient souvent !

2) Ce couplet du confident est beaucoup plus beau que tout ce que dit le principal personnage. Ce n'est point un défaut qu'Aufide parle bien ; mais c'en est un grand que Perpenna, principal personnage, ne parle pas si bien que lui.

De notre république à Rome anéantie,
On y voit refleurir la plus noble partie;
Et cet asile ouvert aux illustres proscrits
Réunit du sénat les précieux débris.
Par lui Sertorius gouverne ces provinces,
Leur impose tribut, fait des lois à leurs princes, 1)
Maintient de nos Romains le reste indépendant:
Mais comme tout parti demande un commandant,
Ce bonheur imprévu qui par-tout l'accompagne,
Ce nom qu'il s'est acquis chez les peuples d'Espagne....

AUFIDE.

Ah! c'est ce nom acquis avec trop de bonheur
Qui rompt votre fortune, et vous ravit l'honneur.
Vous n'en sauriez douter, pour peu qu'il vous souvienne
Du jour que votre armée alla joindre la sienne.
Lors....

PERPENNA.

N'envenime point le cuisant souvenir
Que le commandement devoit m'appartenir.
Je le passois en nombre aussi-bien qu'en noblesse;
Il succomboit sans moi sous sa propre foiblesse;
Mais si tôt qu'il parut, je vis en moins de rien
Tout mon camp déserté pour repeupler le sien;
Je vis par mes soldats mes aigles arrachées,
Pour se ranger sous lui, voler vers ses tranchées;
Et pour en colorer l'emportement honteux,

1) Par un caprice de langue on dit faire la loi à quelqu'un, et non pas faire des lois à quelqu'un.

Je les suivis de rage, et m'y rangeai comme eux.
L'impérieuse aigreur 1) de l'âpre jalousie,
Dont en secret dès-lors mon ame fut saisie,
Grossit de jour en jour sous une passion
Qui tyrannise encor plus que l'ambition.
J'adore Viriate; 2) et cette grande reine,
Des Lusitaniens l'illustre souveraine,
Pourroit par son hymen me rendre sur les siens
Ce pouvoir absolu qu'il m'ôte sur les miens:

1) Une aigreur s'envenime, devient plus cuisante, se tourne en haine, en fureur; mais une aigreur qui grossit sous une passion n'est pas tolérable.

2) *J'adore Viriate.* . . . . Après avoir entendu les discours d'un conjuré romain qui doit assassiner son général ce jour même, on est bien étonné de lui entendre dire tout d'un coup, *J'adore Viriate.* Il n'y a que la malheureuse habitude de voir toujours des héros amoureux sur le théâtre comme dans les romans, qui ait pu faire supporter un si étrange contraste. Quand on représente un héros enivré de la passion furieuse et tragique de l'amour, il faut qu'il en parle d'abord. Son cœur est plein; son secret doit échapper avec violence: il ne doit pas dire en passant, *j'adore;* le spectateur n'en croira rien. Vous parlez d'abord politique, et après vous parlez d'amour. Si on a dit: *Non bene conveniunt, nec eadem in sede morantur majestas et amor:* on en doit dire autant de l'amour et de la politique; l'une fait tort à l'autre; aussi ne s'intéresse-t-on point du tout à la passion prétendue de *Perpenna* pour la reine de Lusitanie.

Mais elle-même, hélas! de ce grand nom charmée,
S'attache au bruit heureux que fait sa renommée;
Cependant qu'insensible à ce qu'elle a d'appas,
Il me dérobe un cœur qu'il ne demande pas.
De son astre opposé telle est la violence, 1)
Qu'il me vole par-tout, même sans qu'il y pense;
Et que toutes les fois qu'il m'enlève mon bien,
Son nom fait tout pour lui, sans qu'il en sache rien,
Je sais qu'il peut aimer, et nous cacher sa flâme;
Mais je veux sur ce point lui découvrir mon ame;
Et s'il peut me céder ce trône où je prétends,
J'immolerai ma haine à mes désirs contens; 2)
Et je n'envîrai plus le rang dont il s'empare,
S'il m'en assure autant chez ce peuple barbare,
Qui, formé par nos soins, instruit de notre main,
Sous notre discipline est devenu Romain.

AUFIDE.

Lorsqu'on fait des projets d'une telle importance,
Les intérêts d'amour entrent-ils en balance?
Et si ces intérêts vous sont enfin si doux,
Viriate, lui mort, n'est-elle pas à vous?

1) Un astre dans les anciens préjugés reçus a de la puissance, de l'influence, de l'ascendant; mais on n'a jamais attribué de la violence à un astre.

2) . . . . *A mes désirs contens.* Contens est de trop, et n'est là que pour la rime. C'est un défaut trop commun.

PERPENNA.

Oui, mais de cette mort la suite m'embarrasse. 1)
Aurai-je sa fortune aussi-bien que sa place ?
Ceux dont il a gagné la croyance et l'appui
Prendront-ils même joie 2) à m'obéir qu'à lui ?
Et pour venger sa trame indignement coupée,
N'arboreront-ils point l'étendard de Pompée ?

AUFIDE.

C'est trop craindre, et trop tard ; c'est dans votre festin
Que ce soir par votre ordre on tranche son destin.
La trêve a dispersé l'armée à la campagne,
Et vous en commandez ce qui nous accompagne.
L'occasion nous rit dans un si grand dessein :
Mais tel bras n'est à nous que jusques à demain.
Si vous rompez le coup, prévenez les indices :
Perdez Sertorius, ou perdez vos complices ;
Craignez ce qu'il faut craindre. Il en est parmi nous
Qui pourroient bien avoir même remords que vous ;
Et si vous différez.... Mais le tyran arrive ;
Tâchez d'en obtenir l'objet qui vous captive ;
Et je prîrai les dieux que dans cet entretien
Vous ayez assez d'heur pour n'en obtenir rien.

1) . . . . *M'embarasse*, terme de comédie.

2) *Prendre joie*, c'est bien pis. Par quelle fatalité à mesure que la langue se polissait, *Corneille* mettait-il toujours plus de barbarismes dans ses vers.

SCENE II.

SERTORIUS, PERPENNA.

SERTORIUS.

Apprenez un dessein qui vient de me surprendre.
Dans deux heures Pompée en ce lieu se doit rendre;
Il veut sur nos débats conférer avec moi,
Et pour toute assurance il ne prend que ma foi.

PERPENNA.

La parole suffit entre les grands courages;
D'un homme tel que vous la foi vaut cent otages.
Je n'en suis point surpris; mais ce qui me surprend
C'est de voir que Pompée ait pris le nom de grand,
Pour faire encore au vôtre entière déférence, 1)
Sans vouloir de lieu neutre à cette conférence.
C'est avoir beaucoup fait, que d'avoir jusque-là
Fait descendre l'orgueil des héros de Sylla.

SERTORIUS.

S'il est plus fort que nous, ce n'est plus en Espagne
Où nous forçons les siens de quitter la campagne, 2)

1) *Pour faire au vôtre entière déférence.* C'est un solécisme. On montre, on a de la déférence; on ne fait point déférence comme on fait hommage.

2) . . . . . *Quitter la campagne* est une de ces expressions triviales qui ne doivent jamais entrer dans le tragique.

Scaron voulant obtenir le rappel de son père, con-

Et de se retrancher dans l'empire douteux
Que lui souffre à regret une province ou deux ;
Qu'à sa fortune lasse il craint que je n'enlève ,
Si tôt que le printems aura fini la trève.
C'est l'heureuse union de vos drapeaux aux miens
Qui fait ses beaux succès qu'à toute heure j'obtiens.
C'est à vous que je dois ce que j'ai de puissance :
Attendez tout aussi de ma reconnoissance :
Je reviens à Pompée , et pense deviner
Quels motifs jusqu'ici peuvent nous l'amener.
Comme il trouve avec nous peu de gloire à prétendre ,
Et qu'au lieu d'attaquer il a peine à défendre , 1)
Il voudroit qu'un accord , avantageux ou non ,
L'affranchît d'un emploi qui ternit ce grand nom ;
Et chatouillé d'ailleurs par l'espoir qui le flatte
De faire avec plus d'heur la guerre à Mithridate ,
Il brûle d'être à Rome , afin d'en recevoir
Du maître qu'il s'y donne , et l'ordre , et le pouvoir.

seiller au parlement, exilé dans une petite terre , dit au cardinal de Richelieu ,

Si vous avez fait quitter la campagne
Au roi tanné qui commande en Espagne :
Mon père , hélas ! qui vous crie merci
La quittera si vous voulez aussi.

1) . . . . *Il a peine à défendre.* C'est un solécisme ; il faut , *il a peine à se défendre.* Ce verbe n'est neutre que quand il signifie prohiber , empêcher , je défends qu'on prenne les armes , je défends qu'on marche de ce côté , etc.

PERPENNA.

J'aurois cru qu'Aristie ici réfugiée,
Que, forcé par ce maître, il a répudiée,
Par un reste d'amour l'attirât en ces lieux 1)
Sous une autre couleur lui faire ses adieux;
Car de son cher tyran l'injustice fut telle,
Qu'il ne lui permit pas de prendre congé d'elle.

SERTORIUS.

Cela peut être encore, ils s'aimoient chérement;
Mais il pourroit ici trouver du changement.
L'affront pique à tel point le grand cœur d'Aristie,
Que sa première flâme en haine convertie,
Elle cherche bien moins un asile chez nous,
Que la gloire d'y prendre un plus illustre époux.
C'est ainsi qu'elle parle, et m'offre l'assistance
De ce que Rome encore a de gens d'importance, 2)

1) *L'attirât en ces lieux, lui faire ses adieux.* Cela n'est pas français; c'est un barbarisme de phrase. On vient faire, on engage, on invite à faire, on attire quelqu'un dans une ville pour y faire ses adieux; mais *attirer faire*, est un solécisme intolérable. De plus, toutes ces expressions et ces tours sont de la prose trop négligée et trop embrouillée.

J'aurais cru qu'Aristie l'attirât, est un solécisme; il faut *l'attirait*, à l'imparfait, parce que la chose est positive. J'aurais cru que vous étiez amis; je ne savais pas que vous fussiez amis; je pensais que vous aviez été amis; j'espérais que vous seriez amis.

2) . . . . . *Gens d'importance;* expression popu-

Dont les uns ses parens, les autres ses amis,
Si je veux l'épouser, ont pour moi tout promis.
Leurs lettres en font foi, qu'elle me vient de rendre. 1)
Voyez avec loisir ce que j'en dois attendre;
Je veux bien m'en remettre à votre sentiment.

PERPENNA.

Pourriez-vous bien, seigneur, balancer un moment,
A moins d'une secrette et forte antipathie,
Qui vous montre un supplice en l'hymen d'Aristie?
Voyant ce que pour dot Rome lui veut donner,
Vous n'avez aucun lieu de rien examiner.

SERTORIUS.

Il faut donc, Perpenna, vous faire confidence,
Et de ce que je crains, et de ce que je pense.
J'aime ailleurs. A mon âge il sied si mal d'aimer, 1)

laire et triviale, que la prose et la poésie réprouvent également.

1) *Leurs lettres en font foi, qu'elle me vient de rendre*. Cela n'est pas français. Il faut, *leurs lettres qu'elle vient de me rendre en font foi*. Toute cette conversation est d'un style trop familier, trop négligé.

2) *J'aime ailleurs. . . .* Un tel amour est si froid qu'il ne fallait pas en prononcer le nom. *J'aime ailleurs*, est d'un jeune galant de comédie. Ce n'est pas là *Sertorius*.

Cette passion de l'amour est si différente de toutes les autres, qu'elle ne peut jamais occuper la seconde place; il faut qu'elle soit tragique, ou qu'elle ne se montre pas. Elle est tout-à-fait étrangère dans cette

Que je le cache même à qui m'a su charmer ; 1)
Mais tel que je puis être, on m'aime, ou pour mieux dire

scène, où il ne s'agit que d'intérêt d'état ; mais on était si accoutumé aux intrigues d'amour sur le théâtre, que le vieux *Sertorius* même prononce ce mot qui sied si mal dans sa bouche, *J'aime ailleurs*, comme s'il était absolument nécessaire à la tragédie que le héros aimât en un endroit ou en un autre. Ces mots *j'aime ailleurs* sont du style de la comédie.

. . . . *A mon âge il sied si mal d'aimer. A mon âge* est encore comique ; et *il sied si mal d'aimer* l'est davantage. Il semble qu'on examine ici, comme dans *Clélie*, s'il sied à un vieillard d'aimer ou de n'aimer pas. Ce n'est point ainsi que les héros de la tragédie doivent penser et parler. Si vous voulez un modèle de ces vieux personnages auxquels on propose une jeune princesse par un intérêt de politique, prenez-le dans l'*Acomat* de l'admirable et sage *Racine*.

. . . . Voudrois-tu qu'à mon âge
Je fisse de l'amour le vil apprentissage ?
Qu'un cœur qu'ont endurci la fatigue et les ans,
Suivît d'un vain plaisir les conseils imprudens ?

C'est là penser et parler comme il faut. *Racine* dit toujours ce qu'il doit dire dans la position où il met ses personnages, et le dit de la manière la plus noble, et à la fois la plus simple, la plus élégante. *Corneille*, sur-tout dans ses dernières pièces, débite trop souvent des pensées ou fausses, ou mal placées, ou exprimées en solécismes, ou en termes bas, pires que des solécismes ; mais aussi il étincelle de tems en tems de beautés sublimes.

1) *Que je le cache à qui m'a su charmer. Serto-*

La reine Viriate à mon hymen aspire.
Elle veut que ce choix de son ambition
De son peuple avec nous commence l'union,
Et qu'ensuite à l'envi mille autres hymenées
De nos deux nations l'une à l'autre enchaînées,
Mêlent si bien le sang et l'intérêt commun,
Qu'ils réduisent bientôt les deux peuples en un. 1)
C'est ce qu'elle prétend pour digne récompense
De nous avoir servis avec cette constance
Qui n'épargne, ni biens, ni sang de ses sujets;
Pour affermir ici nos généreux projets.
Non qu'elle me l'ait dit, ou quelque autre pour elle,
Mais j'en vois chaque jour quelque marque fidelle;
Et comme ce dessein n'est plus pour moi douteux,
Je ne puis l'ignorer qu'autant que je le veux.
Je crains donc de l'aigrir si j'épouse Aristie,
Et que de ses sujet la meilleure partie,
Pour venger ce mépris, et servir son courroux,
Ne tourne obstinément ses armes contre nous.
Auprès d'un tel malheur, pour nous irréparable, 2)
Ce qu'on promet pour l'autre est peu considérable,

rius que *Viriate* a su charmer : ce n'est pas là *Horace* ou *Curiace*.

1) *Réduire deux peuples en un.* Mauvaise expression. *En un* finissant un vers choque l'oreille, et réduire deux en un choque la langue.

2) *Auprès d'un tel malheur, etc.* Observez comme ce style est confus, embarrassé, négligé, comme il pèche contre la langue. *Auprès d'un tel malheur ir-*

Et sous un faux espoir de nous mieux établir,
Ce renfort accepté pourroit nous affoiblir.
Voilà ce qui retient mon esprit en balance.
Je n'ai pour Aristie aucune répugnance ;
Et la reine à tel point n'asservit pas mon cœur,
Qu'il ne fasse encor tout pour le commun bonheur.

PERPENNA.

Cette crainte, seigneur, dont votre ame est gênée,
Ne doit pas d'un moment retarder l'hymenée.
Viriate, il est vrai, pourra s'en émouvoir ;
Mais que sert la colère où manque le pouvoir ?
Malgré sa jalousie et ses vaines menaces,
N'êtes-vous pas toujours le maître de ses places ?
Les siens dont vous craignez le vif ressentiment,
Ont-ils dans votre armée aucun commandement ?
Des plus nobles d'entre eux, et des plus grands courages, 1)
N'avez-vous pas les fils dans Osca pour otages ?

réparable pour nous, ce qu'on promet pour l'autre est peu considérable. Quel est cet autre ? C'est *Aristie ;* mais il faut le deviner. Et quel est *ce renfort ?* Est-ce le renfort du mariage d'*Aristie ?* Serait-il permis de s'exprimer ainsi en prose ? Et quand une telle prose est en rimes, en est-elle meilleure ?

1) . . . . *Et des plus grands courages.* On ne peut dire : Vous avez pour otages les fils des plus *grands courages.* Que la malheureuse nécessité de rimer entraîne d'impropriétés, d'inutilités, de termes louches, de fautes contre la langue ! Mais qu'il est beau de vaincre tous ces obstacles ! et qu'on les surmonte rarement !

Tous leurs chefs sont Romains, et leurs propres soldats,
Dispersés dans nos rangs, ont fait tant de combats, 1)
Que la vieille amitié qui les attache aux nôtres,
Leur fait aimer nos lois, et n'en vouloir point d'autres.
Pourquoi donc tant les craindre ? et pourquoi refuser...

SERTORIUS.

Vous-même, Perpenna, pourquoi tant déguiser ?
Je vois ce qu'on m'a dit ; vous aimez Viriate ; 2)
Et votre amour caché dans vos raisons éclate :
Mais les raisonnemens sont ici superflus ;
Dites que vous l'aimez, et je ne l'aime plus. 3)

1) . . . . *Ont fait tant de combats ;* expression du peuple de province. Faire des combats, faire une maladie.

2) *Je vois ce qu'on m'a dit ; vous aimez Viriate.* Vers de comédie. Il semble que ce soit Damis ou Eraste qui parle : et c'est le vieux Sertorius !

3) *Dites que vous l'aimez, et je ne l'aime plus.* Si *Sertorius* a le ridicule d'aimer à son âge, il ne doit pas céder tout d'un coup sa maîtresse. S'il n'aime pas, il ne doit pas dire qu'il aime. Dans l'une et l'autre supposition, le vers est trop comique.

Voilà où conduit cette malheureuse coutume de vouloir toujours parler d'amour, de ne point traiter cette passion comme elle doit l'être. Comment a-t-on pu oublier que *Virgile*, dans l'*Enéïde*, ne l'a peinte que funeste ? On ne peut trop redire que l'amour sur le théâtre doit être armé du poignard de *Melpomène*, ou être banni de la scène. Il est vrai que le *Mithridate* de *Racine* est amoureux aussi, et que de plus il

Parlez ; je vous dois tant, que ma reconnoissance
Ne peut être sans honte un moment en balance.

PERPENNA.

L'aveu que vous voulez à mon cœur est si doux,
Que j'ose....

SERTORIUS.

C'est assez ; je parlerai pour vous.

PERPENNA.

Ah! seigneur, c'en est trop, et....

SERTORIUS.

Point de répartie ;
Tous mes vœux sont déjà du côté d'Aristie ;
Et je l'épouserai, pourvu qu'en même jour
La reine se résolve à payer votre amour ; 1)
Car, quoi que vous disiez, je dois craindre sa haine,

a le ridicule d'être le rival de deux jeunes princes ses fils. *Mithridate* est au fond aussi fade, aussi héros de roman, aussi condamnable que *Sertorius* ; mais il s'exprime si noblement, il se reproche sa faiblesse en si beaux vers, *Monime* est un personnage si décent, si aimable, si intéressant, qu'on est tenté d'excuser dans la tragédie de *Mithridate* l'impertinente coutume de ne fonder les tragédies françaises que sur une jalousie d'amour.

1) Voilà donc ce vieux *Sertorius* qui a deux maîtresses, et qui en cède une à son lieutenant. Il forme une partie quarrée de Perpenna avec *Viriate*, et d'*Aristie* avec *Sertorius*.

Et on a reproché à *Racine* d'avoir toujours traité l'amour! Mais qu'il l'a traité différemment!

Et fuirois à ce prix cette illustre Romaine. 1)
La voici : laissez-moi ménager son esprit ;
Et voyez cependant de quel air on m'écrit. 2)

SCENE III.

ARISTIE, SERTORIUS.

ARISTIE. 3)

Ne vous offensez pas, si dans mon infortune
Ma foiblesse me force à vous être importune :
Non pas pour mon hymen, les suites d'un tel choix

1) *Et fuirois à ce prix cette illustre Romaine. A ce prix* n'est pas juste ; la haine de *Viriate* n'est pas un prix ; il veut dire, Je fuirais cette illustre Romaine, si son hymen me privait des secours de *Viriate*.

2) *Et voyez de quel air on m'écrit.* Cela est trop comique.

3) Ce premier couplet d'*Aristie* n'a pas toute la netteté qui est absolument nécessaire au dialogue ; *l'un et l'autre qui ont leur raison d'état contre sa retraite ; Pompée qui veut se ressaisir par la violence, etc. D'un bien qu'il ne peut voir ailleurs sans déplaisir.* Ces phrases n'ont pas l'élégance et le naturel que les vers demandent. Mais le plus grand défaut, ce me semble, c'est qu'*Aristie* ne lie point une intrigue tragique ; elle ne sait ce qu'elle veut ; elle est délaissée par son mari ; elle est indécise ; elle n'est ni assez animée par la vengeance, ni assez puissante pour se venger, ni assez touchée, ni assez héroïque.

Méritent qu'on y pense un peu plus d'une fois;
Mais vous pouvez, seigneur, joindre à mes espérances
Contre un péril nouveau 1) nouvelles assurances.
J'apprends qu'un infidelle, autrefois mon époux,
Vient jusque dans ces murs conférer avec vous;
L'ordre de son tyran et sa flâme inquiéte
Me pouront envier l'honneur de ma retraite:
L'un en prévoit la suite, et l'autre en craint l'éclat;
Et tous les deux contr'elle ont leur raison d'état.
Je vous demande donc sureté toute entière
Contre la violence et contre la prière,
Si par l'une ou par l'autre il veut se ressaisir
De ce qu'il ne peut voir ailleurs sans déplaisir.

SERTORIUS.

Il en a lieu, madame; un si rare mérite
Semble croître de prix, quand par force on le quitte;
Mais vous avez ici sureté contre tous,
Pourvu que vous puissiez en trouver contre vous,
Et que contre un ingrat dont l'amour fut si tendre,
Lorsqu'il vous parlera, vous sachiez vous défendre.
On a peine à haïr ce qu'on a bien aimé;
Et le feu mal éteint est bientôt rallumé.

1) *Joindre assurances contre un péril nouveau.* Ces phrases barbares et le reste du discours d'*Aristie* ne sont pas assurément tragiques. Mais ce qui est contre l'esprit de la vraie tragédie, contre la décence aussi-bien que contre la vérité de l'histoire, c'est une femme de *Pompée* qui s'en va en Arragon pour prier un vieux soldat révolté de l'épouser.

ARISTIE.

L'ingrat par son divorce en faveur d'Emilie
M'a livrée au mépris de toute l'Italie.
Vous savez à quel point mon courage est blessé;
Mais s'il se dédisoit d'un outrage forcé, 1)
S'il chassoit Emilie, et me rendoit ma place,
J'aurois peine, seigneur, à lui refuser grace;
Et tant que je serai maîtresse de ma foi,
Je me dois toute à lui, s'il revient tout à moi.

SERTORIUS.

En vain donc je me flatte, en vain j'ose, madame,
Promettre à mon espoir quelque part en votre ame;
Pompée en est encor l'unique souverain.
Tous vos ressentimens n'offrent que votre main;
Et quand par ses refus j'aurai droit d'y prétendre,
Le cœur toujours à lui ne voudra pas se rendre.

ARISTIE.

Qu'importe de mon cœur, si je fais mon devoir,
Et si mon hymenée enfle votre pouvoir?
Vous ravaleriez-vous 2) jusques à la bassesse
D'exiger de ce cœur des marques de tendresse,

1) *Mais s'il se dédisoit d'un outrage forcé.* Le mot de *dédire* semble petit et peu convenable. Peut-être *s'il se repentait* serait mieux placé. On ne se dédit point d'un outrage.

2) *Ravaler* ne se dit plus; et on n'a jamais dû dire *sauver des abois*, parce qu'*abois* signifie les derniers soupirs, et qu'on ne sauve point d'un soupir; on sauve d'un péril, et on tire d'une extrémité : on rappelle

Et de les préférer à ce qu'il fait d'effort
Pour braver mon tyran, et relever mon sort?
Laissons, seigneur, laissons pour les petites ames
Ce commerce rampant de soupirs et de flâmes, 1)
Et ne nous unissons que pour mieux soutenir
La liberté que Rome est prête à voir finir.
Unissons ma vengeance à votre politique,
Pour sauver des abois toute la république.
L'hymen seul peut unir des intérêts si grands.
Je sais que c'est beaucoup que ce que je prétends;
Mais dans ce dur exil que mon tyran m'impose,
Le rebut de Pompée est encor quelque chose;
Et j'ai des sentimens trop nobles ou trop vains,
Pour le porter ailleurs qu'au plus grand des Romains.

SERTORIUS.

Ce nom ne m'est pas dû, je suis....

ARISTIE.

Ce que vous faites

des portes de la mort; on ne sauve point des *abois*. Au reste ce mot *abois* est pris des cris des chiens qui aboient autour d'un cerf forcé avant de se jeter sur lui.

1) *Ce commerce rampant de soupirs et de flâme.* L'abbé d'*Aubignac* condamne durement ce commerce rampant, et je crois qu'il a raison; mais le fond de l'idée est beau. *Aristie* et *Sertorius* pensent et s'expriment noblement; et il serait à souhaiter qu'il y eût plus de force, plus de tragique dans le rôle de la femme de *Pompée*.

Montre à tout l'univers, seigneur, ce que vous êtes;
Mais quand même ce nom sembleroit trop pour vous,
Du moins mon infidelle est d'un rang au-dessous.
Il sert dans son parti, vous commandez au vôtre;
Vous êtes chef de l'un, et lui sujet dans l'autre;
Et son divorce enfin qui m'arrache sa foi,
L'y laisse par Sylla plus opprimé que moi,
Si votre hymen m'éléve à la grandeur sublime, 1)
Tandis qu'en l'esclavage un autre hymen l'abîme. 2)

1) . . . . *La grandeur sublime*. Ce terme n'est plus d'usage; il ne s'emploie que pour exprimer les choses qui élèvent l'ame; une pensée sublime, un discours sublime. Cependant, pourquoi ne pas appeler de ce nom tout ce qui est élevé? On doit, ce me semble, accorder à la poésie plus de liberté qu'on ne lui en donne: c'est sur-tout aux bons auteurs qu'il appartient de ressusciter des termes abolis, en les plaçant avantageusement. Mais aussi remarquons que *rang sublime* vaut bien mieux que *grandeur sublime*: pourquoi? c'est que *sublime* joint avec *rang* est une épithète nécessaire; *sublime* apprend que ce *rang* est élevé; mais *sublime* est inutile avec *grandeur*. Ne vous servez jamais d'épithètes, que quand elles ajouteront beaucoup à la chose.

2) *Tandis qu'en esclavage un autre hymen l'abîme*. Le mot d'*abîme* ne convient point à l'esclavage. Pourquoi dit-on, *abîmé dans la douleur, dans la tristesse, etc.* C'est qu'on y peut ajouter l'épithète de *profonde*; mais un esclavage n'est point profond, on ne saurait y être abîmé. Il y a une infinité d'expressions louches, qui font peine au lecteur; on en sent rarement la

Mais, seigneur, je m'emporte, et l'excès d'un tel heur
Me fait vous en parler avec trop de chaleur.
Tout mon bien est encor dedans l'incertitude; 1)
Je n'en conçois l'espoir qu'avec inquiétude;
Et je craindrai toujours d'avoir trop prétendu,
Tant que de cet espoir vous m'ayez répondu. 2)
Vous me pouvez d'un mot assurer ou confondre.

SERTORIUS.

Mais, madame, après tout, que puis-je vous répondre?
De quoi vous assurer, si vous-même parlez,
Sans être sure encor de ce que vous voulez?
De votre illustre hymen je sais les avantages;
J'adore les grands noms que j'en ai pour otages, 3)

raison, on ne la cherche pas même; mais il y en a toujours une, et ceux qui veulent se former le style doivent la chercher.

1) *Tout mon bien dans l'incertitude.* Il semble que son bien consiste à être incertaine. Quand on dit, *tout mon bien est dans l'espérance*, on entend que le bonheur consiste à espérer. L'auteur veut dire, *tout mon bien est incertain.*

2) *Tant que de cet espoir vous m'ayez répondu.* On ne répond point d'un espoir, on répond d'une personne, d'un évènement. *Tant que* n'est pas ici français en ce sens.

3) *Les grands noms que j'ai pour otages, etc.* Des noms pour *otages*, des secours qui *rehaussent le bras* et qui jetent la tyrannie *à bas*, sont des expressions trop impropres, trop triviales: ce style est trop obscur et négligé.

Et vois que leur secours, nous rehaussant le bras, 1)
Auroit bientôt jeté la tyrannie à bas:
Mais cette attente aussi pourroit se voir trompée
Dans l'offre d'une main qui se garde à Pompée,
Et qui n'étale ici la grandeur d'un tel bien,
Que pour me tout promettre, et ne me donner rien.

ARISTIE.

Si vous vouliez ma main par choix de ma personne, 2)
Je vous dirois, « seigneur, prenez, je vous la donne,

1) Un secours qui rehausse le bras n'est ni élégant, ni noble. La tyrannie jetée à bas n'est pas meilleure. Voyez si jamais *Racine* a jeté la tyrannie à bas. Quoi! dans une scène entre la femme de *Pompée* et un général romain, il n'y a pas quatre vers supérieurement écrits!

2) *Par choix de ma personne, etc.* Il semble qu'*Aristie* ne doit point dire à *Sertorius*, Si vous m'aimiez, je vous épouserais. Ce n'est point du tout son intention de faire des coquetteries à ce vieux général; elle ne veut que se venger de *Pompée*. Il est vrai que ces mariages politiques ne peuvent faire aucun effet au théâtre; ce sont des intrigues, mais non pas des intrigues tragiques. Le cœur veut être remué; et tout ce qui n'est que politique est plutôt fait pour être lu dans l'histoire que pour être représenté dans la tragédie.

Plus j'examine les pièces de *Corneille*, et plus je suis surpris qu'après le prodigieux succés du *Cid*, il ait presque toujours renoncé à émouvoir. Je ne peux m'empêcher de dire ici, que quand je pris la résolution de commenter les tragédies de *Corneille*, un

» Quoi que veuille Pompée, il le voudra trop tard. »
Mais comme en cet hymen l'amour n'a point de part,
Qu'il n'est qu'un pur effet de noble politique,
Souffrez que je vous dise, afin que je m'explique,
Que quand j'aurois pour dot un million de bras,
Je vous donne encor plus, en ne l'achevant pas.
Si je réduis Pompée à chasser Emilie,
Peut-il, Sylla régnant, regarder l'Italie?
Ira-t-il se livrer à son juste courroux?
Non, non, si je le gagne, il faut qu'il vienne à vous.
Ainsi par mon hymen vous avez assurance
Que mille vrais Romains prendront votre défense:
Mais si j'en romps l'accord pour lui rendre mes vœux,
Vous aurez ces Romains, et Pompée avec eux.
Vous aurez ces amis par ce nouveau divorce;
Vous aurez du tyran la principale force,
Son armée, ou du moins ses plus braves soldats,
Qui de leur général voudront suivre les pas;
Vous marcherez vers Rome à communes enseignes.

homme qui honore sa haute naissance par les talens les plus distingués, m'écrivit : *Vous prenez donc Tacite et Tite-Live pour des poëtes tragiques ?* En effet, *Sertorius* et toutes les pièces suivantes sont plutôt des dialogues sur la politique, et des pensées dans le goût et non dans le style de *Tacite*, que des pièces de théâtre ; il faut bien distinguer les intérêts d'état, et les intérêts du cœur. Tout ce qui n'est point fait pour remuer fortement l'ame, n'est pas du genre de la tragédie. Le plus grand défaut est d'être froid.

Il sera tems alors, Sylla, que tu me craignes.
Tremble, et crois voir bientôt trébucher ta fierté,
Si je puis t'enlever ce que tu m'as ôté.
Pour faire de Pompée un gendre de ta femme,
Tu l'as fait un parjure, un méchant, un infame; 1)
Mais s'il me laisse encor quelques droits sur son cœur,
Il reprendra sa foi, sa vertu, son honneur;
Pour rentrer dans mes fers, il brisera tes chaînes,
Et nous t'accablerons sous nos communes haines.
J'abuse trop, seigneur, d'un précieux loisir;
Voilà vos intérêts, c'est à vous de choisir.
Si votre amour trop prompt 2) veut borner sa conquête,
Je vous le dis encor, ma main est toute prête.
Je vous laisse y penser: sur-tout souvenez-vous
Que ma gloire en ces lieux me demande un époux,
Qu'elle ne peut souffrir que ma fuite m'y range,
En captive de guerre, au péril d'un échange;
Qu'elle veut un grand homme à recevoir ma foi; 3)

1) .... *Un méchant, un infame.* On ne doit jamais donner le nom d'infame à *Pompée*, et sur-tout *Aristie* qui l'aime encore, ne doit point le nommer ainsi.

2) *Si votre amour trop prompt.* L'amour de *Sertorius* n'est ni prompt, ni lent; car en effet il n'en a point du tout, quoiqu'il ait dit qu'il est amoureux, pour être au ton du théâtre. Il faut avouer que les anciens Romains auraient été bien étonnés d'entendre reprocher à *Sertorius* un amour trop prompt.

3) *Qu'elle veut un grand homme à recevoir ma foi.* Ce vers n'est pas français; c'est un barbarisme. On

Qu'après vous, et Pompée, il n'en est point pour moi,
Et que....

SERTORIUS.

Vous le verrez, et saurez sa pensée.

ARISTIE.

Adieu, seigneur, j'y suis la plus intéressée;
Et j'y vais préparer mon reste de pouvoir. 1)

SERTORIUS.

Moi, je vais donner ordre à le bien recevoir. 2)
(*seul.*)
Dieux, souffrez qu'à mon tour avec vous je m'explique: 3)

dit bien, Il est homme à recevoir sa foi; et encore ce n'est que dans le style familier. Il y a dans *Polyeucte : Vous n'êtes pas homme à la violenter;* mais *un grand homme à faire quelque chose* ne peut se dire.

Qu'elle veut un grand homme, est beau; mais *un grand homme à recevoir une foi*, ne forme point un sens.

Vouloir à est encore plus vicieux.

1) *Et j'y vais préparer mon reste de pouvoir.* On ne prépare point un pouvoir. Elle veut dire qu'elle va se préparer à regagner *Pompée*, ce qui n'est pas bien flatteur pour *Sertorius*.

2) *Moi je vais donner ordre à le bien recevoir.* C'est ainsi qu'on pourrait finir une scène de comédie. Rien n'est plus difficile que de terminer heureusement une scène de politique.

3) *Dieux, souffrez qu'à mon tour avec vous je m'explique.* On ne doit, ce me semble, s'adresser aux

Que c'est un sort cruel d'aimer par politique !
Et que ces intérêts sont d'étranges malheurs,
S'ils font donner la main, quand le cœur est ailleurs !

Fin du premier acte.

dieux que dans le malheur ou dans la passion. C'est là qu'on peut dire, *Nec deus intersit nisi dignus*; mais qu'il *s'explique* avec les dieux comme avec quelqu'un à qui il parlerait d'affaires ! Le mot *s'expliquer* n'est pas le mot propre. Et que dit-il aux dieux ? *Que c'est un sort cruel d'aimer par politique, et que les intérêts de ce sort cruel sont des malheurs étranges, s'ils font donner la main quand le cœur est ailleurs* : c'est en effet la situation où *Sertorius* et *Aristie* se trouvent ; mais on ne plaint nullement un vieux soldat dont le cœur est ailleurs. Il y a dans cet acte de beaux vers et de belles pensées ; mais tout est affaibli par le peu d'intérêt qu'on prend à la prétendue passion du héros, et aux offres que lui fait *Aristie*, et sur-tout par le mauvais style.

ACTE SECOND.

SCENE I.

VIRIATE, THAMIRE.

VIRIATE.

Thamire, il faut parler, l'occasion nous presse.
Rome jusqu'en ces murs m'envoie une maîtresse ;
Et l'exil d'Aristie 1) enveloppé d'ennuis,
Est prêt à l'emporter sur tout ce que je suis.
En vain de mes regards l'ingénieux langage,
Pour découvrir mon cœur a tout mis en usage ;
En vain par le mépris des vœux de tous nos rois,
J'ai cru faire éclater l'orgueil d'un autre choix ; 2)
Le seul pour qui je tâche à le rendre visible, 3)
Ou n'ose en rien connoître, ou demeure insensible,

1) *L'exil d'Aristie, etc.* Un exil qui est prêt à l'emporter sur tout ce qu'est *Viriate*. Expression un peu trop négligées et trop impropres. Une grande reine, une héroïne ne doit pas dire, ce me semble, qu'elle a employé *l'ingénieux langage de ses regards*.

2) . . *Faire éclater l'orgueil d'un choix* n'est pas une expression propre : ce choix n'est pas orgueilleux.

3) *Le seul pour qui je tâche à le rendre visible.* Est-ce son cœur ? est-ce l'orgueil de son choix qu'elle tâche à rendre visible ?

Et laisse à ma pudeur des sentimens confus, 1)
Que l'amour propre obstine à douter du refus.
Epargne-m'en la honte, et prends soin de lui dire,
A ce heros si cher.... 2) Tu le connois, Thamire;
Car d'où pourroit mon trône attendre un ferme appui,
Et pour qui mépriser tous nos rois, que pour lui ?
Sertorius lui seul digne de Viriate,
Mérite que pour lui tout mon amour éclate.
Fais-lui, fais-lui savoir le glorieux dessein
De m'affermir au trône en lui donnant la main :
Dis-lui... mais j'aurois tort d'instruire ton adresse, 3)
Moi qui connois ton zèle à servir ta princesse.

THAMIRE.

Madame, en ce héros tout est illustre et grand ;
Mais, à parler sans fard, votre amour me surprend.

1) Il ne faut jamais parler de sa pudeur ; mais il faut encore moins laisser à sa pudeur des sentimens confus que l'amour propre obstine à douter, parce que c'est un galimatias ridicule.

2) *A ce héros si cher. . . . Tu le connois. . .* Cet embarras, cette crainte de nommer celui qu'elle aime, pourraient convenir à une jeune personne timide, et semblent peu faits pour une femme politique. Mais, *Et pour qui mépriser tous nos rois que pour lui ?* est un vers digne de *Corneille*. Il faudrait pour que ce vers fît son effet, qu'il fût pour un jeune héros aimable, et non pas pour un vieux soldat de fortune.

3) *. . . J'aurois tort d'instruire ton adresse.* Peut-être le mot d'*adresse* est-il plus propre au comique qu'au tragique dans cette occasion.

Il est assez nouveau qu'un homme de son âge,
Ait des charmes si forts pour un jeune courage ; 1)
Et que d'un front ridé les replis jaunissans
Trouvent l'heureux secret de captiver les sens.

VIRIATE.

Ce ne sont pas les sens que mon amour consulte ;
Il hait des passions l'impétueux tumulte ;
Et son feu que j'attache aux soins de ma grandeur,
Dédaigne tout mélange avec leur folle ardeur.
J'aime en Sertorius ce grand art de la guerre,
Qui soutient un banni contre toute la terre :
J'aime en lui ces cheveux tout couverts de lauriers,
Ce front qui fait trembler les plus braves guerriers,
Ce bras qui semble avoir la victoire en partage :
L'amour de la vertu n'a jamais d'yeux pour l'âge :

1) *Des charmes si forts pour un jeune courage. Des replis jaunissans d'un front qui trouvent le secret de captiver les sens.* Discours de soubrette sans doute, plutôt que de la confidente d'une reine. Mais discours qui rendent *Viriate* un personnage intolérable à quiconque a un peu de goût. Ces replis jaunissans, et cette pudeur de *Viriate*, et ce héros si cher que *Thamire* connaît, font un étrange contraste. Rien n'est plus indigne de la tragédie.

La réplique de *Viriate* me paraît admirable. Je ne voudrais pourtant pas qu'une reine parlât des *sens*. *Racine*, qu'on regarde si mal à propos comme le premier qui ait parlé d'amour, mais qui est le seul qui en ait bien parlé, ne s'est jamais servi de ces mots *les sens*. Voyez la première scène de *Pulchérie*.

Le mérite a toujours des charmes éclatans ;
Et quiconque peut tout, est aimable en tout tems. 1)

THAMIRE.

Mais, madame, nos rois dont l'amour vous irrite,
N'ont-ils tous ni vertu, ni pouvoir, ni mérite ?
Et dans votre parti se peut-il qu'aucun d'eux
N'ait signalé son nom par des exploits fameux ?
Celui des Turdetans, celui des Celtibères,
Soutiendroient-ils si mal le sceptre de vos péres ?...

VIRIATE.

Contre des rois comme eux j'aimerois leur soutien ;
Mais contre des Romains tout leur pouvoir n'est rien.
Rome seule aujourd'hui peut résister à Rome ;
Il faut pour la braver qu'elle nous prête un homme, 2)

1) Ces sentimens de *Viriate* sont les seuls qu'elle aurait dû exprimer. Il ne fallait pas les affaiblir par cette *pudeur* et ce *héros si cher.*

2) . . . . *Qu'elle nous prête un homme.* C'est dommage qu'un aussi mauvais vers suive ce vers si beau :

Rome seule aujourd'hui peut resister à Rome.

C'est presque toujours la rime qui amène les vers faibles, inutiles et rampans avant ou après les beaux vers. On en a fait souvent la ramarque. Cet inconvénient attaché à la rime, a fait naître plus d'une fois la proposition de la bannir ; mais il est plus beau de vaincre une difficulté que de s'en défaire. La rime est nécessaire à la poésie française par la nature de notre langue : elle est consacrée à jamais par les ouvrages de nos grands hommes.

Et que son propre sang, en faveur de ces lieux,
Balance les destins, et partage les dieux. 1)
Depuis qu'elle a daigné protéger nos provinces,
Et de son amitié faire honneur à leurs princes, 2)
Sous un si haut appui nos rois humiliés
N'ont été que sujets sous le nom d'alliés;
Et ce qu'ils ont osé contre leur servitude,
N'en a rendu le joug que plus fort et plus rude.
Qu'a fait Mandonius, qu'a fait Indibilis,
Qu'y plonger plus avant leurs trônes avilis,
Et voir leur fier amas de puissance et de gloire
Brisé contre l'écueil d'une seule victoire.
Le grand Viriatus de qui je tiens le jour,
D'un sort plus favorable eut un pareil retour. 3)
Il défit trois préteurs, il gagna dix batailles, 4)
Il repoussa l'assaut de plus de cent murailles,

1) *Balance les destins, et partage les dieux*, est un très-beau vers, mais celui qui le précède est mauvais, *le propre sang* de *Rome en faveur de ces lieux.*

2) *Faire honneur de son amitié. . . .* n'est pas le mot propre.

3) *D'un sort plus favorable eut un pareil retour.* On dit bien en général *un retour du sort*, et encore mieux *un revers du sort*; mais non pas *un retour d'un sort favorable*, pour exprimer une disgrace. Au contraire, un *retour d'un sort favorable* signifie une nouvelle faveur de la fortune après quelque disgrace passagère.

4) Gagner des batailles, repousser l'assaut de plus de cent murailles. Voilà de ces vers communs et faibles

Et de Servilius l'astre prédominant
Dissipa tout d'un coup ce bonheur étonnant.
Ce grand roi fut défait, il en perdit la vie,
Et laissa sa couronne à jamais asservie ;
Si, pour briser les fers de son peuple captif,
Rome n'eût envoyé ce noble fugitif.
Depuis que son courage à nos destins préside,
Un bonheur si constant de nos armes décide,
Que deux lustres de guerre assurent nos climats
Contre ces souverains de tant de potentats,
Et leur laissent à peine, au bout de dix années,
Pour se couvrir de nous, l'ombre des Pyrenées.
Nos rois, sans ce héros, l'un de l'autre jaloux,
Du plus heureux sans cesse auroient rompu les coups ; 1)
Jamais ils n'auroient pu choisir entr'eux un maître.

THAMIRE.

Mais consentiront-ils qu'un Romain puisse l'être ?

VIRIATE.

Il n'en prend pas le titre, et les traite d'égal :
Mais, Thamire, après tout, il est leur général ;
Ils combattent sous lui, sous son ordre ils s'unissent ;
Et tous ces rois de nom en effet obéissent,

qu'on doit soigneusement s'interdire. On voit trop que murailles n'est là que pour rimer à batailles.

1) Rompre les coups du plus heureux, avoir l'ombre d'une montagne pour se couvrir, un bonheur qui décide des armes. Tout cela est impropre, irrégulier, obscur.

Tandis que de leur rang l'inutile fierté
S'applaudit d'une vaine et fausse égalité.

THAMIRE.

Je n'ose vous rien dire après cet avantage,
Et voudrois comme vous faire grace à son âge;
Mais enfin ce héros, sujet au cours des ans,
A trop long-tems vaincu pour vaincre encor long-tems;
Et sa mort....

VIRIATE.

Jouissons, en dépit de l'envie,
Des restes glorieux de son illustre vie:
Sa mort me laissera pour ma protection,
La splendeur de son ombre et l'éclat de son nom. 1)
Sur ces deux grands appuis ma couronne affermie
Ne redoutera point de puissance ennemie;
Ils feront plus pour moi que ne feroient cent rois.
Mais nous en parlerons encor quelque autre fois.
Je l'apperçois qui vient.

1) *La splendeur de son ombre, etc.* Ces figures outrées ne réussissent plus. Le mot d'*ombre* est trop le contraire de *splendeur;* il n'est pas permis non plus à une femme telle que *Viriate* de dire que l'ombre d'un général mort protégera plus l'Espagne que ne feraient cent rois. Ces exagérations ne seraient pas même tolérées dans une ode. Le vrai doit régner par-tout, et sur-tout dans la tragédie. La splendeur d'une ombre a quelque chose de si contradictoire, que cette expression dégénère en pure plaisanterie.

SCENE II.

SERTORIUS, VIRIATE, THAMIRE.

SERTORIUS.

Que direz-vous, madame,
Du dessein téméraire où s'échappe mon ame ? 1)
N'est-ce point oublier ce qu'on vous doit d'honneur,
Que demander à voir le fond de votre cœur ?

VIRIATE.

Il est si peu fermé, que chacun y peut lire,
Seigneur, peut-être plus que je ne puis vous dire ;
Pour voir ce qui s'y passe, il ne faut que des yeux.

SERTORIUS.

J'ai besoin toutefois qu'il s'explique un peu mieux.
Tous vos rois à l'envi briguent votre hymenée ;
Et comme vos bontés font notre destinée,
Par ces mêmes bontés j'ose vous conjurer,
En faisant ce grand choix, de nous considérer.
Si vous prenez un prince inconstant, infidelle,
Ou qui pour le parti n'ait pas assez de zèle,
Jugez en quel état nous nous verrons réduits,
Si je pourrai long-tems encor ce que je puis,
Si mon bras....

VIRIATE.

Vous formez des craintes que j'admire.

1) *Du dessein téméraire où s'échappe mon ame.* Une ame ne s'échappe point à un dessein.

J'ai mis tous mes états si bien sous votre empire,
Que quand il me plaira faire choix d'un époux,
Quelque projet qu'il fasse, il dépendra de vous.
Mais pour vous mieux ôter cette frivole crainte,
Choisissez-le vous-même, et parlez-moi sans feinte.
Pour qui de tous ces rois êtes-vous sans soupçon? 1)
A qui d'eux pouvez-vous confier ce grand nom?

SERTORIUS.

Je voudrois faire un choix qui pût aussi vous plaire;
Mais à ce froid accueil que je vous vois leur faire,
Il semble que pour tous sans aucun intérêt....

VIRIATE.

C'est peut-être, seigneur, qu'aucun d'eux ne me plaît,
Et que de leur haut rang la pompe la plus vaine
S'efface au seul aspect de la grandeur romaine.

SERTORIUS.

Si donc je vous offrois pour époux un Romain?

VIRIATE.

Pourrois-je refuser un don de votre main?

SERTORIUS.

J'ose après cet aveu vous faire offre d'un homme

1) *Pour qui de tous ces rois êtes-vous sans soupçon?* C'est un barbarisme de phrase. On soupçonne quelqu'un, on a des soupçons, on jette des soupçons sur lui; on n'a pas des soupçons pour quelqu'un, comme on a de l'estime, de l'amitié, de la haine pour quelqu'un. Il est vraisemblable que c'est une faute ancienne des imprimeurs, et qu'on doit lire: *Sur qui de tous ces rois êtes-vous sans soupçon?*

Digne d'être avoué de l'ancienne Rome.
Il en a la naissance, 1) il en a le grand cœur;
Il est couvert de gloire, il est plein de valeur;
De toute votre Espagne il a gagné l'estime;
Libéral, intrépide, affable, magnanime:
Enfin, c'est Perpenna sur qui vous emportez....

VIRIATE.

J'attendois votre nom après ces qualités. 2)
Les éloges brillans que vous daignez y joindre,
Ne me permettoient pas d'espérer rien de moindre;
Mais certes le détour est un peu surprenant.
Vous donnez une reine à votre lieutenant!
Si vos Romains ainsi choisissent des maîtresses,
A vos derniers tribuns il faudra des princesses.

SERTORIUS.

Madame....

VIRIATE.

Parlons net sur ce choix d'un époux.

1) *Il en a la naissance*. . . . Cette phrase signifie il a la naissance de Rome, il a le grand cœur de Rome. On sent bien que l'auteur veut dire il est né Romain, il a la valeur d'un Romain; mais il ne suffit pas qu'on puisse l'entendre; il faut qu'on ne puisse pas l'entendre autrement.

2) *J'attendois votre nom*. . . . Cette réponse est fort belle; elle doit toujours faire un grand effet. Les vers suivans semblent l'affaiblir. *Parlons net* sent un peu trop le dialogue de comédie; et le mot de maîtresse n'a jamais été employé par *Racine* dans ses bonnes pièces.

Etes-vous trop pour moi ? suis-je trop peu pour vous ?
C'est m'offrir, et ce mot peut blesser les oreilles ;
Mais un pareil amour sied bien à mes pareilles ; 1)
Et je veux bien, seigneur, qu'on sache désormais
Que j'ai d'assez bons yeux pour voir ce que je fais.
Je le dis donc tout haut, afin que l'on m'entende. 2)
Je veux bien un Romain, mais je veux qu'il commande ;
Et ne trouverois pas vos rois à dédaigner,
N'étoit qu'ils savent mieux obéir que régner :
Mais si de leur puissance ils vous laissent l'arbitre, 3)
Leur foiblesse du moins en conserve le titre.
Ainsi ce noble orgueil qui vous préfère à tous,
En préfère le moindre 4) à tout autre qu'à vous ;

1) . . . . *Sied bien à mes pareilles.* Un amour qui sied bien, ou qui sied mal, ne peut se dire. Il semble qu'on parle d'un ajustement. On doit éviter le mot de *mes pareilles ;* il est plus bourgeois que noble.

2) *Je le dis donc tout haut, afin que l'on m'entende. Viriate* n'élève pas ici la voix ; elle parle devant sa confidente qui connaît ses sentimens ; ainsi ce vers n'est qu'un vers de comédie qui ne devait pas avoir place dans une scène noble.

3) Etre *arbitre des rois* se dit très-bien, parce qu'en effet des rois peuvent choisir ou recevoir un arbitre. On est l'arbitre des lois, parce que souvent les lois sont opposées l'une à l'autre ; l'arbitre des états qui ont des prétentions, mais non pas l'arbitre de la puissance, encore moins a-t-on le titre de sa puissance.

4) *En préfère le moindre.* . . . . Elle veut dire,

Car enfin pour remplir l'honneur de ma naissance, 1)
Il me faudroit un roi de titre et de puissance ; 2)
Mais comme il n'en est plus, je pense m'en devoir,
Ou le pouvoir sans nom, ou le nom sans pouvoir.

SERTORIUS.

J'adore ce grand cœur, qui rend ce qu'il doit rendre
Aux illustres aïeux dont on vous voit descendre. 3)

préfère le moindre des rois à tout autre Romain que vous.

1) . . . *Remplir l'honneur de ma naissance.* On soutient l'honneur de sa naissance, on remplit les devoirs de sa naissance, mais on ne remplit point un honneur. Encore une fois, rien n'est si rare que le mot propre.

2) . . . *Un roi de titre et de puissance.* On dit bien, *un roi de nom ;* par exemple, *Jacques II* fut roi de nom, et *Guillaume* resta roi en effet ; mais on ne dit point *roi de titre :* on dit encore moins *roi de puissance ;* cela n'est pas français. Toutes ces expressions sont des barbarismes de phrase ; mais le sens est fort beau, et tous les sentimens de *Viriate* ont de la dignité. Je pense *m'en devoir, ou le pouvoir sans nom, ou le nom sans pouvoir.* Voilà de ces jeux de mots qu'il faut soigneusement éviter. Et si on se permet cette licence, il faut du moins s'exprimer avec netteté, et correctement. Se devoir le pouvoir d'un roi sans nom est un barbarisme et une construction très-vicieuse.

3) . . . . *Dont on vous voit descendre.* Cette expres-

A de moindres pensers son orgueil abaissé
Ne soutiendroit pas bien ce qu'ils vous ont laissé.
Mais puisque pour remplir la dignité royale,
Votre haute naissance en demande une égale,
Perpenna parmi nous est le seul dont le sang 1)
Ne mêleroit point d'ombre à la splendeur du rang;
Il descend de nos rois et de ceux d'Etrurie.
Pour moi qu'un sang moins noble a transmis à la vie,
Je n'ose m'éblouir d'un peu de nom fameux, 2)
Jusqu'à déshonorer le trône par mes vœux. 3)

sion ne paraît pas juste ; on ne voit descendre personne de ses aïeux. *Racine* dit dans *Iphigénie :*

Le sang de ces héros dont tu me fais descendre ;

mais non pas, *le sang dont on me voit descendre.*

1) Qu'est-ce qu'un sang qui ne mêlerait point d'ombre à une splendeur ? On ne peut trop redire que toute métaphore doit être juste, et faire une image vraie.

2) . . . . *D'un peu de nom fameux.* Le mot de *peu* ne convient point à un nom ; un peu de gloire, un peu de renommée, de réputation, de puissance, se dit dans toutes les langues, et *un peu de nom* dans aucune. Il y a une grammaire commune à toutes les nations, qui ne permet pas que les adverbes de quantité se joignent à des choses qui n'ont pas de quantité. On peut avoir plus ou moins de gloire ou de puissance, mais non pas plus ou moins de nom.

3) *Jusqu'à déshonorer le trône par mes vœux.* Il est étrange que *Corneille* fasse parler ainsi un Romain, après avoir dit ailleurs, *Pour être plus qu'un roi tu*

Cessez de m'estimer jusqu'à lui faire injure ;
Je ne veux que le nom de votre créature ; 1)
Un si glorieux titre a de quoi me ravir : 2)
Il m'a fait triompher en voulant vous servir ; 3)
Et malgré tout le peu 4) que le ciel m'a fait naître.

VIRIATE.

Si vous prenez ce titre, agissez moins en maître,
Ou m'apprenez du moins, seigneur, par quelle loi
Vous n'osez m'accepter, et disposez de moi.

te crois quelque chose ; et après avoir répété si souvent cette exagération prodigieuse, qu'il n'y a point de bourgeois de Rome qui ne soit au dessus de tous les rois. Ces manières si différentes d'envisager la même chose font bien voir que l'archevêque Fénélon et le marquis de Vauvenargue avaient raison de dire que *Corneille* atteignit rarement le véritable but de la tragédie, et que trop souvent au lieu d'émouvoir il exagerait ou il dissertait.

1) *De votre créature, etc.* Ce mot dans notre langue n'est employé que pour les subalternes qui doivent leur fortune à leurs patrons, et semble ne pas convenir à *Sertorius*.

2) *Un si glorieux titre a de quoi me ravir.* Ce titre n'est point *glorieux*, il n'a point *de quoi ravir.* Ce mot *ravir* est trop familier.

3) . . . . *En voulant vous servir.* Par la construction de la phrase, c'est le glorieux titre qui a voulu servir *Viriate*.

4) . . . *Tout le peu* . . . . est une contradiction dans les termes : les mots de *peu* et de *tout* s'excluent l'un l'autre.

Accordez le respect que mon trône vous donne 1)
Avec cet attentat sur ma propre personne.
Voir toute mon estime, et n'en pas mieux user,
C'en est un qu'aucun art ne sauroit déguiser.
Ne m'honorez donc plus jusqu'à me faire injure;
Puisque vous le voulez, soyez ma créature;
Et me laissant en reine ordonner de vos vœux,
Portez-les jusqu'à moi, parce que je le veux.
Pour votre Perpenna, que sa haute naissance
N'affranchit point encor de votre obéissance,
Fût-il du sang des dieux aussi-bien que des rois,
Ne lui promettez plus la gloire de mon choix.
Rome n'attache point le grade à la noblesse:
Votre grand Marius naquit dans la bassesse;
Et c'est pourtant le seul que le peuple romain
Ait jusques à sept fois choisi pour souverain.
Ainsi pour estimer chacun a sa manière: 2)
Au sang d'un Espagnol je ferois grace entiére; 3)

1) . . *Le respect que mon trône vous donne.* On ne donne point du respect, on l'impose, on l'imprime, on l'inspire, etc.

2) . . . . *Chacun à sa manière,* est trop familier, et *sa manière pour estimer* est aussi bas que peu français.

3) *Au sang d'un Espagnol je ferois grace entière,* ne dit point ce qu'elle veut dire; elle entend que ce serait faire une grace à un Espagnol que de l'épouser. *Faire grace entière,* c'est ne point pardonner à demi.

Mais parmi vos Romains je prends peu garde au sang,
Quand j'y vois la vertu prendre le plus haut rang;
Mais si vous haïssez comme eux le nom de reine, 1)
Regardez-moi, seigneur, comme dame romaine:
Le droit de bourgeoisie à nos peuples donné
Ne perd rien de son prix sur un front couronné.
Sous ce titre adoptif étant ce que vous êtes,
Je pense bien valoir une de mes sujettes;
Et si quelque Romaine a causé vos refus,
Je suis tout ce qu'elle est, et reine encor de plus.
Peut-être la pitié d'une illustre misère....

SERTORIUS.

Je vous entends, madame, et pour ne vous rien taire,
J'avoûrai qu'Aristie....

1) *Mais si vous haïssez comme eux le nom de reine.* Elle ne doit point dire à *Sertorius* qu'il peut haïr le trône, après que *Sertorius* lui a dit qu'il déshonorerait le trône, s'il osait aspirer à elle. Tous ces raisonnemens sur le trône semblent trop se contredire; tantôt le trône de *Viriate* dépend de *Sertorius*; tantôt *Sertorius* est au dessous du trône; tantôt il hait le trône; tantôt *Viriate* veut faire respecter son trône. Mais quand même il y aurait de la justesse dans ces dissertations, il y aurait toujours trop de froideur. Presque tous ces raisonnemens sont faux; ils auraient besoin du style le plus élégant et le plus noble pour être tolérés; mais malheureusement le style est guindé, obscur, souvent bas, et hérissé de solécismes et de barbarismes.

VIRIATE.

Elle nous a tout dit ;
Je sais ce qu'elle espère, et ce qu'on vous écrit :
Sans y perdre de tems, ouvrez votre pensée.

SERTORIUS.

Au seul bien de la cause elle est intéressée.
Mais puisque pour ôter l'Espagne à nos tyrans,
Nous prenons, vous et moi, des chemins différens,
De grace, examinez le commun avantage,
Et jugez ce que doit un généreux courage.
Je trahirois 1), madame, et vous, et vos états,
De voir un tel secours, et ne l'accepter pas :
Mais ce même secours deviendroit notre perte,
S'il nous ôtoit la main que vous m'avez offerte ;
Et qu'un destin jaloux de nos communs desseins
Jetât ce grand dépôt 1) en de mauvaises mains.
Je tiens Sylla perdu, si vous laissez unie
A ce puissant renfort votre Lusitanie ;
Mais vous pouvez enfin dépendre d'un époux,
Et le seul Perpenna peut m'assurer de vous.
Voyez ce qu'il a fait ; je lui dois tant, madame,
Qu'une juste prière en faveur de sa flâme....

VIRIATE.

Si vous lui devez tant, ne me devez-vous rien ?
Et lui faut-il payer vos dettes de mon bien ?

1) *Je trahirois de voir*, est un solécisme.

2) On ne jette point un dépôt ; c'est un barbarisme ; il faut *ne mît ce grand dépôt.*

Aprés que ma couronne a garanti vos têtes, 1)
Ne mérité-je point de part en vos conquêtes ?
Ne vous ai-je servi que pour servir toujours,
Et m'assurer des fers par mon propre secours ?
Ne vous y trompez pas : si Perpenna m'épouse,
Du pouvoir souverain je deviendrai jalouse ;
Et le rendrai moi-même assez entreprenant
Pour ne vous pas laisser un roi pour lieutenant.
Je vous avoûrai plus : à qui que je me donne,
Je voudrai hautement soutenir ma couronne ;
Et c'est ce qui me force à vous considérer,
De peur de perdre tout, s'il nous faut séparer.
Je ne vois que vous seul, qui des mers aux montagnes,
Sous un même étendard puisse unir nos Espagnes ;
Mais ce que je propose en est le seul moyen ;
Et quoi qu'ait fait pour vous ce cher concitoyen,
S'il vous a secouru contre la tyrannie,
Il en est bien payé d'avoir sauvé sa vie. 2)

1) *Après que ma couronne a garanti vos têtes.* Que veut dire une couronne qui garantit des têtes ? Il fallait au moins dire de quoi elle les garantit : on garantit un traité, une possession, un héritage ; mais une couronne ne garantit point une tête.

2) *Il en est bien payé d'avoir sauvé sa vie.* C'est un barbarisme et un contre-sens. On est payé en recevant une récompense ; on est payé par une récompense ; mais on n'est point payé de recevoir une récompense. Il fallait, *il fut assez payé, vous sauvâtes sa vie*, ou quelque chose de semblable.

Les malheurs du parti l'accabloient à tel point,
Qu'il se voyoit perdu, s'il ne vous eût pas joint,
Et même, si j'en veux croire la renommée,
Ses troupes, malgré lui, grossirent votre armée.
Rome offre un grand secours, du moins on vous l'écrit;
Mais s'armât-elle toute en faveur d'un proscrit,
Quand nous sommes aux bords d'une pleine victoire, 1)
Quel besoin avons-nous d'en partager la gloire?
Encore une campagne, et nos seuls escadrons
Aux aigles de Sylla font repasser les monts;
Et ces derniers venus auront droit de nous dire
Qu'ils auront en ces lieux établi notre empire.
Soyons d'un tel honneur l'un et l'autre jaloux;
Et quand nous pouvons tout, ne devons rien qu'à nous.

SERTORIUS.

L'espoir le mieux fondé n'a jamais trop de forces. 2)
Le plus heureux destin surprend par les divorces; 3)

1) *Quand nous sommes aux bords d'une pleine victoire.* La victoire n'a point de bords; on touche à la victoire, on est près de la remporter, de la saisir, mais on n'est point à ses bords. Cela ne peut se dire dans aucune langue, parce que dans toutes les langues les métaphores doivent être justes.

2) *L'espoir le mieux fondé n'a jamais trop de forces.* On ne peut dire *les forces d'un espoir;* aucune langue ne peut admettre ce mot, parce que les forces ne peuvent pas être dans un espoir : c'est un barbarisme.

3) *Le plus heureux destin surprend par les divorces.* Un destin n'a point de divorces; il a des vicissitudes,

Du trop de confiance il aime à se venger ; 1)
Et dans un grand dessein rien n'est à négliger.
Devons-nous exposer à tant d'incertitude
L'esclavage de Rome, 2) et notre servitude,
De peur de partager avec d'autres Romains
Un honneur où le ciel veut peut-être leurs mains?
Notre gloire, il est vrai, deviendra sans seconde,
Si nous faisons sans eux la liberté du monde ;
Mais si quelque malheur suit tant d'heureux combats,
Quels reproches cruels ne nous ferons-nous pas?
D'ailleurs, considérez que Perpenna vous aime,
Qu'il est, ou qu'il se croit digne du diadème,
Qu'il peut ici beaucoup, qu'il s'est vu de tout tems
Qu'en gouvernant le mieux on fait des mécontens,
Que piqué du mépris il osera peut-être....

des changemens, des revers ; et alors ce n'est pas l'heureux destin qui surprend. Cette expression est un barbarisme.

1) *Du trop de confiance il aime à se venger.* Ce destin qui aime à se venger est une idée poétique qui n'a rien de vrai. Pourquoi aimerait-il à se venger de la confiance qu'on a en lui ? Est-ce ainsi que doit raisonner un grand capitaine, un homme d'état ?

2) *Devons-nous exposer à tant d'incertitude l'esclavage de Rome....* Ce n'est point l'esclavage qu'on expose ici à l'incertitude des évènemens ; au contraire, c'est la liberté de Rome et celle de l'Espagne pour laquelle *Sertorius* et *Viriate* combattent, et qu'on exposerait.

VIRIATE.

Tranchez le mot, seigneur, je vous ai fait mon maître,
Et je dois obéir malgré mon sentiment;
C'est à quoi se réduit tout ce raisonnement.
Faites, faites entrer ce héros d'importance; 1)
Que je fasse un essai de mon obéissance;
Et si vous le craignez, craignez autant du moins
Un long et vain regret d'avoir prêté vos soins. 2)

SERTORIUS.

Madame, croiriez-vous....

VIRIATE.

Ce mot vous doit suffire;
J'entends ce qu'on me dit, et ce qu'on me veut dire,
Allez, faites lui place, et ne présumez pas....

SERTORIUS.

Je parle pour un autre, et toutefois hélas! 3)
Si vous saviez....

1) . . . , *Ce héros d'importance*, est un peu trop comique. L'auteur a déjà dit *des gens d'importance*. Il n'est pas permis d'écrire d'un style si trivial, surtout après avoir écrit de si belles choses.

2) . . . . *D'avoir prêté vos soins*. Il faudrait achever la phrase. *Prêter vos soins* n'a pas un sens complet; on doit dire à qui on les a prêtés. De plus, on ne prête point de soins, on ne prête que les choses qu'on peut retirer. Quand les soins sont une fois donnés, on peut en refuser de nouveaux; il n'en est pas de même du mot *appui*, *secours*; on prête son *appui*, son *secours*, son *bras*, son *armée*, ect., parce qu'on peut les retirer, les reprendre. Ce style est très-vicieux.

3) *Je parle pour un autre, et toutefois, hélas!* Cet

VIRIATE.

Seignéur, que faut-il que je sache?
Et quel est le secret que ce soupir me cache?

SERTORIUS.

Ce soupir redoublé.... 1)

hélas dans la bouche de *Sertorius* est trop déplacé; il ne convient ni à son caractère, ni à son âge, ni à la scène politique et raisonnée qui vient de se passer entre *Viriate* et lui.

1) *Ce soupir redoublé*.... achève de dégrader *Sertorius*.

Qu'Achille aime autrement que Tircis et Philène!

Un vieux capitaine romain qui fait remarquer ses soupirs à sa maîtresse, est au dessous de *Tircis*; car *Tircis* soupirera sans le dire, et ce sera sa maîtresse qui s'en appercevra.

Qu'un amant passionné soit attendri, ému, troublé, qu'il soupire; mais qu'il ne dise pas, Voyez comme je suis attendri, comme je suis ému, comme je suis touché, comme je soupire. Cette pusillanimité dans laquelle *Corneille* fait tomber *Sertorius* et *Viriate*, est une preuve bien manifeste de ce que nous avons dit tant de fois, que l'amour s'était emparé du théâtre, très-long-tems avant *Racine*; qu'il n'y avait aucune pièce où cette passion n'entrât, et c'était presque toujours mal-à-propos. Encore une fois, l'amour n'a jamais bien été traité que dans les scènes du *Cid*, imitées de *Guillain de Castro*, jusqu'à l'*Andromaque* de *Racine*; je dis jusqu'à l'*Andromaque*, car dans la *Thébaïde* et dans *Alexandre* on sent que *Racine* suit la mauvaise route que *Corneille* avait tracée; c'est l'unique

VIRIATE.

N'achevez point, allez ;
Je vous obéirai plus que vous ne voulez.

SCENE III.

VIRIATE, THAMIRE.

THAMIRE.

Sa dureté m'étonne, 1) et je ne puis, madame....

VIRIATE.

L'apparence t'abuse, il m'aime au fond de l'ame. 2)

THAMIRE.

Quoi! quand 3) pour un rival il s'obstine au refus....

VIRIATE.

Il veut que je l'amuse, 4) et ne veut rien de plus.

raison peut-être pour laquelle ces deux pièces n'intéressent point du tout.

1) *Sa dureté m'étonne. . . .* Il est assez difficile de comprendre comment *Thamire* peut parler de dureté après ces hélas et ces soupirs.

2) Rien n'est assurément moins tragique qu'une femme qui ditqu'un homme l'aime. C'est de la comédie froide.

3) *Quoi! quand . . . .* forme une cacophonie désagréable.

4) *Il veut que je l'amuse. . . . Viriate*, dans cet hémistiche comique, ne dit point ce qu'elle doit dire. Sa vanité lui persuade qu'elle est aimée, et que *Sertorius* sacrifie son amour à l'amitié. Ce n'est pas là

THAMIRE.

Vous avez des clartés que mon insuffisance....

VIRIATE.

Parlons à ce rival, le voilà qui s'avance.

SCENE IV.

VIRIATE, PERPENNA, AUFIDE, THAMIRE.

VIRIATE.

Vous m'aimez, Perpenna, Sertorius le dit;
Je crois sur sa parole, 1) et lui dois tout crédit. 2)
Je sais donc votre amour : mais tirez-moi de peine;
Par où prétendez-vous mériter une reine?

un amusement. Il faut convenir que rien n'est plus éloigné du caractère de la tragédie.

1) *Je crois sur sa parole. . . .* Il fallait dire, *je le crois. Corneille* a bien employé le mot *je crois* sans régime dans *Polyeucte. Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée.* Mais c'est dans un autre sens. *Polyeucte* veut dire *j'ai la foi.* Mais *Viriate* n'a point la foi.

2) *. . . . Et lui dois tout crédit.* Ce terme est impropre, et n'est pas noble. *Crédit* ne signifie point *confiance. Racine* s'est servi plus noblement de ce mot dans un autre sens, quand il fait dire à *Agrippine :*

Je vois mes honneurs croître, et tomber mon crédit.

Crédit alors signifie *autorité, puissance, considération.*

À quel titre lui plaire, et par quel charme un jour
Obliger sa couronne à payer votre amour? 1)

PERPENNA.

Par de sincères vœux, par d'assidus services,
Par de profonds respects, par d'humbles sacrifices;
Et si quelques effets peuvent justifier....

VIRIATE.

Hé bien! qu'êtes-vous prêt de lui sacrifier?

PERPENNA.

Tous mes soins, tout mon sang, mon courage, ma vie. 2)

VIRIATE.

Pourriez-vous la servir dans une jalousie? 3)

PERPENNA.

Ah! madame....

1) *Obliger sa couronne à payer un jour votre amour.* On n'oblige point une couronne à payer. Et payer un amour!

2) *Tous mes soins, tout mon sang, mon courage, ma vie.* On peut sacrifier son sang et sa vie, ce qui est la même chose. Mais sacrifier son courage! Qu'est-ce que cela veut dire? On emploie son courage, ses soins; on sacrifie sa vie.

3) .... *Dans une jalousie .... le cœur vous bat.... un orgueil de reine.* Ce n'est pas là le style noble. Et cette idée de se *faire servir dans une jalousie*, est non-seulement du comique, mais du comique insipide. Ce n'est pas là le *fobos Kai Eleos*, la terreur et la pitié. Voilà une plaisante intrigue tragique que de savoir qui de deux femmes passera la première à une porte.

VIRIATE.

A ce mot, en vain le cœur vous bat;
Elle n'est pas d'amour, elle n'est que d'état.
J'ai de l'ambition, et mon orgueil de reine
Ne peut voir sans chagrin une autre souveraine,
Qui sur mon propre trône à mes yeux s'élevant,
Jusques dans mes états prenne le pas devant. 1)
Sertorius y règne, et dans tout notre empire
Il dispense des lois où j'ai voulu souscrire :
Je ne m'en repens point, il en a bien usé :
Je rends graces au ciel qui l'a favorisé.
Mais pour vous dire enfin de quoi je suis jalouse,
Quel rang puis-je garder auprès de son épouse ?
Aristie y prétend, et l'offre qu'elle fait,
Ou que l'on fait pour elle, en assure l'effet. 2)
Délivrez nos climats de cette vagabonde,
Qui vient par son exil troubler un autre monde;

1) . . . . *Prenne le pas devant* ne se dit plus, et présente une petite idée. Voilà de ces choses qu'il faut ennoblir par l'expression. *Racine* dit :

Je ceignis la tiare, et marchai son égal.

Prendre le pas devant est une mauvaise façon de parler qui n'est pas même pardonnable aux gazettes.

2) . . . . *En assure l'effet.* Il faut éviter ces expressions prosaïques et négligées. Celle-ci n'est ni noble, ni exacte. Une offre n'assure point un effet ; une offre est acceptée ou dédaignée. Le mot d'effet ne s'applique qu'aux desseins et aux causes, aux menaces, aux prières.

Et forcez-la sans bruit d'honorer d'autres lieux
De cet illustre objet qui me blesse les yeux;
Assez d'autres états lui prêteront asile.

PERPENNA.

Quoi que vous m'ordonniez, tout me sera facile:
Mais quand Sertorius ne l'épousera pas,
Un autre hymen 1) vous met dans le même embarras.
Et qu'importe, après tout, d'une autre, ou d'Aristie,
Si....

VIRIATE.

Rompons, Perpenna, rompons cette partie,
Donnons ordre au présent, et quant à l'avenir,
Suivant l'occasion nous saurons y fournir.
Le tems est un grand maître, il règle bien des choses;
Enfin je suis jalouse, et vous en dis les causes.
Voulez-vous me servir?

PERPENNA.

Si je le veux? j'y cours,
Madame, et meurs déjà d'y consacrer mes jours. 2)

1) *Un autre hymen. Perpenna* n'a aucune raison de parler d'un autre hymen de *Sertorius*, puisqu'il n'en est point question dans la pièce. Et quel style de comédie! *Un hymen qui met dans l'embarras.*

2) . . *Et meurs déjà d'y consacrer mes jours*. Il fallait, *et je meurs*. Mais cette façon de parler est du style de la comédie; encore ne dit-on pas même, *je meurs d'aller, je meurs de servir;* mais *je meurs d'envie d'aller, de servir.* Et cela ne se dit que dans la conversation familière.

Mais pourrai-je espérer que ce foible service
Attirera sur moi quelque regard propice,
Que le cœur attendri fera suivre...

VIRIATE.

Arrêtez,
Vous porteriez trop loin des vœux précipités.
Sans doute un tel service aura droit de me plaire;
Mais laissez-moi de grace arbitre du salaire :
Je ne suis point ingrate, et sais ce que je dois ;
Et c'est vous dire assez pour la première fois.
Adieu.

SCENE V.

PERPENNA, AUFIDE.

AUFIDE.

Vous le voyez, seigneur, comme on vous joue.
Tout son cœur est ailleurs, Sertorius l'avoue,
Et fait auprès de vous l'officieux rival, 1)
Tandis que Viriate....

PERPENNA.

Ah! n'en juge point mal.
A lui rendre service elle m'ouvre une voie,
Que tout mon cœur embrasse avec excès de joie. 2)

1) Encore une fois style de comédie.

2) *Embrasser avec excès de joie une voie à rendre service.* On ne peut écrire avec plus d'impropriété : c'est un amas de barbarismes.

AUFIDE.

Vous ne voyez donc pas que son esprit jaloux
Ne cherche à se servir de vous que contre vous ?
Et que rompant le cours d'une flâme nouvelle, 1)
Vous forcez ce rival à retourner vers elle ?

PERPENNA.

N'importe, servons-la, méritons son amour ;
La force et la vengeance agiront à leur tour.
Hasardons quelques jours sur l'espoir qui nous flatte,
Dussions-nous pour tout fruit ne faire qu'une ingrate.

AUFIDE.

Mais, seigneur....

PERPENNA.

Epargnons les discours superflus ;
Songeons à la servir, et ne contestons plus ;
Cet unique souci tient mon ame occupée.
Cependant de nos murs on découvre Pompée ;
Tu sais qu'on me l'a dit : allons le recevoir,
Puisque Sertorius m'impose ce devoir. 2)

Fin du second acte.

1) . . . *Rompre le cours d'une flâme nouvelle.* Autre barbarisme.

2) Dans cette scène *Perpenna* paraît généreux ; il n'est plus question de l'assassinat de *Sertorius*, qui fait le sujet du *drame.* C'est d'ordinaire un grand défaut dans une pièce, soit tragique, soit comique, qu'un personnage paraisse, sans rappeler les premiers sentimens et les premiers desseins qu'il a d'abord an-

ACTE TROISIEME.

SCENE I. 1)

SERTORIUS, POMPÉE, suite.

SERTORIUS.

Seigneur, qui des mortels eût jamais osé croire

noncés ; c'est rompre l'unité de dessein qui doit régner dans tout l'ouvrage.

Nous sommes entrés dans presque tous les détails de ces deux premiers actes, pour montrer aux commençans combien il est difficile de bien écrire en vers, pour éviter le reproche qu'on nous a fait de n'en avoir pas assez dit, et pour répondre au reproche ridicule que quelques gens de parti très-mal instruits nous ont fait d'en avoir trop dit. Nous ne pouvons assez répéter que nous cherchons uniquement la vérité, et qu'aucune cabale ne nous a jamais intimidés.

Nous reprenons quatre fois plus de fautes dans cette édition que dans les précédentes, parce que des gens qui ne savent pas le français ont eu le ridicule d'imprimer qu'il ne fallait pas s'appercevoir de ces fautes.

1) Cette scène fit le succès de *Sertorius*, et elle aura toujours une grande réputation. S'il y a quelques défauts dans le style, ces défauts n'ôtent rien à la noblesse des sentimens, à la politique, aux bienséances de toute espèce, qui font un chef-d'œuvre de cette conversation. Elle n'est pas tragique, j'en conviens ; elle n'est que politique. La pièce de *Sertorius* n'a rien de la

Que la tréve à tel point dût rehausser ma gloire? 1)
Qu'un nom à qui la guerre a fait trop applaudir,

chaleur et du pathétique de la vraie tragédie, comme *Corneille* l'avoue dans sa préface; mais cette scène de *Sertorius* et de *Pompée*, prise à part, est un grand modéle.

Il n'y a, je crois, que deux autres exemples sur le théâtre de ces conférences entre de grands hommes, qui méritent d'être remarquées. La première dans *Shakespear*, entre *Cassius* et *Brutus*; elle est dans un goût un peu différent de celui de *Corneille*. *Brutus* reproche à *Cassius that he hath an itching palm*; ce qui signifie précisément que *Cassius* se fait graisser la patte. *Cassius* répond qu'il aimerait mieux être un chien et aboyer à la lune, que de se faire donner des pots de vin. Il y a d'ailleurs des choses vives et animées, mais ce ton de la halle n'est pas tout à fait celui de la scène tragique; ce n'est pas celui du sage *Adisson*.

La seconde conférence est dans l'*Alexandre* de *Racine*, entre *Porus*, *Ephestion* et *Taxile*. Si *Ephestion* était un personnage principal, et si la tragédie était intéressante, cette conférence pourrait encore plaire beaucoup au théâtre, même après celle de *Sertorius* et de *Pompée*. Le mal est que ces scènes ne sont pas absolument nécessaires à la pièce. *Sertorius* même dit au quatrième acte:

. . . . Quel bruit fait par la ville
De Pompée et de moi l'entrevue inutile?

Ces scènes donnent rarement au spectateur d'autre plaisir que celui de voir de grands hommes conférer ensemble.

1) *Qui des mortels eût jamais osé croire que la tréve à tel point dût rehausser ma gloire?* Certai-

Dans l'ombre de la paix trouvât à s'agrandir? 1)
Certes, je doute encor si ma vue est trompée,
Alors que dans ces murs je vois le grand Pompée;
Et quand il lui plaira, je saurai quel bonheur
Comble Sertorius d'un tel excès d'honneur.

POMPÉE.

Deux raisons; mais, seigneur, faites qu'on se retire, 2)
Afin qu'en liberté je puisse vous les dire.

nement *Sertorius* n'a jamais dit à *Pompée : Quel homme aurait jamais osé croire que ma gloire pût être augmentée ?* On ne parle point ainsi de soi-même ; la bienséance n'est pas observée dans les expressions ; le fond de la pensée est, que la visite de *Pompée* est le plus grand honneur qu'il ait jamais reçu ; mais il ne doit pas commencer par parler de sa gloire, et par dire que jamais mortel n'eût osé croire que cette gloire pût augmenter : ces vers peuvent paraître une fanfaronade plus qu'un compliment. Il eût été plus court, plus naturel, plus décent de supprimer ces vers, et de dire avec une noble simplicité : *Seigneur, je doute encore si ma vue est trompée*, etc.

1) . . . . *Trouvât à s'agrandir.* Comment est-ce qu'un nom trouve quelque chose ? *Sertorius* veut dire qu'il n'a jamais reçu tant d'honneurs ; mais un nom ne s'agrandit pas ; et il ne fallait pas qu'il commençât une conversation polie et modeste, par dire que la guerre a fait applaudir à son nom. Ce n'est pas au nom qu'on applaudit ; c'est à la personne, aux actions.

2) *Deux raisons ; mais faites qu'on se retire. Pompée* ne doit pas demander qu'on se retire, pour pouvoir dire en liberté à *Sertorius* qu'il l'estime. On peut

SCENE II.

SERTORIUS ET POMPÉE, *assis.*

POMPÉE.

L'INIMITIÉ qui règne entre nos deux partis,
N'y rend pas de l'honneur tous les droits amortis. 1)
Comme le vrai mérite 2) a ses prérogatives,
Qui prennent le dessus des haines les plus vives,
L'estime et le respect sont de justes tributs

faire un compliment en public, et faire ensuite retirer les assistans. Cela même eût fait un bon effet au théâtre.

1) . . . . *Tous les droits amortis.* Cet *amortissement des droits*, ces *prérogatives du vrai mérite*, gâtent un peu ce commencement du discours de Pompée. *Prérogatives* n'est pas le mot propre; et des *prérogatives qui prennent le dessus des haines!* Rien n'est moins élégant. Quand même ces deux vers seraient bons, ils pécheraient en ce qu'ils sont inutiles; ils affaibliraient ces deux beaux vers si nobles et si simples:

> L'estime et le respect sont les justes tributs
> Qu'aux cœurs même ennemis arrachent les vertus.

Rien de trop, voilà la grande règle.

2) *Comme le vrai mérite.* . . . Cette phrase, ce *comme* ne conviennent pas à Pompée. Cela sent trop son rhéteur. Ce tour est trop apprêté, cette expression trop prosaïque. Le défaut est petit, mais il faut remarquer tout dans un dialogue aussi important que celui de Pompée et de Sertorius.

Qu'aux plus fiers ennemis arrachent les vertus;
Et c'est ce que vient rendre 1) à la haute vaillance,
Dont je ne fais ici que trop d'expérience,
L'ardeur de voir de près un si fameux héros,
Sans lui voir en la main piques, 2) ni javelots,
Et le front désarmé 3) de ce regard terrible
Qui dans nos escadrons guide un bras invincible.
Je suis jeune, et guerrier, et tant de fois vainqueur,
Que mon trop de fortune a pu m'enfler le cœur;
Mais, et ce franc aveu sied bien aux grands courages, 4)

1) *Et c'est ce que vient rendre. . . .* Ce *rendre* se rapporte à tribut; mais on ne rend point un tribut; on rend justice, on rend hommage, on paye un tribut.

2) *Sans lui voir en la main piques. . .* Il serait à désirer que *Corneille* eût tourné autrement ce vers. *Voir piques* n'est pas français.

3) *Et le front désarmé. . . .* Se rapporte à *sans voir*, de sorte que la véritable construction est, *sans lui voir le front désarmé*; ce qui est précisément le contraire de ce qu'il entend. Il reste à savoir si un général doit parler à un autre général de son regard terrible.

4) *Ce franc aveu sied bien aux grands courages.* C'est ce qu'on doit dire de *Pompée*, mais c'est ce que *Pompée* ne doit pas dire de lui : c'est une parenthèse du poëte. Jamais un général d'armée ne se vante ainsi, et ne s'appelle *grand courage*. Il ne faut jamais faire parler les hommes autrement qu'ils ne parleraient eux-mêmes : c'est une règle générale qu'on ne peut trop répéter.

J'apprends plus contre vous par mes désavantages,
Que les plus beaux succès qu'ailleurs j'aie emportés, 1)
Ne m'ont encore appris par mes prospérités.
Je vois ce qu'il faut faire, à voir 2) ce que vous faites:
Les siéges, les assauts, les savantes retraites,
Bien camper, bien choisir à chacun son emploi,
Votre exemple est par-tout une étude pour moi.
Ah! si je vous pouvois rendre à la république,
Que je croirois lui faire un présent magnifique!
Et que j'irois, seigneur, à Rome avec plaisir,
Puisque la trève enfin m'en donne le loisir!
Si j'y pouvois porter quelque foible espérance
D'y conclure un accord d'une telle importance!
Près de l'heureux Sylla ne puis-je rien pour vous?
Et près de vous, seigneur, ne puis-je rien pour tous?

SERTORIUS.

Vous me pourriez sans doute épargner quelque peine,
Si vous vouliez avoir l'ame toute romaine:
Mais avant que d'entrer dans ces difficultés,
Souffrez que je réponde à vos civilités. 3)

1) . . . . *Qu'ailleurs j'aie emportés.* On emporte une place, on remporte un avantage, on a un succès, on n'emporte point un succès. C'est un barbarisme.

2) *Je vois à voir.* . . . Répétition qu'il faut éviter.

3) . . *Que je réponde à vos civilités.* Il eût été mieux que *Sertorius* eût répondu aux civilités de *Pompée* sans le dire; cela donne à son discours un air apprêté et contraint; il annonce qu'il veut faire un compliment. Un tel compliment doit être sans appareil, afin qu'il pa-

Vous ne me donnez rien par cette haute estime
Que vous n'ayez déjà dans le degré sublime. 1)
La victoire attachée à vos premiers exploits,
Un triomphe avant l'âge où le souffrent nos lois,
Avant la dignité qui permet d'y prétendre,
Font trop voir quels respects l'univers vous doit rendre
Si dans l'occasion je ménage un peu mieux
L'assiette du pays et la faveur des lieux, 2)

raisse plus naturel et plus vrai. On n'a pas besoin de faire retirer les assistans pour faire un compliment.

1) .... *Dans le degré sublime ;* expression faible et impropre, employée pour la rime.

2) *L'assiette du pays et la faveur des lieux, etc.* Je ne peux m'empêcher de remarquer ici qu'on trouve dans plusieurs livres, et sur-tout dans l'histoire du théâtre, que le vicomte de *Turenne*, à la représentation de *Sertorius*, s'écria : *Où donc Corneille a-t-il pu apprendre l'art de la guerre ?* Ce conte est ridicule. *Corneille* eût très-mal fait d'entrer dans les détails de cet art ; il fait dire en général à *Sertorius*, ce que ce Romain devait peut-être se passer de dire, qu'il sait mieux se prévaloir du terrein que *Pompée*. Il n'y a pas là de quoi étonner un *Turenne*. Les généraux de *Charles-Quint* et de *François premier* pouvaient en effet s'étonner que *Machiavel*, secrétaire de Florence, donnât des règles excellentes de tactique, et enseignât à disposer les bataillons comme on les range aujourd'hui : c'est alors qu'on pouvait dire, Où *Machiavel* a-t-il appris l'art de la guerre ? Mais si le vicomte de *Turenne* en avait dit autant sur un ou deux vers de *Corneille* qui n'enseignent point la tac-

Si mon expérience en prend quelque avantage,
Le grand art de la guerre attend quelquefois l'âge ;
Le tems y fait beaucoup, et de mes actions
S'il vous a plu tirer quelques instructions,
Mes exemples un jour ayant fait place aux vôtres,
Ce que je vous apprends, vous l'apprendrez à d'autres ;
Et ceux qu'aura ma mort saisis de mon emploi,
S'instruiront contre vous, comme vous contre moi.
Quant à l'heureux Sylla, je n'ai rien à vous dire.
Je vous ai montré l'art d'affoiblir son empire ;
Et si je puis jamais y joindre des leçons
Dignes de vous apprendre à repasser les monts,

tique, et qui ne doivent point l'enseigner, il aurait dit une puérilité dont il était incapable.

On pouvait plus justement dire que *Corneille* parlait supérieurement de politique. La preuve en est dans ces vers : *Lorsque deux factions divisent un empire, etc.* Elle est encore plus dans *Cinna*. Nous sommes inondés depuis peu de livres sur le gouvernement. Des hommes obscurs, incapables de se gouverner eux-mêmes, et ne connaissant ni le monde, ni la cour, ni les affaires, se sont avisés d'instruire les rois et les ministres, et même de les injurier. Y a-t-il un seul de ces livres, je n'en excepte pas un, qui approche de loin de la délibération d'*Auguste* dans *Cinna*, et de la conversation de *Sertorius* et de *Pompée* ? C'est là que *Corneille* est bien grand ; et la comparaison qu'on peut faire de ces morceaux avec tous nos fatras de prose sur la politique, le rend plus grand encore, et est le plus bel éloge de la poésie.

Je suivrai d'assez prés votre illustre retraite
Pour traiter avec lui sans besoin d'interprète ;
Et sur les bords du Tibre, une pique à la main, 1)
Lui demander raison pour le peuple romain.

POMPÉE.

De si hautes leçons, seigneur, sont difficiles ;
Et pourroient vous donner quelques soins inutiles,
Si vous faisiez dessein de me les expliquer,
Jusqu'à m'avoir appris 2) à les bien pratiquer.

SERTORIUS.

Aussi me pourriez-vous épargner quelque peine,
Si vous vouliez avoir l'ame toute romaine,
Je vous l'ai déjà dit.

POMPÉE.

Ce discours rebattu
Lasseroit une austère et farouche vertu :
Pour moi, qui vous honore assez pour me contraindre
A fuir obstinément tout sujet de m'en plaindre,
Je ne veux rien comprendre en ces obscurités.

1) . . . . *Une pique à la main.* On se servait encore de piques en France lorsqu'on représenta *Sertorius*, et cette expression était plus noble qu'aujourd'hui.

2) *Jusqu'à m'avoir appris, etc.* Ce vers n'a pas un sens net. On ne sait si l'intention de l'auteur est, Si vous vouliez m'expliquer mes leçons, jusqu'à ce que vous m'apprissiez à les mettre en pratique. Mais *faire dessein de les expliquer jusqu'à m'avoir appris*, est un contre-sens en toute langue. *Faire dessein* est un barbarisme.

SERTORIUS.

Je sais qu'on n'aime point de telles vérités ;
Mais, seigneur, étant seuls, je parle avec franchise,
Bannissant les témoins vous me l'avez permise ;
Et je garde avec vous la même liberté
Que si votre Sylla n'avoit jamais été.
Est-ce être tout Romain, qu'être chef d'une guerre 1)
Qui veut tenir aux fers les maîtres de la terre ?
Ce nom, sans vous et lui, nous seroit encor dû ;
C'est par lui, c'est par vous que nous l'avons perdu.
C'est vous qui sous le joug traînez des cœurs 2) si braves ;
Ils étoient plus que rois, ils sont moindres qu'esclaves ;
Et la gloire qui suit vos plus nobles travaux,
Ne fait qu'approfondir l'abîme de leurs maux :
Leur misère est le fruit de votre illustre peine,
Et vous pensez avoir l'ame toute romaine ?
Vous avez hérité ce nom de vos aïeux ;
Mais s'il vous étoit cher, vous le rempliriez mieux.

POMPÉE.

Je crois le bien remplir, quand tout mon cœur s'applique
Aux soins de rétablir un jour la république ;

1) On est chef de parti ; on n'est pas chef d'une guerre. Le mot est trop impropre.

2) . . . . *Traîner des cœurs*, peut se dire. *Racine* a dit :

Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi.

Mais cet *après soi* ou *après lui* est absolument nécessaire :

Entraînant après lui tous les cœurs des soldats.

Mais vous jugez, seigneur, de l'ame par le bras,
Et souvent l'un paroît ce que l'autre n'est pas. 1)
Lorsque deux factions divisent un empire,
Chacun suit au hasard la meilleure ou la pire,
Suivant l'occasion ou la nécessité,
Qui l'emporte vers l'un ou vers l'autre côté.
Le plus juste parti, difficile à connoître,
Nous laisse en liberté de nous choisir un maître;
Mais quand ce choix est fait, on ne s'en dédit plus.
J'ai servi sous Sylla du tems de Marius,
Et servirai sous lui, tant qu'un destin funeste
De nos divisions soutiendra 2) quelque reste.
Comme je ne vois pas dans le fond de son cœur,

1) *Par le bras, et l'un qui paroît ce que l'autre n'est pas.* Ces expressions sont trop négligées; et comment un bras peut-il paraître différent d'une ame? La plupart des fautes de langage sont au fond des défauts de justesse.

2) *Soutiendra* n'est pas le mot propre. On entretient un reste de divisions, on les fomente, etc. On soutient un parti, une cause, une prétention; mais c'est un très-léger défaut dans un aussi beau discours que celui de *Pompée.*

Lorsque deux factions divisent un empire,
Chacun suit au hasard la meilleure ou la pire;
Mais quand le choix est fait on ne s'en dédit plus, etc.

Quelle vérité dans ces vers! et quelle force dans leur simplicité! Point d'épithète, rien de superflu; c'est la raison en vers.

J'ignore quels projets peut former son bonheur : 1)
S'il les pousse trop loin, moi-même je l'en blâme ;
Je lui prête mon bras sans engager mon ame ;
Je m'abandonne au cours de sa félicité,
Tandis que tous mes vœux sont pour la liberté ;
Et c'est ce qui me force à garder une place
Qu'usurperoient sans moi l'injustice et l'audace,
Afin que, Sylla mort, ce dangereux pouvoir
Ne tombe qu'en des mains qui sachent leur devoir. 2)
Enfin je sais mon but, et vous savez le vôtre.

SERTORIUS.

Mais cependant, seigneur, vous servez comme un autre,
Et nous qui jugeons tout sur la foi de nos yeux,
Et laissons le dedans à pénétrer aux dieux,
Nous craignons votre exemple, et doutons si dans Rome,
Il n'instruit point le peuple à prendre loi d'un homme,
Et si votre valeur sous le pouvoir d'autrui
Ne sème point pour vous, lorsqu'elle agit pour lui.
Comme je vous estime, il m'est aisé de croire
Que de la liberté vous feriez votre gloire,

1) *Un bonheur qui forme des projets*, est trop impropre.

2) *En des mains qui sachent leur devoir.* On peut animer tout dans la poésie ; mais dans une conférence sans passion, les métaphores outrées ne peuvent avoir lieu : peut-être cette expression porte encore plus l'empreinte d'une négligence qui échappe, que d'une figure qu'on recherche.

Que votre ame en secret lui donne tous ses vœux ;
Mais si je m'en rapporte aux esprits soupçonneux,
Vous aidez aux Romains à faire essai d'un maître,
Sous ce flatteur espoir qu'un jour vous pourriez l'être.
La main qui les opprime, et que vous soutenez,
Les accoutume au joug que vous leur destinez ;
Et doutant s'ils voudront se faire à l'esclavage,
Aux périls de Sylla vous tâtez leur courage. 1)

POMPÉE.

Le tems détrompera ceux qui parlent ainsi ;
Mais justifira-t-il ce que l'on voit ici ?
Permettez qu'à mon tour je parle avec franchise ;
Votre exemple à la fois m'instruit et m'autorise :
Je juge comme vous sur la foi de mes yeux,
Et laisse le dedans à pénétrer aux dieux.
Ne vit-on pas ici sous les ordres d'un homme ?

1) *Aux périls de Sylla vous tâtez leur courage.* Ce mot *tâter*, qui par lui-même est familier, et même ignoble, fait ici un très-bel effet ; car, comme on l'a déjà remarqué, il n'y a guère de mot qui étant heureusement placé ne puisse contribuer au sublime. Ce discours de *Sertorius* est un des plus beaux morceaux de *Corneille* ; et le reste de la scène en est digne, à quelques négligences près.

Ces vers,

Et votre empire en est d'autant plus dangereux, etc.
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis, etc.

sont égaux aux plus beaux vers de *Cinna* et des *Horace*.

N'y commandez-vous pas, comme Sylla dans Rome?
Du nom de dictateur, du nom de général,
Qu'importe, si des deux le pouvoir est égal?
Les titres différens ne font rien à la chose;
Vous imposez des lois ainsi qu'il en impose;
Et s'il est périlleux de s'en faire haïr,
Il ne seroit pas sûr de vous désobéir.
Pour moi, si quelque jour je suis ce que vous êtes,
J'en userai peut-être alors comme vous faites.
Jusque-là....

SERTORIUS.

Vous pourriez en douter jusque-là,
Et me faire un peu moins ressembler à Sylla.
Si je commande ici, le sénat me l'ordonne:
Mes ordres n'ont encore assassiné personne.
Je n'ai pour ennemis que ceux du bien commun;
Je leur fais bonne guerre, et n'en proscris pas un.
C'est un asile ouvert que mon pouvoir suprême;
Et si l'on m'obéit, ce n'est qu'autant qu'on m'aime.

POMPÉE.

Et votre empire en est d'autant plus dangereux,
Qu'il rend de vos vertus les peuples amoureux,
Qu'en assujettissant vous avez l'art de plaire,
Qu'on croit n'être en vos fers qu'esclave volontaire;
Et que la liberté trouvera peu de jour
A détruire un pouvoir que fait régner l'amour.
Ainsi parlent, seigneur, les ames soupçonneuses.
Mais n'examinons point ces questions fâcheuses,
Ni si c'est un sénat qu'un amas de bannis,

Que cet asile ouvert sous vous a réunis.
Une seconde fois, n'est-il aucune voie
Par où je puisse à Rome emporter quelque joie?
Elle seroit extrême à trouver les moyens
De rendre un si grand homme à ses concitoyens:
Il est doux de revoir les murs de la patrie;
C'est elle par ma voix, seigneur, qui vous en prie;
C'est Rome....

SERTORIUS.

Le séjour de votre potentat, 1)
Qui n'a que ses fureurs pour maximes d'état?
Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles,
Que ses proscriptions comblent de funérailles;
Ces murs, dont le destin fut autrefois si beau,
N'en sont que la prison, ou plutôt le tombeau.
Mais pour revivre ailleurs dans sa première force,

1) Voilà encore un des plus beaux endroits de *Corneille*; il y a de la force, de la grandeur, de la vérité; et même il est supérieurement écrit à quelques négligences, à quelques familiarités près, comme *le tyran est bas, donner cette joie, ouvrir tous ses bras*; mais quand une expression familière et commune est bien placée et fait un contraste, alors elle tient presque du sublime. Tel est ce vers:

Je n'appelle plus Rome un enclos de murailles.

Ce mot *enclos*, qui ailleurs est si commun et même bas, s'ennoblit ici, et fait un très-beau contraste avec *ce vers admirable*:

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Avec les faux Romains elle a fait plein divorce;
Et comme autour de moi j'ai tous ses vrais appuis,
Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.
Parlons pourtant d'accord : je ne sais qu'une voie
Qui puisse avec honneur nous donner cette joie.
Unissons-nous ensemble, et le tyran est bas;
Rome à ce grand dessein ouvrira tous ses bras.
Ainsi nous ferons voir l'amour de la patrie,
Pour qui vont les grands cœurs jusqu'à l'idolâtrie;
Et nous épargnerons ces flots de sang romain
Que versent tous les ans votre bras et ma main.

POMPÉE.

Ce projet qui pour vous est tout brillant de gloire,
N'auroit-il rien pour moi d'une action trop noire?
Moi qui commande ailleurs, puis-je servir sous vous?

SERTORIUS.

Du droit de commander je ne suis point jaloux;
Je ne l'ai qu'en dépôt, et je vous l'abandonne,
Non jusqu'à vous servir de ma seule personne;
Je prétends un peu plus : mais dans cette union,
De votre lieutenant m'envîrez-vous le nom?

POMPÉE.

De pareils lieutenans n'ont des chefs qu'en idée;
Leur nom retient pour eux l'autorité cédée;
Ils n'en quittent que l'ombre; et l'on ne sait que c'est 1)

1) Il faut éviter ces expressions triviales *que c'est*, qui n'est pas français, et *ce que c'est* qui, étant plus régulier, est dur à l'oreille, et du style de conversation.

De suivre ou d'obéir, que suivant qu'il leur plaît.
Je sais une autre voie, et plus noble, et plus sure.
Sylla, si vous voulez, quitte sa dictature,
Et déjà de lui-même il s'en seroit démis,
S'il voyoit qu'en ces lieux il n'eût plus d'ennemis.
Mettez les armes bas, je reponds de l'issue,
J'en donne ma parole après l'avoir reçue.
Si vous êtes Romain, prenez l'occasion.

SERTORIUS.

Je ne m'éblouis point de cette illusion.
Je connois le tyran, j'en vois le stratagême :
Quoi qu'il semble promettre, il est toujours lui-même.
Vous qu'à sa défiance il a sacrifiée, 1)
Jusques à vous forcer d'être son allié....

POMPÉE.

Hélas! ce mot me tue, et je le dis sans feinte,
C'est l'unique sujet qu'il m'a donné de plainte.
J'aimois mon Aristie, 1) il m'en vient d'arracher :
Mon cœur frémit encore à me le reprocher.
Vers tant de bien perdus sans cesse il me rappelle;
Et je vous rends, seigneur, mille graces pour elle,
A vous, à ce grand cœur, dont la compassion
Daigne ici l'honorer de sa protection.

1) Cette transition ne me paraît pas assez ménagée. Je crois que Sertorius devait dans l'énumération des cruautés de Sylla compter celle d'avoir forcé Pompée à répudier sa femme.

2) *J'aimois mon Aristie*, ... est faible, trivial et comique.

SERTORIUS.

Protéger hautement les vertus malheureuses,
C'est le moindre devoir des ames généreuses; 1)
Aussi fais-je encor plus, je lui donne un époux.

POMPÉE.

Un époux! dieux, qu'entends-je? Et qui, seigneur?

SERTORIUS.

Moi.

POMPÉE.

Vous?

Seigneur, toute son ame est à moi dès l'enfance:
N'imitez point Sylla par cette violence;
Mes maux sont assez grands, sans y joindre celui
De voir tout ce que j'aime entre les bras d'autrui.

SERTORIUS.

Tout est encore à vous.

SCENE III.

ARISTIE, SERTORIUS, POMPÉE.

SERTORIUS.

Venez, venez, madame,
Faire voir quel pouvoir j'usurpe sur votre ame,
Et montrer, s'il se peut, à tout le genre humain

1) Sertorius ne doit point dire *qu'il est une ame généreuse*; il doit le laisser entendre; c'est le défaut de tous les héros de *Corneille* de se vanter toujours.

La force qu'on vous fait pour me donner la main. 1)

POMPÉE.

C'est elle-même, ô ciel!

SERTORIUS.

Je vous laisse avec elle;
Et sais que tout son cœur vous est encor fidelle.

1) *La force qu'on vous fait pour me donner la main* est un barbarisme. On dit prendre à force, faire force de rames, de voiles, céder à la force, employer la force, mais non *faire force à quelqu'un.* Le terme propre est *faire violence* ou *force.*

Remarquons ici que le grand Pompée est présenté sous un aspect bien défavorable; c'est l'aventure la plus honteuse de sa vie: il a répudié *Antistia* qu'il aimait, et a épousé *Æmilia*, la petite fille de *Sylla*, pour faire sa cour à ce tyran. Cette bassesse était d'autant plus honteuse, qu'*Emilie* était grosse de son premier mari quand *Pompée* l'épousa par un double divorce. Pompée avoue ici sa honte à Sertorius et à sa première femme. Il ne paraît que comme un esclave de Sylla, qui craint de déplaire à son maître. Dans cette position, quelque chose qu'il dise ou qu'il fasse, il est impossible de s'intéresser à lui. On prend un intérêt médiocre à *Sertorius* amoureux. *Viriate* est peut-être le premier personnage de la pièce: mais quiconque n'étalera que de la politique, n'excitera jamais les grands mouvemens qui sont l'ame de la tragédie. Il est dit dans le *Boleana*, que *Boileau* n'aimait pas cette fameuse conférence de *Sertorius* et de *Pompée.* On prétend que *Boileau* disait que cette scène n'était ni dans la raison, ni dans la nature, et qu'il était ridicule que Pompée vînt redemander sa femme à Sertorius, tandis qu'il

Reprenez votre bien, ou ne vous plaignez plus,
Si j'ose m'enrichir, seigneur, de vos refus. 1)

SCENE IV.

POMPÉE, ARISTIE.

POMPÉE.

Me dit-on vrai, madame, et seroit-il possible....

ARISTIE.

Oui, seigneur, il est vrai que j'ai le cœur sensible;
Suivant qu'on m'aime ou hait, j'aime ou hais à mon tour, 2)

en avait une autre de la main de Sylla. J'avoue que l'objet de cette conférence peut être critiqué ; mais j'ai bien de la peine à croire que Boileau ne fût pas content des morceaux adroits et sublimes de cette scène ; il savait trop bien que le goût consiste à savoir admirer les beautés au milieu des défauts.

1) Après une scène de politique, il n'est guère possible que jamais une scène de tendresse puisse réussir. Le cœur veut être mené par degrés : il ne peut passer rapidement d'un sujet à un autre ; et toutes les fois qu'on promène ainsi le spectateur d'objets en objets, tout intérêt cesse. C'est une des raisons qui empêchent presque toutes les tragédies de *Corneille* d'être touchantes ; il paraît qu'il a senti ce défaut, puisque *Sortorius* et *Pompée* ont parlé d'*Aristie* à la fin de la scène précédente, mais ils n'en ont parlé que par occasion.

2) *Suivant qu'on m'aime ou hait, j'aime ou hais à mon tour.* Ce vers et les suivans sont un peu du haut

Et ma gloire soutient ma haine et mon amour.
Mais si de mon amour elle est la souveraine.
Elle n'est pas toujours maîtresse de ma haine,
Je ne la suis pas même, et je hais quelquefois,
Et moins que je ne veux, et moins que je ne dois.

POMPÉE.

Cette haine a pour moi toute son étendue,
Madame, et la pitié ne l'a point suspendue;
La générosité n'a pu la modérer.

ARISTIE.

Vous ne voyez donc pas qu'elle a peine à durer.
Mon feu, 1) qui n'est éteint que parce qu'il doit l'être,
Cherche en dépit de moi le vôtre pour renaître;
Et je sens qu'à vos yeux mon courroux chancelant
Trébuche, perd sa force, et meurt en vous parlant.
M'aimeriez-vous encor, seigneur?

POMPÉE.

Si je vous aime? 1)

comique, et ôtent à la femme de *Pompée* toute sa dignité.

1) *Ce feu* qui cherche *le feu* de Pompée, ce courroux qui *trébuche*, en un mot cette scène entre un mari et une femme ne passerait pas aujourd'hui.

2) *Si je vous aime, etc*. Ce qui fait en partie que cette scène est froide, c'est précisément cette chaleur que *Pompée* essaie de mettre dans sa réponse à sa femme. S'il est vrai qu'il l'aime si tendrement, il joue le rôle d'un lâche de l'avoir répudiée par crainte de *Sylla*; et *Pompée* ainsi avili ne peut plus intéresser les spec-

Demandez si je vis, ou si je suis moi-même.
Votre amour est ma vie, et ma vie est à vous.

ARISTIE.

Sortez de mon esprit, ressentimens jaloux. 1)
Noirs enfans du dépit, ennemis de ma gloire,
Tristes ressentimens, je ne veux plus vous croire.
Quoi qu'on m'ait fait d'outrage, il ne m'en souvient plus.
Plus de nouvel hymen, plus de Sertorius;
Je suis au grand Pompée, et puisqu'il m'aime encore,
Puisqu'il me rend son cœur, de nouveau je l'adore.
Plus de Sertorius. Mais, seigneur, répondez;
Faites parler ce cœur qu'enfin vous me rendez.
Plus de Sertorius. Hélas! quoi que je die,

tateurs, comme on vient de le faire voir. *Aristie* plaît encore moins, en ne paraissant que pour dire à Pompée qu'elle prendra un autre mari, s'il ne veut pas d'elle. Ce sont là des intérêts qui n'ont rien de grand, ni d'attendrisssant.

1) *Sortez de mon esprit . . . rentrez dans mon esprit . . . plus de Sertorius . . . venez Sertorius.* Il n'y a personne qui puisse souffrir cet apprêt, ces refrains, ces jeux d'esprit compassés : cela ressemble un peu à ces anciennes pièces de poésie nommées chants royaux, balades virelais; amusemens que jamais ni les Grecs, ni les Romains ne connurent, excepté dans les vers phaleuques, qui étaient une espèce de poésie molle et efféminée, où les refrains étaient admis, et quelquefois aussi dans l'églogue :

Ducite ab urbe domum mea carmina,
Ducite Daphnim. . . . .

Vous ne me dites point, seigneur, plus d'Emilie. 1)

Rentrez dans mon esprit, jaloux ressentimens,
Fiers enfans de l'honneur, nobles emportemens,
C'est vous que je veux croire, et Pompée infidelle
Ne sauroit plus souffrir que ma haine chancelle;
Il l'affermit pour moi. Venez, Sertorius,
Il me rend toute à vous par ce muet refus.
Donnons ce grand témoin à ce grand hymenée;
Son ame toute ailleurs n'en sera point gênée:
Il le verra sans peine, et cette dureté
Passera chez Sylla pour magnanimité.

POMPÉE.

Ce qu'il vous fait d'injure 2) également m'outrage;
Mais enfin je vous aime, et ne puis davantage.
Vous, si jamais ma flâme eut pour vous quelque appas,
Plaignez-vous, haïssez, mais ne vous donnez pas;
Demeurez en état d'être toujours ma femme;
Gardez jusqu'au tombeau l'empire de mon ame.
Sylla n'a que son tems, il est vieil et cassé,
Son règne passera, s'il n'est déjà passé;
Ce grand pouvoir lui pèse, il s'apprête à le rendre;
Comme à Sertorius, je veux bien vous l'apprendre.

1) *Hélas! quoique je die .... plus d'Emilie, etc.* Cela serait à sa place dans une pastorale; mais dans une tragédie!

2) *Ce qu'il fait d'injure ....* est un barbarisme; mais *je vous aime, et ne puis davantage*, déshonore entièrement Pompée: le vainqueur de Mithridate ne devait pas s'avilir jusque-là.

Ne vous jetez donc point, madame, en d'autres bras;
Plaignez-vous, haïssez, mais ne vous donnez pas:
Si vous voulez ma main, n'engagez point la vôtre.

ARISTIE.

Mais quoi, n'êtes-vous pas entre les bras d'une autre?

POMPÉE.

Non, puisqu'il vous en faut confier le secret,
Emilie à Sylla n'obéit qu'à regret.
Des bras d'un autre époux ce tyran qui l'arrache,
Ne rompt point dans son cœur le saint nœud qui l'attache;
Elle porte en ses flancs un fruit de cet amour, 1)
Que bientôt chez moi-même elle va mettre au jour;
Et dans ce triste état sa main qu'il m'a donnée,
N'a fait que l'éblouir par un feint hymenée,
Tandis que toute entière à son cher Glabrion
Elle paroît ma femme, et n'en a que le nom.

ARISTIE.

Et ce nom seul est tout pour celles de ma sorte.
Rendez-le-moi, seigneur, ce grand nom qu'elle porte. 2)

1) *Elle porte en ses flancs, etc.* Ce détail domestique, cette confidence de *Pompée*, qu'il ne couche point avec sa nouvelle femme, et qu'elle est grosse d'un autre, sont au dessous de la comédie. De telles naïvetés qui succèdent à la belle scène de l'entrevue de Pompée et de Sertorius, justifient ce que Molière disait de Corneille, qu'il y avait un lutin qui tantôt lui faisait ses vers admirables, et tantôt le laissait travailler lui-même.

2) *Rendez-le-moi, seigneur, ce grand nom qu'elle*

J'aimai votre tendresse et vos empressemens,
Mais je suis au-dessus de ces attachemens;
Et tout me sera doux, si ma trame coupée
Me rend à mes aïeux en femme de Pompée;
Et que sur mon tombeau ce grand titre gravé
Montre à tout l'avenir que je l'ai conservé.
J'en fais toute ma gloire, et toutes mes délices;
Un moment de sa perte a pour moi des supplices.
Vengez-moi de Sylla qui me l'ôte aujourd'hui,
Ou souffrez qu'on me venge, et de vous, et de lui;
Qu'un autre hymen me rende un titre qui l'égale;
Qu'il me relève autant que Sylla me ravale;
Non que je puisse aimer aucun autre que vous,
Mais pour venger ma gloire il me faut un époux, 1)
Il m'en faut un illustre, et dont la renommée....

POMPÉE.

Ah! ne vous lassez point d'aimer et d'être aimée. 2)
Peut-être touchons-nous au moment désiré,
Qui saura réunir ce qu'on a séparé.

porte. C'est le lutin qui fit ce vers là; mais ce n'est pas lui qui fit, *Pour celles de ma sorte.*

1) . . . . *Il me faut un époux.* Une femme qui dit que pour la venger il lui faut un mari, dit une étrange chose. *Corneille* l'a bien senti en relevant cet aveu par ces mots, *il m'en faut un illustre;* et ce n'est peut-être pas encore assez.

2) *Ah! ne vous lassez point d'aimer et d'être aimée,* est un vers d'églogue; et entre un mari et une femme, il est au dessous de l'églogue.

Ayez plus de courage, 1) et moins d'impatience;
Souffrez que Sylla meure, ou quitte sa puissance....

ARISTIE.

J'attendrai de sa mort, ou de son repentir,
Qu'à me rendre l'honneur vous daigniez consentir?
Et je verrai toujours votre cœur plein de glace,
Mon tyran impuni, ma rivale en ma place,
Jusqu'à ce qu'il renonce au pouvoir absolu,
Aprés l'avoir gardé tant qu'il l'aura voulu?

POMPÉE.

Mais tant qu'il pourra tout, que pourrai-je, madame? 2)

ARISTIE.

Suivre en tous lieux, seigneur, l'exil 3) de votre femme,
La ramener chez vous avec vos légions,
Et rendre un heureux calme à nos divisions. 4)

1) *Ayez plus de courage....* C'est au contraire, c'est Aristie qui doit dire à Pompée, *ayez plus de courage.* C'est lui seul qui en manque ici.

2) *Mais tant qu'il pourra tout, que pourrai-je, madame?* Ce vers humilie trop Pompée. Il y a des hommes qu'il ne faut jamais faire voir petits.

3) On ne suit point un exil; on suit une exilée.

4) On rend le calme à un peuple agité et divisé; on ne rend point le calme à une division: cela est impropre, et forme un contre-sens. On fait succéder le calme au trouble, à l'orage l'union, la concorde à la division. *Corneille*, dans ses vingt dernières pièces, ne se sert presque jamais du mot propre, ne parle presque jamais français, et sur-tout n'est jamais intéressant; et cela tandis que la langue se perfectionnait sous la plume

Que ne pourrez-vous point en tête d'une armée,
Par-tout, hors de l'Espagne, à vaincre accoutumée?
Et quand Sertorius sera joint avec nous,
Que pourra le tyran? qu'osera son courroux?

POMPÉE.

Ce n'est pas s'affranchir qu'un moment le paroître, 1)
Ni secouer le joug que de changer de maître.
Sertorius pour vous est un illustre appui;
Mais en faire le mien, c'est me ranger sous lui;
Joindre nos étendards, c'est grossir son empire.
Perpenna qui l'a joint, saura que vous en dire. 2)
Je sers, mais jusqu'ici l'ordre vient de si loin,
Qu'avant qu'on le reçoive, il n'en est plus besoin;
Et ce peu que j'y rends de vaine déférence, 3)
Jaloux du vrai pouvoir, ne sert qu'en apparence.

de tant de beaux génies du grand siècle, tandis que Racine parlait au cœur avec tant de chaleur, de noblesse, d'élégance, et dans un langage si pur.

1) Pour que ce vers fût français, il faudrait *ce n'est pas être affranchi que le paraître.*

2) *Perpenna qui l'a joint saura que vous en dire.* Ce vers familier, et la dissertation politique de Pompée avec sa femme, augmentent les défauts de cette scène. Le principal vice est dans le sujet, et je crois qu'il était impossible de mettre de la chaleur dans cette pièce.

3) Le peu de déférence qui est jaloux du pouvoir et qui sert en apparence, est un galimatias qui n'est pas français.

Je crois n'avoir plus même à servir qu'un moment;
Et quand Sylla prépare un si doux changement,
Pouvez-vous m'ordonner de me bannir de Rome,
Pour la remettre au joug sous les lois d'un autre homme,
Moi qui ne suis jaloux de mon autorité,
Que pour lui rendre un jour toute sa liberté?
Non, non, si vous m'aimez, comme j'aime à le croire,
Vous saurez accorder votre amour et ma gloire,
Céder avec prudence au tems prêt à changer,
Et ne me perdre pas au lieu de vous venger,

ARISTIE.

Si vous m'avez aimée, et qu'il vous en souvienne,
Vous mettrez votre gloire à me rendre la mienne.
Mais il est tems qu'un mot termine ces débats.
Me voulez-vous, seigneur? ne me voulez-vous pas? 1)
Parlez, que votre choix régle ma destinée.
Suis-je encore à l'époux à qui l'on m'a donnée?
Suis-je à Sertorius? C'est assez consulté,
Rendez-moi mes liens, ou pleine liberté....

POMPÉE.

Je le vois bien, madame, il faut rompre la tréve,
Pour briser en vainqueur cet hymen, s'il s'achève;
Et vous savez si peu l'art de vous secourir,
Que, pour vous en instruire, il faut vous conquérir.

1) *Me voulez-vous, seigneur? ne me voulez-vous pas?* C'est un vers de comédie qui avilit tout, et ce vers est le précis de toute la scène.

ARISTIE.

Sertorius sait vaincre, et garder ses conquêtes.

POMPÉE.

La vôtre, à la garder, coûtera bien des têtes: 1)
Comme elle fermera la porte à tout accord,
Rien ne la peut jamais assurer que ma mort.
Oui, j'en jure les dieux, s'il faut qu'il vous obtienne,
Rien ne peut empêcher sa perte, que la mienne;
Et peut-être tous deux, l'un par l'autre percés,
Nous vous ferons connoître à quoi vous nous forcez.

ARISTIE.

Je ne suis pas, seigneur, d'une telle importance.
D'autres soins éteindront cette ardeur de vengeance,
Ceux de vous agrandir vous porteront ailleurs,
Où vous pourrez trouver quelques destins meilleurs;
Ceux de servir Sylla, d'aimer son Emilie,
D'imprimer du respect à toute l'Italie,
De rendre à votre Rome un jour sa liberté,
Sauront tourner vos pas de quelqu'autre côté.
Sur-tout ce privilége acquis aux grandes ames,
De changer, à leur gré, de maris ou de femmes,
Mérite qu'on l'étale au bout de l'univers,
Pour en donner l'exemple à cent climats divers.

1) *La vôtre, à la garder, coûtera bien des têtes*, est un vers de *Nicomède*, qui est bien plus à sa place dans *Nicomède* qu'ici, parce qu'il sied mieux à *Nicomède* de braver son frère, qu'à *Pompée* de braver sa femme.

POMPÉE.

Ah! c'en est trop, madame, et de nouveau je jure.... 1)

ARISTIE.

Seigneur, les vérités font-elles quelque injure?

POMPÉE.

Vous oubliez trop tôt que je suis votre époux.

ARISTIE.

Ah! si ce nom vous plaît, je suis encore à vous.
Voilà ma main, seigneur.

POMPÉE.

Gardez-la-moi, madame.

ARISTIE.

Tandis que vous avez à Rome une autre femme?
Que par un autre hymen vous me déshonorez?
Me punissent les dieux que vous avez jurés,
Si, passé ce moment, et hors de votre vue, 2)
Je vous garde une foi que vous avez rompue!

POMPÉE.

Qu'allez-vous faire? hélas!

ARISTIE.

Ce que vous m'enseignez.

1) .... *Et de nouveau je jure.* Ce vers fait bien connaître à quel point cette scène de politique amoureuse était difficile à faire. Quand on répète ce qu'on a déjà dit, c'est une preuve qu'on n'a rien à dire.

2) *Si, passé ce moment, etc.* Il faudrait au moins qu'elle fût sure d'épouser *Sertorius*, pour parler ainsi.

POMPÉE.

Eteindre un tel amour! 1)

ARISTIE.

Vous-même l'éteignez.

POMPÉE.

La victoire aura droit de le faire renaître.

ARISTIE.

Si ma haine est trop foible, elle la fera croître.

POMPÉE.

Pourrez-vous me haïr?

ARISTIE.

J'en fais tous mes souhaits.

POMPÉE.

Adieu donc pour deux jours.

ARISTIE.

Adieu pour tout jamais. 2)

Fin du troisième acte.

1) *Eteindre un tel amour, etc.* Si *Pompée* est en effet si amoureux, il n'a pas dû se séparer d'*Aristie*; et s'il n'a pas une passion violente, tout ce qu'il dit de cet amour refroidit au lieu d'échauffer.

2) . . . . *Pour jamais* est bien plus fort que *pour tout jamais.* Ce dialogue pressé, rapide, coupé, est souvent dans *Corneille* d'une grande beauté. Il ferait beaucoup d'effet entre deux amans; il n'en fait point entre un mari et une femme qui ne sont pas dans une situation assez douloureuse. Il était impossible de faire d'un tel sujet une véritable tragédie. Les demi-passions

ACTE QUATRIEME.

SCENE I.

SERTORIUS, THAMIRE.

SERTORIUS.

Pourrai-je voir la reine? 1)

THAMIRE.

Attendant qu'elle vienne,
Elle m'a commandé que je vous entretienne,

ne réussissent jamais à la longue, et les intérêts politiques peuvent tout au plus produire quelques beaux vers qu'on aime à citer. La seule scène de Sertorius et de Pompée suffisait alors à une nation qui sortait des guerres civiles. On n'avait rien d'aucun auteur qu'on pût comparer à ce morceau sublime, et on pardonnait à tout le reste en faveur de ces beautés qui n'appartenaient dans le monde entier qu'à *Corneille*.

1) Cette scène de *Sertorius* avec une confidente, a quelque chose de comique. Les scènes avec les subalternes sont d'ordinaire très-froides dans la tragédie, à moins que ces personnages secondaires n'apportent des nouvelles intéressantes, ou qu'ils ne donnent lieu à des explications plus intéressantes encore. Mais ici *Sertorius* demande simplement des nouvelles. Il veut savoir *où vont* les sentimens de *Viriate*, quoique des sentimens n'aillent point. *Thamire* semble un peu le railler, en lui disant, que *Perpenna*, offert par lui, *fléchira* le

Et veut demeurer seule encor quelques momens.

SERTORIUS.

Ne m'apprendrez-vous point où vont ses sentimens?
Ce que doit Perpenna concevoir d'espérance ?

THAMIRE.

Elle ne m'en fait pas beaucoup de confidence;
Mais j'ose présumer qu'offert de votre main,
Il aura peu de peine à fléchir son dédain.
Vous pouvez tout sur elle.

SERTORIUS.

Ah! j'y puis peu de chose,
Si jusqu'à l'accepter mon malheur la dispose,
Ou, pour en parler mieux, j'y puis trop et trop peu.

THAMIRE.

Elle croit fort vous plaire en secondant son feu.

SERTORIUS.

Me plaire?

THAMIRE.

Oui. Mais, seigneur, d'où vient cette surprise?
Et de quoi s'inquiète un cœur qui la méprise?

SERTORIUS.

N'appelle point mépris un violent respect
Que sur mes plus doux vœux fait régner son aspect.

THAMIRE.

Il est peu de respects qui ressemblent au vôtre,
S'il ne sait que trouver des raisons pour une autre;

dédain de la reine : et *Sertorius* répond, qu'il a pour elle un *violent* respect. Cela n'est pas fort tragique.

Et je préférerois un peu d'emportement 1)
Aux plus humbles devoirs d'un tel accablement.

SERTORIUS.

Il n'en est rien parti capable de me nuire,
Qu'un soupir échappé ne dût soudain détruire :
Mais la reine sensible à de nouveaux désirs,
Entendoit mes raisons, et non pas mes soupirs.

THAMIRE.

Seigneur, quand un Romain, quand un héros soupire,
Nous n'entendons pas bien ce qu'un soupir veut dire ;
Et je vous servirois de meilleur truchement,
Si vous vous expliquiez un peu plus clairement.
Je sais qu'en ce climat, que vous nommez barbare,
L'amour par un soupir quelquefois se déclare ;
Mais la gloire qui fait toutes vos passions,
Vous met trop au dessus de ces impressions ;
De tels désirs trop bas pour les grands cœurs de Rome....

1) Avouons que *Sertorius* et cette suivante débitent un étrange galimatias de comédie. Ce violent *respect* que l'aspect de *Viriate* fait régner sur les plus doux vœux de *Sertorius*, ce peu de *respects* qui ressemblent aux *respects* de *Sertorius*, ce *respect* qui ne sait que trouver les raisons pour un autre, et cette suivante qui préférerait un peu d'emportement aux plus humbles devoirs d'un accablement ! enfin l'autre qui lui réplique qu'il n'en est rien parti capable de lui nuire, et qu'un soupir échappé ne dût détruire ! Ce n'est pas le lutin qui a fait de tels vers.

SERTORIUS.

Ah! pour être Romain je n'en suis pas moins homme. 1)
J'aime, et peut-être plus qu'on n'a jamais aimé; 2)
Malgré mon âge et moi, mon cœur s'est enflammé,
J'ai cru pouvoir me vaincre, et toute mon adresse,
Dans mes plus grands efforts, m'a fait voir ma foiblesse;

1) *Ah! pour être Romain je n'en suis pas moins homme.* Ce vers a quelque chose de comique; aussi est-il excellent dans la bouche du *Tartuffe*, qui dit:

Ah! pour être dévot je n'en suis pas moins homme!

mais il n'est pas permis à *Sertorius* de parler comme le *Tartuffe*.

2) *J'aime, et peut-être plus qu'on n'a jamais aimé.* Ce vers prouve encore que ceux qui ont dit que *Corneille* dédaignait de faire parler d'amour ses héros, se sont bien trompés. Ce vers est d'autant plus déplacé dans la bouche de *Sertorius*, qu'il n'a rien dit jusqu'ici qui puisse faire croire qu'il ait une grande passion. Rien ne déplait plus au théâtre que les expressions fortes d'un sentiment faible; plus on cherche alors à attacher, et moins on attache.

Et qu'est-ce qu'une reine qui est sensible à de nouveaux désirs et qui entend des raisons et non pas des soupirs!

Et cette suivante qui n'entend pas bien ce qu'un soupir veut dire, et qui serait un meilleur truchement. Non jamais on n'a rien mis de plus mauvais sur la scène tragique. On dira tant qu'on voudra que cette critique est dure. Je dois et je veux la publier, parce que je déteste le mauvais autant que j'idolâtre le bon.

Ceux de la politique et ceux de l'amitié
M'ont mis en un état à me faire pitié.
Le souvenir m'en tue, et ma vie incertaine
Dépend d'un peu d'espoir que j'attends de la reine.
Si toutefois....

THAMIRE.

Seigneur, elle a de la bonté ;
Mais je vois son esprit fortement irrité ;
Et si vous m'ordonnez de vous parler sans feindre,
Vous pouvez espérer, mais vous avez à craindre.
N'y perdez point de tems, et ne négligez rien ;
C'est peut-être un dessein mal ferme que le sien.
La voici. Profitez des avis qu'on vous donne,
Et gardez bien sur-tout qu'elle ne m'en soupçonne. 1)

1) *Profitez de mes avis, mais ne me nommez pas.* Discours de soubrette ridicule. A quoi sert cette froide scène de comédie ? Mais il faut remplir son acte, mais il faut donner à un parterre souvent ignorant, grossier et tumultueux, trois cents vers pour les cinq sous qu'on payoit alors. Non, il faut bien plutôt ne donner que deux cents beaux vers par acte ; que trois cents mauvais. Il ne faut point prostituer ainsi l'art de la poésie. Il est honteux qu'il y ait en France un parterre où les spectateurs sont debout, pressés, gênés, nécessairement tumultueux ; peut-être c'est encore un mal qu'on donne des spectacles tous les jours ; s'ils étaient plus rares, ils pourraient devenir meilleurs.

Voluptates commendat rarior usus.

SCENE II.

VIRIATE, SERTORIUS, THAMIRE.

VIRIATE.

On m'a dit qu'Aristie a manqué son projet, 1)
Et que Pompée échappe à cet illustre objet.
Seroit-il vrai, seigneur ?

1) *On m'a dit qu'Aristie a manqué son projet.* Cette scène, remplie d'ironie et de coquetterie, semble bien peu convenable à *Sertorius* et à *Viriate.* Les vers en paraissent aussi contraints que les sentimens. Mais quand on voit ensuite *Sertorius* qui dit qu'il aime *malgré ses cheveux gris*, et qu'il a cru qu'il ne lui en coûterait *que deux ou trois soupirs*, *Sertorius* paraît trop petit. *Viriate* d'ailleurs lui dit à peu près les mêmes choses qu'*Aristie* a dites à *Pompée.* L'une dit : *Me voulez-vous ? ne me voulez-vous pas ?* L'autre dit : *M'aimez-vous ?* L'une veut que *Pompée* lui rende sa main ; l'autre, que *Sertorius* lui donne sa main. *Pompée* a parlé politique à sa femme ; *Sertorius* parle politique à sa maîtresse. *Viriate* lui dit : *Vous savez que l'amour n'est pas ce qui me presse.* L'un et l'autre s'épuisent en raisonnemens. Enfin *Viriate* finit cette scène, en disant :

> Je suis reine, et qui sait porter une couronne,
> Quand il a prononcé, n'aime point qu'on raisonne.

C'est parler à *Sertorius*, dont elle dépend, comme si elle parlait à son domestique ; et ce *n'aime point qu'on raisonne* est d'un comique qui n'est pas sup-

SERTORIUS.

Il est trop vrai, madame;
Mais, bien qu'il l'abandonne, il l'adore dans l'ame,
Et rompra, m'a-t-il dit, la trève dès demain,
S'il voit qu'elle s'apprête à me donner la main.

VIRIATE.

Vous vous alarmez peu d'une telle menace?

SERTORIUS.

Ce n'est pas en effet ce qui plus m'embarrasse. 1)
Mais vous, pour Perpenna qu'avez-vous résolu?

VIRIATE.

D'obéir sans remise au pouvoir absolu;
Et si d'une offre en l'air votre ame encor frappée,
Veut bien s'embarrasser du refus de Pompée,
Il ne tiendra qu'à vous que dès demain tous deux
De l'un et l'autre hymen nous assurions les nœuds;
Dût se rompre la trève, et dût la jalousie
Jusqu'au dernier éclat pousser sa frénésie.

SERTORIUS.

Vous pourrez dès demain....

VIRIATE.

Dès ce même moment.

portable. La fierté est ridicule quand elle n'est pas à sa place.

1) *Ce n'est pas ce qui plus m'embarrasse. Obéir sans remise, une offre en l'air, assurer des nœuds, une frénésie poussée au dernier éclat.* Quels vers, quelles expressions! et de petits écoliers oseront me reprocher d'être trop sévère!

Ce n'est pas obéir qu'obéir lentement ;
Et quand l'obéissance a de l'exactitude, 1)
Elle voit que sa gloire est dans la promptitude.

SERTORIUS.

Mes prières pouvoient souffrir quelques refus.

VIRIATE.

Je les prendrai toujours pour ordres absolus.
Qui peut ce qui lui plaît, commande alors qu'il prie.
D'ailleurs, Perpenna m'aime avec idolâtrie :
Tant d'amour, tant de rois d'où son sang est venu,
Le pouvoir souverain dont il est soutenu,
Valent bien tous ensemble un trône imaginaire,
Qui ne peut subsister que par l'heur de vous plaire.

SERTORIUS.

Je n'ai donc qu'à mourir en faveur de ce choix : 2)
J'en ai reçu la loi de votre propre voix ;
C'est un ordre absolu qu'il est tems que j'entende.
Pour aimer un Romain, vous voulez qu'il commande;
Et comme Perpenna ne le peut sans ma mort,
Pour remplir votre trône il lui faut tout mon sort.
Lui donner votre main, c'est m'ordonner, madame,
De lui céder ma place au camp et dans votre ame.

1) Une obéissance qui a de l'exactitude !

2) . . . . *Mourir en faveur d'un choix*. Il n'y a guère dans toutes ces scènes d'expression qui soit juste, mais le pis est que les sentimens sont encore moins naturels. Un vieux factieux tel que Sertorius doit-il dire à une femme qu'il mourra en faveur du choix qu'elle fera d'un autre ?

Il est, il est trop juste, après un tel bonheur,
Qu'il l'ait dans notre armée, ainsi qu'en votre cœur.
J'obéis sans murmure, et veux bien que ma vie....

VIRIATE.

Avant que par cet ordre elle vous soit ravie,
Puis-je me plaindre à vous d'un retour inégal,
Qui tient moins d'un ami qu'il ne fait d'un rival? 1)
Vous trouvez ma faveur, et trop prompte, et trop pleine;
L'hymen où je m'apprête est pour vous une gêne;
Vous m'en parlez enfin comme si vous m'aimiez. 2)

SERTORIUS.

Souffrez, après ce mot, que je meure à vos pieds. 3)
J'y veux bien immoler tout mon bonheur au vôtre;
Mais je ne vous puis voir entre les bras d'un autre;
Et c'est assez vous dire à quelle extrémité
Me réduit mon amour que j'ai mal écouté.

1) *Un retour inégal qui tient moins d'un ami qu'il ne fait d'un rival.* Ce n'est pas parler français, c'est coudre ensemble pour rimer des paroles qui ne signifient rien. Car que peut signifier un *retour inégal?* Que d'obscurités! que de barbarismes entassés! et quelle froideur!

2) *Vous m'en parlez comme si vous m'aimiez.* Il n'y a point de vers plus comique.

3) Jamais le ridicule excessif des intrigues amoureuses de nos héros de théâtre n'a paru plus sensiblement que dans ce couplet où ce vieux militaire, ce vieux conjuré, veut mourir d'amour aux pieds de sa Viriate qu'il n'aime guère. Il s'en est défendu *à voir ses cheveux gris.* Mais sa passion ne s'est pas *vue*

Bien qu'un si digne objet le rendît excusable,
J'ai cru honteux d'aimer quand on n'est plus aimable;
J'ai voulu m'en défendre à voir mes cheveux gris,
Et me suis répondu long-tems de vos mépris.
Mais j'ai vu dans votre ame ensuite une autre idée,
Sur qui mon espérance aussitôt s'est fondée,
Et je me suis promis bien plus qu'à tous vos rois,
Quand j'ai vu que l'amour n'en feroit point le choix.
J'allois me déclarer sans l'offre d'Aristie,
Non que ma passion s'en soit vue alentie;
Mais je n'ai point douté qu'il ne fût d'un grand cœur
De tout sacrifier pour le commun bonheur.
L'amour de Perpenna s'est joint à ces pensées;
Vous avez vu le reste, et mes raisons forcées.
Je m'étois figuré que de tels déplaisirs
Pourroient ne me coûter que deux ou trois soupirs;
Et pour me consoler, j'envisageois l'estime,
Et d'ami généreux, et de chef magnanime;
Mais, près d'un coup fatal, je sens par mes ennuis
Que je me promettois bien plus que je ne puis.
Je me rends donc, madame, ordonnez de ma vie;
Encor tout de nouveau je vous la sacrifie.
Aimez-vous Perpenna?

VIRIATE.

Je sais vous obéir,

alentie, quoiqu'il se fût figuré que de tels déplaisirs ne lui coûteraient que deux ou trois soupirs. Il envisageait *l'estime de chef magnanime*.

Mais je ne sais que c'est d'aimer ni de haïr; 1)
Et la part que tantôt vous aviez dans mon ame,
Fut un don de ma gloire, et non pas de ma flâme.
Je n'en ai point pour lui, je n'en eus point pour vous;
Je ne veux point d'amant, mais je veux un époux,
Mais je veux un héros qui par son hymenée
Sache élever si haut le trône où je suis née,
Qu'il puisse de l'Espagne être l'heureux soutien,
Et laisser de vrais rois de mon sang et du sien.
Je le trouvois en vous, n'eût été la bassesse
Qui pour ce cher rival contre moi s'intéresse,
Et dont, quand je vous mets au dessus de cent rois,
Une répudiée a mérité le choix.
Je l'oublîrai pourtant, et veux vous faire grace.
M'aimez-vous?

SERTORIUS.

Oserois-je en prendre encor l'audace?

VIRIATE.

Prenez-la, j'y consens, seigneur, et dès demain,
Au lieu de Perpenna, donnez-moi votre main.

1) Aristie a dit à Pompée, *suivant qu'on m'aime ou hait, j'aime ou hais à mon tour.* Et Viriate dit à Sertorius qu'*elle ne sait que c'est d'aimer ni de haïr.* Dès qu'elle ne sait que c'est, ou ce que c'est, elle n'a qu'un intérêt de politique; par conséquent elle est froide. Cependant elle dit le moment d'après *m'aimez vous?* Ne devrait-elle pas lui dire l'amour n'est pas fait pour nous; l'intérêt de l'état, le vôtre, celui de ma grandeur, doivent présider à notre hymenée.

SERTORIUS.

Que se tiendroit heureux un amour moins sincère,
Qui n'auroit d'autre but que de se satisfaire, 1)
Et qui se rempliroit de sa félicité,
Sans prendre aucun souci de votre dignité!
Mais quand vous oubliez ce que j'ai pu vous dire,
Puis-je oublier les soins d'agrandir votre empire?
Que votre grand projet est celui de régner?

VIRIATE.

Seigneur, vous faire grace, est-ce m'en éloigner?

SERTORIUS.

Ah! madame, est-il tems que cette grace éclate?

VIRIATE.

C'est cet éclat, seigneur, que cherche Viriate.

SERTORIUS.

Nous perdons tout, madame, à le précipiter.
L'amour de Perpenna le fera révolter;
Souffrez qu'un peu de tems doucement le ménage,
Qu'auprès d'un autre objet un autre amour l'engage:
Des amis d'Aristie assurons le secours,
A force de promettre, en différant toujours.
Détruire tout l'espoir qui les tient en haleine,
C'est les perdre, c'est mettre un jaloux hors de peine,
Dont l'esprit ébranlé ne se doit pas guérir
De cette impression qui doit nous l'acquérir.

1) . . . *Autre but que de se satisfaire*, donne une idée qui est un peu unique, et qui assurément ne convient pas à la tragédie.

Pourrions-nous venger Rome après de telles pertes?
Pourrions-nous l'affranchir des misères souffertes?
Et de ses intérêts un si haut abandon....

VIRIATE.

Et que m'importe à moi si Rome souffre ou non? 1)
Quand j'aurai de ses maux effacé l'infamie,
J'en obtiendrai pour fruit le nom de son amie,
Je vous verrai consul m'en apporter les lois,
Et m'abaisser vous-même au rang des autres rois?
Si vous m'aimez, seigneur, nos mers et nos montagnes
Doivent borner nos vœux, ainsi que nos Espagnes:
Nous pouvons nous y faire un assez beau destin,
Sans chercher d'autre gloire au pied de l'Aventin.
Affranchissons le Tage, et laissons faire au Tibre:
La liberté n'est rien quand tout le monde est libre;
Mais il est beau de l'être, et voir tout l'univers
Soupirer sous le joug, et gémir dans les fers;
Il est beau d'étaler cette prérogative
Aux yeux du Rhône esclave, et de Rome captive:
Et de voir envier aux peuples abattus
Ce respect que le sort garde pour les vertus.
Quant au grand Perpenna, s'il est si redoutable,
Remettez-moi le soin de le rendre traitable:

1) Voilà enfin des sentimens dignes d'une reine et d'une ennemie de Rome; voilà des vers qui seraient dignes de l'entrevue de Pompée et de Sertorius, avec un peu de correction.

Si tout le rôle de Viriate était de cette force, la pièce serait au rang des chefs-d'œuvres.

Je sais l'art d'empêcher les grands cœurs de faillir.

SERTORIUS.

Mais quel fruit pensez-vous en pouvoir recueillir ?
Je le sais comme vous, et vois quelles tempêtes
Cet ordre surprenant formera sur nos têtes. 1)
Ne cherchons point, madame, à faire des mutins,
Et ne nous brouillons point avec nos bons destins;
Rome nous donnera sans eux assez de peine,
Avant que de souscrire à l'hymen d'une reine;
Et nous n'en fléchirons jamais la dureté,
A moins qu'elle nous doive, et gloire, et liberté.

VIRIATE.

Je vous avoûrai plus, seigneur; loin d'y souscrire,
Elle en prendra pour vous une haine 2) où j'aspire,
Un courroux implacable, un orgueil endurci;
Et c'est par où je veux vous arrêter ici.
Qu'ai-je à faire dans Rome? et pourquoi, je vous prie...

SERTORIUS.

Mais nos Romains, madame, aiment tous leur patrie;
Et de tous leurs travaux l'unique et doux espoir,
C'est de vaincre bientôt assez pour la revoir. 3)

VIRIATE.

Pour les enchaîner tous sur les rives du Tage,

1) Un ordre surprenant qui forme des tempêtes sur des têtes!

2) Prendre une haine! aspirer à une haine! un courroux endurci! et c'est par là qu'on veut l'arrêter ici!

3) Vaincre assez pour revoir Rome!

Nous n'avons qu'à laisser Rome dans l'esclavage :
Ils aimeront à vivre, et sous vous, et sous moi,
Tant qu'ils n'auront qu'un choix, d'un tyran ou d'un roi.

SERTORIUS.

Ils ont pour l'un et l'autre une pareille haine,
Et n'obéiront point au mari d'une reine.

VIRIATE.

Qu'ils aillent donc chercher des climats à leur choix,
Où le gouvernement n'ait, ni tyrans, ni rois.
Nos Espagnols formés à votre art militaire,
Achèveront sans eux ce qui nous reste à faire.
La perte de Sylla n'est pas ce que je veux ;
Rome attire encor moins la fierté de mes vœux : 1)
L'hymen où je prétends ne peut trouver d'amorces
Au milieu d'une ville où règnent les divorces ;
Et du haut de mon trône on ne voit point d'attraits,
Où l'on n'est roi qu'un an, pour n'être rien après.
Enfin, pour achever, j'ai fait pour vous plus qu'elle ;
Elle vous a banni, j'ai pris votre querelle ;
Je conserve des jours qu'elle veut vous ravir.
Prenez le diadème, et laissez-la servir :
Il est beau de tenter des choses inouies,
Dût-on voir par l'effet ses volontés trahies.

1) . . . . *Attirer la fierté des vœux.* C'est encore une de ces expressions impropres et sans justesse. Un hymen qui ne peut trouver d'amour au milieu d'une ville ! Des attraits où l'on n'est roi qu'un an !

Quand on examine de près cette foule innombrable de fautes, on est effrayé.

Pour moi, d'un grand Romain je veux faire un grand roi.
Vous, s'il y faut périr, périssez avec moi;
C'est gloire de se perdre en servant ce qu'on aime.

SERTORIUS.

Mais porter dés l'abord les choses à l'extrême,
Madame, et sans besoin faire des mécontens!
Soyons heureux plus tard pour l'être plus long-tems.
Une victoire ou deux jointes à quelque adresse....

VIRIATE.

Vous savez que l'amour n'est pas ce qui me presse, 1)
Seigneur; mais, aprés tout, il faut le confesser,
Tant de précaution commence à me lasser.
Je suis reine; et qui sait porter une couronne,
Quand il a prononcé, n'aime point qu'on raisonne.
Je vais penser à moi, vous penserez à vous.

SERTORIUS.

Ah! si vous écoutez cet injuste courroux....

VIRIATE.

Je n'en ai point, seigneur; mais mon inquiétude
Ne veut plus dans mon sort aucune incertitude.
Vous me direz demain où je dois l'arrêter.
Cependant je vous laisse avec qui consulter.

1) Nous avons déjà remarqué ce vers.

SCENE III.

SERTORIUS, PERPENNA, AUFIDE.

PERPENNA, *à Aufide.*

Dieux! qui peut faire ainsi disparoître la reine? 1)

AUFIDE, *à Perpenna.*

Lui-même a quelque chose en l'ame qui le gêne,
Seigneur, et notre abord le rend tout interdit.

SERTORIUS.

De Pompée en ces lieux savez-vous ce qu'on dit?
L'avez-vous mis fort loin au-delà de la porte?

PERPENNA.

Comme assez près des murs il avoit son escorte,
Je me suis dispensé de le mettre plus loin.
Mais de votre secours, seigneur, j'ai grand besoin.
Tout son visage montre une fierté si haute....

1) Cette scène paraît encore moins digne de la tragédie que les précédentes. *Perpenna* et *Sertorius* ne s'entendent point : l'un dit, Je parlais de *Sylla* ; l'autre, Je parlais de la reine. Ces petites méprises ne sont permises que dans la comédie. Il est vrai que cette scène est toute comique. *Quelque chose qui le gêne. Savez-vous ce qu'on dit? L'avez-vous mis fort loin au-delà de la porte? Je me suis dispensé de le mener plus loin. Nous n'avons rien conclu, mais ce n'est pas ma faute. Si je m'en trouvais mal, vous ne seriez pas bien.* Tout le reste est écrit de ce style.

SERTORIUS.

Nous n'avons rien conclu, mais ce n'est pas ma faute;
Et vous savez...

PERPENNA.

Je sais qu'en de pareils débats...

SERTORIUS.

Je n'ai point cru devoir mettre les armes bas;
Il n'est pas encor tems.

PERPENNA.

Continuez, de grace;
Il n'est pas encor tems que l'amitié se lasse.

SERTORIUS.

Votre intérêt m'arrête autant comme le mien:
Si je m'en trouvois mal, vous ne seriez pas bien.

PERPENNA.

De vrai, sans votre appui je serois fort à plaindre;
Mais je ne vois pour vous aucun sujet de craindre.

SERTORIUS.

Je serois le premier dont on seroit jaloux;
Mais ensuite le sort pourroit tomber sur vous.
Le tyran après moi vous craint plus qu'aucun autre,
Et ma tête abattue ébranleroit la vôtre.
Nous ferons bien tous deux d'attendre plus d'un an.

PERPENNA.

Que parlez-vous, seigneur, de tête et de tyran?

SERTORIUS.

Je parle de Sylla, vous le devez connoître.

PERPENNA.

Et je parlois des feux que la reine a fait naître.

SERTORIUS.

Nos esprits étoient donc également distraits;
Tout le mien s'attachoit aux perils de la paix;
Et je vous demandois quel bruit fait par la ville 1)
De Pompée et de moi l'entretien inutile.
Vous le savez, Aufide?

AUFIDE.

A ne rien déguiser,
Seigneur, ceux de sa suite en ont su mal user; 2)

1) *Et je vous demandois quel bruit fait par la ville de Pompée et de moi l'entretien inutile. Quel bruit fait par la ville* est du style de la comédie, comme on le sent assez. Mais ce que *Sertorius* fait trop sentir, c'est qu'en effet la conférence qu'il a eue avec *Pompée* n'a rien produit dans la pièce. Ce n'est, comme on l'a déjà dit, qu'une belle conversation dont il ne résulte rien, un beau dialogue de politique. Si cette entrevue avait fait naître la conspiration de *Perpenna*, ou quelqu'autre intrigue intéressante et terrible, elle eût été une beauté tragique, au lieu qu'elle n'est qu'une beauté de dialogue.

Remarquez que cette tragédie est un tissu de conversation souvent très-embrouillée, jusqu'à ce que le héros de la pièce soit assassiné. De là naît la froideur qui produit l'ennui.

2) *Les gens de la suite de Pompée qui en ont su mal user; le coup d'une erreur qu'on veut rompre avant qu'elle grossisse; une pourpre qui agit; l'erreur qui s'épand jusqu'en nos garnisons; des gens comme vous deux et moi; Sylla qui prend cette mesure de rendre l'impunité fort sure; la reine qui est d'une*

J'en crains parmi le peuple un insolent murmure.
Ils ont dit que Sylla quitte sa dictature,
Que vous seul refusez les douceurs de la paix,
Et voulez une guerre à ne finir jamais.
Déjà de nos soldats l'ame préoccupée
Montre un peu trop de joie à parler de Pompée;
Et si l'erreur s'épand jusqu'en nos garnisons,
Elle y pourra semer de dangereux poisons.

SERTORIUS.

Nous en romprons le coup avant qu'elle grossisse,
Et ferons par nos soins avorter l'artifice.
D'autres plus grands périls le ciel m'a garanti.

PERPENNA.

Ne ferions-nous pas mieux d'accepter le parti,
Seigneur? trouvez-vous l'offre, ou honteuse, ou mal sure?

SERTORIUS.

Sylla peut en effet quitter sa dictature:
Mais il peut faire aussi des consuls à son choix,
De qui la pourpre esclave agira sous ses lois;

humeure si fière. Ce sont là des expressions peu convenables et bien vicieuses. Mais le plus grand vice, encore une fois, c'est le manque d'intérêt; et ce manque d'intérêt vient principalement de ce qu'il n'y a dans la pièce que des demi-desseins, des demi-passions, et des demi-volontés.

Sertorius conseille à *Perpenna* d'épouser la reine des Ilergètes, *qui rendra ses volontés bien plutôt satisfaites;* après quoi il lui dit qu'il ira souper chez lui. Assurément il n'y a rien là de tragique.

Et quand nous n'en craindrons aucuns ordres sinistres,
Nous péririons par ceux de ses lâches ministres.
Croyez-moi, pour des gens comme vous deux et moi, 1)
Rien n'est si dangereux que trop de bonne foi.
Sylla par politique a pris cette mesure, 2)
De montrer aux soldats l'impunité fort sure;
Mais pour Cinna, Carbon, le jeune Marius,
Il a voulu leur tête, et les a tous perdus.
Pour moi, que tout mon camp sur ce bruit m'abandonne,
Qu'il ne reste pour moi que ma seule personne,
Je me perdrai plutôt dans quelque affreux climat,
Qu'aller, tant qu'il vivra, briguer le consulat.
Vous....

PERPENNA.

Ce n'est pas, seigneur, ce qui me tient en peine.
Exclus du consulat par l'hymen d'une reine,
Du moins si vos bontés m'obtiennent ce bonheur,
Je n'attends plus de Rome aucun degré d'honneur;
Et banni pour jamais dans la Lusitanie,
J'y crois en sureté les restes de ma vie.

SERTORIUS.

Oui, mais je ne vois pas encor de sureté
A ce que vous et moi nous avions concerté.
Vous savez que la reine est d'une humeur si fière..
Mais peut-être le tems la rendra moins altière.

1) Des gens comme vous deux!

2) *Sylla a pris cette mesure.* Un homme d'état prend des mesures; un ouvrier, un masson, un tailleur, un cordonnier, prennent une mesure.

Adieu, dispensez-moi de parler là-dessus.

PERPENNA.

Parlez, seigneur, mes vœux sont-ils si mal reçus?
Est-ce en vain que je l'aime, en vain que je soupire?

SERTORIUS.

Sa retraite a plus dit que je ne puis vous dire.

PERPENNA.

Elle m'a dit beaucoup; mais, seigneur, achevez,
Et ne me cachez point ce que vous en savez.
Ne m'auriez-vous rempli que d'un espoir frivole?

SERTORIUS.

Non, je vous l'ai cédée, et vous tiendrai parole.
Je l'aime, et vous la donne encor malgré mon feu;
Mais je crains que ce don n'ait jamais son aveu,
Qu'il n'attire sur nous d'impitoyables haines.
Que vous dirai-je enfin? L'Espagne a d'autres reines;
Et vous pourriez vous faire un destin bien plus doux,
Si vous faisiez pour moi ce que je fais pour vous.
Celle des Vacéens, celle des Ilergètes, 1)
Rendroient vos volontés bien plutôt satisfaites;
La reine avec chaleur sauroit vous y servir.

PERPENNA.

Vous me l'avez promise, et me l'allez ravir!

1) On ne s'attendait ni à la reine des Vacéens, ni à celle des Ilergètes. Rien n'est plus froid que de pareilles propositions; et dans une tragédie, le froid est encore plus insupportable que le comique déplacé, et que les fautes de langage.

SERTORIUS.

Que sert que je promette, et que je vous la donne,
Quand son ambition l'attache à ma personne ?
Vous savez les raisons de cet attachement,
Je vous en ai parlé tantôt confidemment;
Je vous en fais encor la même confidence.
Faites à votre amour un peu de violence;
J'ai triomphé du mien; j'y suis encor tout prêt;
Mais s'il faut du parti ménager l'intérêt,
Faut-il pousser à bout une reine obstinée,
Qui veut faire à son choix toute sa destinée?
Et de qui le secours, depuis plus de dix ans,
Nous a mieux soutenus que tous nos partisans?

PERPENNA.

La trouvez-vous, seigneur, en état de vous nuire?

SERTORIUS.

Non, elle ne peut pas tout-à-fait nous détruire;
Mais si vous m'enchaînez à ce que j'ai promis,
Dès demain elle traite avec nos ennemis.
Leur camp n'est que trop proche; ici chacun murmure;
Jugez ce qu'il faut craindre en cette conjoncture:
Voyez quel prompt remède on y peut apporter,
Et quel fruit nous aurons de la violenter. 1)

PERPENNA.

C'est à moi de me vaincre, et la raison l'ordonne:
Mais d'un si grand dessein tout mon cœur qui frisonne....

1) *Et quel fruit nous aurons de la violenter?* Un fruit de violenter est un barbarisme et un solécisme.

SERTORIUS.

Ne vous contraignez point; dût m'en coûter le jour,
Je tiendrai ma promesse en dépit de l'amour.

PERPENNA.

Si vos promesses n'ont l'aveu de Viriate...

SERTORIUS.

Je ne puis de sa part rien dire qui vous flatte.

PERPENNA.

Je dois donc me contraindre, et j'y suis résolu.
Oui, sur tous mes désirs je me rends absolu;
J'en veux à votre exemple être aujourd'hui le maître;
Et malgré cet amour, que j'ai laissé trop croître,
Vous direz à la reine . . .

SERTORIUS.

Hé bien! je lui dirai?

PERPENNA.

Rien, seigneur, rien encor, demain j'y penserai.
Toutefois la colère où s'emporte son ame,
Pourroit dès cette nuit commencer quelque trame.
Vous lui direz, seigneur, tout ce que vous voudrez.
Et je suivrai l'avis que pour moi vous prendrez.

SERTORIUS.

Je vous admire, et plains.

PERPENNA.

Que j'ai l'ame accablée!

SERTORIUS.

Je partage les maux dont je la vois comblée.

Adieu, j'entre un moment pour calmer son chagrin,
Et me rendrai chez vous à l'heure du festin. 1)

SCENE IV.

PERPENNA, AUFIDE.

AUFIDE.

Ce maître si chéri fait pour vous des merveilles, 2)
Votre flâme en reçoit des faveurs sans pareilles;
Son nom seul, malgré lui, vous avoit tout volé,
Et la reine se rend si tôt qu'il a parlé.
Quels services faut-il que votre espoir hasarde; 3)
Afin de mériter l'amour qu'elle vous garde?
Et dans quel tems, seigneur, purgerez-vous ces lieux
De cet illustre objet qui lui blesse les yeux?
Elle n'est point ingrate, et les lois qu'elle impose,
Pour se faire obéir promettent peu de chose;
Mais on n'a qu'à laisser le salaire à son choix,
Et courir sans scrupule exécuter ses lois.
Vous ne me dites rien? Apprenez-moi, de grace,

1) La scène commence par un général de l'armée romaine, qui dit qu'il a reconduit le grand *Pompée* jusqu'à la porte, et finit par un autre général qui dit allons souper.

2) Du comique encore, et de l'ironie! et dans un subalterne!

3) Des services qu'un espoir hasarde, et un amour qu'on garde.

Comment vous résolvez que le festin se passe.
Dissimulerez-vous ce manquement de foi?
Et voulez-vous....

PERPENNA.

Allons en résoudre chez moi. 1)

Fin du quatrième acte.

1) Il peut aussi-bien se résoudre dans l'endroit où il parle.

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

ARISTIE, VIRIATE.

ARISTIE.

Oui, madame, j'en suis comme vous ennemie. 1)
Vous aimez les grandeurs, et je hais l'infamie.

1) Que veulent *Aristie* et *Viriate?* qu'ont-elles à se dire? Elles se parlent pour se parler: c'est une dame qui rend visite à une autre: elles font la conversation; et cela est si vrai que *Viriate* répète à la femme de *Pompée* tout ce qu'elle a déjà dit de *Sertorius*.

La règle est qu'aucun personnage ne doit paraître sur la scène sans nécessité. Ce n'est pas encore assez; il faut que cette nécessité soit intéressante. Ces dialogues inutiles sont ce qu'on appelle du remplissage. Il est presque impossible de faire une tragédie exempte de ce défaut. L'usage a voulu que les actes eussent une longueur à peu près égale. Le public, encore grossier, se croyait trompé s'il n'avait pas deux heures de spectacle pour son argent. Les chœurs des anciens étaient absolument ignorés. Et dans ces malheureux jeux de paume où de mauvais farceurs étaient accoutumés à déclamer les farces de Hardy et de Garnier, le bourgeois de Paris exigeait pour ses cinq sous qu'on déclamât pendant deux heures. Cette loi a prévalu depuis que nous sommes sortis de la barbarie où nous étions plongés. On ne peut trop s'élever contre ce ridicule usage.

Je cherche à me venger, vous, à vous établir;
Mais vous pourrez me perdre, et moi vous affoiblir,
Si le cœur mieux ouvert ne met d'intelligence
Votre établissement avecque ma vengeance.
  On m'a volé Pompée, et moi, pour le braver,
Cet ingrat, que sa foi n'ose me conserver,
Je cherche un autre époux qui le passe ou l'égale:
Mais je n'ai pas dessein d'être votre rivale,
Et n'ai point dû prévoir, ni que vers un Romain
Une reine jamais daignât pencher sa main,
Ni qu'un héros dont l'ame a paru si Romaine
Démentît ce grand nom par l'hymen d'une reine.
J'ai cru dans sa naissance et votre dignité
Pareille aversion, et contraire fierté.
Cependant on me dit qu'il consent l'hyménée,
Et qu'en vain il s'oppose aux choix de la journée,
Puisque, si dès demain il n'a tout son éclat,
Vous allez du parti séparer votre état.
  Comme je n'ai pour but que d'en grossir les forces,
J'aurois grand déplaisir d'y causer des divorces,
Et de servir Sylla mieux que tous ses amis,
Quand je lui veux par-tout faire des ennemis.
Parlez donc, quelque espoir que vous m'ayez vu prendre,
Si vous y prétendez, je cesse d'y prétendre.
Un reste d'autre espoir, et plus juste, et plus doux,
Saura voir sans chagrin Sertorius à vous.
Mon cœur veut à toute heure immoler à Pompée
Tous les ressentimens de ma place usurpée;
Et comme son amour eut peine à me trahir,

J'ai voulu me venger, et n'ai pu le haïr.
Ne me déguisez rien, non plus que je déguise.

VIRIATE.

Viriate à son tour vous doit même franchise,
Madame, et d'ailleurs même on vous en a trop dit,
Pour vous dissimuler ce que j'ai dans l'esprit.
J'ai fait venir exprès Sertorius d'Afrique
Pous sauver mes états d'un pouvoir tyrannique:
Et mes voisins domptés m'apprenoient que sans lui
Nos rois contre Sylla n'étoient qu'un vain appui.
Avec un seul vaisseau ce grand héros prit terre; 1)
Avec mes sujets seuls il commença la guerre:
Je mis entre ses mains mes places et mes ports,
Et je lui confiai mon sceptre et mes trésors.
Dès l'abord il sut vaincre, et j'ai vu la victoire
Enfler de jour en jour sa puissance et sa gloire.
Nos rois lassés du joug, et vos persécutés
Avec tant de chaleur l'ont joint de tous côtés,
Qu'enfin il a poussé nos armes fortunées
Jusques à vous réduire au pied des Pyrénées.
Mais après l'avoir mis au point où je le voi,
Je ne puis voir que lui qui soit digne de moi;
Et regardant sa gloire ainsi que mon ouvrage,
Je périrai plutôt qu'une autre la partage.

1) Ces particularités ont déjà été annoncées dès le premier acte. *Viriate* fait au cinquième une nouvelle exposition. Rien ne fait mieux voir qu'elle n'a rien à dire. Point de passion, point d'intrigue dans *Viriate*, nul changement d'état.

Mes sujets valent bien que j'aime à leur donner
Des monarques d'un sang qui sache gouverner,
Qui sache faire tête à vos tyrans du monde,
Et rendre notre Espagne en lauriers si féconde,
Qu'on voie un jour le Pô redouter ses efforts,
Et le Tibre lui-même en trembler pour ses bords.

ARISTIE.

Votre dessein est grand ; mais à quoi qu'il aspire....

VIRIATE.

Il m'a dit les raisons que vous me voulez dire.
Je sais qu'il seroit bon de taire et différer
Ce glorieux hymen qu'il me fait espérer :
Mais la paix qu'aujourd'hui l'on offre à ce grand homme,
Ouvre trop les chemins et les portes de Rome.
Je vois que s'il y rentre, il est perdu pour moi,
Et je l'en veux bannir par le don de ma foi.
Si je hasarde trop de m'être déclarée,
J'aime mieux ce péril que ma perte assurée ;
Et si tous vos proscrits osent s'en désunir,
Nos bons destins sans eux pourront nous soutenir.
Mes peuples aguerris sous votre discipline
N'auront jamais au cœur de Rome qui domine ;
Et ce sont des Romains, dont l'unique souci
Est de combattre, vaincre, et triompher ici.
Tant qu'ils verront marcher ce héros à leur tête,
Ils iront sans frayeur de conquête en conquête.
Un exemple si grand dignement soutenu
Saura... Mais que nous veut ce Romain inconnu ? 1)

1) Comme *Pompée* et *Sertorius* ont eu un entretien

SCENE II.

ARISTIE, VIRIATE, ARCAS.

ARISTIE.

MADAME, c'est Arcas, l'affranchi de mon frère;
Sa venue en ces lieux cache quelque mystère.
Parle, Arcas, et dis nous....

ARCAS.

Ces lettres mieux que moi
Vous diront un succès qu'à peine encor je croi. 1)

qui n'a rien produit, *Aristie* et *Viriate* ont ici un entretien non moins inutile, mais plus froid. *Viriate* conte à *Aristie* l'histoire de *Sertorius*, qu'elle a déjà contée à d'autres dans les actes précédens.

Les fautes principales de langage sont : *Daignez pencher sa main*, pour dire, *abaisser sa main. Consent l'hymenée*, au lieu de, *consent à l'hymenée. S'il n'a tout son éclat*, pour, *s'il ne s'effectue pas. Un reste d'autre espoir. La paix qui ouvre trop les portes de Rome. Rome qui domine au cœur. L'ordre qu'un grand effet demande, et qui arrête Pompée à le donner.*

> Si le terme est impropre et le tour vicieux,
> En vain vous m'étalez une scène savante.

Mais ici la scène n'est point savante, et les termes sont très-impropres, les tours sont très-vicieux.

1) La nouvelle arrivée de Rome que *Sylla* quitte la dictature, qu'*Emilie* est morte en accouchant, et que *Pompée* peut reprendre sa femme, n'a rien qui soit

ARISTIE *lit.*

Chère sœur, pour ta joie il est tems que tu saches
Que nos maux et les tiens vont finir en effet.
Sylla marche en public sans faisceaux et sans haches,
Prêt à rendre raison de tout ce qu'il a fait.

Il s'est en plein sénat démis de sa puissance;
Et si vers toi Pompée a le moindre penchant,
Le ciel vient de briser sa nouvelle alliance,
Et la triste Emilie est morte en accouchant.

Sylla même consent, pour calmer tant de haines,
Qu'un feu qui fut si beau rentre en sa dignité,
Et que l'hymen te rende à tes premières chaînes,
En même-tems qu'à Rome il rend sa liberté.

QUINTUS ARISTIUS.

Le ciel s'est donc lassé de m'être impitoyable!
Ce bonheur, comme à toi, me paroît incroyable.
Cours au camp de Pompée, et dis-lui, cher Arcas....

ARCAS.

Il a cette nouvelle, et revient sur ses pas.
De la part de Sylla chargé de lui remettre
Sur ce grand changement une pareille lettre,
A deux milles d'ici j'ai su le rencontrer. 1)

digne de la tragédie. Elle avilit le grand *Pompée*, qui n'ose se marier et se remarier qu'avec la permission de *Sylla*. De plus cette nouvelle n'est qu'un évènement qui ne naît point de l'intrigue et du fond du sujet. Ce n'est pas comme dans Bajazeth :

Viens, j'ai reçu cet ordre, il faut l'intimider.

1) *A deux milles d'ici j'ai su le rencontrer.* Ce *j'ai*

ARISTIE.

Quel amour, quelle joie a-t-il daigné montrer ?
Que dit-il? que fait-il?

ARCAS.

Par votre expérience
Vous pouvez bien juger de son impatience
Mais rappelé vers vous par un transport d'amour,
Qui ne lui permet pas d'achever son retour,
L'ordre que pour son camp ce grand effet demande 1)
L'arrête à le donner, attendant qu'il s'y rende.

su fait entendre qu'il y avait beaucoup de peine, beaucoup d'art et de savoir faire à rencontrer *Pompée*. *J'ai su vaincre et régner*, parce que ce sont deux choses très-difficiles.

J'ai su par une longue et pénible industrie
Des plus mortels venins prévenir la furie.
J'ai su lui préparer des craintes et des veilles.
J'ai prévu ses complots, je sais les prévenir.

Le mot savoir est bien placé dans tous ces exemples ; il indique la peine qu'on a prise.

Mais *j'ai su rencontrer un homme en chemin*, est ridicule. Tous les mauvais poëtes ont imité cette faute.

1) Tout ce couplet est confus, obscur, inintelligible ; tournez-le en prose. *Son transport d'amour qui le rappelle, ne lui permet pas d'achever son retour, et l'ordre que ce grand effet demande pour son camp l'arrête à le donner, attendant qu'il se rende à ce camp*. Un pareil langage est-il supportable ? Il est triste d'être forcé de relever des fautes si considérables et si fréquentes.

Il me suivra de près, et m'a fait avancer
Pour vous dire un miracle où vous n'osiez penser.

ARISTIE.

Vous avez lieu d'en prendre une alégresse égale,
Madame, vous voilà sans crainte et sans rivale.

VIRIATE.

Je n'en ai plus en vous, et je n'en puis douter;
Mais il m'en reste un autre, et plus à redouter,
Rome, que ce héros aime plus que lui-même,
Et qu'il préféreroit sans doute au diadême,
Si contre cet amour.... 1)

1) Un domestique qui apporte une lettre, et des nouvelles qui n'ont rien de surprenant, rien de tragique, est absolument une chose indigne du théâtre. *Aristie* qui n'a produit dans la pièce aucun évènement, apprend par un exprès que la seconde femme de *Pompée* est *morte en couche.*

Arcas dit qu'il a rendu une pareille lettre à *Pompée*, qu'il a rencontré à deux milles de la ville. Ce ne sont pas là certainement les péripéties, les catastrophes que demande *Aristote;* c'est un fait historique altéré, mis en dialogues.

SCENE III. 1)

VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE, ARCAS.

THAMIRE.

Ah madame!

VIRIATE.

Qu'as-tu, 1)
Thamire? et d'où te vient ce visage abattu?
Que nous disent tes pleurs?

THAMIRE.

Que vous êtes perdue,
Que cet illustre bras qui vous a défendue....

VIRIATE.

Sertorius?

THAMIRE.

Hélas! ce grand Sertorius...

1) L'assassinat de *Sertorius*, qui devrait faire un grand effet, n'en fait aucun. La raison en est, que ce qui n'est point préparé avec terreur, n'en peut point causer. Le spectateur y prend d'autant moins d'intérêt, que *Viriate* elle-même ne s'en occupe presque pas. Elle ne songe qu'à elle; elle dit qu'on *veut disposer d'elle et de son trône.*

2) .... *Qu'as-tu? d'où vient ce visage, cet illustre bras?*

VIRIATE.

N'achéveras-tu point?

THAMIRE.

Madame, il ne vit plus.

VIRIATE.

Il ne vit plus! O ciel! qui te l'a dit, Thamire?

THAMIRE.

Ses assassins font gloire eux-mêmes de le dire;
Ces tigres, dont la rage, au milieu du festin,
Par l'ordre d'un perfide a tranché son destin,
Tous couverts de son sang courent parmi la ville,
Emouvoir les soldats et le peuple imbécille;
Et Perpenna, par eux proclamé général,
Ne vous fait que trop voir d'où part ce coup fatal.

VIRIATE.

Il m'en fait voir ensemble, et l'auteur, et la cause.
Par cet assassinat c'est de moi qu'on dispose;
C'est mon trône, c'est moi qu'on prétend conquérir,
Et c'est mon juste choix qui seul l'a fait périr.
Madame, après sa perte, et parmi ces alarmes,
N'attendez point de moi de soupirs ni de larmes, 1)

1) *N'attendez point de moi de soupirs ni de larmes.* Il semble que l'auteur, refroidi lui-même dans cette scène, fait répéter à *Viriate* le même vers et les mêmes choses que dit *Cornélie* en tenant l'urne de *Pompée*, à cela près que les vers de *Cornélie* sont très-touchans, et que ceux de *Viriate* languissent.

Ce sont amusemens 1) que dédaigne aisément
Le prompt et noble orgueil d'un vif ressentiment:
Qui pleure, l'affoiblit; qui soupire, l'exhale.
Il faut plus de fierté dans une ame royale;
Et ma douleur soumise aux soins de le venger...

ARISTIE.

Mais vous vous aveuglez au milieu du danger:
Songez à fuir, madame.

THAMIRE.

Il n'est plus tems; Aufide,
Des portes du palais saisi par ce perfide,
En fait votre prison, et lui répond de vous.
Il vient, dissimulez un si juste courroux;
Et jusqu'à ce qu'un tems 2) plus favorable arrive,
Daignez vous souvenir que vous êtes captive.

1) *Ce sont amusemens* . . . . est comique; et *le prompt et noble orgueil* n'a point de sens. On n'a jamais dit *un prompt orgueil;* et assurément ce n'est pas un sentiment d'orgueil qu'on doit éprouver quand on apprend l'assassinat de son amant.

2) *Et jusqu'à ce qu'un tems*. . . . J'ai dit souvent qu'on doit soigneusement éviter ce concours de syllabes qui offensent l'oreille. *Jusqu'à ce que*, cela paraît une minutie; ce n'en est point une; ce défaut répété forme un style trop barbare. J'ai lu dans une tragédie:

Nous l'attendrons tous trois jusqu'à ce qu'il se montre,
Parce que les proscrits s'en vont à sa rencontre.

VIRIATE.

Je sais ce que je suis, et le serai toujours,
N'eussé-je que le ciel et moi pour mon secours.

SCENE IV.

PERPENNA, ARISTIE, VIRIATE, THAMIRE, ARCAS.

PERPENNA, *à Viriate.*

Sertorius est mort, cessez d'être jalouse,
Madame, du haut rang qu'auroit pris son épouse;
Et n'appréhendez plus, comme de son vivant, 1)

1) . . . . *Comme de son vivant, elle ait le pas devant.* C'est une chose également révoltante et froide que l'ironie avec laquelle cet assassin vient répéter *Viriate* ce qu'elle lui avait dit au second acte, qu'elle craignait qu'*Aristie* ne prît *le pas devant.*

Il vient se proposer avec des *qualités* où *Viriate* trouvera *de quoi mériter une reine*. Son bras l'a dégagée d'un *choix abject.* Enfin il fait entendre à la reine qu'il est plus jeune que *Sertorius.*

Il n'y a point de connaisseur qui ne se rebute à cette lecture. Le seul fruit qu'on en puisse retirer, c'est que jamais on ne doit mettre un grand crime sur la scène, qu'on ne fasse frémir le spectateur; que c'est là où il faut porter le trouble et l'effroi dans l'ame, et que tout ce qui n'émeut point est indigne de la scène tragique.

C'est une règle puisée dans la nature, qu'il ne faut

Qu'en vos propres états elle ait le pas devant.
Si l'espoir d'Aristie a fait ombrage au vôtre,
Je puis vous assurer, et d'elle, et de toute autre;
Et que ce coup heureux saura vous maintenir, 1)
Et contre le présent, et contre l'avenir.
C'étoit un grand guerrier, mais dont le sang ni l'âge
Ne pouvoient avec vous faire un digne assemblage;
Et malgré ces défauts, ce qui vous en plaisoit,
C'étoit sa dignité qui vous tyrannisoit.
Le nom de général vous le rendoit aimable;
A vos rois, à moi-même il étoit préférable:
Vous vous éblouissiez du titre et de l'emploi,
Et je viens vous offrir, et l'un, et l'autre en moi,
Avec des qualités où votre ame hautaine
Trouvera mieux de quoi mériter une reine.
Un Romain qui commande, et sort du sang des rois,

point parler d'amour quand on vient de commettre un crime horrible, moins par amour que par ambition. Comment ce froid amour d'un scélérat pourrait-il produire quelque intérêt? Que le forcené *Ladislas*, emporté par sa passion, teint du sang de son rival, se jette aux pieds de sa maîtresse, on est ému d'horreur et de pitié. *Oreste* fait un effet admirable dans *Andromaque*, quand il paraît devant *Hermione*, qui l'a forcé d'assassiner *Pyrrhus*. Point de grands crimes sans de grandes passions qui fassent pleurer pour le criminel même. C'est là la vraie tragédie.

1) . . . *Un coup qui saura la maintenir!* Voilà encore ce mot *de savoir* aussi mal placé que dans les scènes précédentes.

Je laisse l'âge à part, peut espérer son choix,
Sur-tout quand d'un affront son amour l'a vengée;
Et que d'un choix abjet son bras l'a dégagée.

ARISTIE. 1)

Après t'être immolé chez toi ton général,
Toi, que faisoit trembler l'ombre d'un tel rival,
Lâche, tu viens ici braver encor des femmes,
Vanter insolemment tes détestables flâmes,
T'emparer d'une reine en son propre palais,
Et demander sa main pour prix de tes forfaits!
Crains les dieux, scélérat, crains les dieux ou Pompée,
Crains leur haine ou son bras, leur foudre ou son épée,
Et quelque noir orgueil qui te puisse aveugler,
Apprends qu'il m'aime encor, et commence à trembler.
Tu le verras, méchant, plutôt que tu ne penses;
Attends, attends de lui tes dignes récompenses.

PERPENNA.

S'il en croit votre ardeur, je suis sûr du trépas,
Mais, peut-être, madame, il ne l'en croira pas;
Et quand il me verra commander une armée,
Contre lui tant de fois à vaincre accoutumée,
Il se rendra facile à conclure une paix
Qui faisoit dès tantôt ses plus ardens souhaits.
J'ai même entre mes mains un assez bon otage,
Pour faire mes traités avec quelque avantage.
Cependant vous pourriez, pour votre heur et le mien,

1) Pourquoi *Aristie* ne fait-elle aucun effet? C'est qu'elle est de trop dans cette scène.

Ne parler pas si haut à qui ne vous dit rien. 1)
Ces menaces en l'air vous donnent trop de peine.
Aprés ce que j'ai fait, laissez faire la reine;
Et sans blâmer des vœux qui ne vont point à vous,
Songez à regagner le cœur de votre époux.

VIRIATE.

Oui, madame, en effet, c'est à moi de répondre,
Et mon silence ingrat 2) a droit de te confondre.
Ce généreux exploit, ces nobles sentimens
Méritent de ma part de hauts remercîmens,
Les différer encor, c'est lui faire injustice.
Il m'a rendu sans doute un signalé service;
Mais il n'en sait encor la grandeur qu'à demi.
Le grand Sertorius fut son parfait ami;
Apprenez-le, seigneur, car je me persuade
Que nous devons ce titre à votre nouveau grade;
Et pour le peu de tems qu'il pourra vous durer,
Il me coûtera peu de vous le déférer.
Sachez donc que pour vous il osa me déplaire,
Ce héros, qu'il osa mériter ma colére;
Que malgré son amour, que malgré son courroux,
Il a fait ses efforts pour me donner a vous;
Et qu'à moins qu'il vous plût lui rendre sa parole,

1) *Ne parlez pas si haut à qui ne vous dit rien.* C'est un vers de Jodelet. Et *je ne vous dis rien* après lui avoir parlé assez long-tems, est encore plus comique.

2) Le silence ingrat de *Viriate!* Cette ingrate de-figure. Joignez à cela de *hauts remerciemens.*

Tout mon dessein n'étoit qu'une atteinte frivole; 1)
Qu'il s'obstinoit pour vous au refus de ma main.

ARISTIE.

Et tu peux lui plonger un poignard dans le sein!
Et ton bras...

VIRIATE.

Permettez, madame, que j'estime
La grandeur de l'amour par la grandeur du crime.
Chez lui-même, à sa table, au milieu d'un festin,
D'un si parfait ami devenir l'assassin,
Et de son général se faire un sacrifice,
Lorsque son amitié lui rend un tel service;
Renoncer à la gloire, accepter pour jamais
L'infamie et l'horreur qui suit les grands forfaits;
Jusqu'en mon cabinet porter sa violence,
Pour obtenir ma main m'y tenir sans défense;
Tout cela d'autant plus fait voir ce que je doi
A cet excès d'amour qu'il daigne avoir pour moi.
Tout cela montre une ame au dernier point charmée:
Il seroit moins coupable à m'avoir moins aimée;
Et comme je n'ai point les sentimens ingrats,
Je lui veux conseiller de ne m'épouser pas.
Ce seroit en son lit mettre son ennemie,
Pour être à tous momens maîtresse de sa vie;
Et je me résoudrois à cet excès d'honneur,

1) Que veut dire, *tout son dessein qui n'était qu'une atteinte* ou une *attente frivole*?

Pour mieux choisir la place à lui percer le cœur. 1)
Seigneur, voilà l'effet de ma reconnoissance.
Du reste, ma personne est en votre puissance;
Vous êtes maître ici, commandez, disposez,
Et recevez enfin ma main, si vous l'osez.

PERPENNA.

Moi, si je l'oserai? Vos conseils magnanimes
Pouvoient perdre moins d'art à m'étaler mes crimes, 2)
J'en connois mieux que vous toute l'énormité,
Et pour la bien connoître ils m'ont assez coûté.
On ne s'attache point, sans un remords bien rude,
A tant de perfidie et tant d'ingratitude:

1) *Pour mieux choisir la place à lui percer le cœur.*
. . . . . *Et recevez enfin ma main si vous l'osez.*
Rodelinde dit dans *Pertharite* :

Pour mieux choisir la place à te percer le cœur.
. . . .
A ces conditions prends ma main si tu l'oses.

Mais ces vers ne font aucune impression ni dans *Pertharite*, ni dans *Sertorius*, parce que les personnages qui les prononcent n'ont pas d'assez fortes passions. On est quelquefois étonné que le même vers, le même hémistiche fasse un très-grand effet dans un endroit, et soit à peine remarqué dans un autre. La situation en est cause: aussi on appelle *vers de situation* ceux qui par eux-mêmes n'ayant rien de sublime le deviennent par les circonstances où ils sont placés.

2) *Pouvoient perdre moins d'art.* . . . Dès qu'on fait sentir qu'il y a de l'art dans une scène, cette scène ne peut plus toucher le cœur.

Pour vous je l'ai dompté, pour vous je l'ai détruit ;
J'en ai l'ignominie, et j'en aurai le fruit.
Menacez mes forfaits, et proscrivez ma tête,
De ces mêmes forfaits vous serez la conquête ;
Et n'eût tout mon bonheur que deux jours à durer,
Vous n'avez dès demain qu'à vous y préparer.
J'accepte votre haine, et l'ai bien méritée ;
J'en ai prévu la suite, et j'en sais la portée.
Mon triomphe....

SCENE V.

PERPENNA, ARISTIE, VIRIATE, AUFIDE, ARCAS, THAMIRE.

AUFIDE.

Seigneur, Pompée, est arrivé : 1)
Nos soldats mutinés, le peuple soulevé.
La porte s'est ouverte à son nom, à son ombre :
Nous n'avons point d'amis qui ne cèdent au nombre.
Antoine et Manlius, déchirés par morceaux,
Tous morts et tous sanglans, ont encor des bourreaux.

1) Ceci est une aventure nouvelle qui n'est pas assez préparée. Pompée pouvait venir ou ne venir pas le même jour. Les soldats pouvaient ne se pas mutiner. Ces accidens ne tiennent point au nœud de la pièce. Toute catastrophe qui n'est pas tirée de l'intrigue est un défaut de l'art et ne peut émouvoir le spectateur.

On cherche avec chaleur le reste des complices,
Que lui-même il destine à de pareils supplices.
Je défendois mon poste, il l'a soudain forcé,
Et de sa propre main vous me voyez percé;
Maître absolu de tout, il change ici la garde.
Pensez à vous, je meurs, la suite vous regarde.

ARISTIE.

Pour quelle heure, seigneur, faut-il se préparer 1)
A ce rare bonheur qu'il vient vous assurer?
Avez-vous en vos mains un assez bon otage
Pour faire vos traités avec grand avantage?

PERPENNA.

C'est prendre en ma faveur un peu trop de souci,
Madame, et j'ai de quoi le satisfaire ici.

1) *Pour quelle heure, seigneur, faut-il se préparer?* *Aristie* répète ici les mêmes choses que lui a dites *Perpenna* dans la scène précédente. On a déjà observé que l'ironie doit rarement être employée dans le tragique; mais dans un moment qui doit inspirer le trouble et la terreur, elle est un défaut capital.

Aristie ne fait ici qu'un rôle inutile, et peu digne de la femme de *Pompée*. On a tué *Sertorius* qu'elle n'aimait point; elle se trouve dans les mains de *Perpenna*; elle ne sert qu'à faire remarquer combien elle a fait un voyage inutile en Espagne.

SCENE VI.

POMPÉE, PERPENNA, VIRIATE, ARISTIE, CELSUS, ARCAS, THAMIRE.

PERPENNA.

SEIGNEUR, vous aurez su ce que je viens de faire :
Je vous ai de la paix immolé l'adversaire,
L'amant de votre femme, et ce rival fameux
Qui s'opposoit par-tout au succès de vos vœux.
Je vous rends Aristie, et finis cette crainte 1)
Dont votre ame tantôt se montroit trop atteinte ;
Et je vous affranchis de ce jaloux ennui
Qui ne pouvoit la voir entre les bras d'autrui.
Je fais plus, je vous livre une fière ennemie,
Avec tout son orgueil 2) et sa Lusitanie ;
Je vous en ai fait maître, et de tous ces Romains
Que déjà leur bonheur a remis en vos mains.
Comme en un grand dessein, et qui veut promptitude,
On ne s'explique pas avec la multitude,
Je n'ai point cru, seigneur, devoir apprendre à tous
Celui d'aller demain me rendre auprès de vous ;
Mais j'en porte sur moi d'assurés témoignages.
Ces lettres de ma foi vous seront de bons gages ;

1) *Finir une crainte !*

2) *Avec tout son orgueil. . . .* Comme si cet orgueil était un effet appartenant à *Viriate !*

Et vous reconnoîtrez par leurs perfides traits
Combien Rome pour vous a d'ennemis 1) secrets,
Qui tous pour Aristie enflammés de vengeance, 2)
Avec Sertorius étoient d'intelligence.
Lisez.

(*Il lui donne les lettres qu'Aristie avoit apportées de Rome à Sertorius.*)

ARISTIE.

Quoi, scélérat! quoi, lâche! Oses-tu bien....

PERPENNA.

Madame, il est ici votre maître et le mien; 3)
Il faut en sa présence un peu de modestie:
Et si je vous oblige à quelque répartie,
La faire sans aigreur, sans outrages mêlés,
Et ne point oublier devant qui vous parlez.
Vous voyez là, seigneur, deux illustres rivales,
Que cette perte anime à des haines égales.
Jusques au dernier point elles m'ont outragé;
Mais puisque je vous vois, je suis assez vengé.
Je vous regarde aussi comme un dieu tutélaire,

1) *Des ennemis pour quelqu'un.* C'est un solécisme et un barbarisme.

2) *Enflammés de vengeance pour.* Même faute.

3) Quand même la situation serait intéressante, théâtrale et terrible, elle ne pourrait émouvoir, parce que Perpenna n'est là qu'un misérable, qu'un vil délateur, et qu'on ne peut jouer un rôle plus bas et plus lâche.

Et ne puis.... Mais, ô dieux! seigneur, qu'allez-vous fair

POMPÉE

après avoir brûlé les lettres sans les lire. 1)

Montrer d'un tel secret ce que je veux savoir :
Si vous m'aviez connu, vous l'auriez su prévoir.
Rome en deux factions trop long-tems partagée,
N'y sera point pour moi de nouveau replongée ;
Et quand Sylla lui rend sa gloire et son bonheur,
Je n'y remettrai 2) point le carnage et l'horreur.
Oyez, Celsus....

(*Il lui parle bas.*)

Sur-tout empêchez qu'il ne nomme
Aucun des ennemis qu'elle m'a faits à Rome.

(*à Perpenna.*)

Vous, suivez ce tribun ; j'ai quelques intérêts
Qui demandent ici des entretiens secrets.

PERPENNA.

Seigneur, se pourroit-il qu'après un tel service...?

1) Cette action de brûler des lettres est belle dans l'histoire, et fait un mauvais effet dans une tragédie. On apporte une bougie ; autrefois on apportait une chandelle.

2) On ne *remet* point le carnage dans une ville comme on y remet la paix. Le carnage et l'horreur, termes vagues et usés qu'il faut éviter. Aujourd'hui tous nos mauvais versificateurs emploient le carnage et l'horreur à la fin d'un vers, comme les armes et les alarmes, pour rimer.

POMPÉE.

J'en connois l'importance, et lui rendrai justice.
Allez.

PERPENNA.

Mais cependant leur haine. . . ?

POMPÉE.

C'est assez :
Je suis maître, je parle ; allez, obéissez. 1)

1) Le froid qui règne dans ce dénouement vient principalement du rôle bas et méprisable que joue *Perpenna*. Il est assez lâche pour venir accuser la femme de *Pompée*, d'avoir voulu faire des ennemis à son mari dans le tems de son divorce, et assez imbécille pour croire que *Pompée* lui en saura gré dans le tems qu'il reprend sa femme.

Un défaut non moins grand, c'est que cette accusation contre *Aristie* est un faible épisode auquel on ne s'attend point.

C'est une belle chose dans l'histoire que *Pompée* brûle les lettres sans les lire, mais ce n'est point du tout une chose tragique. Ce qui arrive dans un cinquième acte sans avoir été préparé dans les premiers, ne fait jamais une impression violente.

Ces lettres sont une chose absolument étrangère à la pièce. Ajoutez à tous ces défauts contre l'art du théâtre, que le supplice d'un criminel, et sur-tout d'un criminel méprisable, ne produit jamais aucun mouvement dans l'ame ; le spectateur ne craint ni n'espère. Il n'y a point d'exemple d'un dénouement pareil qui ait remué l'ame, et il n'y en aura point. *Aristote* avait bien

SCENE VII.

POMPÉE, VIRIATE, ARISTIE, THAMIRE, ARCAS.

POMPÉE.

NE vous offensez pas d'ouïr parler en maître,
Grande reine, ce n'est que pour punir un traître.

raison, et connaissait bien le cœur humain, quand il disait que le simple châtiment d'un coupable ne pouvait être un sujet propre au théâtre.

Encore une fois, le cœur veut être ému; et quand on ne le trouble pas, on manque à la première loi de la tragédie.

Viriate parle noblement à *Pompée;* mais des complimens finissent toujours une tragédie froidement. Toutes ces vérités sont dures, je l'avoue; mais à qui dures? A un homme qui n'est plus. Quel bien lui ferai-je en le flattant? Quel mal en disant vrai? Ai-je entrepris un vain panégyrique, ou un ouvrage utile? Ce n'est pas pour lui que je réfléchis et que j'écris ce que m'ont appris cinquante ans d'expérience; c'est pour les auteurs et pour les lecteurs. Quiconque ne connaît pas les défauts, est incapable de connaître les beautés; et je répète ce que j'ai dit dans l'examen de presque toutes ces pièces, que la vérité est préférable à *Corneille*, et qu'il ne faut pas tromper les vivans par respect pour les morts. Je ne suis pas même retenu par la crainte de me voir soupçonné de sentir un plaisir secret à rabaisser un grand homme dans la vaine idée

Criminel envers vous d'avoir trop écouté
L'insolence où montoit sa noire lâcheté,
J'ai cru devoir sur lui prendre ce haut empire,
Pour me justifier avant que vous rien dire :
Mais je n'abuse point d'un si facile accès,
Et je n'ai jamais su dérober mes succès.
Quelque appui que son crime aujourd'hui vous enlève,
Je vous offre la paix, et ne romps point la trève;
Et ceux de nos Romains qui sont auprès de vous
Peuvent y demeurer sans craindre mon courroux.
Si de quelque péril je vous ai garantie,
Je ne veux pour tout prix enlever qu'Aristie,
A qui devant vos yeux, enfin maître de moi,
Je rapporte avec joie, et ma main, et ma foi :
Je ne dis rien du cœur, il tint toujours pour elle.

ARISTIE.

Le mien savoit vous rendre une ardeur mutuelle;
Et pour mieux recevoir ce don renouvelé,
Il oublîra, seigneur, qu'on me l'avoit volé.

VIRIATE.

Moi, j'accepte la paix que vous m'avez offerte :

de m'égaler à lui en l'avilissant : je me crois trop au dessous de lui. Je dirai seulement ici que je parlerais avec plus de hardiesse et de force, si je ne m'étais pas exercé quelquefois dans l'art de *Corneille*.

J'ai dit ma pensée avec l'honnête liberté dont j'ai fait profession toute ma vie, et je sens si vivement ce que le père du théâtre a de sublime, qu'il m'est permis plus qu'à personne de montrer en quoi il n'est pas imitable.

C'est tout ce que je puis, seigneur, aprés ma perte;
Elle est irréparable; et comme je ne voi,
Ni chefs dignes de vous, ni rois dignes de moi,
Je renonce à la guerre, ainsi qu'à l'hymenée; 1)
Mais j'aime encor l'honneur du trône où je suis née.
D'une juste amitié je sais garder les lois,
Et ne sais point régner comme règnent nos rois.
S'il faut que sous votre ordre ainsi qu'eux je domine,
Je m'ensevelirai sous ma propre ruine:
Mais si je puis régner sans honte et sans époux,
Je ne veux d'héritiers que votre Rome ou vous:
Vous choisirez, seigneur, ou si votre alliance
Ne peut voir mes états sous ma seule puissance,
Vous n'avez qu'à garder cette place en vos mains,
Et je m'y tiens déjà captive des Romains.

POMPÉE.

Madame, vous avez l'ame trop généreuse
Pour n'en pas obtenir une paix glorieuse;
Et l'on verra chez eux mon pouvoir abattu,
Ou j'y ferai toujours honorer la vertu.

1) Cette tirade de *Viriate* est très à sa place, pleine de raison et de noblesse.

SCENE DERNIERE.

POMPÉE, ARISTIE, VIRIATE, CELSUS, ARCAS, THAMIRE.

POMPÉE.

En est-ce fait, Celsus ?

CELSUS.

Oui, seigneur, le perfide
A vu plus de cent bras punir son parricide;
Et livré par votre ordre à ce peuple irrité,
Sans rien dire. . . .

POMPÉE.

Il suffit, Rome est en sureté;
Et ceux qu'à me haïr j'avois trop su contraindre,
N'y craignant rien de moi, n'y donnent rien à craindre.
(*à Viriate.*)
Vous, madame, agréez pour notre grand héros,
Que ses manes vengés goûtent un plein repos.
Allons donner notre ordre à des pompes funèbres, 1)
A l'égal de son nom, illustres et célèbres;
Et dresser un tombeau témoin de son malheur,
Qui le soit de sa gloire et de notre douleur.

Fin du cinquième et dernier acte.

1) Donner un ordre à des pompes! et qui pis est *notre ordre.*

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE TOME NEUVIÈME.

OEDIPE, TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

Epithaphe sur la mort de damoiselle Elisabeth Ranquet, femme de M. Duchevreul, écuyer, seigneur d'Estournville. Pag. 3.
Vers présentés à monseigneur le procureur-général Fouquet, sur-intendant des finances, 4.
Préface de Corneille, 10.
Acteurs, 16.
Déclaration du Commentateur, 131.
Examen d'OEdipe, 132.

LA TOISON D'OR, TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

Préface du Commentateur, 139.
Argument de la Toison d'Or, 147.
Acteurs, 152.
Prologue, 153.
Examen de la Toison d'Or, 264.

SERTORIUS, TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

Préface du Commentateur, 271.
Préface de Corneille, 277.
Acteurs. 284.

Fin de la table du tome neuvième.